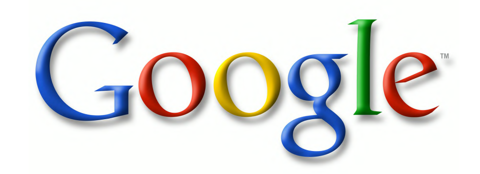


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

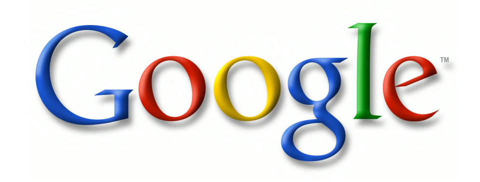
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

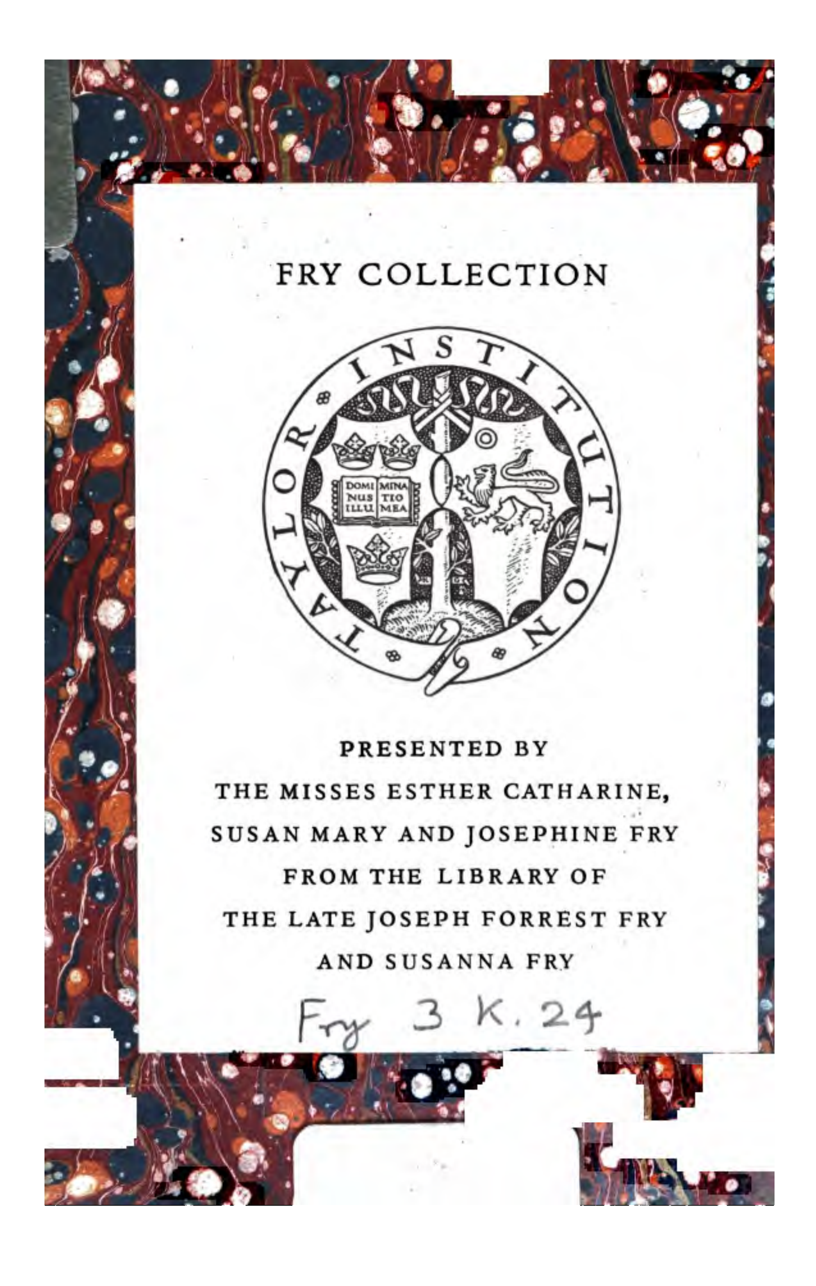
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`




FRY COLLECTION
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
PRESENTED BY
THE MISSES ESTHER CATHARINE,
SUSAN MARY AND JOSEPHINE FRY
FROM THE LIBRARY OF
THE LATE JOSEPH FORREST FRY
AND SUSANNA FRY
Fry 3 K. 24



LETTRES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ

DE SA FAMILLE ET DE SES AMIS

TOME VI

Cette réimpression des *Lettres de Madame de Sévigné* est entièrement conforme pour le texte à la grande édition de M. Monmerqué publiée en 1862 par MM. L. Hachette et Cie, dans leur collection in-8 des *Grands écrivains de la France*.

Paris. — Imprimerie de Ch. Lahure et Cie, rue de Fleurus, 9.

LETTRES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ

DE SA FAMILLE ET DE SES AMIS

TOME SIXIÈME

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1863

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 NOV 1972
OF OXFORD
LIBRARY

LETTRES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ,

DE SA FAMILLE ET DE SES AMIS.

---

* 1006. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A D'HERIGOYEN.

[Paris], ce 4e janvier 1687.

Je vous souhaite une bonne et heureuse année et que vous ne vous repentiez point d'avoir pris la ferme du Buron.

Pour vous répondre en peu de mots, je vous dirai que j'ai reçu votre lettre et que j'y vois la continuation de la mauvaise foi de la Jarie; cela me fait repentir de mes bontés: je fais chercher le procès-verbal que vous demandez.

Vous devez au moins avoir retenu au Buron le contenu du mémoire des meubles qu'ils vous ont donné, puisque c'est eux qui en demeurent d'accord; cela servira au moins à vous coucher quand vous irez.

Mon fils me conseille toujours de faire arrêter la Jarie pour ces treize cents francs, que je veux avoir absolument pour M. d'Harouys, et de faire un peu de peur à Pasgerant; car comme il est caution de ce dernier bail, cela le feroit agir plus vivement.

Pour ce qui est du procompte fait à Nantes en 1680,

où il me doit de reste de ce bail-là près de dix mille francs, c'est à vous, Monsieur d'Herigoyen, à qui je donne le soin de faire saisir les héritages de la Jarie, et ceux de feu la Bigotaye, qui étoit fermier avec lui de ce bail fini en 80; et vous en payerez, s'il vous plaît, tous les frais qu'il faudra que je paye, et que je vous rendrai; et pour les quatre mille cent livres de cette année 80, qui est la dernière du bail de la Jarie, je prétends vous donner, pour la peine que vous aurez à recevoir cette dernière année, et tout le reste du compte de 1680, qui va à près de dix mille francs, vingt-cinq francs par mille francs, pour vous consoler un peu de tant de tracas; pour les treize cents francs de l'année 85, qui devoient être payés à M. d'Harouys, il y a plus d'un an, vous n'en aurez rien, et ce ne sera pas sur notre compte.

Voilà mes intentions : mandez-moi si vous en êtes content. Je parlerai aux banquiers quand vous aurez ramassé quelque somme assez considérable pour me la faire tenir par M. Paulus et M. Charpentier; ainsi travaillez, mon ami : plus je recevrai et plus vous recevrez aussi. Je suis affligée de votre voyage de Vannes : toutes mes affaires seront languissantes pendant ce temps-là. Mandez-moi de vos nouvelles.

M. DE RABUTIN CHANTAL.

1007. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CORBINELLI AU PRÉSIDENT DE MOULCEAU.

A Paris, le jour des Rois 1687.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je laisse à part tout ce que je pourrois répondre à vos réflexions morales et chrétiennes, et je crois même que

ce ne seroit pas une réponse que j'y ferois, ce ne seroit qu'une répétition. Je vous rendrois vos paroles, et ma lettre ne seroit que l'écho de la vôtre, parce que je suis assez heureuse pour penser comme vous dans cette occasion. J'aime donc bien mieux vous gronder, et vous dire que vous êtes vraiment bien délicat et bien précieux, de vous trouver atteint d'une petite attaque de décrépitude, parce que vous êtes grand-père, et que Madame votre fille a pris la liberté de vous en faire une autre : voilà un grand malheur! Et à qui vous en plaignez-vous, Monsieur? à qui pensez-vous parler? et que feriez-vous donc, si vous en aviez une qui eût pris l'habit à la Visitation d'Aix à seize ans? Vraiment vous feriez une belle vie : et moi, je soutiens cet affront comme si ce n'étoit rien; je regarde ce mal, qui n'est point encore tombé sur moi, avec un courage héroïque; je me prépare à toutes les conséquences avec paix et tranquillité; et voyant qu'il faut se résoudre et que je ne suis pas la plus forte, je m'occupe de l'obligation que j'ai à Dieu de me conduire si doucement à la mort. Je le remercie de l'envie qu'il me donne de m'y préparer tous les jours, et même de ne pas souhaiter de tirer jusqu'à la lie. L'excès de la vieillesse est affreux et humiliant; nous en voyons tous les jours un exemple qui nous afflige, le bon Corbinelli et moi : le pauvre abbé de Coulanges, dont la pesanteur et les incommodités nous font souhaiter de n'aller pas jusque-là. Voilà comme nous philosophons chrétiennement, et voilà comme nous vous prions de faire quand votre petite-fille aura seize ans. Mais il y a bien du temps encore, et vous en savez plus que nous : c'est ce qui m'a fait presser de vous dire tout ceci, afin de profiter de cette même vieillesse pour vous faire un sermon, jugeant bien que si je perdois cette occasion, je ne la retrouverois jamais.

Votre prince de Conti profite fort sagement de tout ce

que Monsieur le Prince lui attire de bonté et d'agrément de Sa Majesté. Je suis quelquefois affligée que vous ne régniez point dans la maison de ce soleil levant. M. de la Trousse est heureux d'être aimé de *tutti quanti*, comme vous me le représentez; mais surtout d'être aimé d'un *scélérat* comme vous; faites-lui mes amitiés, et à M. de Vardes, que j'aime et honore toujours parfaitement. Je fais mes compliments à Madame votre femme. Je suis ravie de lui plaire, et que l'admiration que j'eus toute naturelle pour la pureté de sa langue, qu'elle avoit conservée en ce pays, ne m'ait point brouillée avec elle. Je remercie aussi Madame votre fille, et me réjouis avec elle de vous avoir donné la qualité que je possède depuis si longtemps; et pour vous, Monsieur, croyez que si je n'avois pas un jaloux qui me contraint, je vous en dirois assez pour le faire enrager. M. de Grignan vient d'arriver : toute cette case vous est acquise, et notre pauvre bon abbé.

DE CORBINELLI.

Il me semble, Monsieur, que la qualité de grand-père est belle, à la considérer d'un certain côté : il naît une troupe d'enfants qui nous honorent, et qui souvent nous aiment mieux que nos propres enfants; de l'autre côté, ces grands-pères sont en peine d'un plus grand nombre d'inconvénients et de contre-temps, qui arrivent ou dans leur conduite ou dans leur fortune. Mais le plus sûr est d'aimer les ordres du ciel, et de s'y soumettre; c'est le seul moyen de les trouver plus doux. Je suis bien fâché de n'être pas à ces conversations des Récollets, et à ces conférences de M. de Greffeille, avec vous et les bons esprits. Vous m'auriez perfectionné sur les matières de droit. J'aurois encore pris un grand plaisir d'apprendre à vos missionnaires l'art de ramener ces réformés, et de réparer les torts que la nation monacale nous a faits

Mais quoi? Dieu ne l'a pas voulu. La mort de Monsieur le Prince a édifié tout le monde, et vous autres comme nous; j'aurois voulu qu'il eût donné quelque signe de vie au public pour Madame sa femme.

Adieu, mon ami : je vous embrasse de tout mon cœur, vous et votre chère famille, femme, fille et petits-enfants, particulièrement vous, comme mon rival, sans rancune.

1008. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Un mois après que j'eus écrit cette lettre (n° 1005, tome V, p. 506), je reçus celle-ci de Mme de Sévigné.

A Paris, ce 15e janvier 1687.

Bon jour et bon an, mon cher cousin, et bon jour et bon an, ma chère nièce. Que cette année vous soit plus heureuse que celles qui sont passées; que la paix, le repos et la santé vous tiennent lieu de toutes les fortunes que vous n'avez pas et que vous méritez; enfin que vos jours désormais soient filés de soie; mais surtout plus d'enchantements; car, afin que vous le sachiez, le charme étoit double : il étoit jeté sur moi comme sur vous, et nous sentions sa force par le souvenir continuel que nous avions de vous deux, M. de Corbinelli et moi, et par l'impossibilité où nous étions de le rompre. Nous faisions quelquefois des efforts, comme des gens qui dorment et qui veulent nager ou courir, mais nous les faisions inutilement comme eux. Nous ne mangions point à la vérité de saumons qui nous donnassent occasion de vous souhaiter; mais dès que nous avions un peu d'esprit, ou que l'air de Livry, le chocolat, ou le thé avoit réveillé notre vivacité, nous étions au désespoir de ne vous avoir pas, et nous faisions scrupule de rire sans

vous. Qui ne croiroit qu'au moins nous vous l'aurions mandé le lendemain? Mais non, l'enchantement étoit trop fort, il falloit une nouvelle année; et la voilà qui tire le rideau, qui nous rend la liberté, et qui me fait commencer dès les premiers jours un commerce où nous gagnons beaucoup.

Je suis toujours ravie de revoir de la joie dans votre esprit; que vous cherchiez à vous amuser, et à mettre en œuvre tout ce que vous avez emporté de ce pays-ci. Vos vers sont jolis et aisés, et font souvenir agréablement de vous. La lettre à Mlle de Ragni nous a réjouis, mais celle que vous écrivez à la petite dame de Paris est encore au-dessus. Elle se défend fort joliment. Je ne puis croire que vous n'ayez point aidé à ce qu'elle vous mande en vers de ses vapeurs, et de la raison qui fit peut-être manquer M. de Montjeu aux droits de l'hospitalité : rien n'est plus joli.

Il me semble que je vous dois remercier des soins que vous prenez d'embellir Chaseu. Cette situation charmante mérite bien la peine que vous y prenez. Je comprends aisément que vous aimez les Toulongeons, les Ragnis et tout Montjeu : cela fait une bonne société. Je rencontrai l'autre jour Monsieur d'Autun, qui me dit merveilles de vous tous. Je crois que Toulongeon est bien aise d'être riche, et de manger dans de la vaisselle d'argent, et d'ajuster Alonne. Monsieur d'Autun me dit hier que ma tante avoit payé les dettes de son fils avant mourir. J'en suis surprise et bien aise; car je craignois toujours l'avarice, et j'étois fâchée que cette vilaine bête se trouvât dans mon sang. Pour nous, mon cousin, nous en sommes, Dieu merci, bien exempts. Cette Provençale est bien nette aussi de ce côté-là. Ce qu'elle a de Rabutin, joint à Sévigné et à Grignan, la met fort à couvert d'en être soupçonnée. Elle est toujours à Paris, occupée à plusieurs affaires. Elle a eu le plaisir de voir Mlle de Gri-

gnan faire une donation à Monsieur son père de tout ce qu'il lui devoit, qui ne montoit pas à moins de quarante mille écus. Cette maison est un peu soulagée par ce présent, qui étoit un pesant fardeau pour elle. Cette sainte fille, ayant pris le voile blanc à vingt-cinq ans aux Carmélites, et en étant sortie par la délicatesse de son tempérament, qui n'a pu soutenir la règle, a voulu, en entrant pensionnaire dans un autre couvent, où elle fait peu de dépense, donner cette marque d'amitié à sa maison. Je crois que vous en avez assez pour votre cousine pour prendre part à ce petit bonheur : elle y a fait merveilles, et comme elle s'est toujours intéressée à tout ce qui vous touche, j'ai cru que ce petit récit ne vous ennuieroit pas. Elle vous fait mille baisemains et à Mme de Coligny ; elle a écouté avec bien du plaisir vos lettres et la réponse de l'une de vos amies.

Vous avez su, mon cher cousin, les circonstances de la mort de Monsieur le Prince. Je crois que c'est faire son éloge en peu de mots que de dire qu'il a joint à la beauté de sa vie toute héroïque une mort toute chrétienne, et s'est également acquitté des devoirs de bon chrétien, de fidèle sujet, de bon père et de bon maître ; et qu'en vingt et quatre heures il a réglé toutes ces choses avec une fermeté, une tranquillité, une douceur et une étendue d'esprit qui le faisoient paroître comme en un jour de bataille ; car on dit que dans ces occasions il étoit parfait; et la mort, qui est la plus importante action de notre vie, a été aussi le plus bel endroit de la sienne.

Monsieur d'Autun est encore tout pénétré de cette mort : il vous en dira bien des particularités quand vous le verrez. Le Roi a regretté cette perte, et a remis, pour faire plaisir à ce prince, M. le prince de Conti en ses bonnes grâces. Monsieur le Duc, à présent Monsieur le Prince, a pris toute sa maison, et a augmenté toutes les

récompenses. Il paroît affligé au dernier point. Enfin, tout le monde a fait son devoir.

Mais ce qui remplace ce malheur, et qui comble de joie, c'est la parfaite santé du Roi, dont on ne peut assez remercier Dieu, et dont l'allégresse publique persuade la sincérité de la douleur qu'on avoit eue de ses maux.

Si vous nous voulez envoyer la lettre que vous avez écrite au Roi, vous nous ferez plaisir.

1009. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le lendemain du jour que j'eus reçu cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Chaseu, ce 18e janvier 1687.

Çà, Madame, continuons notre commerce, puisque le charme est levé de part et d'autre : pour moi, je me presse de vous écrire pour assurer la crise. Mais avant que d'aller plus loin, il faut que je vous dise qu'on n'est jamais mieux entré que vous dans les figures qu'on vous présente; et qu'on n'a jamais mieux répondu que vous faites sur le même ton qu'on vous a parlé.

Après cela je commencerai par vous rendre mille grâces des souhaits que vous faites que je sois plus heureux cette année que les autres. Votre nièce dit que cela peut arriver sans que cela coûte beaucoup à la fortune.

Je suis bien aise que vous approuviez nos amusements, et en effet, quand ils n'empêchent pas de songer au solide, on ne sauroit trop longtemps garder cet esprit-là. De la même reprise dont je badine avec Mlle de Ragni et avec la petite dame de Paris, j'écris au Roi.

Mais à propos de la petite dame, vous avez bien deviné, les vers de sa lettre ne sont point d'elle; il faut aussi lui rendre justice, je n'ai fait que polir et rimer sa

pensée, parce qu'il me parut qu'elle auroit en vers la grâce que vous lui trouvez.

Monsieur d'Autun a raison de nous aimer et de nous estimer ; il voit bien que nous avons pour lui ces mêmes sentiments.

Les Toulongeons sont fort aises d'être riches, et tout le monde est fort aise aussi qu'ils le soient. Le bien qui leur est venu par la mort de leur mère leur sied beaucoup mieux qu'à elle. Alonne, qui par ordre du Roi s'appelle aujourd'hui Toulongeon, avec le titre de comté, va être une des plus jolies maisons de Bourgogne, de la manière qu'ils l'accommodent.

L'aumônier Poiret, que vous avez vu autrefois faire succéder en un moment la serviette du maître d'hôtel à l'étole, vient de mourir, et je pense qu'à soixante-quatorze ou soixante-quinze ans qu'il avoit, le chagrin du bâtiment l'a encore hâté d'aller.

Vous m'avez fait un fort grand plaisir, ma chère cousine, de m'apprendre le soin qu'a eu la belle Madelonne d'inspirer de nobles sentiments à l'aînée de ses belles-filles, et l'heureux succès de ses peines. Je ne m'en étonne pas, car lui peut-on refuser quelque chose ? J'en suis ravi et ma fille aussi, qui dit que Dieu lui a fait une grande grâce de ne lui avoir pas donné une belle-mère comme elle, parce qu'elle seroit aujourd'hui dans un couvent, pour lequel sa vocation étoit fort médiocre.

On m'a envoyé la lettre que Monsieur le Prince écrivit au Roi la veille de sa mort, et un récit de ses dernières actions et de ses dernières volontés. Je l'ai trouvé par tout cela tel que vous me le mandez : un héros chrétien ; mais avec tous ces beaux dehors, je crois qu'il pensoit alors ce que lui mandoit autrefois Voiture :

La mort, qui dans les champs de Mars,
Parmi les cris et les alarmes,

Le désordre de toutes parts,
Le bruit et la fureur des armes,
Vous parut si belle autrefois,
A cheval et sous le harnois,
N'a-t-elle pas une autre mine
Quand à pas lents elle chemine
Vers un malade qui languit,
Et semble-t-elle pas bien laide
Quand elle vient, tremblante et froide,
Prendre un homme dedans un lit?

La convalescence du Roi en si peu de temps, après une telle opération, est un ouvrage de la même main qui l'a conduit dans toute sa vie. Je vous envoie le compliment que je lui ai fait.

1010. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU PRÉSIDENT DE MOULCEAU.

Ce 27e janvier 1687.

Si cette lettre vous fait quelque plaisir, comme vous voulez me flatter quelquefois que vous aimez un peu mes lettres, vous n'avez qu'à remercier M. le chevalier de Grignan de celle-ci : c'est lui qui me prie de vous écrire, Monsieur, pour vous parler et vous questionner sur les eaux de Balaruc. Ne sont-elles pas vos voisines? pour quels maux y va-t-on? est-ce pour la goutte? ont-elles fait du bien à ceux qui en ont pris? en quel temps les prend-on? en boit-on? s'y baigne-t-on? ne fait-on que plonger la partie malade? Enfin, Monsieur, si vous pouvez soutenir avec courage l'ennui de ces quinze ou seize questions, et que vous vouliez bien y répondre, vous ferez une grande charité à un des hommes du monde qui vous estime le plus, et qui est le plus incommodé de la goutte.

Je pourrois finir ici ma lettre, n'étant à autre fin;

mais je veux vous demander par occasion comme vous vous portez d'être grand-père. Je crois que vous avez reçu une gronderie que je vous fais sur l'horreur que vous me témoigniez de cette dignité : je vous donnois mon exemple et vous disois : « Pétus, *non dolet.* » En effet, ce n'est point ce que l'on pense : la Providence nous conduit avec tant de bonté dans tous ces temps différents de notre vie, que nous ne les sentons quasi pas ; cette pente va doucement, elle est imperceptible : c'est l'aiguille du cadran que nous ne voyons pas aller. Si à vingt ans on nous donnoit le degré de supériorité dans notre famille, et qu'on nous fît voir dans un miroir le visage que nous avons, ou que nous aurons à soixante ans, en le comparant à celui de vingt, nous tomberions à la renverse, et nous aurions peur de cette figure ; mais c'est jour à jour que nous avançons ; nous sommes aujourd'hui comme hier, et demain comme aujourd'hui ; ainsi nous avançons sans le sentir, et c'est un des miracles de cette Providence que j'adore. Voilà une tirade où ma plume m'a conduite, sans y penser. Vous avez été, sans doute, de la belle et bonne compagnie qui étoit chez le cardinal de Bonzi.

Adieu, Monsieur : je ne change point d'avis sur l'estime et l'amitié que je vous ai promise.

La M. DE SÉVIGNÉ.

Suscription : Montpellier. A Monsieur, à Monsieur le président de Moulceau, à Montpellier.

---

*1011. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A D'HERIGOYEN.

A Paris, ce samedi 8e février 1687.

J'ai vu avec plaisir votre lettre datée du Buron ; plût

à Dieu que vous y eussiez été plus tôt! Vous me faites fort bien entendre les désordres que la Jarie a faits dans cette terre; j'espère que vous nous la remettrez en bon état.

Je consens de tout mon cœur que vous lui fassiez faire toutes les réparations où il est obligé; ç'a toujours été mon intention : vous pouvez agir sur ce pied-là. Voilà un vieux procès-verbal que j'ai trouvé; voyez ce que vous en pourrez faire.

La femme de la Jarie a menti: jamais son mari ne m'a donné plus de quatre mille cent livres fort mal payées.

Vous n'y perdrez pas à quatre mille livres: il y a des gens qui se sauvent où les autres trouvent le moyen de se ruiner par leur mauvaise conduite.

Vous pouvez aussi faire toutes les réparations que vous jugerez nécessaires, et vous démêlerez ce qui doit être fait par la Jarie et ce qui doit être fait par moi. Mon fils et moi vous prions de ne rien négliger de tout ce qui sera nécessaire pour la conservation de la terre.

J'avoue que pour les treize cents francs, je veux que la Jarie les paye à M. Paulus sur le compte de M. d'Harouys, à qui je les dois. C'est pour achever un petit compte, car je lui en dois davantage; mais cette somme du reste de 85, promise et à mon fils et à moi, sur quoi nous avons été si vilainement trompés par la Jarie, m'impatiente, et je veux absolument qu'il me la paye. Si vous pouvez épargner Pasgerant, j'en serai bien aise; mais pour la Jarie, je vous prie de lui faire non-seulement toute la peur, mais encore le mal, s'il en faut venir là. Je vous laisse à conduire cette petite affaire selon mes desirs, c'est-à-dire que cette somme soit donnée à M. d'Harouys; et pour les terres et les *héritages,* avec l'argent qui lui doit venir de quelques

procès que nous allons faire juger, ce sera pour le payement de ce vieux procompte de 1680 que nous fîmes à Nantes.

Je suis persuadée que sans vous je n'aurois rien touché de notre année passée 1686; ainsi il est bien juste que pour chaque mille francs je vous donne vingt-cinq francs pour tant de peines, et pour les treize cents francs aussi, et pour tout le vieux procompte. Je voudrois que cela pût en quelque sorte vous récompenser de tout ce que vous prévoyez de perdre. Vous m'affligez quand vous parlez ainsi : j'espère que vous y serez trompé; je le souhaite.

Vous me ferez un extrême plaisir de me faire tenir l'argent que vous aurez reçu : j'en ai un véritable besoin. M. Charpantier me vient de mander que vous n'avez qu'à lui adresser la lettre de change pour me la payer à vue, et que vous donniez votre argent chez M. Paulus, au même prix de la dernière que vous m'envoyâtes de deux mille francs: c'est, je pense, un demi pour cent. Tenez un bon compte de tout ce que vous mettrez pour moi, et en frais et réparations et ports de lettres; et gardez-moi encore une autre somme dans quelque temps; car je vous jure, Monsieur d'Herigoyen, que si je ne recevois ce soulagement par vos soins, je serois cette année dans le dernier embarras.

Voilà toutes mes volontés, et je pense que vous n'aurez plus qu'à les exécuter. Il vous viendra peut-être des ventes cette année, qui vous consoleront de tout, et vous feront riche. N'allez point à Vannes que je ne sache, afin d'écrire à mon ami M. de la Lonnelaye, qui vous rendra des services considérables. Vous ne m'avez point dit si M. de Mauron avoit reçu ma lettre honnêtement. Mandez-moi si vous établissez votre ménage au Buron, et à qui j'écrirai en votre absence.

Adieu, mon cher Monsieur d'Herigoyen : continuez

vos soins et votre vigilance, dont M. Revol et M. de Trévaly m'ont tant dit de bien, et dont j'espère sentir les bons effets. Je n'ai point votre bail. Songez à ma lettre de change de deux mille six cents francs le plus tôt que vous pourrez, et faites toutes les poursuites et réparations que vous jugerez à propos : vous serez avoué de tout.

M. DE RABUTIN CHANTAL.

Suscription : Pour M. d'Herigoyen.

1012. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Un mois après que j'eus écrit cette lettre à Mme de Sévigné (n° 1009, p. 8), j'en reçus cette réponse.

A Paris, ce 14e février 1687.

Jouissons donc du plaisir de n'être plus embarrassés dans les enchantements. Il ne me faut pas louer d'être entrée d'abord dans cette pensée; car il est certain que de mon côté j'en sentois les effets. Mais, mon cher cousin, que prétendez-vous de moi aujourd'hui? Vous n'aurez que des morts. J'en ai l'imagination si remplie, que je ne saurois parler d'autre chose.

Je vous dirai donc la mort du maréchal de Créquy en quatre jours, combien il a trouvé sa destinée courte, et combien il étoit en colère contre cette mort barbare, qui, sans considérer ses projets et ses affaires, venoit ainsi déranger ses escabelles : on ne l'a jamais reçue avec tant de chagrin que lui; cependant il a fallu se soumettre à ses lois. Il a reçu ses sacrements, mais avec moins d'édification que ce grand prince, qui avoit rempli avec une tranquillité admirable tous les devoirs de chré-

tien, de bon sujet, de bon maître et de bon père de famille. Le maréchal de Créquy n'a pas été de même, pas en toutes manières :

Différents en leurs fins comme en leur procédé.

Neuf jours après, son frère aîné, le duc de Créquy, l'a suivi. Ce fut hier matin, après une longue maladie ; et trois heures après, le duc de Gêvres a eu son gouvernement de Paris. Il est en année, il a dit le premier cette nouvelle au Roi, et il a obtenu le premier ce beau présent. Je viens de lire de mes yeux dans l'*Almanach* de Milan : *Le même jour*, 13e *de ce mois, dans un tel signe, un grand gouvernement sera rempli, un frère ne pleurera pas la mort de l'autre.* Vous m'avouerez que cette justesse est plaisante. Voilà cette maison de Créquy bien abattue, et de grandes dignités sorties en peu de jours de cette famille.

Le duc d'Estrées est mort à Rome ; et le jour qu'on en reçut la nouvelle à Paris, la duchesse d'Estrées, sa belle-mère, votre cousine, mourut aussi du reste de son apoplexie. Le *chanoine* est inconsolable ; et je crois que M. de Montataire lui doit donner, par générosité, quelque légère pension, et la laisser pleurer et mourir en paix.

Vous voyez bien, mes pauvres enfants, que rien n'est si triste que cette lettre : si j'en écrivois souvent de pareilles, il vaudroit mieux être encore enchantés. Votre belle et bonne humeur, et cette gaieté si nécessaire et si salutaire n'y pourroient pas résister. Parlons d'un autre temps. J'ai trouvé sous ma main par hasard *Moréri* : j'ai cherché nos Rabutins ; je les ai trouvés fort bons et fort anciens. Ce Mayeul vivoit en mil cent quarante-sept, il y a plus de cinq cents ans : cette source est belle. Mais j'ai trouvé que ce seigneur de Montagu, que j'ai toujours cru prince du sang de nos ducs de Bourgogne, n'a

pour titre que chevalier de la Toison d'or et chambellan du duc; expliquez-moi cela, mon cousin.

Je consens avec le Roi qu'Alonne soit devenu la comté de Toulongeon. Je voudrois ajouter au bonheur de ce ménage des enfants de toutes les façons. Je l'ai dit à mon grand cousin; il falloit pour cela amener sa femme à Paris. Mais après tout, si la Providence le veut ainsi, ma nièce de Coligny leur tiendra lieu de tout, et soutiendra dignement la grandeur de cette succession avec ce petit d'Andelot. Ne devient-il pas grand, et n'est-il pas toujours bien joli?

La belle Madelonne reçoit toutes vos amitiés avec une joie et avec une reconnoissance plus qu'à demi rabutine. On donnoit hier au maréchal de Lorges le gouvernement de Lorraine : je ne crois pas encore cette nouvelle bien assurée.

Adieu, mon cher cousin : vous avez fort bien fait d'écrire au Roi; votre lettre est fort bonne : vous auriez bien de la peine d'en écrire de méchantes. J'embrasse de tout mon cœur l'aimable Coligny.

1013. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le lendemain du jour que j'eus reçu cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Chaseu, ce 20e février 1687.

Je ne suis pas surpris, Madame, que le maréchal de Créquy ait appréhendé la mort, quand il a fallu passer le pas; cela lui arrivoit quelquefois pendant sa vie. Pour Monsieur le Prince, il a eu l'esprit présent et ferme en mourant, comme il l'avoit le jour d'une bataille :

Différents en leurs fins comme en leur procédé.

Le duc de Créquy, qui n'a pas fait tant de bruit dans le

monde que le maréchal, étoit un homme d'un bon gros sens, qui avoit les manières d'un grand seigneur; et je crois que son tempérament et sa longue maladie lui ont fait prendre la mort en patience, car tout cela y contribue. Pour le duc de Gèvres, il est bien heureux; cette grâce raccommodera sa maison, et lui fera mieux marier son fils qu'il n'auroit fait. J'admire comme vous la justesse de l'*Almanach* de Milan, s'il est vrai que l'astrologue ait songé aux Créquys; mais je doute fort que les étoiles s'abaissent jusque-là; comme disoit le cardinal Mazarin : « La comète me fait trop d'honneur. » Ce que je trouve de surprenant, c'est que Canaples, que les opérateurs tailloient, hachoient, découpoient il y a quatre ans, survive ses frères, qui se portoient fort bien alors. Qu'est-ce que la fortune, Madame? Il y a quinze jours que l'aîné Créquy étoit duc et pair de France, premier gentilhomme de la chambre du Roi, gouverneur de Hesdin, de l'Ile-de-France et de Paris : tout cela est perdu par sa mort, hormis la charge de premier gentilhomme de la chambre, et il ne laisse qu'une fille. Son cadet étoit maréchal de France, et gouverneur de Lorraine et de Béthune : tout cela est perdu par sa mort, et son fils aîné est en disgrâce. C'est donc Canaples qui est aujourd'hui le restaurateur de cette maison : cependant il a soixante ans passés, et n'a ni bien, ni santé, ni femme.

Je ne pense pas qu'on remplace le duc d'Estrées, tant qu'on y tiendra le cardinal son frère; aussi bien celui-ci étoit-il l'âme de l'ambassade. Je crois que la duchesse d'Estrées rajeunissoit son mari, et que le bonhomme la vieillissoit; si je l'avois épousée, comme c'étoit l'intention du vieux Manicamp, peut-être vivroit-elle encore. En tout cas, je serois en état de convoler en troisièmes noces, ce que Dieu ne veuille! Si la douleur faisoit sur le *chanoine* le même effet que l'apoplexie sur

la duchesse, non-seulement le procès seroit fini, mais Mme de Bussy pourroit avoir de quoi porter le deuil.

Mais n'admirez-vous pas comment la Providence renverse les desseins des hommes? Pendant que je recherche Mlle de Manicamp, depuis duchesse d'Estrées, son père envoie à ma mère, dans le dénombrement du bien qu'aura sa fille, la succession infaillible de sa cousine de Rouville, qui est, dit-il, à Charonne pour être religieuse; et sur ce que nous découvrons que ce dénombrement ne contient que billevesées, nous rompons cette affaire; et six mois après j'épouse cette cousine de Rouville, laquelle, trente-cinq ans après, ou par procès, ou par succession, a tous les biens de la maison de Manicamp.

Il est vrai, ma chère cousine, que ma belle humeur ne résisteroit pas à la lecture de pareilles lettres à la vôtre du 14e de ce mois, si elles étoient fréquentes, à moins que je ne succédasse aux établissements de quelqu'un de ces morts.

Moréri rapporte une charte de Mayeul en 1147, mais Guichenon en rapporte une autre du même Mayeul en 1118. Pour Claude de Montagu, père de Jeanne d'où nous sommes sortis, vous l'avez cru, dites-vous, jusques ici prince de la maison de Bourgogne; il l'est aussi, et quand Moréri le nomme chevalier de la Toison d'or et chambellan du duc, cela ne lui donne pas l'exclusion à la principauté. Monsieur le Prince est bien grand maître de la maison du Roi son cousin. Si vous lisez Sainte-Marthe, il vous dira que Claude de Montagu fut le dernier prince de l'ancienne maison de Bourgogne, et un des principaux officiers de la maison du bon duc Philippe, qui étoit de la maison de France. Ne vous alarmez donc plus, ma chère cousine, et croyez assurément que Jeanne de Montagu, notre aïeule, étoit princesse.

Je ne sais pas pourquoi mon frère de Toulongeon n'a

point mené sa femme à Paris, car c'est un air bien fertile. Le petit d'Andelot devient grand et toujours fort joli. Nous lui avons fait prendre le nom de Coligny à la mort du comte de Coligny Saligny : il en a le marquisat; et il ne me paroît pas que cet abbé qui vient de prendre l'épée sous le nom de comte de Coligny, efface votre petit-neveu.

Je ne me lasserai jamais d'aimer la belle Madelonne, ni de vous le dire.

Dès que je sus la mort du maréchal de Créquy, je donnai le gouvernement de Lorraine au maréchal de Lorges; je ne sais si j'aurai bien deviné, mais enfin c'est un pauvre diable de qualité à qui le Roi a donné des honneurs, mais qui n'a de solide que le bien que lui apportera la fille du laquais qu'il a épousée.

Le Roi a bon esprit et juge bien de toutes choses; cependant les *bonnes* lettres que je lui écris ne m'attirent rien de bon de sa part. Dieu y pourvoira s'il lui plaît.

L'aimable Coligny vous embrasse et vous serre de tout son cœur.

---

*1014. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A D'HERIGOYEN.

A Paris, ce 26e février 1687.

J'ai respiré, Monsieur d'Herigoyen, en lisant votre lettre. Premièrement j'ai trouvé une lettre de change qui m'a fait grand plaisir, et ensuite une espérance qu'après tant de chagrins et de peines, vous nous remettrez notre pauvre terre en bon état. Je viens d'écrire fortement à mon fils, pour l'obliger d'aller ou d'envoyer à Nantes pour finir nos procès. C'est son affaire encore plus que la mienne, et je crois qu'il est bon de vous avertir que nous sommes convenus, lui et moi, de mettre sur son compte tous les frais et la dépense des procès

et des arbitrages, comme aussi de mettre des officiers quand il en est besoin; et moi, je n'ai que le soin de recevoir le revenu de la terre, et lui conserver en bon état; et pour moi et pour lui, il est bon de vous donner cet avis, afin que je ne trouve point sur votre compte aucuns frais ni consignations concernant les affaires et procès de la terre du Buron. Vous pouvez agir sur ce pied-là, et presser toujours mon fils de venir donner ordre à ses affaires. Je suis bien en colère contre ceux qui ont levé la bonde de notre étang : c'est une grande malice; mais il faut tâcher de se défaire de la colère et de la passion dans tout ce que vous ferez, chrétiennement. Vous ne me parlez point de mes treize cents francs de l'année 85 : il ne faut pourtant point laisser traîner cette queue, et en faire un peu de peur à Pasgerant, afin qu'il vous dise où vous les pourriez prendre; car pour les héritages saisis, c'est pour le payement de ce compte de 1680 qui n'est pas de son bail; et les deux mille francs qui nous reviendront du procès que Monsieur de Nantes a cédé, c'est à valoir sur ce vieux bail, en acquit de la Jarie et de la Bigotaye, et vous les donnerez à M. Paulus, à valoir sur ce que je dois à M. d'Harouys : je ne veux point toucher cet argent. Vous en retirerez un reçu de M. Paulus pour M. d'Harouys : voilà mon intention; et les treize cents francs tout de même, quand vous les aurez reçus, et ainsi de tout ce qui viendra ensuite. Cela me tient fort au cœur, car j'aime tendrement M. d'Harouys, et ne veux pas être ingrate des plaisirs qu'il m'a faits. Entrez un peu dans ce sentiment, je vous en prie, afin que vous m'y serviez avec plaisir. Je viens de recevoir votre lettre de change de deux mille six cents francs par M. de Hermeny : je trouve cette voie bonne et à bon marché, à demi pour cent. Cette lettre vous servira de reçu; mettez-la dans le compte que vous me rendrez de la dernière année de

la Jarie, 1686. Quand vous irez à Vannes, j'écrirai à mes amis; mais mandez-moi à qui j'écrirai en votre absence à Nantes.

Adieu, Monsieur d'Herigoyen : songez à mes treize cents francs, jusqu'à un certain point, car je ne veux que faire peur de la prison, et si je puis, n'en point venir à cette extrémité. Je voudrois bien que nous pussions nous connoître; je crois que vous m'en aimeriez davantage. Pour moi, j'ai par le récit de vos amis, et par votre vigilance, fort bonne opinion de vous. Ménagez, tant que vous pourrez, l'argent des frais et des procès-verbaux; car c'est autant de rabattu sur le bien de la Jarie, qui est destiné pour me payer.

M. DE RABUTIN CHANTAL.

Excusez la différence du papier; c'est une méprise.

1015. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CORBINELLI AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Trois semaines après que j'eus écrit cette lettre (n° 1013, p. 16), je reçus celle-ci de Mme de Sévigné.

A Paris, ce 10e mars 1687.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Voici encore de la mort et de la tristesse, mon cher cousin. Mais le moyen de ne vous pas parler de la plus belle, de la plus magnifique et de la plus triomphante pompe funèbre qui ait jamais été faite depuis qu'il y a des mortels! c'est celle de feu Monsieur le Prince, qu'on a faite aujourd'hui à Notre-Dame. Tous les beaux esprits se sont épuisés à faire valoir tout ce qu'a fait ce grand prince, et tout ce qu'il a été. Ses pères sont représentés par des médailles jusqu'à saint Louis; toutes ses vic-

toires par des basses-tailles, couvertes comme sous des tentes dont les coins sont ouverts, et portés par des squelettes, dont les attitudes sont admirables. Le mausolée, jusque près de la voûte, est couvert d'un dais en manière de pavillon encore plus haut, dont les quatre coins retombent en guise de tentes. Toute la place du chœur est ornée de ces basses-tailles, et de devises au-dessous, qui parlent de tous les temps de sa vie. Celui de sa liaison avec les Espagnols est exprimé par une nuit obscure, où trois mots latins disent : *Ce qui s'est fait loin du soleil doit être caché.* Tout est semé de fleurs de lis d'une couleur sombre, et au-dessous une petite lampe qui fait dix mille petites étoiles. J'en oublie la moitié ; mais vous aurez le livre, qui vous instruira de tout en détail. Si je n'avois point eu peur qu'on ne vous l'eût envoyé, je l'aurois joint à cette lettre ; mais ce duplicata ne vous auroit pas fait plaisir.

Tout le monde a été voir cette pompeuse décoration. Elle coûte cent mille francs à Monsieur le Prince d'aujourd'hui ; mais cette dépense lui fait bien de l'honneur. C'est Monsieur de Meaux qui a fait l'oraison funèbre : nous la verrons imprimée. Voilà, mon cher cousin, fort grossièrement le sujet de la pièce. Si j'avois osé hasarder de vous faire payer un double port, vous seriez plus content. Nous revoilà donc encore dans la tristesse. Mais pour vous soutenir un peu, je m'en vais passer à une autre extrémité, c'est-à-dire de la mort à un mariage, et de l'excès de la cérémonie à l'excès de la familiarité, l'un et l'autre étant aussi originaux qu'il est possible. C'est du fils du duc de Gramont, âgé de quinze ans, et de la fille de M. de Noailles dont je veux parler. On les marie ce soir à Versailles. Voici comment : personne n'est prié, personne n'est averti, chacun soupera ou fera collation chez soi. A minuit on assemblera les deux mariés pour les mener à la paroisse, sans que les pères et

mères s'y trouvent, qu'en cas qu'ils soient alors à Versailles. On les mariera; on ne trouvera point un grand étalage de toilette; on ne les couchera point: on laissera le soin à la gouvernante et au gouverneur de les mettre dans un même lit. Le lendemain on supposera que tout a bien été. On n'ira point les tourmenter; point de bons mots, point de méchantes plaisanteries. Ils se lèveront: le garçon ira à la messe et au dîner du Roi; la petite personne s'habillera comme à l'ordinaire; elle ira faire des visites avec sa bonne maman; elle ne sera point sur son lit, comme une mariée de village, exposée à toutes les ennuyeuses visites; et toute cette noce (chose qui ordinairement est bien marquée) sera confondue le plus joliment et le plus naturellement du monde avec toutes les autres actions de la vie, et s'est glissée si insensiblement dans le train ordinaire, que personne ne s'est avisé qu'il fût arrivé quelque fête dans ces deux familles.

Voilà de quoi je veux remplir cette lettre, mon cousin; et je prétends que cette peinture, dans son espèce, est aussi extraordinaire que l'autre.

Je viens de voir un prélat qui étoit à l'oraison funèbre. Il nous a dit que Monsieur de Meaux s'étoit surpassé lui-même, et que jamais on n'a fait valoir ni mis en œuvre si noblement une si belle matière. J'ai vu deux ou trois fois ici Monsieur d'Autun. Il me paroît fort de vos amis: je le trouve très-agréable, et son esprit d'une douceur et d'une facilité qui me fait comprendre l'attachement qu'on a pour lui quand on est dans son commerce. Il a eu des amis d'une si grande conséquence, et qui l'ont si longtemps et si chèrement aimé, que c'est un titre pour l'estimer, quand on ne le connoîtroit pas par lui-même. La Provençale vous fait bien des amitiés. Elle est occupée d'un procès qui la rend assez semblable à la comtesse de Pimbêche.

Je me réjouis avec vous que vous ayez à cultiver le

corps et l'esprit du petit de Coligny. C'est un beau nom à médicamenter, comme dit Molière, et c'est un amusement que nous avons ici tous les jours avec le petit de Grignan. Adieu, mon cher cousin; adieu ma chère nièce: conservez-nous vos amitiés, et nous vous répondons des nôtres. Je ne sais si ce pluriel est bon; mais quoi qu'il en soit, je ne le changerai pas.

DE CORBINELLI.

Je ne vous dirai rien aujourd'hui, Monsieur, sinon que je vous honore parfaitement. Je viens d'achever de lire un livre intitulé: *la Vérité de la Religion chrétienne*, qui est, à mon gré, un livre parfait. Je finirai en vous assurant que je suis entièrement à vous et à votre divine fille.

1016. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ ET A CORBINELLI.

Trois semaines après que j'eus reçu cette lettre, j'écrivis celle-ci à Mme de Sévigné.

A Chaseu, ce 31e mars 1687.

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je ne vous dirai que deux mots, Madame, sur votre lettre du 10e de ce mois, où vous me parlez de la pompe funèbre de feu Monsieur le Prince. Nous l'avons vue ici imprimée. Il est vrai qu'elle est fort extraordinaire et digne du mort pour qui elle est faite. Comme j'ai ouï parler de l'oraison funèbre qu'a faite Monsieur de Meaux, elle n'a fait honneur ni au mort ni à l'orateur. On m'a mandé que le comte de Gramont, revenant de Notre-Dame, dit au Roi qu'il venoit de l'oraison funèbre de M. de Turenne. En effet on dit que Monsieur de Meaux, comparant ces deux grands capitaines sans nécessité,

donna à Monsieur le Prince la vivacité et la fortune, et à M. de Turenne la prudence et la bonne conduite.

Je trouve la noce des petites personnes fort jolie et fort commode; la mode en pourroit bien venir. Il est vrai que Monsieur d'Autun est fort de mes amis et qu'il est fort aimable. Je ne m'étonne pas que la belle Madelonne soit un peu chagrine de son procès; il faut être né tout sucre et tout miel pour n'être pas *Pimbêche* quand on plaide.

A CORBINELLI.

J'aurai le livre intitulé *de la Vérité de la Religion chrétienne*, s'il se vend en France. Après l'extrémité où a été depuis peu ma fille de Coligny, elle dit qu'elle voit bien qu'elle n'est pas fille de Jupiter, et qu'ainsi elle ne mérite pas le titre de *divine* que vous lui donnez; cependant elle vous sait le gré qu'elle doit de toute la bonne opinion que vous avez d'elle.

1017. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Sept jours après que j'eus écrit cette lettre, je reçus celle-ci de Mme de Sévigné.

A Paris, ce 5e avril 1687.

Madame de Montataire m'est venue voir aujourd'hui; et me parlant de vous, elle m'a fait une frayeur étrange, mon cher cousin, de l'état où elle m'a dit qu'avoit été ma pauvre nièce de Coligny. Il n'y a qu'un degré au delà de ce qu'elle a été; et ce degré est si terrible, que je n'ose seulement y penser, et par rapport à elle, et par rapport à vous, mon cousin, dont la vie feroit pitié sans cette douce et agréable société. Dites-moi donc vitement comment elle se porte et comment vous vous portez. Je ne

m'étonne pas que vous ne me fissiez point de réponse : hélas! mes pauvres enfants, vous aviez bien d'autres choses à faire.

Vous avez présentement votre aimable évêque. Je vous plains si vous n'êtes pas en état de profiter du séjour qu'il doit faire à Autun. Il m'avoit priée de lui écrire; mais je vous déclare que je n'en ferai rien : je suis étourdie et accablée de la beauté de son esprit. Je vis par hasard, au moment qu'il partoit, deux pièces toutes divines qu'il a faites, et à mesure que je les lisois, et que j'en étois charmée, je prenois ma résolution de n'écrire jamais à un tel homme. Qu'il revienne donc, s'il veut savoir ce que je pense. La douceur et la facilité de son esprit s'accommode mieux à ma foiblesse; l'éclat en est caché par sa modestie et par sa bonté. Voilà l'état où je suis pour votre prélat, et pour vous dans une véritable peine de celles que vous avez souffertes.

Le Roi s'en va le 20e à Maintenon, et peu de jours après à Luxembourg voir cette belle conquête. Il ira en onze jours, il y séjournera trois jours, et mettra onze jours à revenir. Cela pourra aller jusqu'au 20e de mai. Monsieur le Dauphin, Madame la Duchesse, Mme la princesse de Conti, Mme de Maintenon et plusieurs autres dames feront le voyage. Madame la Dauphine ne partira point de Versailles. Le Roi mène peu de troupes, et la moitié de sa garde. Adieu, mon cher cousin : je suis toujours toute à vous.

1018. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le même jour que je reçus cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Chaseu, ce 9e avril 1687.

Je songeois à vous écrire, Madame, quand j'ai reçu votre lettre du 5e de ce mois. Je voulois vous mander toutes mes alarmes sur les grandes et longues douleurs de ma fille de Coligny. Ç'a été une colique de rhumatisme, qui l'obligea de se mettre au lit le 4e de mars dernier, dont elle n'a été hors de péril que le 1er d'avril; encore une fois, elle a souffert dans le corps des douleurs incroyables, et moi de mortelles angoisses dans l'esprit; mais enfin nous voilà hors d'intrigues. Vous ne sauriez croire, ma chère cousine, combien nous sentons tous deux vos frayeurs pour nous. Jamais reconnoissance ne fut si tendre que la nôtre.

Nous avons eu notre aimable évêque quinze jours en ce pays-ci. J'allai dîner avec lui samedi 5e de ce mois; il me mit sur votre chapitre après dîner, dans un cercle de vingt personnes, où étoient entre autres le comte et le commandeur d'Épinac, et un certain P. Archange, capucin, un des plus grands prédicateurs que j'aie jamais entendu.

Mais pour revenir à Monsieur d'Autun, il est aussi entêté de vous et de Mme de Grignan, que vous de lui; j'ai même remarqué qu'il redouble d'amitié pour moi à cause des liaisons qu'il sait que nous avons ensemble. Après m'avoir dit mille choses sur le commerce qu'il avoit eu l'année passée avec vous, il me conta qu'il vous avoit dit qu'il aimeroit mieux avoir à faire une oraison funèbre, qu'à vous écrire. Il est parti aujourd'hui d'Au-

tun; s'il avoit encore attendu un jour, j'aime tant à le faire bien aise que j'aurois couru lui montrer ce que vous me dites de lui; mais je lui en enverrai la copie.

Ne vous souvenez-vous point, Madame, que quand je vous envoyai notre généalogie, vous me fîtes de grands remerciements, et en même temps quelques petits reproches d'avoir laissé Monsieur votre fils dans cette charge de guidon où il s'étoit tant ennuyé, et que je n'avois même rien dit de son mariage? Je m'en souviens, moi, et cela m'oblige de vous supplier de m'envoyer un petit mémoire du temps qu'il sortit de la charge de guidon; s'il passa par celle d'enseigne avant que de venir à la sous-lieutenance, et quand il s'en défit; quand il se maria, le nom et la maison de Madame sa femme, et ce que vous jugerez à propos que je dise de tout cela.

N'allez pas me dire, par un excès d'honnêteté, que vous aimez mieux vous passer de voir tous ces articles dans notre généalogie que de me donner la peine de les dresser, car cela ne me coûte rien à faire, et je le veux avoir pour moi, quand vous n'en voudriez point pour vous. Je vous enverrai ces articles écrits de ma main, et vous les ferez relier à l'endroit du livre que je vous marquerai.

Mon beau-frère de Toulongeon a failli à mourir depuis huit jours. Il y avoit longtemps qu'il avoit la goutte aux genoux. Il s'avisa, il y a trois ou quatre ans, d'aller avec sa femme trouver le prieur de Cabrières pour qu'il leur fît faire des enfants. Il prit aussi de ses remèdes pour guérir sa goutte. A la vérité ce charlatan ne leur fit point faire d'enfants, mais en récompense il guérit mon beau-frère de sa goutte aux genoux, et il la lui mit dans la tête, où il a de temps en temps des douleurs insupportables; et c'est de cela qu'il vient d'être à l'extrémité; il en est revenu, mais j'ai peur que cela ne lui fasse tôt ou tard un méchant tour.

La comtesse de Dalet n'a pas été si heureuse que lui, car elle fut enterrée le lendemain de Pâques. Adieu, ma chère cousine.

---

* 1019. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A D'HERIGOYEN.

De Paris, ce 23e avril 1687.

Je vous ai écrit, Monsieur d'Herigoyen, et vous me répondez sur tout ce que je vous demandois comme si vous aviez reçu ma lettre. Je vous remercie d'être revenu de Vannes exprès pour mes affaires ; vous voyez que j'en avois grand besoin, et que j'ai grande raison de souhaiter que vous ayez gagné votre procès, afin d'être à moi. M. de Trévaly me répond tous les jours de votre capacité et fidélité : c'est pourquoi je me veux fier en vous entièrement.

Je vous remercie de la lettre de change : vous m'avez fait un grand plaisir; je vous en tiendrai compte. Elle est de quatre cents francs sur M. Charpantier; à votre retour, nous compterons.

Il faudra que vous voyiez aussi ce que nous devons à Angebaut, et tirer le meilleur marché que vous pourrez de ce procès-verbal. Faites tout cela en conscience, comme si c'étoit pour vous, et vous lui donnerez quelque somme à valoir, mais non pas tout, car j'en ai bien affaire ailleurs.

Je consens de tout mon cœur que vous fassiez faire les réparations nécessaires des moulins, des métairies, des douves, des prés. Eh, mon Dieu ! avez-vous cru que je ne voulusse pas remettre ma terre en bon état et pour être bien affermée ? C'est mon intérêt : faites donc toutes ces choses, et en faites les marchés en homme de bien et en bon père de famille. Vous ferez voir votre bonne conduite à M. de Trévaly, qui prendra soin de toutes

mes affaires quand il sera dans le pays, c'est-à-dire que vous lui en parlerez, et lui obéirez comme à moi. Si en attendant vous rencontrez M. l'abbé de Bruc, vous lui conterez un peu l'état de nos affaires et tout ce que vous faites pour les rétablir : il est de mes bons amis et a très-bon esprit, et beaucoup de connoissances de toutes choses. Songez donc à ces réparations ; faites-en tous les marchés.

Ne vous attendez point à mon fils : je ne crois pas qu'il aille à Nantes qu'après les états. Vous avez plus de connoissance que lui de toutes ces choses. Si nous établissons la confiance, comme elle l'est déjà de mon côté, je vous donnerai le pouvoir de faire en conscience et en honneur tout ce que vous trouverez à propos : commencez sur ce pied-là, et tâchez d'affermer les moulins, les métairies et les prés ; il n'y a pas un moment à perdre. Vous devez vous accommoder au Buron et rétablir cette terre, car je vous assure qu'elle est bonne et que vous y trouverez votre compte. Je suis ravie des ventes que vous allez avoir ; vous en aurez bien d'autres : cette ferme ne vous ruinera jamais, je vous en réponds.

Je n'avois que faire de ce gros procès-verbal, qui m'a coûté six francs ; je ne puis en faire aucun usage ici ; j'irai quelques jours à Nantes, et c'est sur les lieux que l'on s'instruit en détail.

Je vous gronde, Monsieur d'Herigoyen, d'avoir dit à la Jarie que vous aviez vu des lettres de Pasgerant : je vous avois prié de n'en point parler. Il faut être fidèle à ces sortes de petits secrets. Cela fait qu'on n'est plus averti de rien. J'espère que vous vous corrigerez, et c'est ce qui fait que je retourne encore à vous envoyer une de ces lettres, où vous verrez les belles dispositions de la Jarie et l'entreprise d'un homme qui met familièrement un banc auprès du vôtre dans notre paroisse de Vigneu. A votre retour, vous entrerez un peu dans cette affaire avec votre vigilance. Il ne faut point parler de changer

d'officiers que quand vous aurez mon fils, car c'est lui à qui j'ai laissé ce soin. Vous avez grand'raison de dire que la Jarie s'expose à un orage, car je vous assure que je veux être payée et de mes treize cents francs de 85 et du compte de 1680, et tout cela pour M. d'Harouys. Mon pauvre ami, je brûle d'envie de commencer à payer un ami si cher et si précieux. Si vous aimez M. de Trévaly, vous y travaillerez avec soin, car ces deux amis ne sont qu'un. M. d'Harouys marie son fils à la fille d'un maître des requêtes nommé M. de Richebourg; elle est fort riche et fort bien faite.

Il faut faire payer exactement toutes les rentes que doit la Jarie tout du long de son bail. Quelle folie de dire que c'est à vous à les payer!

Gardez-vous donc bien de faire semblant d'avoir cette dernière lettre de Pasgerant; mais profitez-en, et mettez-la avec celle-ci à part, bien serrées; ne les perdez pas, et ne les regardez plus que vous n'ayez gagné votre procès et que vous ne soyez retourné à Nantes : alors elles vous rafraîchiront la mémoire de tout ce que vous aurez à faire, car c'est tout ce que j'ai à vous dire pour le présent; et vous m'avertirez de votre retour et du gain de votre procès, car j'espère que vous en aurez contentement.

Adieu, Monsieur d'Herigoyen : gardez bien, comme je vous dis, cette lettre et celle de Pasgerant, et à votre retour, mon ami, j'espérerai tout de votre vigilance et de votre affection.

M. DE RABUTIN CHANTAL.

1020. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Trois semaines après que j'eus écrit cette lettre (n° 1018, p. 27), ie reçus celle-ci de Mme de Sévigné.

A Paris, ce 25e avril 1687.

Je commence ma lettre aujourd'hui, et je ne l'achèverai qu'après avoir entendu demain l'oraison funèbre de Monsieur le Prince par le P. Bourdaloue. J'ai vu Monsieur d'Autun, qui a reçu votre lettre et le fragment de celle que je vous écrivois. Je ne sais si cela étoit assez bon pour lui envoyer ici : ce qui est bon à Autun pourroit n'avoir pas les mêmes grâces à Paris. Toute mon espérance est qu'en passant par vos mains, vous l'aurez raccommodé, car ce que j'écris en a besoin. Quoi qu'il en soit, mon cousin, cela fut lu à l'hôtel de Guise; j'y arrivai en même temps, on me voulut louer, mais je refusai modestement les louanges, et je grondai contre vous et contre Monsieur d'Autun. Voilà l'histoire du fragment.

La pensée d'être fâché de paroître guidon dans le livre de notre généalogie est tellement passée à mon fils, et même à moi, que je ne vous conseille point de rien retoucher à cela. Il importera peu, dans les siècles à venir, qu'il soit marqué pour cette charge, qui a fait le commencement de sa vie, ou pour la sous-lieutenance.

Vos réflexions sont tristes et justes sur la déroute de la maison de Créquy. Canaples reste seul des trois frères, après toutes ses tribulations et tous ses maux, que vous marquez si bien. Mais il y a un petit Blanchefort resté du naufrage, revenu glorieux de Hongrie, beau, bien fait, sage, honnête, poli, et affligé, sans être abattu, des malheurs de sa maison, qui trouve tous les chemins bien

préparés à le recevoir agréablement dans le monde. Il console fort les gens de l'absence de son frère, qui n'avoit nulle de ses bonnes qualités, et il fera peut-être une aussi grande fortune que ses pères, se voyant présentement à la hauteur de tous les autres. Rien, à mon avis, n'est meilleur pour être honnête homme, que d'avoir à recommencer une fortune tout entière.

Je suis persuadée comme vous que la destinée de la pauvre duchesse d'Estrées auroit été changée si elle avoit été attachée à la vôtre. La dignité lui a porté malheur, et l'a livrée à l'apoplexie, qui a commencé à l'attaquer par la perte de son aimable esprit, ce qui est, à mon sens, un plus grand malheur que la mort.

Notre ami Corbinelli me montra l'autre jour un factum fait par Nuguet contre Monsieur d'Autun; notre nouvelle amitié me défend de trouver plaisant ce que j'en lus, car je n'en lus que six lignes; mais si je l'avois vu deux mois plus tôt, j'en aurois ri de tout mon cœur. Il y a un tour malin, mais spirituel, qui réjouit les indifférents.

Je suis charmée et transportée de l'oraison funèbre de Monsieur le Prince, faite par le P. Bourdaloue. Il se surpassa lui-même, c'est beaucoup dire. Son texte fut : *Que le Roi l'avoit pleuré, et dit à son peuple : « Nous avons perdu un prince qui étoit le soutien d'Israël.* » C'est dans la *Sagesse*.

Il étoit question de son cœur (car c'est son cœur qui est enterré aux Jésuites). Il en parla donc, et avec une grâce et une éloquence qui entraîne, ou qui enlève, comme vous voudrez. Il fit voir que son cœur étoit solide, droit et chrétien.

Solide, parce que dans le haut de la plus glorieuse vie qui fut jamais, il avoit été au-dessus des louanges; et là il repassa en abrégé toutes ses victoires, et nous fit voir comme un prodige, qu'un héros en cet état fut en-

tièrement au-dessus de la vanité et de l'amour de soi-même. Cela fut traité divinement.

Un cœur droit; et sur cela, il se jeta sans balancer tout au travers de ses égarements, et de la guerre qu'il a faite contre le Roi. Cet endroit qui fait trembler, que tout le monde évite, qui fait qu'on tire les rideaux, qu'on passe des éponges, il s'y jeta lui à corps perdu, et fit voir par cinq ou six réflexions, dont l'une étoit le refus de la souveraineté de Cambrai, et l'offre qu'il avoit faite de renoncer à tous ses intérêts, plutôt que d'empêcher la paix, et quelques autres encore, que son cœur dans ces déréglements étoit droit, et qu'il étoit emporté par le malheur de sa destinée, et par des raisons qui l'avoient comme entraîné à une guerre et à une séparation qu'il détestoit intérieurement, et qu'il avoit réparées de tout son pouvoir après son retour, soit par ses services, comme Tollus, Senef, etc., soit par les infinies tendresses, et par les desirs continuels de plaire au Roi et de réparer le passé. On ne sauroit vous dire avec combien d'esprit tout cet endroit fut conduit, et quel éclat il donna à son héros, par cette peine intérieure qu'il nous peignit si bien et si vraisemblablement.

Un cœur chrétien, parce que Monsieur le Prince a dit dans ses derniers temps que malgré l'horreur de sa vie à l'égard de Dieu, il n'avoit jamais senti la foi éteinte dans son cœur, qu'il en avoit toujours conservé les principes; et cela supposé, parce que le prince disoit vrai, il rapporte à Dieu ses vertus même morales, et ses perfections héroïques, qu'il avoit consommées par la sainteté de sa mort. Il parla de son retour à Dieu depuis deux ans, qu'il fit voir noble, grand et sincère; et il nous peignit sa mort avec des couleurs ineffaçables dans mon esprit et dans celui de tout l'auditoire, qui paroissoit pendu et suspendu à tout ce qu'il disoit, d'une telle sorte que l'on ne respiroit pas. De vous dire de quels traits

tout cela étoit orné, il est impossible, et je gâte même cette pièce par la grossièreté dont je la croque. C'est comme si un barbouilleur vouloit toucher à un tableau de Raphaël. Enfin, mes chers enfants, voilà qui vous doit toujours donner une assez grande curiosité pour voir cette pièce imprimée. Celle de Monsieur de Meaux l'est déjà. Elle est fort belle et de la main de maître. Le parallèle de Monsieur le Prince et de M. de Turenne est un peu violent; mais il s'en excuse en niant que ce soit un parallèle, et en disant que c'est un grand spectacle qu'il présente de deux grands hommes que Dieu a donnés au Roi, et tire de là une occasion fort naturelle de louer Sa Majesté, qui sait se passer de ces deux grands capitaines, tant est fort son génie, tant ses destinées sont glorieuses. Je gâte encore cet endroit; mais il est beau.

Adieu, mon cousin : je suis lasse, et vous aussi. Je t'embrasse, ma nièce, et ton petit de Coligny.

1021. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Trois semaines après que j'eus reçu cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Bussy, ce 18e mai 1687.

Après avoir laissé ma fille en état de rétablir sa santé, je suis venu faire ici un tour, Madame. Dans huit ou dix jours j'irai à Forléans; ce sont des terres affermées; cependant il y a toujours quelque chose à faire pour le seigneur. C'est proprement glaner ce que je fais; je ne sais si vous entendez ce mot; oui assurément, car que n'entendez-vous pas? Votre nièce va à Toulongeon changer d'air.

J'ai reçu ici votre lettre du 25e avril, ma chère cousine, à quoi je vais répondre.

Ce que vous écrivez auroit été bon à lire à l'hôtel de Condé du temps de Voiture; à plus forte raison à l'hôtel de Guise : Monsieur d'Autun en fera le cas qu'il doit partout où il recevra de vos lettres.

Je n'approuve point ce grand désintéressement de Monsieur votre fils sur être dans notre généalogie comme il y doit être, et cela fera plus d'honneur à sa postérité que l'on voie qu'il a été sous-lieutenant des gendarmes du Dauphin, que seulement guidon : demandez-lui donc ses mémoires et me les envoyez.

Le jeune Blanchefort que vous me mandez qui entre si bien dans le monde, fera parler un jour de lui. J'ai ouï dire au Passage qu'il le feroit son héritier, et il l'a fait : il lui a laissé vingt mille livres de rente. Cela aide bien un jeune gentilhomme qui vient à la cour avec un nom et de bonnes inclinations.

Vous avez eu raison, Madame, de ne point rire du commencement du factum de Nuguet, quoiqu'il fût plaisant : l'amitié nous doit donner de l'indignation contre ceux qui disent quelque chose contre nos amis; mais elle ne nous empêche pas d'y trouver de l'esprit, s'il y en a.

Vous me donnez une grande idée de l'oraison funèbre de Monsieur le Prince par le P. Bourdaloue, en me disant que ce que vous m'en envoyez n'est que croqué. Bon Dieu, quel est donc l'original! car la copie me paroît très-belle.

Pour moi, qui n'ai point de si grandes choses à vous envoyer, je vous envoie mes amusements, qui vous réjouiront au moins, et à ce sujet je vous envoie une épigramme de Martial que j'ai traduite, qui me convient en quelque chose :

Je suis incomparable à dire des sornettes,
Que vous n'admirez pas, mais que vous aimez bien.
Que de plus grands esprits se servent de trompettes :

Pour moi, faiseur de chansonnettes,
Pour moi, plaisant diseur de rien,
Je ne me sers que de musettes.

1022. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CORBINELLI AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Quinze jours après que j'eus écrit cette lettre à Mme de Sévigné, j'en reçus cette réponse.

À Paris, ce dernier de mai 1687.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je demanderai à mon fils toutes les dates que vous me demandez sur le changement de ses charges : il sait tout cela à point nommé; pour moi, je confonds quasi toutes les années, parce qu'il n'y en a qu'une ou deux, dans mon imagination, qui ait mérité d'y demeurer, et d'y tenir sa place. Ainsi j'écrirai en Bretagne.

Il faudroit n'avoir jamais été à la campagne, pour ignorer la signification du mot de *glaner*. C'est une petite consolation que la Providence donne aux pauvres, dont nous sommes l'exemple quand nous allons ramasser de petites parties égarées. Je ne sais comment vous vous trouvez de vos terres. Pour moi, mon cousin, ma terre de Bourbilly est quasi devenue à rien par le rabais et par le peu de débit des blés et autres grains. Il n'y a que d'y vivre qui pût nous tirer de la misère; mais quand on est engagé ailleurs, il est comme impossible de transporter nos revenus.

Je soupirai en voyant le manoir de nos pères à Monthelon; mais Toulongeon soupiroit encore davantage, en voyant la longue vie de sa mère, qui ne lui donnoit pas une assiette d'argent, ayant deux grands coffres pleins de la vaisselle de nos oncles. Pour moi, je me suis dépouillée avec tant de plaisir pour établir mes en-

fants, que j'ai peine à comprendre qu'on veuille, jusqu'à la fin de sa vie, se compter pour tout, et les autres pour rien. Il me semble que vous êtes assez comme moi, quoique la mauvaise fortune vous ait tellement maté toute votre vie, que votre bon naturel n'a pas eu toute son étendue. Je crois que vous entendez le mot de *mater*, puisque j'ai bien entendu celui de *glaner*, et sur cela passons aux nouvelles.

Nous attendons le Roi dans six jours. Il a vu ces merveilleuses fortifications de Luxembourg, et ses nouveaux sujets l'ont vu en très-parfaite santé.

M. de Lavardin n'est pas prêt de partir. Le pape a remis sur pied une ancienne bulle par où il ôte toutes les immunités et toutes les franchises aux princes souverains, en vertu de quoi il fait faire le procès aux criminels qui se sont trouvés dans le palais de la reine de Suède. Vous voyez bien qu'il faut que cette fusée soit démêlée avant le départ de l'ambassadeur.

J'embrasse ma chère nièce, et je comprends le plaisir qu'elle peut trouver à changer d'air, pourvu que ce soit pour un peu de temps : elle en trouvera votre conversation plus agréable. On s'accoutume quelquefois trop aux meilleures choses, et on en sent mieux le prix en s'en éloignant un peu ; je dis un peu, car il lui seroit trop cruel de n'être pas avec vous quand elle y peut être. Demandez à notre ami Corbinelli si je dis vrai.

Au reste, ce que vous m'avez envoyé de vous par votre dernière lettre me plaît fort. Mon Dieu ! mon cousin, que vous avez de l'esprit ! et quel dommage que vous n'ayez été heureux ! Car la prospérité, qui fait toujours briller, nous auroit donné le plaisir de voir ce que vous eussiez fait avec elle. Il est vrai aussi que vous n'auriez pas eu le courage de vous amuser comme vous faites. Vous auriez fait de plus grandes choses, qui auroient élevé votre maison ; mais vous n'auriez pas eu lieu

de réjouir si fort vos amis. C'est là qu'on peut dire qu'à quelque chose malheur est bon. Pour moi, je vous admire.

DE CORBINELLI.

Je suis d'accord de tout ce que dit Mme de Sévigné, Monsieur; le parallèle de Monsieur le Prince et de M. de Turenne n'est pas de votre goût, à ce que j'ai vu dans votre lettre; il n'est pas non plus de celui des connoisseurs de ce pays-ci; et je pris l'autre jour la liberté de dire à Monsieur de Meaux qu'il auroit pu ne le pas pousser jusques à la comparaison de leur mort.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Ma fille vous fait bien des amitiés. Il me semble vous avoir déjà mandé qu'après avoir été la belle Madelonne, elle étoit enfin devenue la comtesse de Pimbêche. Voilà ce que font toujours les procès.

1023. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ ET A CORBINELLI.

Le même jour que je reçus cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Chaseu, ce 4e juin 1687.

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A mon retour de Forléans, de Bussy et de Dijon, j'ai trouvé ici votre lettre du dernier de mai, Madame, qui m'a fait bien aise.

Je voudrois bien savoir quelles sont les deux de vos années qui méritent de demeurer dans votre mémoire : d'une autre que de vous, je dirois que c'est l'année où vous fûtes mariée, et celle où vous devîntes veuve.

Je tire plus de mes terres à proportion que vous ne tirez de Bourbilly, parce que je suis sur les lieux, et que vous en êtes éloignée. Comme vous dites, Madame, on vit de ses revenus quand on les consomme soi-même; et transportés, ils ne reviennent presque à rien.

Pour ce que vous me mandez, que quand on est engagé à la cour, il est comme impossible de transporter ses revenus, je vous dirai que j'en demeure d'accord. Mais voulez-vous que je vous donne un remède à cela? Faites-vous exiler, Madame: la chose n'est pas si difficile qu'on pense; et vous userez vos denrées à Bourbilly.

Je crois comme vous que Toulongeon soupiroit de la longue vie de sa mère. Sa femme est jolie par son minois et par son esprit. J'aurois soupiré tout de bon pour elle si j'avois été plus jeune de vingt ans que je ne suis, et je ne saurois même m'empêcher d'en faire les façons. Mais pour revenir à la dureté de sa belle-mère, elle n'étoit pas imaginable. Elle s'amollissoit pourtant à mesure qu'elle tiroit à sa fin, c'est-à-dire qu'elle leur donnoit de temps en temps quelques denrées; mais plutôt mourir que de leur donner sa vaisselle d'argent, car effectivement elle est morte sans le faire.

Ce que vous avez fait pour vos enfants, Madame, est de fort bon sens et fort humain, et même selon Dieu. En les établissant, vous vous êtes insensiblement dépouillée des biens de la terre, que vous aurez moins de peine à quitter quand il le faudra. Je suis comme vous, Madame, et je suis prêt d'achever de me dépouiller quand l'occasion s'en présentera. Pourvu que j'aie le vivre et le vêtement, je suis assez paré de ma réputation; et la fortune, qui m'a fait du pis qu'elle a pu, n'a pu m'abattre ni l'air, ni le courage. J'espère que je serai jusqu'au bout plus grand que mes malheurs, et que je ferai voir au moins par là que je n'en étois pas *digne*.

Le Roi est bienheureux, Madame; il est même digne de l'être; c'est un grand prince, et je l'aime fort; et dans ce sentiment-là, je ne saurois m'empêcher d'avoir peur que mes disgrâces ne lui soient pas glorieuses. Je vous envoie une lettre que je lui écrivis il y a deux mois, et que mon ami Saint-Aignan lui rendit le vendredi saint. Vous m'avouerez, après l'avoir lue, qu'il faudroit être bien dur pour n'en être pas touché. J'attendrai encore quelque temps, après lequel, si je n'ai aucune réponse, je ferai un petit voyage à la cour. Il faut que j'aie une conversation avec Sa Majesté : c'est le vin émétique.

Comme le pape est un grand homme de bien, il est fort entier dans ses résolutions ; et quand il est bien persuadé qu'il a raison, rien ne le sauroit faire changer; sa vie est si sainte, que les rois chrétiens se décrieroient s'ils se brouilloient avec lui. Il faut dire la vérité, les franchises sont odieuses quand elles vont à rendre les crimes impunis. Il est de la gloire d'un grand pape de réformer cet abus, et même de celle d'un grand roi de ne s'en pas plaindre.

Je crois comme vous, Madame, que votre nièce m'a retrouvé meilleur après son absence. Il y a longtemps que j'ai dit sur l'amour (et c'est la même chose sur l'amitié) :

La longue absence en amour ne vaut rien;
Mais si tu veux que ton feu s'éternise,
Il faut se voir et quitter par reprise :
Un peu d'absence fait grand bien.

La nôtre est trop longue, Madame; et quoique nos lettres nous rapprochent quelquefois, je serois bien aise de vous revoir plus souvent. Je vous trouve encore meilleure de près que de loin. Votre nièce croit cela comme moi, et vous assure qu'elle n'aime ni qu'elle

n'estime pas une femme tant que vous. Voici ma lettre au Roi.

*A CORBINELLI.

Vous avez raison, Monsieur, d'approuver tout ce que dit ma cousine : elle pense bien, et s'exprime de même.

Ce que vous avez dit à Monsieur de Meaux pourra peut-être l'empêcher une autre fois de s'entêter de son ouvrage.

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je reviens à vous, Madame, pour vous dire que sous quelque forme que la belle Madelonne me paroisse, je la plaindrai si elle veut ; mais que je l'aimerai toujours, quand elle ne voudroit pas.

---

* 1024. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A D'HERIGOYEN.

[Paris,] 14e juin 87.

Vous aviez bien du chagrin quand vous m'avez écrit, Monsieur d'Herigoyen ; vous auriez mieux fait d'attendre que votre mauvaise humeur fût passée ; vous me rebattez deux ou trois fois que je commence toujours mes lettres par vous demander où vous êtes : je ne trouve pas grand mal à vous le demander bonnement, sachant que vous n'êtes ni à Vannes, ni à Nantes. Je n'ai jamais douté un moment que vous ne reprissiez le soin de mes affaires. Vous vous offensez qu'ayant à recevoir toute l'année de quatre mille francs de la Jarie, et m'en ayant déjà fait toucher trois mille francs, je vous demande à bon compte encore mille francs, dans une occasion pressante où j'en ai besoin : je connois bien des gens qui auroient été ravis de cette occasion

pour me faire plaisir. Après tant de bonté et de confiance que je vous ai témoignée, vous me refusez rudement et malgracieusement : voilà qui est fait, je suis bien aise de vous connoître; de la façon dont on m'avoit parlé de vous, j'étois persuadée que je pouvois vous faire cette proposition. Vous me ferez plaisir de m'envoyer mon compte, et ce que la Jarie doit payer de réparations, et ce que j'en dois payer aussi.

Vous donnerez aussi un reçu pour moi, s'il en est besoin, en vertu de ma procuration, de quelques papiers qu'Angebaut me mande que la Jarie a entre ses mains, quoiqu'il n'en soit point chargé; je voudrois lui donner cette décharge, afin de ravoir mes papiers.

Vous songerez aussi à le faire payer et à recevoir les deux mille francs de ce rachat, pour les donner à M. Paulus; et vous avancerez, s'il vous plaît, toutes cés affaires, ou bien vous me déclarerez que vous ne voulez point vous en mêler. Pour le bail que vous avez fait d'un an avec M. Revol, je ne crois pas que ce soit une recette; c'est une année qu'il vous fera achever de payer, suivant le bail qu'il a fait avec vous; cela est juste, et vous avez fort bien commencé à vous en acquitter.

M. de Rabutin Chantal.

Si vous vouliez presser la Bigotaye d'envoyer sa procuration à Vitré pour vendre cette petite terre de la Bastière, ce seroit un commencement de payement; quand vous aurez encore parlé à la Jarie pour ces treize cents francs de l'année 85, il faudra se résoudre à le mettre en prison. Vous me ferez réponse sur cet article, car je suis résolue à pousser cette affaire : elle ira bien, si vous le voulez; mais si vous êtes de la belle humeur où vous étiez en m'écrivant, je ne pense pas que vous puissiez rien faire de bon pour moi.

Suscription : Monsieur Monsieur d'Herigoyen à Nantes.

1025. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CORBINELLI AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Quinze jours après que j'eus écrit cette lettre (n° 1023, p. 39), je reçus celle-ci de la marquise de Sévigné.

A Paris, ce 17e juin 1687.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je ne m'amuserai point, mon cousin, à répondre à vos réponses, quoique ce soit la suite d'une conversation. Je veux commencer par vous dire avec douleur que vous avez perdu votre bon et fidèle ami le duc de Saint-Aignan. Sept ou huit jours de fièvre l'ont emporté, et l'on peut dire qu'il est mort bien jeune, quoiqu'il eût, à ce qu'on dit, quatre-vingts ans. Il n'a senti, ni dans l'esprit, ni dans l'humeur, ni dans le corps, les tristes incommodités de la vieillesse. Il a toujours servi le Roi à genoux, avec cette disposition que les gens de quatre-vingts ans n'ont jamais. Il a eu des enfants depuis deux ans. Enfin tout a été prodige en lui. Dieu veuille le récompenser de ce qu'il a fait pour l'honneur et pour la gloire du monde ! J'ai senti vivement cette mort, par rapport à vous. Il vous a aimé fidèlement. Vous étiez son frère d'armes, et la chevalerie vous unissoit. Il vous a rendu des services que nul autre courtisan n'auroit osé ni voulu vous rendre. Il avoit un air et une manière qui paroit la cour. Quand la mode viendroit de faire des parallèles dans les oraisons funèbres, je n'en souffrirai jamais dans la sienne; car il étoit assurément unique en son espèce, et un grand original sans copie.

Nous avons lu avec douleur ce que vous avez écrit au *Roi. En voulant* le toucher, vous nous avez pénétrés. Ce

n'étoit pas à moi que vous visiez. Plût à Dieu que cette lettre eût fait l'effet qu'elle doit faire! Ce que vous lui représentez en est bien digne. Il y a des endroits touchants et des tours pour le porter à vous secourir qui ne sont que trop singuliers, trop pressants et trop véritables : c'est ce qui nous tue. Cette lettre a été reçue, et ce n'est pas la faute de votre pauvre ami, ni la vôtre, si elle ne vous attire pas des justices et des grâces. Il est vrai que vos malheurs, quoique très-grands, sont au-dessous de votre courage.

Je n'avois retenu de dates que l'année de ma naissance et celle de mon mariage; mais sans augmenter le nombre, je m'en vais oublier celle où je suis née, qui m'attriste et qui m'accable, et je mettrai à la place celle de mon veuvage, qui a été assez douce et assez heureuse, sans éclat et sans distinction; mais elle finira peut-être plus chrétiennement que si elle avoit eu de plus grands mouvements; et c'est en vérité le principal.

Adieu, mon cher cousin, et je finis en vous embrassant et cette chère Coligny. Si nous sommes assez heureux pour vous revoir ici, nous en aurons une véritable joie, et nous vous ferons demeurer d'accord que si quelquefois

Un peu d'absence fait grand bien,

quelquefois aussi

Beaucoup d'absence fait grand mal.

La belle Provençale est contente et ravie que vous l'aimiez sous toutes sortes de noms. Elle vous supplie, père et fille, de continuer : elle le mérite par la manière dont elle est pour vous.

DE CORBINELLI.

Je serois ravi, Monsieur, que vos affaires vous forças-

sent de venir ici, et de vous y voir hors du trouble que donne un procès désagréable. En attendant je vous fais mon compliment sur la mort du duc de Saint-Aignan. Vous y perdrez un véritable ami, chose rare en tout temps, mais surtout en ce siècle.

1026. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN.
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le même jour que je reçus cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Chaseu, ce 20e juin 1687.

Vous avez eu raison, Madame, d'interrompre nos conversations pour me parler de mon cher ami. Pour moi j'en parle à tout le monde ; mais je vous veux dire sur son sujet des choses que je ne dis point aux autres. Il y a plus de quarante ans que nous étions frères d'armes, comme vous dites, et cette amitié dura quinze ou seize ans, sans avoir de commerce ensemble. Il y a trente ans que nous nous rassemblâmes à la cour, lui premier gentilhomme de la chambre du Roi, et moi mestre de camp général de la cavalerie légère. Ce fut dès ce temps-là que mon ami, me trouvant persécuté de mauvais offices auprès du Roi, commença à déclarer à Sa Majesté qu'il étoit mon ancien ami, et qu'il lui répondoit non-seulement de ma fidélité à son service, mais de mon respect infini pour sa personne.

Un jour qu'on apporta au Roi un sonnet horrible contre lui, en présence des ministres, le Tellier dit que ce pouvoit bien être moi qui l'eût fait. Le Roi répondit : « Cela ne peut pas être : Saint-Aignan m'a répondu de Bussy ; » et au sortir de là, Sa Majesté redit à mon ami cette conversation.

Quand j'eus cette cruelle affaire en 1653, à Fontaine-

bleau, feu Madame m'aida à en sortir, mais mon ami Saint-Aignan la seconda bien, et ce fut par son moyen que j'eus cette conversation avec le Roi, dont je sortis si content.

Mes ennemis, enragés de me voir hors d'intrigues, redoublèrent leurs efforts pour me perdre ; ils intéressèrent la Reine mère, qui dit un jour au Roi, parlant de moi : « Est-ce, mon fils, que j'aurai toujours devant les yeux un homme qui ne fait autre chose que de me déchirer ? » Sa Majesté lui répondit qu'il ne condamnoit pas les gens sans les entendre et sans être convaincu qu'ils étoient coupables. Cependant quelques jours après ce discours, le Roi se démentit, et commença par me faire arrêter. Le jour que je fus mené à la Bastille, Saint-Aignan dit à Sa Majesté qu'il la supplioit très-humblement de trouver bon qu'il lui demandât si la raison qui causoit ma disgrâce regardoit sa personne, parce qu'en ce cas-là il ne lui parleroit jamais de moi ; sinon qu'il ne trouvât pas mauvais qu'il lui parût toujours mon ami, comme quand j'étois en liberté. Le Roi lui répondit ce que le roi Philippe second fit dire à son fils en le faisant étrangler, que c'étoit pour son bien, et qu'il s'alloit perdre : qu'il me faisoit mettre à la Bastille pour empêcher mes ennemis de m'assassiner.

Pendant les treize mois que je fus en prison, il ne se passa guère de semaine que Saint-Aignan ne dît quelque chose au Roi sur mon sujet.

Toutes les fois que Mme de Bussy voulut persécuter Sa Majesté, ce fut par le moyen de mon ami, et enfin l'un et l'autre ayant fait valoir ma maladie, ils me sortirent de la Bastille.

Durant les seize années de mon exil, hormis une lettre que présenta M. de Pompone au Roi de ma part, et Mme de Thianges une autre, mon ami lui en donna vingt, et après avoir obtenu pour moi quatre permis-

sions de venir à Paris pour travailler à mes affaires pendant ces seize années, il n'a pas eu de cesse que Sa Majesté ne m'ait fait retourner à la cour.

Je ne vous dis pas les tournois qu'il a soutenus pour me défendre contre tout le monde, les premiers jours que je fus arrêté, et entre autres contre Humières, qui lui parut plus déchaîné. Mon ami lui dit : « Cela est bien vilain de parler contre un homme qui est en prison, avec qui vous viviez bien avant qu'il y entrât, et dont vous avez épousé la nièce; je suis assuré que vous ne parleriez pas comme vous faites s'il étoit en liberté; mais ne croyez pas, parce qu'il est arrêté, que tout vous soit permis. Je suis ici pour faire taire ceux qui ne l'aiment pas. » Humières fila doux, et lui répondit qu'il prenait les choses d'un autre sens qu'il ne les avoit dites. Saint-Aignan lui répliqua qu'il entendoit le françois aussi bien que lui, et le quitta.

Vous croyez peut-être, Madame, qu'il s'est contenté de me servir de son crédit auprès du Roi, et de me défendre contre mes ennemis? Point du tout. Il n'y a aucune marque d'amitié que je n'en aie reçue. Il a sollicité mes procès comme les siens. Il me donna, en 1676, un carrosse presque tout neuf avec de fort belles glaces, qui valoit quatre cents écus; c'est-à-dire, il me le prêta et ne le voulut jamais reprendre; il m'a prêté de l'argent dont il m'a renvoyé la promesse, et je le lui dois encore; mais vous croyez bien que je le payerai à sa veuve dès que je pourrai.

Voilà l'ami que j'ai perdu, Madame : jugez s'il y a un homme plus à plaindre que moi, ni un homme plus à estimer que lui; car enfin, avec tout le mérite qu'il avoit à mon égard, il avoit de l'esprit, un courage extraordinaire, et un cœur comme le devroient avoir les rois.

Je suis ravi, Madame, que vous ayez trouvé ma lettre au Roi à votre gré; pour moi, j'en ai été bien content

aussi; feu mon pauvre ami me manda que Sa Majesté lui en parut touchée; jusqu'ici cela ne me paroît pas : *je verrai*, comme il dit lui-même.

Adieu, ma chère cousine : je ne croyois pas pouvoir vous aimer plus que je fais; cependant la mort de mon pauvre ami m'a laissé vide une partie de mon cœur que je ne saurois mieux remplir que de vous. Votre chère Coligny vous tient bien chère aussi; elle et moi nous aimons fort Mme de Grignan, et nous ne le cédons pas même à Madame sa mère ni à Monsieur son mari.

---

* 1027. — DE CHARLES DE SÉVIGNÉ A D'HERIGOYEN.

Aux Rochers, ce 10e juillet.

Je suis fort affligé et fort surpris aussi, Monsieur d'Herigoyen, que vous songiez à quitter le Buron après avoir connu la terre comme vous avez fait, et y avoir fait un profit assez considérable, en une seule année, pour n'en être pas dégoûté. Il y a encore d'autres casuels qui sont prêts d'échoir, et dont je suis étonné que vous ne vouliez pas profiter. Pour moi, je vous avoue que j'étois fort aise qu'ils tombassent entre vos mains plutôt qu'entre les mains d'un autre. Je vous prie d'y faire encore bien vos réflexions, de peur que vous ne soyez fâché aussi bien que nous de nous avoir quittés. L'exemple de la Jarie ne vous doit faire tirer aucune mauvaise conséquence : ce n'est pas la faute de la terre s'il s'est ruiné; ce n'est que la sienne propre. S'il avoit eu de la sagesse, qu'il n'eût point voulu faire le gentilhomme, et passer sa vie en débauches et en festins continuels, il s'en trouveroit bien et nous aussi. Pour vous, qui êtes un homme de sens et agissant, et qui mettez tout à profit, vous ne devez rien craindre, qui a presque en revenu certain ce

que vous en payez, et dont les droits sont si beaux et l'étendue si considérable. S'il ne tient qu'à faire faire de temps en temps des voyages à la Montagne, et à en faire moi-même, pour vous faciliter les payements des vassaux, vous pouvez compter sur cela. Enfin, mon cher ami, vous pouvez [penser] aussi que si vous y perdiez, on vous en tiendroit compte; car ma mère et moi serions bien fâchés de vous engager dans une mauvaise affaire; mais celle qu'on vous propose est bonne, et de plus nous pouvons aisément ne vous être pas inutiles en bien des rencontres. Songez-y encore une fois, et s'il arrivoit des années malheureuses, je me fais bien fort que ma mère entreroit en raison pour prendre du temps et des commodités qui vous faciliteroient le payement de votre ferme.

Je vous remercie de l'aide que vous avez donné à la Montagne pour briser et ôter ce banc. Je suis très-persuadé que vous ne souffrirez pas que de petits messieurs comme cela me veuillent faire des passe-droits. Ils ne me connoissent pas encore, et vous me ferez bien connoître si vous vous en mêlez. Si ce petit banc dont vous me parlez est de figure et de taille à ne porter aucun préjudice à mes droits, vous pouvez le laisser. J'aurois bien encore d'autres petites choses à vous dire; mais je ne veux vous en parler et vous dire toutes [choses] à cœur ouvert, que quand je saurai si vous nous demeurez ou non. Vous ne serez jamais avec personne qui ait pour vous plus d'estime et d'affection que nous.

Adieu, Monseigneur d'Herigoyen.

SÉVIGNÉ.

1028. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CORBINELLI AU COMTE BUSSY DE RABUTIN.

Deux jours après que j'eus écrit cette lettre à Mme de Sévigné (n° 1030, p. 55), j'en reçus une d'elle du 28e juillet.

A Paris, ce 28e juillet 1687.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

On ne peut faire un plus beau et un plus juste panégyrique, mon cousin, que celui que vous faites de votre preux et de votre généreux ami le feu duc de Saint-Aignan. Vous nous faites voir en même temps un cœur plein de tendresse et de reconnoissance qui mérite aussi qu'on fasse votre éloge. Je sentis d'abord cette perte pour l'amour de vous; et quelque sensible que vous y soyez maintenant, vous la sentirez encore davantage si vous venez en ce pays-ci, ne trouvant plus cet admirable ami entre le Roi et vous. Le sujet de votre voyage est triste; vous trouverez à Versailles peu de disposition à sentir les malheurs des autres; on n'a que les mêmes paroles à dire pour découvrir son état, et elles sont si souvent répétées par la plus grande partie des courtisans, que les oreilles y sont accoutumées, et qu'elles ne sauroient aller jusqu'au cœur. Je sais qu'il y a des circonstances dans vos prétentions qui mériteroient de grandes distinctions; mais on n'a pas le loisir de les examiner. En un mot, je meurs de peur que toute votre destinée ne soit malheureuse depuis un bout jusqu'à l'autre. Cependant je ne veux point vous décourager, ni vous paroître un oiseau de mauvais augure. Vous allez avoir des lumières plus vives mille fois que les miennes : notre cher évêque est parti d'ici, vous le verrez bientôt; il connoît ce pays-ci, il vous aime, ses conseils vous seront fort bons et fort utiles.

Je garderai soigneusement la lettre qui contient l'éloge, sans parallèle, de votre généreux ami. Elle fait connoître la perfection de vos deux cœurs, et elle me sert comme d'une promesse qui me fait tenir dans votre amitié une partie de celle que vous aviez pour M. de Saint-Aignan. Cette succession d'un côté est fort triste, mais de l'autre fort agéable.

La *Gazette* vous aura fait savoir l'élévation de Boufflers et de tous les autres. Pour moi je me fusse bien passée de vous le dire : c'est un redoublement de malheur d'en voir tant d'autres heureux. N'est-il pas vrai, ma chère nièce? Les Italiens disent sagement :

Non ti l'invidio, no, ma piango il mio.

Je ne sais si j'en demeure là, moi; car il me semble que non-seulement je me plains, mais encore que j'envie les autres. La morale sévère de notre ami Corbinelli me va gronder : je m'enfuis.

DE CORBINELLI.

D'abord la lettre de Madame votre cousine paroît celle d'un oiseau de mauvais augure, dont les gens fermes se moquent; cependant c'est un récit en abrégé, mais véritable, des mœurs du pays dont elle parle; il est vrai que la fortune y fait si souvent des changements, que les augures des oiseaux se trouvent faux bien souvent; on y aime quelquefois à surprendre, et à faire manquer les pronostics : d'où je conclus, Monsieur, que vous pourrez venir ici; et en peignant au naturel la justice de vos prétentions, et donnant une idée vive et sensible de vos anciens services, vous pourrez obtenir quelque chose. Voilà ce que je vois dans l'avenir, soit par inspiration, soit par quelques lumières fondées sur les expériences.

Je dînai hier chez le lieutenant civil, avec M. de Ma-

rillac, qui me demanda tout bas de vos nouvelles; je lui répondis, du même ton, que vous seriez bientôt ici, et nous nous en communiquâmes nos joies en catimini, parce que, comme vous savez, *non erat hic locus.*

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je prie Dieu, mon cher cousin, que ces moments heureux que vous prédit notre ami, arrivent; ils le seront pour moi infiniment. Quand vous serez ici en épluchant des écrevisses, nous repasserons votre lettre au Roi, dont certains endroits nous percent le cœur.

---

* 1029. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A D'HERIGOYEN.

A Paris, ce 30e juillet 1687.

J'ai reçu, Monsieur d'Herigoyen, votre lettre de change de mille livres; je vous en tiendrai compte. Je suis extrêmement fâchée que ce ne soit point sur le rachat ni sur les treize cents livres que vous m'envoyez cette somme; j'eusse été bien plus contente que vous m'eussiez gardé les deux mille livres que vous me devriez à la Toussaint, pour me les faire tenir ensemble; mais je suis malheureuse au dernier point, et vous suis obligée de cette avance. Vous avez vu que j'avois cru avec raison pouvoir prendre ailleurs de l'argent; mais tout me manque, et à vous aussi. J'étois ravie que vous eussiez reçu ces ventes, mais vous voilà bien reculé aussi bien que moi. J'admire la négligence de la Jarie, et comme vous êtes tourmenté pour lui. Je suis persuadée qu'il en faudra venir à la dernière extrémité; je m'en vais en écrire à mon fils, qui est occupé de mes affaires comme moi-même. Pour la *Montagne*, il est vrai, il a bien de

l'affection pour moi; il a raison, car j'en ai beaucoup pour lui. C'est un bon et honnête homme, très-fidèle et très-intelligent; c'est moi qui l'ai donné à mon fils : je ne pouvois lui faire un meilleur présent. Ils seront bien fâchés, quand ils sauront tous mes malheurs et les vôtres. J'attends votre réponse sur l'attournance de ces six mille livres que la Montagne vous conseille de me faire attourner par la Jarie. Je lui ai écrit avec douceur, afin de l'y obliger. Vous me direz votre pensée; vous direz aussi vos raisons à M. de Trévaly et à M. Revol, comme vous me les dites, pour ne pas renouveler mon bail; vous verrez avec eux ce qui se pourra faire. Ce que vous m'offrez pour trouver un autre fermier est fort honnête; je vous prierai de vous en souvenir, si nous sommes obligés de nous séparer. Je serois fort aise aussi que vous voulussiez bien, comme vous me le dites, continuer à prendre soin de me faire payer de la Jarie : il n'y a que vous qui soyez capable d'en venir à bout. Il faudra pourtant tâcher de pousser le rachat, et voir ce que nous ferons pour tout le reste, car je ne puis pas demeurer en l'état où je suis. Vous avez le compte de 1680; voyez si vous y pourrez trouver quelque éclaircissement pour renvoyer la saisie de ce marchand sur la Jarie. Je viens de voir le procompte de 1680; vous en avez la copie. Voilà l'endroit qui, je crois, vous peut servir.

Adieu, Monsieur d'Herigoyen : mandez-moi si nous pourrons nous débarrasser de cette saisie, que je soupçonne la Jarie d'avoir fait faire pour nous empêcher de toucher cet argent; cela seroit bien horrible. Mandez-m'en votre sentiment.

M. de Rabutin Chantal.

1030. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Six semaines après que j'eus écrit cette lettre (n° 1026, p. 46), j'écrivis celle-ci encore à Mme de Sévigné.

A Cressia, ce 4e août 1687.

Je ne sais, Madame, si je vous ai mandé par ma dernière lettre que je faisois dessein de venir en ce pays-ci avec votre nièce de Coligny; mais enfin il y a un mois que nous y sommes. Elle y est venue affermer ses terres; si elles avoient autant de revenus que de grandeur, ce seroit un Pérou. En lisant les vieux titres, nous y voyons l'ancienneté de cette grande maison. Le premier pourtant que nous trouvons, qui est Humbert de Coligny, vivoit en 1131, et notre Mayeul de Rabutin vivoit en 1118; ils étoient contemporains; l'ancienneté est égale, les honneurs ne le sont pas. Il y a eu dans Coligny deux maréchaux de France, un cardinal, un duc et un amiral, et quel homme que cet amiral! Cependant sans être huguenot ni sans faire la guerre au Roi, je marche aujourd'hui sur ses pas. Nous serons encore en ce pays-ci jusques au mois d'octobre. J'y viens de perdre un de mes anciens amis : le pauvre Montauban, lieutenant général pour le Roi dans cette province, vient de mourir. On dit que Renti le va remplacer.

On fait bonne chère à bon marché en ce pays-ci. Je m'y plairois assez si l'on y avoit commerce avec les autres gens, mais il n'y a point de postes qu'à dix lieues d'ici. Il ne laisse pas d'y avoir des gens qui ont de l'esprit. Un de ceux-là me dit hier un madrigal que je trouve joli. Voici ce que c'est. Sur ce que Monsieur le Prince d'aujourd'hui avoit dit qu'on n'avoit rien fait qui lui plût sur le sujet de feu Monsieur son père, et qu'il don-

neroit volontiers mille écus de quatre vers qui lui plairoient, l'abbé Gaultier fit ceux-ci :

MADRIGAL.

Pour exprimer tant de vertus,
Tant de combats et tant de gloire,
Mille écus! rien que mille écus!
Ce n'est pas deux sous par victoire.

Je ne sais s'il a eu les mille écus, mais il les mérite. Si vous aviez déjà vu ce madrigal, Madame, il ne vous déplaira pas de le revoir; si vous ne le saviez pas, vous serez bien aise de l'apprendre, et de voir aussi un rondeau que je viens d'envoyer à ma sœur de Toulongeon, avec qui vous savez que je bats toujours le fort sur la galanterie :

RONDEAU.

C'est trop longtemps tarder à vous écrire,
Aimable Iris; il faut enfin vous dire
Que mon esprit est tout en désarroi
Absent de vous, et qu'encor je prévoi
Qu'à l'avenir je n'y pourrai suffire.

Deux mois d'absence à quiconque soupire,
C'est plus d'un an de peine et de martyre;
C'en est bien plus, c'est un siècle pour moi,
C'est trop longtemps.

Le temps est cher à tout ce qui respire;
Mais le barbon sous l'amoureux empire
Est plus pressé d'en faire un bon emploi :
Toujours vous voir, je m'en fais une loi;
Être un moment sans voir ce qu'on desire,
C'est trop longtemps.

Un peu de vers, un peu de prose, un peu de livres, un peu de conversation, un peu de vieux titres : voilà comme se passe la vie, qui est aussi longue ainsi et plus tranquille qu'en gouvernant les États.

Adieu, ma chère cousine : j'aime fort à vous écrire, mais je voudrois pourtant bien vous revoir; votre nièce en a, dit-elle, pour le moins autant d'impatience que moi.

---

*1031. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MONSIEUR REVOL.

Ce mercredi 4e août.

Il faut que vous ayez l'endosse de toutes mes affaires, mon pauvre Monsieur. Voilà une lettre que je viens de recevoir de Pasgerant, gendre et caution de la Jarie; vous verrez tout ce qu'il me mande de la conduite et des mauvaises intentions de la Jarie, et comme il n'y a point de temps à perdre. C'est pourquoi je vous conjure d'écrire à d'Herigoyen encore plus amplement, afin qu'il empêche que la Jarie ne détourne les bestiaux, comme il en a le dessein. Je vous envoie aussi un mémoire du vrai de la terre, que vous verrez qui est beau et bon; il ne ruinera pas notre nouveau fermier. Il faut empêcher que la Jarie ne fasse aussi couper un bois taillis qui n'est pas en coupe. Enfin si d'Herigoyen n'est point à Nantes, et qu'il m'abandonne dans cette occasion si importante, il ira beaucoup de mon intérêt et du sien. Je ne vous oblige point à lire tout le mémoire, vous n'en avez pas le loisir aujourd'hui; mais en gros vous pourrez assurer d'Herigoyen que son marché n'est assurément pas mauvais, et qu'il songe à sauver les bestiaux qu'on veut détourner, et qu'on ne coupe point le bois taillis, et qu'on rende mes meubles, tout vieux qu'ils sont, dont la Jarie a l'inventaire. Vous m'avouerez, Monsieur, que si j'ai jamais eu besoin de d'Herigoyen, c'est présentement. Ne vous embarrassez point de lire ce grand mémoire, renvoyez-le-moi demain à votre loisir, avec la lettre de Pasgerant, que vous lirez, parce

qu'elle n'est pas longue, et une lettre à d'Herigoyen : voilà tout, et c'est trop pour un homme aussi occupé que vous; mais il faut que vous ayez pitié de moi, étant aussi dénuée que je le suis de tout secours à Nantes.

La M. DE SÉVIGNÉ.

Vous enverrez le paquet que vous m'enverrez demain à l'hôtel de Carnavalet.

Suscription : Pour Monsieur Revol.

1032. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ ET A CORBINELLI.

Aussitôt que j'eus reçu cette lettre (n° 1028, p. 51), j'y fis cette réponse.

A Cressia, ce 6e août 1687.

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je ne doutois pas, Madame, que vous n'eussiez fait réponse à ma dernière lettre de Chasseu ; je viens de la recevoir : cependant je vous écrivis d'ici, il y a deux jours.

Je suis bien aise que vous soyez contente de mon cœur sur le sujet de mon pauvre ami, et je vous confirme la donation de la place qu'il y avoit. Je ne retrouverai jamais un Saint-Aignan entre le Roi et moi, il est vrai, Madame; mais j'y aurai un Beauvilliers, un Noailles, un Gesvres, un d'Aumont, qui donneront au moins mes lettres à Sa Majesté quand je voudrai.

Pour l'inutilité que vous croyez du voyage que je prétends faire à la cour, cela ne me décourage pas. Il y avoit moins d'apparence à mon rappel, après dix-huit ans d'exil, qu'il n'y en a que le Roi me donne quelque chose *sur les appointements* qu'il me doit, et surtout au dé-

plorable état où sont mes affaires. J'avois demandé vingt fois mon retour sans l'obtenir; l'heure n'en étoit pas encore venue. Le même prince qui refuse aujourd'hui une chose, et qu'il croit lui-même qu'il n'accordera jamais, l'accorde au bout de quelque temps. On n'a pas changé les paroles en lui demandant ce qu'il a donné, mais Dieu a changé son cœur; et je prétends si bien faire connoître au Roi la singularité de mon état, qu'il ne croira pas que cela tire à conséquence d'accorder ma requête, et qu'il lui faudra une dureté faite tout exprès pour moi, pour me refuser. Que si mon étoile étoit assez maudite pour endurcir le cœur du prince le plus pitoyable du monde, j'ai pris mon parti sur la négative; mais je ne veux pas faire ce tort à Sa Majesté, de croire, sans faire une dernière tentative, qu'elle me refusera justice. Pour des lumières plus grandes que les vôtres sur ce sujet, je n'en veux point chercher : quand je vous aurai entretenue deux heures, vous conviendrez avec moi que j'ai raison de faire ce voyage.

Je n'ai point vu la *Gazette;* ainsi je ne sais ce qu'on a fait pour Boufflers ou pour les autres; mais je ne m'en soucie point du tout. Quand on fit Créquy, Bellefonds et Humières maréchaux de France, comme c'étoit au commencement de ma disgrâce, et que je n'étois pas encore bien tué, je sentis vivement ces élévations. A la vérité, la cohue des huit maréchaux qu'on fit à la mort de M. de Turenne fut le coup de grâce pour moi. Après cela, tout ce qu'on fera de promotions me trouvera insensible; et bien loin d'en être fâché, cela me consolera de n'être pas dans un corps que l'on a rendu méprisable par le grand nombre et par le peu de choix; les maréchaux de France que l'on fait maintenant me font aussi peu de peine que ceux que fit Henri IV, ou que ceux que fera M. le duc de Bourgogne.

Votre nièce, qui a *présentement* une grande douleur

de dents, dit qu'elle est pour la santé ce que les Italiens sont pour la fortune, qu'elle n'envie pas ceux qui se portent bien, mais qu'elle se plaint seulement.

Le P. la Tournelle est mort depuis quinze jours à Dijon. Après qu'il eut reçu tous ses sacrements, on lui demanda s'il ne vouloit pas que son confesseur demeurât auprès de lui pour lui aider à bien mourir. Il répondit que non, et qu'il s'étoit toujours si bien trouvé de faire ses affaires lui seul, qu'il feroit bien encore celle-là de même. Cela me paroît un peu trop ferme pour un chrétien, qui doit souhaiter plus que jamais de n'être pas seul en cette rencontre.

A CORBINELLI.

Vous me parlez de la cour, Monsieur, comme si je ne la connoissois pas ; je sais les barbaries de ce pays-là et les caprices de la fortune, et c'est pour cette raison que je ne désespère pas d'y faire une affaire après vingt refus.

M. de Marillac est un des hommes de France que j'aime, et que j'estime autant ; le lieutenant civil est l'homme du monde que je hais et que je méprise le plus.

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Encore une fois, Madame, je vous assure que je ne serai point abattu, s'il est possible que je ne trouve pas le Roi juste. Dieu ne m'a pas encore abandonné dans mes afflictions, j'espère qu'il m'assistera de ses grâces jusques au bout.

* 1033. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A D'HERIGOYEN.

Paris, 13e août 1687.

Puisque vous voyez comme moi que la Jarie nous veut encore prendre pour dupes, par le moyen de l'opposition de son marchand, je ne suis point en peine que vous ne fassiez tout ce qui sera nécessaire pour nous empêcher de tomber dans le panneau qu'il nous tend, et j'aurai toujours l'esprit en repos quand vous vous mêlerez d'une affaire, tant j'ai bonne opinion de votre esprit et de votre vigilance. Prenez donc soin de ce rachat, Monsieur d'Herigoyen ; quand vous l'aurez, vous me le ferez tenir, cela viendra en son temps. La Montagne vous rendra le compte de 1680, où vous verrez que la Jarie est obligé à toutes les réparations qui sont nommées dans les baux, et que je les y ai toujours passées en compte.

Vous ferez aussi saisir tous ses biens et ceux de la Bigotaye ; il en faut venir là.

Je lui ai écrit une lettre, que je vous ai envoyée, où je l'exhorte fort à ne se point laisser consommer en frais et à s'exécuter lui-même de bonne foi ; il est bien mal conseillé : s'il ne suit pas mon conseil, vous me le manderez. Je vous recommande toujours nos réparations du Buron, et de raffermer tout ce que vous pourrez, pour mettre la terre en valeur. Nous compterons de tout ce que vous aurez mis, à bon compte sur cette année de 1686, que la Jarie vous a dû payer.

Je souhaite que vous ayez mis les choses en état de toucher ces ventes que vous espériez ; il y en a toujours au Buron, c'est ce qui fait la beauté de la terre. N'oubliez pas ces treize cents livres tant promises, c'est le reste de l'année 1685, et même il y a quelque chose de

plus. Je suis fort aise que vous mandiez toujours à mon fils ce que vous m'écrivez; je prends ses conseils et ceux de la Montagne, sachant bien l'amitié qu'ils ont pour moi, chacun en leur espèce. Adieu, Monsieur d'Herigoyen : je me fie à vos soins; sans cela je serai mal.

M. DE RABUTIN CHANTAL

---

* 1034. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A D'HERIGOYEN.

A Paris, ce 20e août 1687.

Mon fils me mande que ce marchand s'est désisté et que nous pourrons toucher notre rachat; j'en serai fort aise, cela me fera une bonne subsistance pour réparer les mille francs que j'ai mangés de vous par avance, et joindre ces quatorze cents avec vos mille francs de reste. Vous ferez venir cette petite voiture dans son temps. J'ai l'esprit en repos, quand je pense que vous faites nos réparations, et que vous prenez soin de notre terre et de nos affaires.

Mon fils me demande encore de vous prier de vous informer du secrétaire de Monsieur le sénéchal de Nantes, ou bien du greffier, s'il n'est pas vrai que la Jarie ait obtenu une sentence contre ses parties, qui étoit un renvoi de la cour au siége de Nantes, pour adjuger certaine somme prétendue par la Jarie, dont son procureur et lui ont dit qu'il lui étoit adjugé quatre mille francs, dont les parties sont appelantes à la cour; et s'il n'est pas vrai que la Jarie a fait taxer les dépens de ce renvoi. Si cela est vrai, il faut l'obliger à nous attourner ces prétentions; et si cela est faux ou qu'il le refuse, il faut saisir tous ses biens, comme nous en sommes convenus; et peut-être en viendrons-nous à le mettre en

prison, selon que nous verrons qu'il se conduira, car c'est la dernière extrémité. Voilà les avis qu'on me donne; vous en profiterez comme vous le jugerez à propos : vous êtes sur les lieux et démêlerez bientôt la vérité. Quand vous aurez fait toutes nos dépenses, vous m'enverrez le compte des quatre mille cent francs de l'année 1686 de la Jarie, à votre loisir. Adieu, Monsieur d'Herigoyen : on ne sait point encore où seront les états.

M. DE RABUTIN CHANTAL.

1035. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CORBINELLI AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Près d'un mois après que j'eus écrit cette lettre (n° 1032, p. 58), je reçus celle-ci de Mme de Sévigné.

A Paris, ce 2e septembre 1687.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je viens de recevoir vos lettres de Cressia, mon cher cousin, qui m'ont donné quelque consolation, car je suis accablée de tristesse : j'ai vu mourir depuis dix jours mon cher oncle; vous savez ce qu'il étoit pour sa chère nièce. Il n'y a point de bien qu'il ne m'ait fait, soit en me donnant son bien tout entier, soit en conservant et en rétablissant celui de mes enfants. Il m'a tirée de l'abîme où j'étois à la mort de M. de Sévigné : il a gagné des procès; il a remis toutes mes terres en bon état; il a payé nos dettes; il a fait la terre où demeure mon fils la plus jolie et la plus agréable du monde; il a marié mes enfants : en un mot, c'est à ses soins continuels que je dois la paix et le repos de ma vie. Vous comprenez bien que de si sensibles obligations, et une si longue habitude, fait souffrir une cruelle peine, quand il est

question de se séparer pour jamais. La perte qu'on fait des vieilles gens n'empêche pas qu'elle ne soit sensible, quand on a de grandes raisons de les aimer, et qu'on les a toujours vus. Mon cher oncle avoit quatre-vingts ans; il étoit accablé de la pesanteur de cet âge; il étoit infirme, et triste de son état; la vie n'étoit plus qu'un fardeau pour lui : qu'eût-on donc voulu lui souhaiter? Une continuation de souffrances? Ce sont ces réflexions qui ont aidé à me faire prendre patience. Sa maladie a été d'un homme de trente ans : une fièvre continue, une fluxion sur la poitrine. En sept jours, il a fini sa longue et honorable vie, avec des sentiments de piété, de pénitence et d'amour de Dieu, qui nous font espérer sa miséricorde pour lui.

Voilà, mon cousin, ce qui m'a occupée et affligée depuis quinze jours. Je suis pénétrée de douleur et de reconnoissance. Nos cœurs ne sont pas ingrats, car je me souviens de tout ce que la reconnoissance et l'amitié vous fit penser et écrire sur le mérite et sur les qualités de M. de Saint-Aignan. Nous sommes bien loin d'oublier ceux à qui nous sommes obligés.

J'ài trouvé votre rondeau fort joli : tout ce que vous touchez est toujours d'un agrément qui ne se peut comparer à nul autre, quand même votre cœur n'est pas de la partie; car je comprends que la galanterie est demeurée dans votre esprit, sans que les charmes de l'aimable Toulongeon fassent une grande impression sur votre cœur.

Je ne doute pas des beaux titres que vous avez trouvés dans les archives de la maison de Coligny. Il y a bien des réflexions à faire sur les restes de ces grands personnages, dont les biens sont passés en d'autres mains. L'origine de la nôtre est tout à fait belle, et dans le goût de ceux qui s'y connoissent.

Vous savez toutes les merveilles qu'on a faites sur les

Turcs, notre cousin de Vienne n'y étoit-il pas des plus avant? Je suis quelquefois en colère de ne l'entendre jamais nommer : n'est-il pas général de bataille? Je voudrois que votre grand garçon eût été à cette campagne contre les Turcs, où tous nos François ont acquis tant d'honneur.

Adieu, mon cher cousin; si vous venez ici, nous causerons à l'infini. Je me repens de tout ce que je vous ai dit pour vous détourner de faire ce voyage; j'étois de méchante humeur de votre fortune qui n'est pas heureuse. Oubliez mes sots raisonnements, je vous prie, et venez avec toute la confiance que vous doivent donner vos longs services, et la grande justice de vos raisons.

J'embrasse ma nièce, je la plains des maux qu'elle a eus, et je l'exhorte autant qu'il est en moi à se bien porter, car après le salut, je mets la santé au premier rang, et je prie Dieu qu'il vous conserve tous deux. Il me semble que c'est souhaiter en même temps que vous m'aimiez longues années; car je m'imagine que nous ne nous aviserons jamais de mettre à nos amitiés d'autres bornes que celles de nos vies.

DE CORBINELLI.

Il est vrai, Monsieur, que je vous ai parlé de la cour comme si vous ne la connoissiez pas; mais je vous en ai parlé, comme on fait aux plus vieux courtisans, quand ils en ont été dehors seulement huit jours : c'est un Protée qui change de face à tous moments. J'ai ouï dire à un officier de la cour des plus assidus, que quand il a été deux jours à Paris, il tâte le pavé quand il retourne à Versailles, comme s'il ne connoissoit plus le maître ni ses ministres; on y change de maximes tous les huit jours pour le moins. Prenez donc tout ce que je vous ai mandé sur ce pied-là, et comptez qu'il n'y a rien de fixe

en ce pays-là que la grandeur du Roi, sa magnanimité, sa bonté et sa piété.

J'entendis un sermon aux Jésuites le jour de la Saint-Louis, dont je vous conterai le détail et les plus beaux endroits, et vous en serez surpris. C'est un père de l'Oratoire, nommé la Roche, dont le cœur est de roche contre les fausses vertus.

Adieu, Monsieur : trouvez bon que je rassure ici Madame la Marquise de mes très-humbles respects, et que je la fasse souvenir de mon attachement pour sa personne et pour son mérite.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le madrigal de Monsieur le prince nous a paru comme à vous, et la mort du vieux la Tournelle trop ferme. Comme vous dites, en ces rencontres un peu d'aide fait grand bien.

1036. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ ET A CORBINELLI.

Aussitôt que j'eus reçu cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Coligny, ce 13e septembre 1687.

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

La perte que vous avez faite de Monsieur votre oncle, Madame, me touche sensiblement, et le peu de liaison qu'il y avoit entre lui et moi vous doit empêcher de croire qu'il y ait autre chose que votre douleur qui m'afflige. Comme vous dites, Madame, nous ne sommes pas ingrats vous et moi. Cependant le sang et votre vie que vous avez passée avec Monsieur votre oncle vous rendent sa perte bien plus sensible qu'à moi celle de mon cher ami Saint-Aignan. Dieu leur fasse miséricorde ! et je

n'en doute pas, car l'abbé de Coulanges étoit un homme de bien, et le duc de Beauvilliers ne craint pas Dieu plus que faisoit Monsieur son père.

Vous avez raison, Madame, de croire que la galanterie n'est plus que dans mon esprit : quand je ne songerois pas, comme je fais, à mon salut, je suis trop glorieux pour avoir de l'amour, sachant bien que je ne suis plus assez aimable pour être fort aimé, quand même l'âge ne rendroit pas ma passion ridicule. Il est vrai que mon amitié pour ma petite sœur est fort tendre.

J'ai été fâché comme vous de ne pas trouver dans les relations des combats d'Allemagne le nom de notre cousin ; il est vrai qu'elles ne nomment presque personne, hors le duc de Bavière et le prince de Commerci, qui viennent d'être blessés. Je viens de recevoir une lettre de nos cousines de Rabutin, datée de Vienne : elles me mandent que leur frère est à l'armée, et leur belle-sœur sur le point d'accoucher. Mon grand garçon ne pouvoit être à ces combats d'Allemagne, étant capitaine dans le régiment du Roi : il n'y a en ce pays-là de François que des volontaires.

Je suis bien aise que vous ne vous opposiez plus au dessein que j'ai d'aller faire un petit voyage à la cour; j'espère qu'il ne sera pas inutile, mais au moins ne m'en sauroit-il arriver du mal, et je ne veux pas me pouvoir reprocher d'avoir rien négligé pour me sortir d'affaires. Une chose encore qui me fait trouver plus de goût à ce voyage, c'est le plaisir que j'aurai de vous voir et de discourir de mille choses.

Votre nièce a tellement pris à cœur les affaires de ses terres, qu'elle s'en est incommodée : elle a une fluxion sur un œil pour avoir trop lu de vieux titres ; cela l'empêche de vous témoigner elle-même la part qu'elle prend à votre affliction ; mais je vous assure qu'elle y est aussi sensible que moi. Vous avez raison, ma chère cousine,

de croire que nous nous aimerons toujours; nous ne saurions mieux faire.

A CORBINELLI.

Je demeure d'accord avec vous, Monsieur, que quelque connoissance qu'on ait de la cour, pour peu qu'on en soit absent, on est désorienté quand on y retourne; mais cela n'embarrasse que ceux qui veulent s'y rétablir pour longtemps, car quand on n'y a affaire que pour trois semaines ou un mois, comme moi, on n'en craint par les fréquents changements : au contraire, c'est mon compte; car après que cette cour aura passé par toutes les formes, qu'elle aura été capricieuse, dure, épineuse, ingrate, je trouverai quelques moments où elle sera douce, juste et reconnoissante, et ayant fait mes affaires dans ce temps-là, on ne m'y rattrapera plus.

J'ai bien envie de savoir comment le P. la Roche prêche contre les fausses vertus : je n'en trouve presque point d'autres dans le monde. La Marquise me prie de vous mander qu'elle n'a point de plus cher ami, ni dont elle fasse plus d'estime que de vous. Pour moi, je crois que vous en êtes assuré : je ne sais si j'ai des vertus, mais je sais bien que je n'ai rien de faux dans le cœur, non plus que dans l'esprit.

1037. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Nevers, samedi 20e septembre,
à six heures du soir.

J'ai reçu ce matin votre lettre à la Charité; vous avez mal jugé de nos gîtes : nous ne savons ce que c'est que Pont-Agasson; nous vînmes à Milly. Vous devez encore faire des excuses au temps, que vous avez accusé de

trahison : jamais, je dis jamais, il n'en fut un plus parfait, plus solide et plus sincère, car les brouillards du matin ne nous ont pas même laissées dans l'incertitude. Pour les chemins, c'est une chose extraordinaire que leur beauté : on n'arrête pas un seul moment, ce sont des mails et des promenades partout, toutes les montagnes aplanies, la rue d'enfer, un chemin de paradis; mais non, car on dit que le chemin en est étroit et laborieux, et celui-ci est large, agréable et délicieux. Les intendants ont fait des merveilles, et nous n'avons cessé de leur donner des louanges. Si jamais j'allois à Lyon, Dieu me préserve d'une autre route ! Nous voici à Nevers, nous pensions aller demain à Moulins; mais une Mme Ferret, que nous connoissons, vient d'envoyer à Mme de Chaulnes celui qui nous logera, pour accourcir notre voyage de deux jours, puisqu'au lieu d'aller à Moulins et puis à Bourbon, nous allons demain droit à Bourbon: nous n'avons que dix lieues à faire, et voyez quelle avance; cela me plaît tellement, qu'outre l'attachement que j'ai de bonne foi pour Mme de Chaulnes, qui n'auroit pas fait ce voyage sans moi, et la commodité infinie pour le petit bateau d'être attaché au grand, la certitude de ne pas perdre un moment et de vous voir revenir au-devant de nous, me fait préférer, pour cette fois, les eaux de Bourbon à celles de Vichy. Je vous remercie mllie fois de vos soins et de vos bons avis; l'eau de Bourbon ressemble tout à fait, quoi que l'on dise, à celle de Vichy : je suis toute portée pour la douche; il y a vingt-deux lieues d'ici à Vichy, je coucherai demain à Bourbon : tout contribue à me faire prendre ce parti; si vous étiez ici, vous me diriez : « Allez à Bourbon, la Providence le veut. » J'y vais donc avec plaisir, et même avec confiance : si j'avois consulté M. Fagon, il m'y auroit envoyée, et m'y voilà Rien n'est égal aux soins de Mme la duchesse de Chaulnes pour moi; elle ne me

dit rien, mais je vois la joie qu'elle a que nous soyons ensemble. Je ne suis pas surprise que Savigny vous ait paru beau : c'est une situation admirable. S'il y a de vos lettres à Moulins, elles viendront à Bourbon. Je suis impatiente de savoir des nouvelles de la santé du Roi, de celles de M. de Grignan, de ses affaires, des vôtres : rien ne me peut détourner de ces pensées. Je souhaite que vous ayez mandé à mon fils la route de M. de Chaulnes, afin qu'il aille au-devant de lui à Fougères. Mandez, je vous prie, de mes nouvelles à M. et à Mme de Coulanges : je ne puis douter de l'intérêt qu'ils y prennent. Adieu, ma très-aimable : je suis toute pleine et tout occupée de votre amitié et de l'attention que vous avez à ma santé.

1038. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Bourbon, lundi 22e septembre.

Nous arrivâmes hier au soir ici, ma bonne, de Nevers, d'où je vous avois écrit. Il est vrai que nous vînmes hier en un jour, comme on nous l'avoit promis; mais quel jour! quelles dix lieues! nous marchâmes depuis la pointe du jour jusques à la nuit fermée, sans arrêter que deux heures justes pour dîner; une pluie continuelle, des chemins endiablés, toujours à pied, de peur de verser dans des ornières effroyables; ce sont quatorze lieues toutes des plus longues; et ce jour ensuite de cinq délicieux, éclairés du soleil, et d'un pays, et des chemins faits exprès; je crois être dans un autre climat, un pays bas et couvert comme la Bretagne, enfin sombre forêt où le soleil ne luit que rarement. Nous y fûmes reçues par cette Mme Ferret de Bretagne. Nous sommes logées où étoit Mme de Montespan, Mme d'Uzès, Mme de Louvois. Nous avons bien dormi, nous avons vu les

puits bouillants, nous avons été à la messe aux Capucins; nous avons reçu des compliments de Mme de Fourcy, de Mme de Nangis, de Mlle d'Armentières; mais nous avons un médecin qui me plaît : c'est Amyot, qui connoît et estime Aliot, qui est adorateur de notre bonhomme Jacob; il a été six mois avec lui à l'hôtel de Sully, pendant que M. de Sully se mouroit. Mme de Verneuil m'avoit fort priée de le prendre, je l'avois oublié; parlez-en, ma bonne, si vous voulez, à Mme de Sully et à M. de Coulanges : c'est son intime, il traitoit Mme de Louvois; c'est un homme ennemi, raisonnablement, de la saignée, qui approuve les Capucins, qui m'assure que tous mes petits maux viennent de la rate, et que les eaux de Bourbon y sont spécifiques. Il aime fort Vichy; mais il est persuadé que celles-ci me feront pour le moins autant de bien. Pour la douche, il me la fera donner si délicatement, qu'il ne veut point du tout me la donner. Il dit qu'il feroit convenir M. Aliot que le remède est trop violent, et plutôt capable d'alarmer les nerfs que de les guérir; qu'en purgeant les humeurs et recevant les sueurs que les eaux et les bains chauds me donneront, il prétend suffire à tout. Il parle de bon sens, et me conduira avec une attention extrême, et vous mandera ses raisons et vous rendra compte de tout. Parlez-en à Rodon : c'est un homme qui va s'établir à Paris, qui n'a pas envie d'y porter des reproches de ce pays-ci. Le mal de Mme de Chaulnes n'est pas à négliger; ces eaux y sont bonnes; Mme de Nangis a de ces sortes de coliques jusqu'à s'en évanouir. Nous sommes logées commodément, et l'une près de l'autre; mais on peut dire en gros de ce lieu :

Qu'il n'eut jamais du ciel un regard amoureux.

La Providence m'y a conduite par la main, en tournant les volontés, et faisant des liaisons comme elle a fait. Je

vous consulte toujours intérieurement, et il me semble que vous me dites : « Oui, ma bonne, c'est ainsi qu'il faut faire, vous ne sauriez vous conduire autrement. »

Ah! mon Dieu, que je suis lasse de parler de moi! mais vous le voulez; Dieu merci, je m'en vais parler de vous; je reçois votre lettre du jeudi 18e. Je vois, ma chère bonne, que vous allez à Versailles : je vois le sujet qui arrête M. de Grignan, et dans quelle conjoncture. Vous croyez bien que je ne suis pas assez ridiculement occupée de moi-même pour ne pas penser quasi continuellement à vous et à tout ce qui a rapport à vous : c'est une pensée habituelle; et vous auriez peine à me trouver un moment sans ce fond, qui est dans mon cœur; mais comme il y a beaucoup à penser, je pense beaucoup aussi, mais par malheur bien inutilement; et comme il n'est pas à propos d'écrire ce qu'on pense, je ne vous en dirai rien, ma bonne. Je voudrois bien savoir comment se porte M. de Grignan, Monsieur le chevalier, et comme vous êtes vous-même : je suis effrayée de la fièvre; je crois que le quinquina ôtera bientôt celle du Roi, nous en prions Dieu. Je vous remercie de votre sel végétal, je m'en servirai; vous êtes trop bonne et trop appliquée à votre pauvre maman; elles ne sont point accoutumées, les mamans, à ces aimables douceurs; je doute aussi que jamais on ait aimé sa fille de la manière dont je vous aime; quoi qu'il en soit, vous me rendez trop heureuse, et je dois bien souffrir tous les malheurs qui sont attachés à ces sortes de tendresses si sensibles.

Mme la duchesse de Chaulnes a des soins de moi dont vous seriez surprise; elle vous fait mille amitiés, et vous nomme à tout moment; la belle Comtesse se trouve naturellement dans ce qu'elle me dit, soit en promettant, en espérant, en menaçant; enfin ce nom est toujours avec nous. M. de Chaulnes m'écrit vos

chagrins sur les nuages qui vous paroissoient le lendemain de notre départ; il a besoin lui-même que le temps s'éclaircisse. S'il faisoit fort beau et que Monsieur le chevalier, toujours trop obligeant, voulût donner un cheval à M. du Plessis pour aller un moment à Livry, voir comme se fait une réparation qui doit être faite, il me semble, ma bonne, que cela seroit assez bien, à moins que vous n'y alliez bientôt vous-même. Adieu, chère bonne : je vous recommande toutes mes pauvres petites affaires. Je suis inquiète des fièvres que je crains que vous ne preniez à Versailles; on mande ici que tout en est plein. Dieu vous conserve, ma chère bonne! J'embrasse le marquis; un souvenir à M. et à Mme de Coulanges; s'ils ont envie de savoir de mes nouvelles, ils n'ignorent pas où il faut en demander. Je sais que Mme de Coulanges va s'établir à Brevannes : quel plaisir d'être à la campagne! j'en aurai grand besoin au sortir d'ici.

M. Jaques est ici tout transporté de l'amour de Grignan; sa fille est encore à Paris logée chez lui; je vous en donne avis et en lave mes mains. Envoyez, ma bonne, ces petits billets à la poste de Bretagne. Bonjour, cher Corbinelli. Mon petit train est à vos pieds; n'est-il pas trop plaisant? je vous jure que nous sommes ravis de le tenir.

1039. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Bourbon, jeudi 25e septembre.

J'ai reçu votre lettre du lundi 22e; elle m'a donné un grand soulagement, ma très-chère, en m'apprenant les bonnes et sages résolutions que vous avez prises pour cet hiver. Je comprends aisément que vous n'y manquerez pas d'affaires; vous y aurez un bon solliciteur, et

un hôte bien agréable; je crains bien qu'il ne m'efface. C'est justement le contraire de ce que vous aviez l'hiver passé; il seroit difficile d'en soutenir souvent le poids; si vous le pouviez faire, ce seroit un grand plaisir. Mais je ne sais comme on peut inhumainement peser sur les gens qu'on doit aimer; je voudrois bien qu'il dépendît de moi de donner un meilleur exemple; si jamais je le puis, je vous assure que je n'y manquerai pas. Je vois bien les honnêtetés de Sa Majesté, mais je voudrois avoir appris autre chose : Dieu est le maître; vous m'avez fermé la bouche sur la plainte, en me faisant souvenir de qui on se plaint. Le quinquina a fait à l'égard du Roi ses miracles ordinaires. Mme la maréchale de Rochefort mande à Mme de Nangis la maladie de Monsieur le duc de Bourgogne dont elle paroît extrêmement inquiète.

Vous voulez savoir de mes nouvelles, elles sont tout à fait bonnes. Il y a deux jours que je prends des eaux; elles sont douces et gracieuses et fondantes; elles ne pèsent point : j'en fus étonnée et gonflée le premier jour; mais aujourd'hui je suis gaillarde; on les rend de tous les côtés; point d'assoupissement, point de vapeur. Si je continue à m'en trouver si bien, je ne me servirai point de celles de Vichy, que l'on fait venir ici en un jour; jamais union ne fut si parfaite entre deux rivales. On les fait réchauffer dans le puits le plus bouillant de ceux qui sont ici, on les fait boire comme les autres; celles-ci reçoivent celles-là dans leur sein; c'est cela qui s'appelle précisément le même degré de chaleur, car les bouteilles y sont comme dans leur propre maison. J'étois dégoûtée du réchauffement de Paris avec de méchants fagots froids; mais la chaleur d'ici me plaît infiniment, et l'on y fait la vie des eaux, qui est tout uniforme et tout appliquée à la santé. Nous sommes les *plus saines,* Mme de Chaulnes et moi; Mme de Nangis

fait mourir de pitié de ses coliques d'estomac dont elle tombe en convulsion; Mlle d'Armentières dans une langueur qui paroît à son dernier période; Mme de Fourcy, revenant de Vichy, et disant qu'elle vient achever de se guérir à Bourbon; et cette guérison, c'est qu'elle dort ou veut dormir trois heures après son dîner, et que pendant ce temps, ses jambes sont de laine; elle ne se soutient que vers les quatre heures, et c'est tous les jours à recommencer, et elle est si contente, qu'elle en fait pitié. Le frère de votre Berthelot est dans un état déplorable, un reste affreux d'apoplexie. Ce qu'il y a de plus fâcheux ici, c'est de ne voir que de ces sortes de malades; les bains en remettent quelques-uns, et laissent les autres. Je me trouve si bien, par comparaison, que je ne devrois point quitter un lieu où je suis la plus heureuse; Mme la duchesse de Chaulnes est sur la même ligne. Rien n'est pareil aux soins qu'elle a de moi : elle songe plus à ma santé qu'à la sienne; et parce qu'elle voit qu'elle m'a détournée de Vichy, c'est elle qui fait venir ici les eaux de Vichy, pour en prendre, si on le juge à propos. Celles de Bourbon l'emportent de mille lieues, si on en croit les médecins d'ici; cependant nous verrons. Il est constant que ceux qui en ont pris s'en sont trouvés comme à Vichy. Mme Bel*** est ici : demandez aux Colberts ce que c'est que cette femme; ses aventures et ses malheurs sont pitoyables; c'est elle qui s'est trouvée parfaitement bien de Vichy à Bourbon. Ne soyez point en peine de moi, ma chère Comtesse; Amyot se fait un grand honneur de nous gouverner, et seroit bien fâché d'en recevoir des reproches cet hiver. J'embrasse M. de Grignan de tout mon cœur : tous ses intérêts sont les miens, je tiens à vous et à lui par mille chaînes. Je plains le chevalier de son état triste et accablant. Mon marquis, je vous aime. Je reviens à vous, ma très-

aimable : vous vous doutez bien à peu près de quelle manière je suis occupée de ce qui vous touche.

1040. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Bourbon, samedi 27e septembre.
Réponse au 24e.

Il y a des heures où l'on peut écrire, ma chère bonne; celle-ci en est une. J'ai reçu votre lettre avec cette joie et cette émotion que vous connoissez; car il est certain que vous m'aimez trop. Il y a ici une petite fille qui se veut mêler d'aimer sa maman; mais elle est cent pas derrière vous, quoiqu'elle fasse et dise fort joliment : c'est Mme de Nangis. A ce propos, vous m'avez dit un mot dans votre lettre qui me fait sentir ce que fait Mlle d'Alerac; j'en ai compris l'horreur; nous en parlerons, ma bonne, mais en attendant, il me semble que c'est Mlle de Grignan qui doit guérir cet endroit. Nous nous réjouissons de la santé du Roi et de M. le duc de Bourgogne. Monsieur le chevalier me fait une peine et une pitié que je ne puis pas vous représenter. Il y a ici des gens estropiés et à demi morts, qui cherchent du secours dans la chaleur bouillante de ces puits; les uns sont contents, les autres non; une infinité de restes ou de menaces d'apoplexie : c'est ce qui tue. J'ai envoyé querir des eaux à Vichy, comme M. Fagon fit pour sa femme, et bien d'autres tous les jours : elles sont réchauffées d'une manière qui me plaît, et du même goût, et quasi de la même force qu'à Vichy; elles font leur effet, et je l'ai senti ce matin avec plaisir. J'en prendrai huit jours, comme le veut Aliot, et ne serai point douchée, comme le veut M. Amyot; le voilà qui *vous en dit* ses raisons. Quand vous aurez lu tout ce

grimoire, vous n'en verrez pas davantage; envoyez-le, si vous voulez, à M. Aliot. Cependant j'irai mon train; je retomberai dans les eaux de Bourbon samedi, et prendrai des bains délicieux; et un peu avant que l'heure finisse, il prétend me mettre un peu d'eau chaude, qui fera la sueur sans violence que nous voulons. Je crois qu'il est difficile de contester un homme sur son pailler qui a tous les jours des expériences : répondez seulement un mot de confiance et d'honnêteté, et ne vous mettez en peine de rien du tout; ma très-chère bonne, ôtez tout cela de votre esprit : vous me reverrez dans peu de jours en parfaite santé; je n'ai pas eu la moindre incommodité depuis que je suis partie. Je remercie Dieu de la vôtre; je le prie de vous conserver, et M. de Grignan, que j'embrasse tendrement; et qu'il donne une dose de patience au delà de l'ordinaire à ce pauvre chevalier. Il est bien nécessaire que vous en trouviez aussi, ma pauvre bonne, pour soutenir tout ce qui vous arrive, *sans aucun secours*, après tant de justes espérances. Si on osoit penser ici, on seroit accablé de cette pensée; mais on les rejette, et on est comme un automate. Notre charrette mal graissée reçoit et fait des visites, nous allons par les rues; mais nous nous gardons bien d'avoir une âme : cela nous importuneroit trop pendant nos remèdes; nous les retrouverons à Paris. J'embrasse la chère Martillac; j'ai bien soupiré de ne point aller à Vichy, et de ne point voir M. Ferrand, mais il étoit impossible; et je ne sais même comme j'aurois pu faire avec mon équipage, car les chemins sont devenus étranges de Moulins à Vichy; c'est vers Varennes; elle saura bien ce que je veux dire; Dieu fait tout pour le mieux. Nous attendons pourtant M. de Sainte-Maure et M. Mansart. La plupart prennent la litière. Vous entretenez si bien tout le commerce de mes amies, que je n'ai qu'à vous prier de continuer,

et d'aimer aussi le bon Corbinelli comme je l'aime : je lui souhaite ce bonheur, comme ce que j'imagine de meilleur pour lui.

Adieu, aimable et chère fille : je vous assure que vous m'aimez trop. Voilà Mme la duchesse de Chaulnes qui entre, qui me gronde sans savoir bonnement pourquoi, et qui embrasse la belle Comtesse. Tout Bourbon écrit présentement ; demain matin tout Bourbon fait autre chose : c'est un couvent. Hélas ! du serein, bon Dieu ! où le pourrions-nous prendre ? Il faudroit qu'il y eût de l'air. Point de sauces, point de ragoûts. J'espère bien jeter un peu cet hiver le froc aux orties dans notre jolie auberge.

1041. — DE CORBINELLI AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Trois semaines après que j'eus écrit cette lettre (n° 1036, p. 93), je reçus celle-ci de Corbinelli.

A Paris, ce 29e septembre 1687.

Toutes vos réflexions sur les changements de la cour, Monsieur, sont très-judicieuses, et comme l'espérance anime ceux qui la composent, on ne peut manquer d'y venir avec confiance, quand on considère les changements qui y arrivent tous les jours. Je ne doute pas qu'il ne s'en fasse quelqu'un en votre faveur, quand je songe à la justice qu'il y auroit de vous donner, depuis tant d'années, des restes d'appointements qui raccommoderoient le méchant état de vos affaires. Le Roi donna il y a quelque temps deux cent mille francs au contrôleur général pour achever de payer la charge de président au mortier ; c'est une pure gratification : jugez ce que fera Sa Majesté quand ce même contrôleur général lui représentera que vous recevrez l'acquit d'une dette

comme un grand bienfait. Que si tout cela n'aboutissoit à rien, nous dirons que Dieu, qui ôte et qui donne tout avec justice, parce que tout lui appartient uniquement, aura voulu vous priver d'un bien qui n'étoit votre propre que très-improprement. Venez donc, Monsieur, nous moraliserons sur toutes sortes de sujets. Je me suis jeté dans la politique, je repasse des fragments d'histoires, et de tout ce que je lis je me forme l'idée d'Horace, et je dis comme lui :

Delirant reges, plectuntur Achivi.

Si cette règle a une exception (comme il n'y en a point de générale), c'est à l'égard du Roi, le modèle de ceux qui viendront, quoiqu'il n'en ait eu aucun parmi ceux qui sont passés.

Adieu, Monsieur : mes compliments à la divine Marquise, que j'honore parfaitement. Mme de Sévigné est allée à Bourbon.

1042. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Bourbon, mardi 7e octobre.

Vous vous avisez de me gronder, au lieu d'entrer dans le plaisir de savoir que je me porte mieux que je n'ai jamais fait, et que j'ai été trop heureuse de m'épargner la peine d'aller à Vichy, puisque j'en ai fait venir les eaux, qui m'ont purgée autant que je puis l'être; car il s'en faut bien que je n'aie le même besoin que j'avois il y a dix ans de cette lessive : il y a tout à dire. M. Mansart est ici ; il ne respire que de se restaurer des extrêmes évacuations de Vichy ; tous ceux qui en sont revenus tiennent le même langage. Il est vrai que pendant huit jours que j'ai pris ici les eaux de Vichy, elles

m'ont très-bien fait, mais j'ai pris ensuite de celles de Bourbon pour m'adoucir et me consoler : c'est une opinion toute commune que celles-ci, quand on n'a point beaucoup d'humeurs, sont douces et fondantes et consolantes, et qu'elles se distribuent dans toutes les parties avec une onction admirable. Quant au pays, je ne comparerai jamais le plus beau et le plus charmant du monde avec le plus vilain et le plus étouffé. J'ai donc pris huit jours de Vichy et huit jours de Bourbon ; j'ai pris dans l'intervalle de la poudre de M. de l'Orme, qui m'a fait des merveilles ; je n'ai pas eu la moindre vapeur ; j'ai un très-bon visage. J'ai pris en arrivant une médecine ordinaire, j'en prendrai encore une en partant ; les eaux me purgent tous les jours sans violence, et les bains que je prends sont doux et tempérés ; si la douche m'étoit nécessaire, Amyot ne me l'épargneroit pas. Vous grondez encore de ce que j'écris : hélas ! ce m'est un plaisir, et j'aurois mille fois plus de peine à m'en passer ; tout ce qui est ici écrit autant que moi. J'écris quatre lignes à Mme de la Fayette : appelez-vous cela écrire ?

Nous avons ici un temps parfait. Je suis transportée de joie que la santé de Monsieur le chevalier lui permette d'aller achever nos tristes adieux à Livry : voilà tout ce que je souhaitois, ou de vous y trouver établie, ou en état d'y pouvoir aller. Nous arriverons à Paris le 19e, selon notre arrangement ; j'y veux embrasser Mme de la Fayette et Mme de Lavardin, et puis aller avec ma chère fille à Livry, respirer, me promener en long, faire un peu d'exercice : c'est là ce qui me fera valoir et profiter tous mes remèdes ; toute autre vie me feroit beaucoup de mal. Si vous revenez à Paris, ma très-chère, pour me recevoir, vous pouvez penser que j'en serai ravie ; mais évitez la fatigue de venir loin au-devant de nous ; il s'agit seulement de se retrouver pour

passer ensemble tout le temps qu'il plaira à Dieu. Je n'ose appuyer sur les arrangements qui me plaisent, de peur que la Providence ne soit pas de même avis. Il semble cependant qu'il y a des choses qui tout naturellement doivent aller leur chemin. J'espère que mon ami Corbinelli viendra nous voir à Livry; nous jouirons de ces derniers moments, jusqu'à ce qu'on nous en chasse par les épaules.

Croyez-vous que je sois fatiguée de vous avoir écrit? Au contraire, j'en suis soulagée, j'en suis charmée. Je vous demande bien des amitiés pour Monsieur le chevalier; plût à Dieu qu'il se portât aussi bien que moi! Mme de Chaulnes prend ses mesures dès ici pour s'en aller à Chaulnes, trois jours après son arrivée : c'est un besoin qu'inspire la vie qu'on fait ici; chacun veut s'en reposer à la campagne. Mme de Nangis est allée à un château de son mari, à neuf lieues d'ici.

Vous parlez des bains de Vichy; ce n'est rien, il n'y en a point: ceux-ci sont admirables, et pour les néphrétiques, et pour mille autres maux. Je suis parfaitement contente de mon voyage: il m'a fait connoître le fond de mon sac. On trouve ici que mes craintes ont surpassé de beaucoup les petits maux que j'ai eus. Si vous m'aimez, et que les soins qu'on a de moi vous fassent plaisir, que ne devez-vous point à cette bonne duchesse de Chaulnes!

1043. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Bourbon, jeudi 9e octobre.

Vous étiez de bien mauvaise humeur contre moi, ma fille, quand vous m'avez écrit: je sais de quel fonds cela vient, et vous pouvez penser si je l'aime; mais l'injustice de votre improbation me donne du chagrin à mon

tour. Vous ne cessez point, ni Mme de la Fayette, de me blâmer de n'avoir pas quitté Mme de Chaulnes à Nevers : premièrement, il n'a pas tenu à elle ; mais je ne fis jamais mieux que de ne le point vouloir. Les eaux de Vichy ne sont plus pour moi aussi nécessaires qu'elles m'ont été : j'en ai fait tout l'usage que je pouvois desirer, en les faisant venir et en les tempérant par celles-ci ; elles m'ont purgée autant qu'il le falloit, et celles de Bourbon, douces et fondantes, ont achevé un véritable état de perfection. J'ai pris du *crocus*, parce que je sais que quand il ne trouve guère d'humeurs, il ne fait point de mal à son hôte ; c'est le bon pain, comme disoit de l'Orme ; il ne m'a point fait vomir, et m'a purgée doucement ; c'est à cause que je ne suis point accablée d'humeurs, qu'on ne m'a point donné d'émétique. Je suis dans les bains balsamiques et charmants ; je bois le matin, je n'ai aucune sorte d'incommodité ; j'ai fait tous ces remèdes avec une règle et une mesure dont j'eusse été incapable sans Mme de Chaulnes. Elle ne songe point à rien précipiter : nous partons lundi, après trois semaines et un jour de séjour, seize jours de boisson, neuf bains, trois médecines, deux jours de repos ; rien ne peut être mieux compassé que tout cela. Elle a une attention pour moi, pareille à la vôtre ; elle ne mérite que des remerciements, et vous la regardez comme ayant troublé et dérangé tous mes remèdes. Au nom de Dieu, ma fille, changez de sentiment, si vous êtes juste et si vous m'aimez ; et faites qu'à Essonne, si vous y voulez venir, ce ne soit que joie de nous voir en parfaite santé, et que reconnoissance en particulier pour cette bonne duchesse. Nous n'allons même qu'en deux jours d'ici à Nevers, pour ne nous pas fatiguer ; mercredi nous partons de Nevers, et le cinquième jour, qui sera le dimanche 19[e], nous dînerons à Essonne et coucherons à Paris. La fatigue et l'embarras me font peine pour vous ; mais

sans cela, vous pouvez juger si nous vous donnerons de bon cœur à dîner à Essonne.

Amyot vous écrit : outre qu'il est fort bon médecin, il y a ici un petit apothicaire qui est la capacité, la sagesse et l'expérience même. Ils disent tous deux : « Point de douche. » Ils croiroient faire un attentat d'attaquer et de mettre en alarme une santé comme la mienne ; ils croiroient aviser les nerfs d'un désordre à quoi ils ne pensent pas ; en un mot, ils sont d'une prudence et d'une conduite qui attirent la confiance, par être les premiers à improuver leurs remèdes quand ils ne conviennent pas.

Vous dites que j'écris à tout le monde : je n'écris qu'à vous, ma chère bonne ; car je n'appellerai point écrire, deux billets à Mme de la Fayette, et quatre lignes en réponse à Mme de Coulanges. Il faut à cette heure parler du beau temps : il est enchanté ; c'est encore vous qui l'avez fait de vos propres mains ; il fait un chaud qui fait croire que nous sommes au cœur de l'été ; ces beaux jours vous feront aimer notre pauvre Livry ; j'espère que vous y êtes ; cette pensée me fait plaisir. Si vous vouliez m'y attendre, et m'envoyer seulement votre carrosse, j'irois dans un moment vous y trouver. Si vous vouliez venir me prendre à Paris, voilà encore un autre parti. Vous pourriez aussi ne venir qu'entre Paris et Essonne. Enfin, songez que tout ce qui vous fatigue le moins me consoleroit de ne pas vous embrasser sitôt ; mais si absolument vous voulez pousser jusqu'à Essonne, épargnez-vous au moins de faire quatorze lieues en un jour ; allez coucher le samedi à Savigny, et le dimanche, sans vous presser, venez dîner avec nous à Essonne. Mme de Chaulnes me prie de vous faire mille compliments : ce sont de véritables amitiés, puisqu'elle ne songe qu'à vous rendre un bon compte de ma pauvre personne. Nous avons eu mille re-

lations de Bretagne, qui nous ont diverties ; mais notre vrai plaisir, c'est de penser que nous partons lundi, après avoir observé toutes les longues et les brèves du cérémonial de Bourbon.

1044. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Milly, samedi au soir [18e octobre].

Je reçois votre lettre, ma chère bonne : je trouve partout des marques de votre souvenir et de votre amitié. Je vous ai écrit de la Maison-Rouge, à six lieues d'ici; vous aurez vu que je ne vous oubliois pas aussi; vous verrez combien nous vous conseillons sincèrement de ne vous point presser, et d'achever toutes vos affaires. Je me doutois bien que vous n'auriez pas vu Monsieur le contrôleur général. Vous auriez eu peine à faire résoudre Mme de Chaulnes à passer par Fontainebleau : outre que c'est le plus long de deux lieues, c'est qu'elle y a tant de famille, qu'elle n'auroit pu s'y cacher. Pour moi, j'y aurois vu tout ce que je souhaite. Le cardinal de Bonzi n'y auroit pas été sans qu'il vouloit encore prendre congé. Il est vrai que je me suis toujours trompée, mais en disant *dimanche* 20e, cela étoit visible, et je ne vois pas que quand j'aurois su calculer plus juste, vous eussiez pu faire autrement que ce que vous faites; ainsi je ne vois pas bien pourquoi vous me voulez.

Je me porte si bien, et les esprits sont si bien réconciliés avec la nature, que je ne vois pas pourquoi vous ne m'aimeriez point. Notre voyage n'a été qu'une vraie promenade; nous n'avons eu aucune sorte d'incommodité. Mais vous ne me parlez point de Livry; cruelle! me refuseriez-vous ce repos si nécessaire ? Je vous attendrai lundi, puisque vous le voulez : je vous ferois de plus

grands sacrifices; sans cela, j'aurois vu mes deux amies, et serois toute prête à partir; mais je n'y penserai pas, et vous attendrai avec impatience de vous embrasser. Si vous étiez aussi diligente que nous, je n'attendrois pas longtemps. J'espère que vous me renverrez demain la Brie à Essonne.

Adieu, ma très-chère bonne : je suis ravie que vous finissiez toutes vos affaires; si vous vouliez même y ajouter des plaisirs et faire votre cour pendant que vous y êtes, nous l'approuverions. Madame la duchesse vous embrasse et triomphe du bon état où elle vous rendra votre maman. Embrassez Mme de Vins pour moi, et qu'elle ne vous enchante point, quoique ce fût une chose bien raisonnable; qu'elle vous fasse partir.

1045. — DE CORBINELLI ET DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU PRÉSIDENT DE MOULCEAU.

24e octobre 1687.

DE CORBINELLI.

Votre lettre, mon cher scélérat, m'a fait un très-grand plaisir : je l'ai lue et relue avec attention; j'y ai trouvé cette éloquence épistolaire qui charme ceux qui s'y connoissent. Or je prétends être un des plus intelligents sur ce point. Si ma pratique répondoit à ma théorie, je défierois vous et Cicéron, Pascal et Voiture, et tant d'autres. Il est certain que mon silence n'est point un oubli; je suis ordinairement plongé dans le premier, et toujours hors du second. Je parle de vous quand et tant de fois que je puis (la phrase n'est pas juste : il falloit dire comme vous l'eussiez dit). Je dis que vous avez plus d'esprit et d'agrément que tout le Languedoc ensemble, même au temps des états. Je disois la même chose il y a deux jours à votre premier président Nicolaï, qui m'a

prié de vous prier de lui faire faire une douzaine de bouteilles d'eau de thym, persuadé que vous prendrez volontiers ce soin pour l'amour de lui. La Faveur fera bien ce bel ouvrage, et l'argent ne tient à rien, ou tout au plus à la peine de m'envoyer le mémoire.

Vous me demandez à quelle étude je m'occupe : à quoi je réponds qu'après avoir lu quelque histoire et bien des livres de politique moderne, j'ai trouvé à m'occuper sur les propositions du Molinos; et comme on m'a assuré qu'elles sont conformes aux sentiments de sainte Thérèse et d'autres mystiques, j'ai lu *le Château de l'âme* et ses autres ouvrages; et en effet j'ai rencontré presque toute la doctrine de ce condamné. Je lirai dans peu *le Chrétien intérieur, par un solitaire,* fait, imprimé par Bernières, trésorier de France à Caen. De vous dire à quoi la théologie mystique me peut être utile, je n'en sais rien; mais enfin je défie tous les directeurs d'en savoir autant que moi seul, et de connaître les replis du cœur, par rapport à la sainteté chrétienne, aussi bien que moi. J'aimerois cependant mieux étudier les fiefs avec vous, quoique vous autres commissaires ne rendiez vos ordonnances que sur des principes bien douteux, et que vous présumiez toujours pour le fisc. *Il n'y a point de terre sans seigneur :* en voilà un auquel on oppose qu'*il n'y a aucune servitude sans titre;* c'est au demandeur à prouver tout cela : est-il vrai ou faux? Comme il vous plaira, commissaires fieffés.

Oui, M. de Vardes m'a conté ce qu'il avoit fait pour vous, ou pour mieux dire pour lui-même, étant certain qu'un homme qui agit pour vous, a le plus clair du profit. La cour nous l'entraîne, il y fait un très-bon personnage : c'est un courtisan libre, que le maître traite bien, à qui il parle toujours, et tout cela sans désir et sans prétention.

Aieu : je fais ce que je puis pour empêcher Mme de

Sévigné de vous écrire; mais hélas! mes efforts sont superflus. Je vous prie de me mander si vous croyez qu'il faille prononcer la lettre *r* finale d'un mot, avant ceux qui commencent par une consonne, comme avant ceux qui commencent par une voyelle, comme en ce vers :

Que quand il faut aimer, mais aimer autrement.

On se divise fort ici sur cette question. Adieu, mon cher scélérat : je ne vous oublierai qu'après ma mort : encore ne sais-je. Mes compliments à votre famille.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Ce n'est point lui qui m'a empêchée de vous écrire : rengainez votre petite épée de Rambouillet. Voici, Monsieur, une longue suite de bonnes ou méchantes raisons. Premièrement, il me souvient fort bien que je vous ai écrit la dernière, et que vous m'avez négligée et fait languir pour la réponse. Ensuite je suis entrée dans la tristesse de voir languir longtemps, et ensuite de voir mourir il y a deux mois mon cher oncle l'abbé de Coulanges, que j'aimois par tant de raisons, qui étoit mon père et mon bienfaiteur, à qui je devois tout le repos et tout le plaisir de ma vie, par le bon ordre qu'il avoit donné à mes affaires. Je l'ai pleuré amèrement, et le pleurerai toute ma vie, et non-seulement l'abbé, mais l'abbaye, cette jolie abbaye où je vous ai mené, qui vous fit faire un joli couplet sur les chemins, et où mon fils, par un enthousiasme qui nous réjouit, assis sur un trône de gazon, dans un petit bois, nous dit toute une scène de *Mithridate*, avec les tons et les gestes, et surprit tellement notre modestie chrétienne, que vous crûtes être à la comédie, alors que vous y pensiez le moins.

Un peu après la mort de ce cher oncle, je me résolus d'aller à Bourbon, où je ne voulois point aller crainte de le quitter. J'ai fait ce voyage avec Mme la duchesse de Chaulnes; je m'y suis guéri l'imagination, et la crainte que j'avois de certaines vapeurs que je croyois importantes, et qu'on m'a dit qui ne le sont point : vrai ou faux, je suis contente, et n'ai point de regret à mon voyage. Il y a six jours que j'en suis revenue. Ma fille m'a dit que vous m'aviez écrit pour me réveiller; eh bien! mon cher Monsieur, me voilà réveillée. Vous dites aussi (car tout cela n'est que par ouï-dire, Mme de Grignan n'ayant pas manqué de perdre la lettre), vous dites donc que vous avez une sentence qui dit qu'il est plus aisé de se séparer du monde, que de s'accoutumer à l'oubli de ses amis, n'est-ce pas? Sur cela, Monsieur, j'ai un beau champ pour vous rassurer, en vous disant de bonne foi que vous êtes l'homme du monde que j'oublie le moins. Quand on vous connoît, qu'on a goûté la sorte d'agrément de votre esprit, et la bonté de votre cœur, il n'est pas aisé de vous effacer; vous faites une impression qui dure. Je parle de vous quand j'en trouve l'occasion; votre rival est toujours prêt : j'en parle encore à d'autres, à temps, à contre-temps; en un mot, Monsieur, ôtez de vos chagrins celui de croire qu'il soit aisé de vous oublier; dites à votre sentence qu'elle n'est plus capable de vous humilier par sa réflexion, et que je suis toujours pour vous tout ce que j'ai été et serai toute ma vie.

1046. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Ensuite de cette lettre (nº 1041, p. 112), ayant passé près de six semaines sans recevoir de nouvelles de Mme de Sévigné, et craignant qu'elle ne fût au moins bien malade, je lui écrivis cette lettre.

A Chaseu, ce 5e novembre 1687.

Je suis fort en peine de vous, ma chère cousine, depuis que notre ami m'eut mandé que vous étiez allée à Bourbon. Je vous aurois plus tôt témoigné mon inquiétude, si je n'avois été dans le dessein d'aller à Fontainebleau, et de là à Paris, seulement pour vous voir. Cependant un grand rhume a rompu mon voyage; car encore que j'en sois presque guéri, nous ne sommes pas dans une saison propre à voyager au sortir d'un rhume considérable. C'est ce qui m'oblige de vous supplier de m'apprendre de vos nouvelles. Si votre mal étoit encore un rhumatisme sur cette main droite qui fut attaquée il y a huit ou dix ans, priez notre ami de m'informer de l'état où vous êtes. Je vous ai fort aimée toute ma vie, ma chère cousine, et nos petites brouilleries même n'ont pas été une marque que vous me fussiez indifférente; mais je ne vous ai jamais tant estimée ni tant aimée que je fais aujourd'hui. Ce qui me le fait croire, c'est que je crains de vous perdre plus que je n'ai jamais fait. Que ferois-je au monde sans vous, ma pauvre chère cousine? Avec qui pourrois-je rire? Avec qui pourrois-je avoir de l'esprit? En qui aurois-je une entière confiance d'être aimé? A qui parlerois-je à cœur ouvert de toutes choses? Car la belle Madelonne, qui est de mes amies, n'est pourtant pas vous, et ne vous remplaceroit pas sur mon sujet. Son mari et sa famille remplissent tout son cœur et tout son esprit. Il ne me resteroit donc que votre nièce et notre ami; et bien loin de me consoler de vous,

ils m'en feroient ressouvenir et vous regretter davantage. Ayez soin de vous, ma chère cousine, et joignez à l'intérêt que vous y avez la considération du repos de Mme de Grignan, et de nous autres vos meilleurs amis. J'ai eu de la philosophie de me passer des honneurs et des établissements que je croyois m'être dus ; mais je n'en aurois point pour me passer de vous : il me faudroit du christianisme tout pur.

1047. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Douze jours après que j'eus écrit cette lettre, j'en reçus cette réponse.

A Paris, ce 13e novembre 1687.

Je reçois présentement une lettre de vous, mon cher cousin, la plus aimable et la plus tendre qui fut jamais. Je n'ai jamais vu expliquer l'amitié si naturellement, et d'une manière si propre à persuader. Enfin vous m'avez persuadée, et je crois que ma vie est nécessaire à la conservation et à l'agrément de la vôtre. Je m'en vais donc vous en rendre compte, pour vous rassurer et vous faire connoître l'état où je suis.

Je reprends dès les derniers jours de la vie de mon cher oncle l'abbé, à qui, comme vous savez, j'avois des obligations infinies. Je lui devois la douceur et le repos de ma vie ; c'est à lui à qui vous devez la joie que j'apportois dans votre société : sans lui, nous n'aurions jamais ri ensemble ; vous lui devez toute ma gaieté, ma belle humeur, ma vivacité, le don que j'avois de vous bien entendre, l'intelligence qui me faisoit comprendre ce que vous aviez dit et deviner ce que vous alliez dire ; en un mot, le bon abbé, en me retirant des abîmes où M. de Sévigné m'avoit laissée, m'a rendue telle que *j'étois*, telle que vous m'avez vue, et digne de votre es-

time et de votre amitié. Je tire le rideau sur vos torts; ils sont grands, mais il les faut oublier, et vous dire que j'ai senti vivement la perte de cette agréable source de tout le repos de ma vie. Il est mort en sept jours, d'une fièvre continue, comme un jeune homme, avec des sentiments très-chrétiens, dont j'étois extrêmement touchée; car Dieu m'a donné un fonds de religion qui m'a fait regarder assez solidement cette dernière action de la vie. La sienne a duré quatre-vingts ans; il a vécu avec honneur, il est mort chrétiennement : Dieu nous fasse la même grâce! Ce fut à la fin d'août que je le pleurai amèrement. Je ne l'eusse jamais quitté s'il eût vécu autant que moi. Mais voyant au 15ᵉ ou 16ᵉ septembre que je n'étois que trop libre, je me résolus d'aller à Vichy, pour guérir tout au moins mon imagination sur des manières de convulsions à la main gauche, et des visions de vapeurs qui me faisoient craindre l'apoplexie. Ce voyage proposé donna envie à Mme la duchesse de Chaulnes de le faire aussi. Je me joignis à elle; et comme j'avois quelque envie de revenir à Bourbon, je ne la quittai point. Elle ne vouloit que Bourbon; j'y fis venir des eaux de Vichy, qui réchauffées dans les puits de Bourbon, sont admirables. J'en ai pris, et puis de celles de Bourbon : ce mélange est fort bon. Ces deux rivales se sont raccommodées ensemble, ce n'est plus qu'un cœur et qu'une âme : Vichy se repose dans le sein de Bourbon, et se chauffe au coin de son feu, c'est-à-dire dans les bouillonnements de ses fontaines. Je m'en suis fort bien trouvée, et quand j'ai proposé la douche, on m'a trouvée en si bonne santé, qu'on me l'a refusée; et l'on s'est moqué de mes craintes; on les a traitées de visions, et l'on m'a renvoyée comme une personne en parfaite santé. On m'en a tellement assurée, que je l'ai cru, et je me regarde aujourd'hui sur ce pied-là. Ma fille en est ravie, qui m'aime comme vous savez.

Voilà, mon cher cousin, où j'en suis. Votre santé dépendant de la mienne, en voilà une grande provision pour vous. Songez à votre rhume, et comme cela faites-moi bien porter. Il faut que nous allions ensemble, et que nous ne nous quittions point.

Il y a trois semaines que je suis revenue de Bourbon; notre jolie petite abbaye n'étoit point encore donnée; nous y avons été douze jours; enfin on vient de la donner à l'ancien évêque de Nîmes, très-saint prélat. J'en sortis il y a trois jours, toute affligée de dire adieu pour jamais à cette aimable solitude que j'ai tant aimée: après avoir pleuré l'abbé, j'ai pleuré l'abbaye.

Je sais que vous m'avez écrit pendant mon voyage de Bourbon; je ne me suis point amusée aujourd'hui à vous répondre : je me suis laissée aller à la tentation de parler de moi à bride abattue, sans retenue et sans mesure. Je vous en demande pardon, et je vous assure qu'une autre fois je ne me donnerai pas une pareille liberté; car je sais, et c'est Salomon qui le dit, que celui-là est haïssable qui parle toujours de lui. Notre ami Corbinelli dit que pour juger combien nous importunons en parlant de nous, il faut songer combien les autres nous importunent quand ils parlent d'eux. Cette règle est assez générale; mais je crois m'en pouvoir excepter aujourd'hui, car je serois fort aise que votre plume fût aussi inconsidérée que la mienne, et je sens que je serois ravie que vous me parlassiez longtemps de vous. Voilà ce qui m'a engagée dans ce terrible récit; et dans cette confiance je ne vous ferai point d'excuses, et je vous embrasse, mon cher cousin, et la belle Coligny.

Je rends mille grâces à Mme de Bussy de son compliment : on me tueroit plutôt que de me faire écrire davantage.

1048. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Trois jours après que j'eus reçu cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Chaseu, ce 19e novembre 1687.

J'ai bien de la joie, Madame, que vous soyez contente de ma dernière lettre; pour moi je suis ravi de votre réponse, car elle me tire d'une fort grande peine où j'étois de votre santé. Je craignois que la douleur de la perte que vous venez de faire, jointe à votre rhumatisme, ne fût un dangereux mal pour vous; et la réflexion que je faisois sur ma crainte extraordinaire me paroissoit d'un méchant augure et augmentoit mes alarmes; ma peur me faisoit peur; enfin je n'ai eu que cela, Dieu merci : vivat ! ma chère cousine.

Vous vous récriez sur la longueur de votre lettre et sur ce que vous ne me parlez que de vous : je vous assure, ma chère cousine, que vous ne me sauriez parler de chose qui me soit plus agréable. Ce que dit notre ami, que pour juger combien nous importunons les gens en parlant de nous, il faut songer combien ils nous importunent en nous parlant d'eux, ne vous regarde pas. Il a raison pour ceux qui sont indifférents les uns aux autres, mais pour nous, deux choses nous doivent rassurer tous deux sur cela : l'une que nous prenons grand intérêt à ce qui nous touche, et l'autre que nous racontons bien.

Mais est-il possible, Madame, que vous ne sachiez pas la mort de notre pauvre ami le P. Rapin ? Il étoit le vôtre aussi bien que le mien; il m'a dit des choses de vous qu'il ne me disoit pas par complaisance : elles étoient si véritables et si visibles, que je voyois bien qu'il en étoit persuadé. Il n'y avoit pas dans la Société

de Jésus un plus bel esprit ni un plus homme de bien que lui. Il m'envoya, quinze jours avant que de tomber malade de la maladie dont il mort, l'éloge de feu Monsieur le Prince, pour la composition duquel il m'avoit demandé, trois mois auparavant, tous les endroits considérables où j'en parlois dans mes Mémoires, et je les lui envoyai. L'hôtel de Condé, me manda-t-il, lui en fit changer une partie, et qu'il n'en avoit pas été le maître. Je vous dirai, quand nous nous verrons, les raisons qui ont fait préférer à ce que je disois que j'avois vu, le témoignage des gazettes. Le pauvre Père cite à la marge mes Mémoires en deux endroits, et en m'envoyant son livre il me fait de grandes excuses de ne m'avoir suivi partout. Je lui fis réponse qu'il avoit eu raison de servir à leur mode les gens qui l'avoient employé, mais que cela m'alloit rendre les histoires encore plus suspectes qu'elles ne m'avoient été jusques ici. S'il vous prenoit envie de voir cet éloge, vous le trouveriez à la rue Saint-Jacques, *aux Cigognes*, chez la veuve Cramoisy.

Je ne sais, Madame, si je vous ai mandé que je serois présentement à la cour et à Paris sans une fluxion; et quoique j'en sois guéri, la saison, fort contraire aux sexagénaires convalescents, m'empêche de me mettre en campagne avant le mois d'avril. Il faut vivre, ma chère cousine; c'est la première et la plus importante affaire qu'on ait au monde : cela s'entend après le salut.

Puisque vous ne dites rien de la cour, je m'en vais vous en parler; je vous promets aussi de ne pas trouver mauvais que vous m'appreniez ce qui se passera à Autun. Vous remarquerez donc que la scène est à Fontainebleau.

On me mande que Mme de Maintenon, qui ne rend aucune visite, est allée voir le Chancelier, qui lui a rendu la sienne. Cela fait raisonner le courtisan.

Mme de Montchevreuil ayant trouvé dans la chambre

des filles de Madame la Dauphine un livre intitulé *l'École des filles*, en alla faire plaintes au Roi, disant qu'elle n'en pouvoit plus répondre. Sa Majesté lui répondit qu'il la déchargeroit de ce fardeau, et que la Reine sa mère et la Reine sa femme n'en ayant pu garder, il ne croyoit pas que Madame la Dauphine le pût mieux faire qu'elles.

Le duc de Villeroi se cassa le bras en deux endroits à la chasse par la chute de son cheval. Le duc de la Rochefoucauld tomba aussi, et le gazetier de Hollande dit qu'il tomba sur la *mâchoire*. Sur ma parole, ce gazetier a ouï parler de l'*Alleluia*. Monsieur le Prince tomba aussi et se blessa légèrement.

Saintrailles, gouverneur et gentilhomme de la chambre de Monsieur le Duc, étant embarqué au jeu, le petit prince se déroba bien finement, et avec trois de ses amis qu'on ne nomme point, se mit dans un fiacre, qui les mena à Paris chez une Mme Chevalier, célèbre par le métier qu'elle fait, où ils firent une grande débauche. Le Roi, l'ayant appris, voulut faire chasser les complices de Monsieur le Duc, et se plaignit fort à Monsieur le Prince de la négligence de Saintrailles; il lui dit ensuite qu'il s'étonnoit qu'il fît entrer un homme comme celui-là dans son carrosse. Monsieur le Prince lui répondit que Monsieur son père y avoit fait toujours entrer les chevaliers de Rivière, les Lussans et les Briords. Le Roi lui répliqua qu'il y avoit une grande différence de ces gens-là à celui-ci. Je vois bien que Sa Majesté ne croit pas que ce Saintrailles ici soit le Saintrailles de Poton, et je le tiens bien averti; cependant il est désigné successeur de la Tournelle dans l'élection de Bourgogne, si le discours du Roi ne change ce choix.

Votre nièce est depuis un mois à Bussy, où je l'ai envoyée pour des affaires qu'elle et moi avons en ces

quartiers-là; vous croyez bien qu'elles étoient pressées, puisque nous nous sommes séparés. Elle y a mené son fils.

Adieu, ma chère cousine : ayez bien soin de ma santé en votre personne; je vous promets de faire la même chose pour vous.

1049. — DE CORBINELLI ET DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU PRÉSIDENT DE MOULCEAU.

Lundi 24e novembre.

DE CORBINELLI.

Je vous eusse fait réponse, mon ami, il y a trois ordinaires, sans que je voulois communiquer à Monsieur le premier président des comptes votre lettre; il étoit à la campagne, et ensuite à Versailles; enfin je lui ai dit vos intentions de lui faire présent de douze bouteilles de thym, de quoi il n'a pas été consentant d'abord; mais comme je lui ai représenté qu'il pourroit vous revaloir ce présent par un autre, lorsque je vous y aurois fait consentir, il m'a donné les mains, et recevra la caisse, son valet de chambre s'étant chargé de la lettre d'adresse pour cela. Je doute que la caisse soit arrivée; quoi qu'il en soit, je serai votre second facteur sur cette affaire, quand elle sera consommée, et en attendant vous prendrez possession de son amitié, comme lui de la vôtre. En outre, je lui ai dit que vous étiez des amis de Monsieur son père, et l'un des meilleurs de M. de Vardes, ce qui vous fait encore un nouveau titre auprès de lui. Il me mena à la réception d'un maître des comptes, mon allié, et j'entendis attaquer et défendre la loi : *Desiderium tuum rationibus juris non congruit*, etc. Il s'agit du dépôt, et notre premier président argumente à merveilles. Je vous dis tout cela en passant, pour vous faire

souvenir que j'aime toujours passionnément la jurisprudence; mais elle ne m'a point empêché de lire tous les ouvrages de sainte Thérèse, dans lesquels je crois avoir trouvé toutes les propositions de Molinos. J'ai fait un recueil des maximes chrétiennes ou mystiques de la sainte; j'en ai conféré avec des cartésiens fort savants, qui tous croient que les équivoques qui tournent plus au paradoxe font brûler leurs auteurs, selon que leurs juges sont plus ou moins ignorants: or l'on tient pour assuré que ceux qui composent le tribunal de l'inquisition le sont au suprême degré. Le cardinal Petrucci les attend sous l'orme, et ils n'osent l'attaquer, parce qu'il a de l'esprit et du savoir, joints à une grande dignité. Je lirai deux ou trois mystiques, après que j'aurai achevé *le Chrétien intérieur, fait par un solitaire*, et recueilli par le sieur de Bernières, trésorier de France. Tout cela, mon ami, ne m'avance en rien dans la dévotion, et seroit plus capable de me reculer : les distinctions d'oraisons vocales, mentales, de contemplation, d'union et de quiétude, ne servent qu'à embrouiller l'esprit, et ne signifient enfin que plus ou moins d'attention à la prière, et plus ou moins de charité, ce que je savois à merveilles. Mais ce n'est point la science qui inspire la dévotion, c'est uniquement la grâce de Dieu. Adieu, mon ami : ma jalousie va toujours en augmentant; je vous embrasse cordialement.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je n'ai jamais vu de tels rivaux; je crois qu'il faut dire d'eux comme des deux paladins :

O gran bontà de' cavalieri antiqui!

Je vous demande pardon de ce dernier mot, mais votre union attire cette application.

J'ai reçu, Monsieur, votre dernière lettre; elle me plaît comme tout ce qui vient de votre plume. J'ai parlé de vous avec M. de la Trousse; le goût qu'il a pour votre personne le rehausse bien à mon égard : nous ne serions pas cousins, s'il n'avoit pas senti tout l'agrément et la solidité de votre mérite; il m'en paroît touché. Il me semble que j'en ferois encore mieux mon profit que lui, si la Providence m'avoit mise à portée d'en faire un bon usage; mais hélas! nous sommes séparés par de grands espaces. Si ceux qui font élever ces palais avoient toujours été ainsi, ils n'auroient pas avalé tant de couleuvres en ce pays, qui ont été si malsaines, qu'il a fallu ensuite avaler beaucoup de quinquina. Un autre de la même espèce a eu le même coup de poignard; c'est bien employé. Voilà de plaisantes lumières à mettre sur le boisseau : il faudroit les mettre dessous, et qu'on ignorât toutes leurs actions; *ma tace*, je vous prie, car je ne veux point de tels ennemis. Enfin, quand je verrai M. de Vardes en lieu de le remercier, je sais de quoi je me réjouirai avec lui, de l'honneur qu'il s'est fait, et du plaisir qu'il a eu de pouvoir, dans une si heureuse occasion, rendre justice à un ami comme vous. Le nôtre me paroît tout confit en dévotion spéculative. J'espère toujours qu'en se jouant ainsi avec elle, il s'y attrapera, et se trouvera tout empêtré dans ses méditations comme un oiseau dans de la glu. Il est certain toujours que le monde, ni tout ce qui s'y passe, ne lui paroît pas digne de l'occuper, et qu'il passe sa vie dans les saintes réflexions et dans l'exercice de la charité du prochain. Il me semble que Dieu veut faire de lui quelque chose d'extraordinaire. J'ai toujours dans la tête de dire à Dieu, comme Polyeucte disoit de Pauline en parlant de son âme :

Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne;
Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne :

Avec trop de mérite il vous plut la former,
Pour ne vous pas connoître et ne vous pas aimer.

Pour vous, Monsieur, vous avez des grâces de toutes les manières, et surtout, ce me semble, un don de persévérance qui est le tout, et qui rend votre vie uniforme, comme la véritable amitié qu'on a pour vous.

1050. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CORBINELLI AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Quinze jours après que j'eus écrit cette lettre (n° 1048, p. 93), je reçus celle-ci de Mme de Sévigné.

A Paris, ce 2e décembre 1687.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je suis ravie de ne m'être pas trompée, quand j'ai cru que ma grande lettre ne vous ennuieroit pas. Ce grand intérêt que vous avez pris à ma santé, et ce sang dont je me trouvai un jour toute affoiblie, parce que vous vous en étiez fait tirer quatre poilettes sans m'en avertir, me répondoient que même par rapport à vous, tous mes détails ne vous déplairoient pas. J'ai trouvé aussi fort bon tout ce que vous me mandez, jusqu'aux nouvelles de Fontainebleau, qui ne me sont plus indifférentes quand elles ont passé par vous.

J'ai regretté le bon Rapin. Je conviens de toutes ses bonnes qualités. Sa bonté et sa douceur, avec une si grande capacité, qui rend quasi les autres gens glorieux, étoit ce qui m'attachoit principalement à lui. Il trouve présentement la récompense de toutes ses vertus. Le P. Bouhours cependant, qui étoit son intime ami, et que j'accusois toujours d'avoir bu le sang du P. Rapin, qui étoit plus pâle que la mort, a repris courage, et nous a donné un livre fort amusant, et que l'on lit avec

plaisir : c'est *la Manière de bien penser sur les ouvrages d'esprit*. Je voudrois dire *de juger;* car c'est précisément cela qu'il fait. Il ramasse pour cet examen tout ce que nous avons vu et admiré en vers et en prose, tantôt louant, tantôt blâmant. Souvent on est de son avis; quelquefois on critique sa critique. Vous jugez bien que ce livre est fort amusant. Je croyois qu'il vous citeroit; mais il me paroît qu'il n'y a qu'un endroit où il vous donne pour exemple. Je ne doute pas que ce Père ne vous ait envoyé cet ouvrage. Notre ami se réjouit fort de ces sortes d'ouvrages. Tout ce qui fait connoître les injustes approbations, et qui traite de la justesse de l'esprit, est justement fait pour lui.

Nous verrons l'éloge de Monsieur le Prince; les oraisons funèbres nous en ont tant parlé que nous nous laissons un peu reposer, et puis nous y reviendrons.

Je vous souhaite une santé parfaite. Nous ne sommes plus jeunes, mon pauvre cousin; c'est grand dommage. Il me semble que nous étions plus vifs que les autres, et qu'il n'y a guère de gens qui valussent plus que nous. J'y joins aussi notre Corbinelli; car encore que son esprit soit aussi bon et aussi vif qu'en ce temps-là, il sait pourtant bien en sa conscience qu'il n'en peut pas jouir aussi agréablement qu'il a fait.

Êtes-vous à Autun? Votre évêque y est-il? S'il y est, dites-lui que j'ai tellement cru qu'il seroit ici après la Saint-Martin, que je n'ai point répondu à une très-aimable lettre qu'il m'écrivit à la mort de mon pauvre abbé. Disposez-le à me pardonner, en l'assurant que je l'attends avec impatience. Vous ne sauriez douter que je n'en aie encore davantage de vous y revoir en joie et en santé, car c'est là le *tu autem*, et de causer avec vous de mille choses qui ne s'écrivent point. J'embrasse l'aimable Coligny, pourvu que vous receviez les amitiés *sincères* de la belle Madelonne.

DE CORBINELLI.

Le P. Bouhours auroit peut-être aussi bien fait de rapporter des fragments de vos lettres, et de celles de Mme de Sévigné, que de celles de Balzac et de Voiture, pour donner des exemples de la justesse, de la délicatesse, ou de la noble simplicité des pensées. L'un de ces jours nous nous assemblerons chez M. de Lamoignon, pour lui apprendre nos sentiments, et ceux du public sur son livre; mais le jugement de ce qu'on appelle le monde en gros, est ordinairement bien fade et bien grossier en ce siècle, où l'on ne sait ce que c'est que bonnes ou belles choses, et où l'on n'a le loisir que de calculer et de courir après ses affaires. La misère étouffe l'esprit; il est trop occupé des besoins pour s'appliquer aux jolies choses.

Le même P. Bouhours m'a prêté un livre qu'on a fait à Rome contre les quiétistes, dont l'original est en italien, et celui-ci en est la traduction, belle, facile, noble, et agréable, faite par le P. Bouhours. Il combat la doctrine d'un nommé Molinos, qui est l'auteur de la secte de ces quiétistes.

Mais pour revenir au livre du P. Bouhours, de *la Manière de bien penser sur les ouvrages d'esprit*, je vous dirai que les sentiments du public ne me préviendront ni ne m'entraîneront pas, car je sais que c'est d'ordinaire l'envie ou l'ignorance qui le fait juger.

Mes compliments, je vous supplie, à Mme de Coligny. Je trouvai l'autre jour Mme de Montataire, avec qui je ris beaucoup. Mme de Sévigné dit que nos âges sont incompatibles avec la joie : je crois qu'elle se trompe; il y a joie et joie. Les nôtres d'à présent sont plus solides que celles de nos jeunesses; et je suis persuadé avec Épicure que le discernement est nécessaire à la possession du plaisir; je soutiens même qu'il est essen-

tiel à la volupté. Ce chapitre est curieux, délicat et utile; mais après tout, il n'y a de vraie joie que celle d'aimer Dieu : sur quoi je vous dirai en passant, que presque pas un de ceux qui en ont le plus écrit, ne sait ce que c'est que cet amour.

---

*1051. — DE MADAME DE GRIGNAN
AU COMTE DE GRIGNAN.

[A Paris,] lundi 5e janvier 88.

Je ne vous ai point écrit cette année, mon très-cher Comte, et ne vous ai point souhaité une heureuse année; cependant Dieu sait quels sont mes desirs, et si je donnerois volontiers des miennes pour augmenter le nombre des vôtres.

Après ce petit compliment, je vous dirai que je revins samedi de Versailles. J'y ai fait ma cour quelques jours. J'y ai vu la procession des Chevaliers. Il me semble qu'il y en avoit bien peu. Cependant le Roi trouva qu'ils étoient assez; ainsi je ne vois pas que l'on doive espérer d'en voir davantage : ce ne sera pas au moins le jour de la Chandeleur; ainsi les espérances seront reculées jusques à la Pentecôte. En attendant, il arrive tous les jours de vilains visages, pour demander cette faveur; entre autres celui de M. de Molac, qui joint à une grimace naturelle une convulsion si affreuse que l'on ne peut pas le regarder sans frayeur ou sans rire. La grimace de M. de Cauvisson arrive incessamment aussi. Je ne sais comme ces gens-là croient que leur présence peut leur être utile; pour moi, je craindrois qu'elle ne changeât les bonnes intentions que l'on pourroit avoir en leur absence. Je vous ai mandé ce que Mme de Cauvisson me laissa entendre sur le mariage de son fils : je n'ai rien su depuis.

Le chevalier a eu une conversation avec M. de Montausier, de trois heures, parlant sur tous les chapitres avec tant de force, de raison et de noblesse, que vous devez être fort content que vos intérêts soient en si bonne main. Il lui représenta fort vivement l'horreur de la saisie, et comme le monde est surpris que ce procédé soit celui de l'homme du monde que l'on choisiroit le plus pour remettre la paix dans les familles, et pour apprendre aux gens de qualité comme ils doivent vivre l'un avec l'autre. Il parla du mémoire par lequel on vous refusoit un arbitre, et dit qu'assurément il ne l'avoit pas vu; que c'étoit un style de hauteur de Mme d'Uzès, comme si elle étoit princesse du sang, et vous un marchand de la rue Saint-Denis; et dit qu'il vous avoit prié de le laisser répondre en prince du sang aussi; mais que vous lui aviez dit qu'il falloit se montrer le plus sage et le plus chrétien, et que vous aviez voulu tout finir en payant. Il parla de la ridicule conduite de sa nièce, de vous quitter sous prétexte, ou qu'elle est maltraitée, ou chassée; que bien des témoins savent le contraire, et qu'il faut que Mlle d'Alerac ait le plus mauvais cœur, et soit la plus ingrate créature du monde, pour oublier les obligations qu'elle m'a. Quant à la donation, qui fut encore un grand chapitre, M. de Montausier lui dit: « Est-il vrai, Monsieur, que vous vous vantez de l'avoir fait faire? » Le chevalier lui dit qu'il n'avoit pas accoutumé de se vanter de beaucoup de choses; mais qu'il se vanteroit de celle-là, s'il l'avoit faite; que ce qui l'en empêche, c'est qu'il n'y a de part que de l'avoir reçue en l'absence de M. de Grignan. Il répéta fort que c'étoit le bien de sa mère, que l'on avoit coupé la gorge à sa sœur. Monsieur le chevalier lui répondit : « Vous comptez donc, Monsieur, le bien de Mlle de Grignan pour celui de Mlle d'Alerac? Eh bien, Monsieur, si cela est, elle a encore cinq cent mille francs : mariez-la donc à

un duc; mais vous comptez mal, car elle peut le donner à un couvent, aux pauvres, à qui elle voudra enfin, et peut-être n'en aura-t-elle jamais rien. » M. de Montausier finit la conversation par mille tendresses, par mille protestations, en un mot par ses sentiments, qui sont bons et honnêtes, parce qu'ils lui sont naturels; mais pour ses raisons, comme elles lui sont inspirées par sa fille, elles sont toutes de travers.

Votre fille est toujours à Versailles, à tous les bals. Je l'ai vue sans lui parler. Mme d'Uzès me parla de ma jupe, dont à propos il faut que je vous remercie. C'est la plus magnifique jupe de Versailles, et d'une si grande beauté que Monsieur me dit : « Madame, vous n'avez pas acheté cette étoffe : vous êtes trop bonne ménagère. » Je lui avouai que c'étoit un présent que vous m'aviez fait; je vous en ai fait tout l'honneur.

Vous me mandez que je ne crois jamais que mon fils ait assez d'habits : je ne lui fais rien faire que de nécessaire. J'avoue que j'ai fort envie qu'il danse au bal : il est joli, d'un bon air, dansant bien; il ne sera jamais plus propre à paroître et à donner une jolie idée de lui. Je serois donc fort aise de le produire avec un habit de bal digne de lui. Je crois que j'en ferai la dépense. Si Monsieur de Carcassonne y veut avoir égard, il me fera grand plaisir; je suis assurée que s'il étoit ici, il lui feroit présent de sept aunes d'étoffe.

Vous voyez, mon cher Comte, qu'avec tant de pensées de vanité, il est difficile que je réponde au sermon que vous me faites. Tout ce que je puis vous dire avec vérité, c'est que je meurs d'envie d'avoir aussi une cellule à Grignan et de renoncer à tout ceci. Sans notre procès, hélas ! nous serions cachés ensemble dans notre château; je ne vous en laisserois sortir que bien peu, et nous ferions des épargnes pour faire vivre et paroître notre enfant. C'est tout mon but.

Je viens de recevoir une lettre de M. de la Garde et une de Bautheac. Je suis fort aise que vous les ayez fait travailler. Les papiers que j'ai envoyés sont ceux que m'a demandés Anfossy. Je n'avancerai rien que Monsieur de Carcassonne et Capuce ne soient ici. Je ne vous parle point d'y venir avec la répugnance que vous avez pour les voyages; mais au moins ayons le Coadjuteur. M. de Vendôme m'a assuré qu'il avoit soutenu ses intérêts contre Monsieur d'Aix avec beaucoup de chaleur. Monsieur d'Aix l'a assuré que s'il vouloit vous laisser à tous deux cette contestation, vous vous accommoderiez bien ensemble. L'abbé de Chaulieu soutint que vous ne relâcheriez rien, et qu'ils ne parloient si fortement que sur vos mémoires. Il n'est pas bon que Monsieur d'Aix croie et fasse croire que vous êtes prêt à céder ce qu'il conteste, et même je ne pense pas qu'il gagne son procès ici. J'ai fort parlé à M. et à Mme de Croissy de la justice de votre cause. Je suis pourtant fâchée qu'Anfossy ne me fasse pas une copie des mémoires que vous envoyez.

Les affaires de M. d'Harouys vont toujours bien mal. M. de la Briffe l'a interrogé dix heures un jour, et longtemps encore le jour d'après. On ne sait rien de ce qu'il a dit; mais le désordre est horrible.

Je vous écris cette lettre à Aix, croyant bien que vous y serez quand elle y arrivera. Je n'ai pas eu de réponse de ma fille à la dernière lettre que je lui écrivis. Tous vos parents vous disent bonjour et bon an. Je vous embrasse très-tendrement, mon cher Comte. Vous devez être content de la gazette.

Le feu s'est mis à Villeroi. La moitié d'un corps de logis en est brûlée, et de belles tapisseries. On estime cette perte cinquante mille écus.

---

* 1052. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A GAIGNIÈRES.

Mardi [9 mars].

J'ai tenté plusieurs fois, Monsieur, d'entrer à l'hôtel de Guise pour vous faire mes sincères compliments, et vous dire la douleur que j'ai moi-même de la perte irréparable que nous avons faite; mais vous savez, Monsieur, comme les portes sont fermées; j'ai envoyé un de mes laquais, qui ne trouva personne chez vous; enfin je suis réduite à vous dire par ce billet que personne ne peut être plus sensible que moi à tout ce qui vous touche.

La M. de Sévigné.

Suscription : Pour Monsieur de Ganière.

1053. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Six mois après que j'eus reçu cette lettre (n° 1050, p. 99), j'écrivis celle-ci à Mme de Sévigné.

A Chaseu, ce 10e juin 1688.

Me voici enfin revenu à cette demeure que vous trouvez si belle, ma chère cousine, et dont l'agrément me paroît toujours nouveau. Vous ne sauriez vous imaginer avec quelle tranquillité j'y regarde les injustices qu'on me fait. Mon tempérament aide bien ma raison à m'en consoler; mais il faut rendre l'honneur à qui il est dû : sans la grâce de Dieu, je ne serois pas en l'état où je suis. Il est tout naturel de haïr ceux qui nous font du mal; cependant j'aime le Roi, je lui souhaite du bien et je prie Dieu de tout mon cœur pour lui. Les gens vifs et

qui ont du courage n'ont pas naturellement ces sentiments : il faut donc que cela vienne d'en haut. Cette tranquillité ne me laisse pourtant pas tout à fait sans action ; comme je ne me désespère pas dans ma misère, je ne m'attends pas aussi à des miracles pour en sortir : je m'aide dans l'espérance que Dieu m'aidera ; et peut-être qu'enfin bénira-t-il mes peines ; mais quoi qu'il fasse, je ne me lasserai point de ma résignation. Voilà l'état où je suis, ma chère cousine : mandez-moi le vôtre et celui de la belle Comtesse, car après le mien, c'est celui où je m'intéresse le plus.

J'oubliois de vous dire que si Dieu ne me donne pas les commodités de la vie, il me donne au moins le bien sans lequel on ne sent pas tous les autres : il y a vingt ans que je ne me suis si bien porté que je fais.

Nous nous en allons en Comté, votre nièce de Coligny et moi : je vous écrirai de là ; cependant croyez bien toujours que je suis le plus tendre ami et le meilleur parent que vous aurez jamais. Je dis la même chose à la belle Madelonne. Je lui écrirai l'un de ces jours, et à notre cher Corbinelli, que j'embrasse *con licentia*, *Signora*.

1054. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CORBINELLI AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Huit jours après que j'eus écrit cette lettre, j'en reçus cette réponse.

A Paris, ce 15e juin 1688.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Nous ne savions ce que vous étiez devenu, mon cher cousin. Nous disions, Corbinelli et moi : « Si c'étoit un autre, nous aurions peur qu'il ne se fût allé pendre ; » mais nous ne pouvions croire une chose si funeste d'un tempérament comme le vôtre. En effet, vous revoilà en-

core, et en la meilleure santé du monde. Ah! que c'est un grand bien, mon cousin! et que vous le nommez précisément par son nom, quand vous dites que c'est celui sans lequel tous les autres sont insensibles! Conservez-le donc autant que vous pourrez : c'est celui sur lequel la fortune n'a rien à voir, et qui fait supporter tous les maux qu'elle sait faire. J'avoue que la grâce de Dieu est encore un fort bon secours; vous voilà bien soutenu : ceux qui paroissent plus heureux, bien souvent ne le sont pas tant. Demandez au Roi et à M. de Louvois : le maître et le ministre sont tous deux chicanés par des retours de fièvres mal guéries par le quinquina, qui non-seulement leur donne beaucoup de chagrin, mais en vérité à tout le monde pour la personne de Sa Majesté. Il a fallu pourtant qu'il soit revenu au quinquina, qu'il avoit quitté, et il a déjà commencé à faire son effet. Enfin c'est une chose étrange que la fragilité de nos machines, et la part que prend notre pauvre âme à leurs bonnes ou à leurs mauvaises dispositions. Celle de cette comtesse de Provence, ou plutôt de Pimbêche, est fort agitée du commencement de ses sollicitations. Tous les Grignans sont arrivés de toutes parts pour la seconder. Elle est toujours sensible à votre souvenir et à votre estime : elle vous fait mille amitiés, et à ma nièce de Coligny.

Je vous veux dire deux mots, ma chère marquise. Je vois bien que vous enlevez mon cousin pour l'emmener dans vos anciens châteaux. J'y voudrois toujours lire l'histoire de l'amiral et de ces grands personnages, pour admirer leur mérite et leur modestie, en comparaison des magnificences de ce siècle-ci.

Je comprends aisément, mon cousin, l'amitié que vous avez pour votre Chaseu. Il y a des beautés naturelles que vous vendriez bien cher, si on pouvoit les livrer.

M. le duc de Valentinois a épousé Mlle d'Armagnac. Ma fille revient charmée de la beauté du spectacle : c'étoit Mlle d'Armagnac, belle, aimable, et toute brillante de pierreries, dont la queue, à la manière des princesses, étoit portée par sa sœur, encore plus belle et plus jeune qu'elle. Toute la beauté de la cour étoit réduite dans cette maison; car M. et Mme d'Armagnac étoient admirables aussi en leurs espèces.

Adieu, mes chers parents; si vous revoyez M. et Mme de Toulongeon, vous pourrez les assurer en conscience que j'aime fort leur souvenir, et que je suis leur très-humble servante.

DE CORBINELLI.

J'ai pris beaucoup de part, Monsieur, à votre parfaite résignation aux décrets de la Providence; et votre lettre m'a servi à bien comprendre l'utilité de cette conduite. Votre exemple, joint à mes idées, me fortifiera de plus en plus à vous imiter. Il y a des rencontres où il est bien difficile de ne pas dire ce vers tant de fois répété :

La constance est ici d'un difficile usage.

Mais on s'accoutume à tout. Plus je vis, et plus je trouve vrai ce paradoxe : *Que tous les hommes sont également heureux et malheureux*. Il m'est d'une grande utilité, depuis que je l'ai entendu comme il doit l'être. Pour cet effet, je pose un gueux de soixante ans à l'hôpital, avec des maux de tête violents qui le prennent réglément tous les deux jours; qu'il soit, outre cela, paralytique d'un côté, et sujet à une colique néphrétique. Je pose d'un autre côté un roi de trente ans, beau, bien fait, victorieux, et sain de corps et d'esprit; et je dis que le gueux est aussi heureux que le roi, ou qu'il n'est pas plus malheureux. Si cela est véritable, comme je le crois, per-

sonne ne se doit plaindre de son état. Faites la comparaison des biens et des maux de ces deux personnages, de leurs plaisirs et de leurs peines, et je suis assuré que vous serez de mon avis.

J'ai traduit depuis peu deux oraisons grecques sur deux versions latines, l'une d'Isocrate, et l'autre de Démosthène, pour juger de leur éloquence par comparaison à celle des modernes; mais je trouve qu'il y a partout des perfections et des défauts, selon le goût des siècles.

1055. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ ET A CORBINELLI.

Quinze jours après que j'eus reçu cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Cressia, ce 5e juillet 1688.

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je reçus votre lettre du 15e de l'autre mois, Madame, en partant de Chaseu pour venir en Comté. Le voyage et le nouvel établissement m'ont empêché jusques ici de vous ôter de la cruelle incertitude où vous pourriez être, vous et notre ami, de ce que je serois devenu; car enfin, quelque confiance que vous ayez en mon tempérament, il se peut démentir, et ma mauvaise fortune continuant, m'obliger non pas de m'aller pendre, mais, ce qui seroit plus tôt fait, de m'aller jeter par les fenêtres, pour peu que j'eusse à prendre les matières à cœur. Je suis ici à gogo, logé sur

Un mont pendant en précipices,
Qui pour les coups du désespoir
Sont aux malheureux si propices.

Ne craignez pourtant rien, Madame; je n'eus jamais *tant* d'envie de vivre que j'en ai, et quoi que j'aie dit au

Roi, ce n'est pas assurément pour la dernière fois de ma vie que je lui ai embrassé les genoux. Je les lui embrasserai encore, et si souvent que j'irai peut-être enfin jusqu'à sa bourse. Je suis ravi de sa convalescence et du secours qu'il a trouvé dans le quinquina; Dieu veuille que dans trente ans d'ici il en ait encore besoin!

Je n'ai pas oublié les agitations que donne un grand procès, et cela me fait plaindre la belle Comtesse. Je vous supplie de m'en apprendre le gain quand elle l'aura obtenu, car je lui en veux faire compliment. Elle est toujours dans mon souvenir et dans mon estime immédiatement après vous; si je n'avois que trente ans, elle seroit devant. Ma fille lui rend mille grâces de l'honneur de son souvenir.

Nous sommes dans ces vieux châteaux des Coligny, pour en affermer les terres. La modestie de l'amiral n'étoit pas si grande que vous pensez, Madame; votre petit-neveu est bien loin d'avoir toutes les terres dont il jouissoit; d'ailleurs on faisoit plus alors pour mille francs qu'on ne fait aujourd'hui pour dix mille, et puis ce fameux rebelle partageoit les tailles avec son maître. Jugez après cela de sa modestie.

Le duc de Valentinois et Mlle d'Armagnac ont joué un beau petit rôle depuis un mois; peut-être ne les reverra-t-on plus de leur vie sur le théâtre; mais ceux qui n'en sortent point et ceux qui n'y montent jamais, les premiers personnages et les allumeurs de chandelles, tout cela sera égal à la fin de la comédie. Il faut chercher autre chose que tout ce que nous voyons, et savez-vous bien, Madame, ce qui me confirme dans ces sentiments? C'est le second livre de *la Vérité de la religion.* Nous le lisons à présent, ma fille et moi, et nous trouvons qu'il n'y a que ce livre-là à lire au monde. Adieu, ma chère cousine; je vous aime de tout mon cœur.

A CORBINELLI.

Je suis très-aise, Monsieur, que vous approuviez mes sentiments touchant la Providence ; car j'aime à penser comme vous, et surtout en fait de religion. Je suis de votre avis sur votre paradoxe, et c'est ce qui aide fort à me consoler de la différence extérieure qu'il y a du Roi à moi, ne doutant pas que je n'aie le cœur moins agité que lui.

J'ai bien envie de voir votre version d'Isocrate et de Démosthène. Vous croyez que les anciens et les modernes ont bien et mal pensé ; je le crois comme vous, mais je crois les modernes au-dessus des anciens.

1056. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CORBINELLI AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Le lendemain du jour que j'eus écrit cette lettre (notre nº 1058, p. 116), je reçus celle-ci de Mme de Sévigné, qui étoit la réponse de celle du 5ᵉ juillet que je lui avois écrite.

A Paris, ce 13ᵉ août 1688.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

J'ai toujours eu confiance en votre heureux tempérament, mon cher cousin ; et quoique je connusse des gens qui se seroient fort bien pendus dans l'état où vous êtes parti d'ici, le passé me répondoit un peu de l'avenir. Il me semble

Qu'un mont pendant en précipices,
Qui pour les coups du désespoir
Sont aux malheureux si propices,

n'étoit point du tout le chemin qu'il prendroit. Et en vérité vous avez raison : la vie est courte, et vous êtes

déjà bien avancé ; ce n'est pas la peine de s'impatienter. Cette consolation est triste, et ce remède pire que le mal ; cependant il doit faire son effet, aussi bien que la pensée, qui n'est guère plus réjouissante, du peu de place que nous tenons dans ce grand univers, et combien il importe peu, à la fin du monde, qu'il y ait eu un comte de Bussy heureux ou malheureux. Je sais que c'est pour le petit moment que nous sommes en cette vie que nous voudrions être heureux ; mais il faut se persuader qu'il n'y a rien de plus impossible, et que si vous n'eussiez eu les sortes de chagrins que vous avez, vous en auriez eu d'autres, selon l'ordre de la Providence. Elle veut, par exemple, que notre cousin d'Allemagne soit romanesquement transplanté, et en apparence fort heureux. Nous ne voyons point le dessous des cartes ; mais enfin c'est cette Providence qui l'a conduit par des chemins si extraordinaires, et si loin de nous faire deviner la fin du roman, qu'on ne peut en tirer aucune conséquence, ni s'en faire aucun reproche. Il faut donc revenir d'où nous sommes partis, et se résoudre sans murmure à tout ce qu'il plaît à Dieu de faire de nous.

Je ne sais comme je me suis embarrassée dans ces moralités : j'en veux sortir en vous disant que c'est le marquis de Villars, qui est revenu d'Allemagne, qui nous a dit des merveilles de notre cousin.


TAYLO · OXFOR

Je vous dois dire aussi que ma fille a gagné son procès tout d'une voix, avec tous les dépens. Cela est remarquable. Voilà un grand fardeau hors de dessus les épaules de toute cette famille ; c'étoit un *dragon* qui les persécutoit depuis six ans ; mais à celui-là qui est détruit il en succède un autre : c'est la pensée de se séparer : n'est-ce pas là ce que je disois de la manière de la Providence ? Il faudra donc nous dire adieu, ma fille et moi, l'une pour Provence, l'autre pour Bretagne ; c'est ainsi

vraisemblablement que la Providence va disposer de nous. Elle a fait mourir aussi la nièce de notre Corbinelli d'une étrange manière. Elle avoit emprunté avec son oncle le carrosse d'un de ses amis; un portier qui n'avoit jamais mené, prit témérairement de jeunes chevaux; il monte sur le siége; il va choquant, rompant, brisant, courant partout : un cheval s'abat, le timon va enfiler un carrosse, d'où trois hommes sortent l'épée à la main; le peuple s'assemble; un de ces hommes veut tuer Corbinelli : « Hélas! Messieurs, leur dit-il, vous n'en serez pas mieux, le cocher n'est point à moi, nous sommes au désespoir contre lui. » Cet homme devient son protecteur, le tire de la populace; mais il ne tire pas sa pauvre nièce d'une frayeur si excessive, qu'elle revient chez elle le cœur serré, au point que la fièvre lui prend le soir, et quatre jours après elle meurt. Elle a été généralement regrettée. La philosophie de notre ami ne l'a pas empêché d'en pleurer; mais j'espère qu'enfin elle le consolera. C'est à elle que je le recommande; car je n'ai pas la vanité de croire que je puisse en cette rencontre quelque chose sur son esprit. Cependant, mon cher cousin, je lui laisse la plume, après vous avoir embrassé de tout mon cœur et mon aimable nièce, à qui je prétends écrire comme à vous dans cette longue et ennuyeuse lettre. Je dis ennuyeuse, parce que comme elle ne m'a point divertie en l'écrivant, je crois qu'elle ne vous divertira point en la lisant. Je voudrois bien embrasser le joli petit marquis de Coligny.

Ma fille vous fait à tous deux mille sincères amitiés : elle est toujours flattée et reconnoissante de l'estime et de l'amitié que vous avez pour elle. Je comprends bien que si vous étiez jeune, elle auroit la première place dans votre cœur.

Il faut que je revienne encore à vous, pour vous dire *la joie* que j'ai de l'estime que je vous vois pour le se-

cond tome d'Abbadie. Vous savez de quelle manière je vous en ai parlé : c'est le plus divin de tous les livres. Cette estime est générale, et le premier qui m'en a parlé avec transport, c'est notre cher ami. Ce livre est digne de vous et de ma chère nièce. Je ne crois pas qu'on ait jamais parlé de la religion comme cet homme-là.

DE CORBINELLI.

Il est certain, Monsieur, personne n'en a jamais parlé comme lui : il semble que le Saint-Esprit lui ait dicte ses pensées et ses preuves, pour donner de la confusion aux faux docteurs. Pour moi, je me nourris de morale, dont je me suis armé contre la mort de ma nièce; la pitié a toujours été ma passion dominante, et je puis dire la seule. On dit que c'est une épine qu'on m'a ôtée du pied, qui me fait encore mal. Les obstacles ne me seront plus un obstacle pour aller en Bourgogne vous y voir; je le desire passionnément, sans oublier que Mme de Coligny y aura sa part.

1057. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE GRIGNAN.

Six semaines après que j'eus écrit cette lettre (n° 1055, p. 110), j'écrivis celle-ci à la comtesse de Grignan.

A Cressia, ce 15e août 1688.

Je n'attendois à vous écrire, Madame, que le gain de votre procès, et je voulois joindre aux assurances de la continuation de mon estime et de mon amitié pour vous, les marques de ma joie de vos prospérités. Pour peu que vous eussiez tardé à obtenir votre arrêt, l'impatience m'alloit prendre, car j'aime fort à vous parler, et encore

mieux à vous faire parler. Mandez-moi donc contre qui vous plaidiez, et ce que vous avez gagné. Ce n'est pas un factum que je vous demande ; c'est grossièrement le sujet de la pièce. Mme de Montataire, avec toute sa réputation, n'en sait pas tant que vous, Madame ; car le *chanoine* survit encore à toutes ses défaites, et vos parties ne respirent plus. Du temps que je vous appelois *la plus jolie fille de France*, il n'y a guère de bonnes qualités au monde que je ne crusse que vous eussiez, mais je vous avoue que je ne prévoyois pas en vous le mérite du palais, et je crois même que vous ne vous en doutiez pas. Vous me paroissiez avoir le vol pour les cœurs et point du tout pour les procès ; cependant je vois bien que quand on a de l'esprit, on est capable de toutes choses. Pour moi, Madame, je le suis de vous admirer et de vous aimer toute ma vie.

1058. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ ET A CORBINELLI.

Le même jour que j'écrivis cette lettre, j'écrivis celle-ci à Mme de Sévigné.

A Cressia, ce 15e août 1688.

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Avez-vous cru, ma chère cousine, que Monsieur d'Autun seroit plus aise du gain du procès de Mme de Grignan que moi, pour lui en avoir donné la nouvelle et ne m'en avoir rien dit ? Si vous l'avez cru, je vous assure que vous vous êtes trompée, et que les bâtisseurs de séminaires sont plus touchés de l'avancement de leurs ouvrages que de la prospérité du reste des mortels ; pour moi, qui n'ai point de bâtiment dans la tête, je suis plus sensible que lui à tout ce qui regarde mes amis.

Voici deux agréables nouvelles que j'ai reçues en même temps : l'arrêt de la belle Comtesse et la pension de notre ami M. de Lamoignon. Je leur en écris à tous deux, mais j'en suis encore plus aise que je ne leur puis témoigner. La fortune, qui me persécute depuis longtemps en ma personne, se raccommode quelquefois avec moi en celles de mes amis : c'est toujours quelque chose.

Enfin votre nièce et moi sommes sur les fins du second tome de *la Vérité de la religion :* c'est un livre divin, je ne dis pas seulement pour la matière, mais encore pour la forme. Je ne veux plus lire que ce livre-là pour ce qui regarde mon salut : il ne me feroit pas quitter le monde comme il y a obligé le Charmel (quand je ne serois non plus marié que lui), mais il me le fera bien mépriser, et il m'en persuadera le détachement par l'esprit. Jusques ici je n'ai point été touché de tous les autres livres qui parlent de Dieu, et j'en vois bien aujourd'hui la raison : c'est que la source m'en paroissoit douteuse ; mais la voyant claire et nette dans le livre d'Abbadie, il me fait valoir tout ce que je n'estimois pas. Encore une fois, ma chère cousine, c'est un livre admirable : il me peint tout ce qu'il me dit, et en un mot il force ma raison à ne pas douter de ce qui lui paroissoit incroyable. Mme de Coligny dit qu'elle gagera qu'Abbadie ne mourra point huguenot, ne pouvant pas s'imaginer que Jésus-Christ laisse périr un homme qui l'a si bien prouvé ; et moi, qui ne réponds de rien, je dis que si Abbadie meurt dans sa religion, cela me feroit croire qu'on se peut sauver dans les deux, et cela par la même raison de ma fille.

A CORBINELLI.

Que faites-vous, Monsieur ? que lisez-vous, qu'écrivez-vous ? Pour moi, j'amasse mes matériaux pour l'histoire

de mon héros; je vous montrerai ce que j'aurai fait sur cela quand nous nous verrons.

1059. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ ET A CORBINELLI.

Le lendemain du jour que je reçus cette lettre (n° 1056, p. 112), j'y fis cette réponse.

A Coligny, ce 17e août 1688.

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je reçus hier votre lettre du 13e de ce mois, ma chère cousine, que je n'ai point trouvée ennuyeuse comme vous me le mandez. Je vous avoue que j'en ai reçu quelquefois de vous de plus généralement belles que celle-ci; cependant il y a des traits de maître en beaucoup d'endroits, qui me contentent l'esprit, et tout le reste me touche le cœur. En un mot, j'ai été ravi de la recevoir et de la lire.

Quand vous me dites que vous croyez bien que je ne me précipiterai pas, que la vie est courte et que je suis déjà bien avancé, que ce n'est pas la peine de m'impatienter, peut-on plus égayer une matière si triste? Quand vous me mandez, pour me consoler, que tout le monde a ses peines, que si je n'avois eu les miennes, j'en aurois eu d'autres, et que tel est l'ordre de la Providence, cela n'est-il pas chrétien et du meilleur sens du monde? Quand après cela vous me parlez de la transplantation romanesque de notre cousin d'Allemagne par cette même Providence, et que vous ajoutez que cette bizarre et extraordinaire fortune, dont il n'a point été l'artisan, me doit empêcher de tirer aucune conséquence en sa faveur, ni de me faire aucun reproche, vous fortifiez agréablement les raisons que je me suis dites et que je me dis *tous les jours* pour n'être point fâché. Allez, ma chère

cousine, vous êtes bien plus aimable que vous ne pensez.

Vous me mandez ensuite le gain du procès de la belle Comtesse. Je lui en ai fait compliment, et je vous en ai fait reproches, de l'avoir appris à Monsieur d'Autun avant moi.

Vous me mandez que cela vraisemblablement vous va séparer : j'en ai peur, et je dis là-dessus que comme à quelque chose malheur est bon, à quelque chose aussi bonheur est mauvais, car c'est le gain du procès qui vous donnera ce chagrin. Il ne falloit pas aussi que Mme de Grignan le perdît, mais votre compte et le sien étoit qu'il ne fût jugé de dix ans.

La mort de la petite Réville est un coup particulier de cette Providence qui prend à tâche de sauver notre ami. Une plus longue vie de cette fille pouvoit engager son oncle dans des haines et dans une si grande avidité de bien, que cela auroit pu nuire à son salut. Cette aventure me l'a fait juger un prédestiné. Mme de Coligny dit que quand on a dit jusques ici *je faillis à mourir de peur*, ç'a été une exagération hyperbolique ; mais qu'aujourd'hui c'est une chose de fait. Elle vous rend mille grâces de l'honneur de votre embrassade, et pour elle et pour son fils. Je vous ai parlé dans ma dernière lettre si amplement d'Abbadie que je n'ai rien à y ajouter, sinon que je le relirai tous les trois mois du reste de ma vie.

A CORBINELLI.

Bien vous a pris, Monsieur, d'avoir fait provision dans Abbadie de soumission aux ordres de la Providence, pour soutenir la perte que vous avez faite de Mademoiselle votre nièce. Je suis de l'avis de ceux qui vous disent que c'est une épine hors de votre pied, qui vous fait encore mal ; mais ce mal ne vous durera pas longtemps

et vous épargnera bien des peines. Nous y trouverons notre compte, s'il vous fait venir en Bourgogne, et vous ferez fort bien d'y venir, quand ce ne seroit que pour vous désaccoutumer des lieux où vous avez vu si longtemps cette pauvre fille ; mais à votre retour à Paris il faudra changer de maison ; pour le quartier, j'aime trop ma cousine pour vous en conseiller un autre. Mme de Coligny dit qu'elle ne quitteroit pour rien du monde sa part de votre séjour en Bourgogne.

1060. — DE MADAME DE GRIGNAN AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Quinze jours après que j'eus écrit cette lettre, je reçus celle-ci Mme de Grignan.

A Paris, ce 26e août 1688.

Vous me demandez qui sont les gens contre qui je plaidois, Monsieur ? Je suis si lasse d'entendre nommer mes ennemis que je ne puis me résoudre à vous dire leurs noms ; je veux même l'oublier, et mon procès aussi. Il est vrai que je me suis acquis bien de l'estime parmi les procureurs, mais je ne puis atteindre jusques à Mme de Montataire : elle demande et obtient, et je ne fais que me défendre. Cette différence dans les succès en doit mettre dans les réputations.

Vraiment, Monsieur, vous vous êtes bien mépris quand vous me croyez le vol pour les cœurs, et non pas pour les procès : c'est Dieu merci tout le contraire ; ne me faites donc plus l'injustice de ne pas compter au nombre de mes perfections celle d'entendre la procédure à merveilles. Mais, Monsieur, dans le temps que j'espère jouir du repos que ma capacité m'a acquis, un bruit de guerre m'épouvante. J'ai un fils qui s'avise d'avoir dix-sept ans : on dit que c'est le bel âge, non

pas pour plaider, mais pour aller à la guerre ; et c'est ce qui m'oblige de souhaiter qu'il fût plus vieux pour soutenir les fatigues, ou plus jeune pour n'y être pas exposé. Mais c'est un mal à quoi il n'y a point de remède.

Au milieu du trouble comme du repos, je suis très-sensible à toutes les marques de votre estime et de votre amitié ; je vous en demande la continuation, et je vous assure que je vous aime et que je vous honore fort.

1061. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CORBINELLI AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Dans le même paquet où étoit cette lettre, j'y trouvai encore celle-ci de Mme de Sévigné.

A Paris, ce 26e août 1688.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Vous verrez, mon cher cousin, par une grande lettre que je vous ai écrite, et que j'ai donnée à Mme de Montataire pour vous faire tenir, que je n'ai point manqué de vous apprendre la victoire tout entière que ma fille a remportée sur ses parties, tout d'une voix, et avec dépens. Si je ne vous l'ai pas mandé aussitôt qu'à Monsieur d'Autun, c'est que ne vous ayant écrit qu'un jour après lui, on nous fit une vilaine chicane qui troubla un peu notre joie, par la crainte de n'avoir pas notre arrêt signé avant la levée du parlement ; mais ayant donné remède à ce mal, je vous écrivis une grande lettre, que vous avez dû recevoir présentement. Ainsi vous ne serez point jaloux du prélat, et vous croirez qu'il n'est point arrivé de changement dans mon cœur qui puisse m'obliger de le préférer à vous.

C'est avoir envie de vivre chrétiennement avec la fortune, que de lui pardonner la conduite qu'elle a eue

avec vous, en faveur des bontés qu'elle a pour vos amis. Il y a toujours lieu de se consoler, quand on observe tout ce qu'elle fait; car fort souvent aussi elle rend tant de gens malheureux, qu'on peut dire comme à l'opéra :

Goûtons l'unique bien des cœurs infortunés :
Ne soyons pas seuls misérables.

Les personnes bien disposées à prendre patience et à se consoler, en trouvent partout des raisons, et c'est en vérité une grande sagesse ; le contraire me paroît d'une folie et d'une inutilité pitoyable.

Je suis toujours charmée que vous aimiez Abbadie. Notre ami a été le premier à lui rendre un témoignage d'estime, et à se rendre à la force de ses raisonnements. Après lui, je vous souhaitois rendu, et voilà qui est fait. Ce goût a été assez universel ; mais je m'en tiens à vous deux pour croire que tout le transport que j'ai eu en lisant principalement le second tome, est tout à fait bien fondé. Je crois que si ce livre m'avoit donné autant d'amour de Dieu qu'il m'a fortement persuadée de la vérité de ma religion, je serois une vraie sainte; mais c'est toujours une grande avance et une grande obligation que nous avons à cet homme-là, de nous avoir ôté nos misérables doutes, et d'avoir si fortement répondu à mille objections qui paroissoient fortes ; mais après lui tout est aplani. On est honteux de n'avoir pas pensé ce qu'il a dit ; on est tout persuadé et tout instruit de la vérité et de la sainteté d'une religion qu'on n'avoit jamais considérée que superficiellement. Je trouve que vous et ma nièce dites fort bien sur le sujet de cet homme admirable ; quoique différemment, nous avons dit les mêmes choses.

Notre Montataire poursuit vivement le *chanoine ;* mais il se débat si violemment dans son agonie, qu'il *les* empêche encore de pouvoir aller à leurs châteaux,

par les menaces continuelles des arrêts du conseil, qui cassent fort souvent les arrêts des parlements les mieux donnés : aussi fait-il présentement ce qu'il veut faire, qui est de leur donner toujours de la peine, même en expirant.

Vous avez su que le jeune Villars, fils d'*Orondate*, revenu d'Allemagne où il a fort bien fait, soit pour sa réputation dans la guerre d'Allemagne, soit pour les négociations dont il s'est fort bien acquitté, a eu l'agrément pour la charge de commissaire général de votre défunte cavalerie. Il en donne cinquante mille écus au marquis de Montrevel. Il vend son régiment trente mille écus à Blanchefort. Ainsi voilà un homme placé dans une charge dont il s'acquittera fort bien, à la veille d'une guerre qui fait présentement la nouvelle publique. On lève des troupes, et on les envoie en Allemagne. Nous voulons commencer sans attendre qu'on nous attaque. Nous sommes chagrins de l'élection de Liége, et de n'avoir point emporté celle de Cologne. Le pape, qui en est présentement le maître, n'est pas bien disposé pour nous. Ainsi nous voulons être en état de répondre à tout, et peut-être même d'attaquer les premiers. Le temps nous en apprendra davantage. Mon cher cousin et ma chère nièce, je vous recommande toujours l'un à l'autre la douceur de votre société. C'est un bien sur lequel la fortune n'a point de prise.

DE CORBINELLI.

Pour Abbadie, je suis ravi, Monsieur, que votre goût se rencontre avec le nôtre ; c'est bon signe pour nous. Il a ses envieux et ses censeurs ; mais qui est-ce qui n'en a point, ou qui n'en a point eu ? Le pauvre M. de Vardes a une fièvre lente qui le dévore petit à petit, et qui nous inquiète.

J'ai bien envie d'aller causer avec vous sur vos matériaux d'histoires, et sur toutes sortes de matières semblables ou différentes.

1062. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU PRÉSIDENT DE MOULCEAU.

Vendredi, 3e septembre 1688.

Je vous mandois, Monsieur, l'arrivée de M. de Vardes à la cour après son exil. Je puis vous mander aujourd'hui son arrivée dans le ciel; car tout chrétien doit présumer le salut de son prochain, quand il est mort dans le sein de l'Église avec tous ses sacrements. Ce pauvre homme, après une maladie de langueur, comme vous avez su, s'abandonna enfin à M. Sanguin. D'abord ses remèdes ressuscitants l'avoient comme ressuscité; mais la nature n'aidant point à ces cordiaux admirables, il est retombé, et depuis quatre jours il se défend contre la mort, tantôt à l'agonie, tantôt prenant du quinquina, puis retombant en telle sorte, que sa fille l'a quitté il y a plus de deux jours dans une foiblesse; et M. de Rohan fort inconsidérément mit son suisse rouge à la place du vert, et puis honteux de cette imprudence, il remit le vert à la place du rouge, et puis à trois heures après midi il a pu remettre le rouge en toute sûreté : c'est à cette heure qu'il a passé avec beaucoup de peine, et parlant toujours. Il a écrit au Roi, lui a demandé encore pardon, et ses bontés pour ses enfants. Je ne sais s'il a demandé le gouvernement ou le justaucorps bleu pour M. de Rohan. Notre ami étoit sur un testament qu'il a rompu, et il ne l'a point remis sur le dernier. Monsieur l'évêque de Mirepoix, qui le conduit au ciel, lui a demandé d'où venoit cette diminution : il lui a dit que depuis quelque temps Corbinelli se moquoit de lui; cela

n'a paru qu'à lui : voilà qui ressemble bien au malheur de ce pauvre homme. Sa résignation s'accommode fort bien de tout cela ; cependant il ne l'a pas quitté ; il lui fit recevoir le saint viatique et l'extrême-onction, au retour d'une horrible foiblesse, et lui parla de Dieu divinement et simplement. Sa famille n'y étoit pas : M. de Vardes parut content et reconnoissant de ce service important. Il avoit mené deux jours auparavant Mme d'Omelas et sa famille dans une maison garnie, où elle vouloit aller ; il l'a vue aujourd'hui : elle pleure, mais sagement. Il a laissé la croix de l'Ordre que le grand maître lui avoit donnée, à ses héritiers, MM. de Roquelaure et de Foix ; un gros diamant à la duchesse du Lude, parce qu'elle en a pour cinquante mille écus. Je ne sais point le reste. Pour moi, je le regrette, parce qu'il n'y a plus d'homme à la cour bâti sur ce modèle-là. Adieu, aimable ami.

1063. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ ET A CORBINELLI.

Trois semaines après que j'eus reçu cette lettre (n°1061, p. 121), j'écrivis celle-ci à Mme de Sévigné.

A Coligny, ce 15e septembre 1688.

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Vous vous plaigniez, ma chère cousine, de ne point voir le nom de notre cousin d'Allemagne dans les gazettes : vous allez avoir contentement. La gazette de Besançon, à l'article de Vienne du 26e août dernier, parle ainsi du siége de Belgrade : « Les assiégés faisoient de continuelles sorties, qui incommodoient beaucoup les Impériaux, et dans l'une de ces sorties le comte Rabutin y a été blessé à l'épaule d'un coup de mousquet, et

le comte Taxis, colonel des troupes de Bavière, d'un autre coup de mousquet assez dangereux. » De la manière que la gazette parle de la blessure du comte Taxis, celle du comte de Rabutin ne me paroît pas considérable. J'en écris à la duchesse-comtesse, et je m'en réjouis avec elle, comme d'une marque d'honneur qui servira à la fortune de son mari. Si nos commencements de guerre ont de la suite, nous ferons bien d'autres compliments à nos amis. Vous aurez intérêt pour le petit de Grignan, comme moi pour mon fils. Dieu nous les conserve ! et nous aussi, qui par nos charges de grands-pères sommes autant exposés que les jeunes gens qui vont à la guerre. Voyez M. de Vardes : les gens tués à Belgrade ne sont pas plus morts que lui.

A CORBINELLI.

Vous me préparâtes à la nouvelle de la mort de M. de Vardes, Monsieur, quand vous me mandâtes qu'il avoit une fièvre lente. Je ne pensois pourtant pas que cela allât si vite. Cet événement ne fait pas honneur au médecin hollandois, car ce n'étoit pas un mal extraordinaire. Je suis fâché de sa mort pour la douleur que vous en aurez, mais j'en suis fâché aussi pour l'amour de moi. Nos disgrâces, arrivées et finies presque en même temps, nous avoient réchauffés l'un pour l'autre ; et cela, avec une estime réciproque, me fait aujourd'hui sentir sa mort plus que je n'aurois fait il y a vingt ans. Dieu veuille avoir son âme ! Mandez-moi, je vous supplie, comment il a fini, et après l'avoir regretté honnêtement tous deux, ne songeons plus qu'à ne le pas sitôt suivre.

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je reviens à vous, ma chère cousine, pour vous de-

mander pardon si je vous écris sur du carton : mon papier fin est fini, il n'y en a pas d'autre en ce pays que de celui-ci. Je crois qu'il n'y a pas longtemps qu'on y écrivoit encore sur l'écorce des arbres.

1064. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CORBINELLI AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Quinze jours après que j'eus écrit cette lettre, je reçus celle-ci de Mme de Sévigné.

A Paris, ce 22[e] septembre 1688.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Il est vrai que j'aime la réputation de notre cousin d'Allemagne. Le marquis de Villars nous en a dit des merveilles à son retour de Vienne, et de sa valeur, et de son mérite de tous les jours, et de sa femme, et du bon air de sa maison. Je sentis la force du sang, et je la sens encore dans ce que dit la gazette de sa blessure. Vous êtes cause, mon cher cousin, que j'écris à cette duchesse-comtesse, en lui envoyant votre paquet. J'admire toujours les jeux et les arrangements de la Providence. Elle veut que ce Rabutin d'Allemagne, par des chemins bizarres et obliques, s'élève et soit heureux, et qu'un comte de Bussy, l'aîné de sa maison, avec beaucoup de valeur, d'esprit et de services, même avec la plus brillante charge de la guerre, soit le plus malheureux homme de la cour de France. Oh bien! Providence, faites donc comme vous l'entendrez : vous êtes la maîtresse; vous disposez de tout comme il vous plaît, et vous êtes tellement au-dessus de nous, qu'il faut encore vous adorer, quoi que vous puissiez faire, et baiser la main qui nous frappe et qui nous punit; car devant elle nous méritons toujours d'être punis.

Je suis bien triste, mon cher cousin; notre chère com-

tesse de Provence, que vous aimez tant, s'en va dans huit jours; cette séparation m'arrache l'âme, et fait que je m'en vais en Bretagne; j'y ai beaucoup d'affaires, mais je sens qu'il y a un petit brin de dépit amoureux; je ne veux plus de Paris sans elle, je suis en colère contre le monde entier, je m'en vais me jeter dans un désert. Eh bien, Monsieur et Madame! en savez-vous plus que nous sur l'amitié? Nous donnerions des leçons aux autres; mais, en vérité, il est bien douloureux d'exceller en ce genre : ceux qui sont si sensibles sont bien malheureux. Parlons d'autre chose.

Vous savez la mort de votre ancien ami Vivonne? Il est mort en un moment, dans un profond sommeil, la tête embarrassée, et, entre nous, aussi pourri de l'âme que du corps. On a donné sa charge de général des galères à M. du Maine, quatre cent mille francs à Mme de Vivonne et, après elle, aux enfants du jeune Mortemart.

Le Roi va le 28e de ce mois à Fontainebleau. Il y a quelque autre dessein, mais il est encore caché. Il y a un air de ralentissement dans tout le mouvement de guerre qui a paru d'abord. La flotte seule du prince d'Orange, toute prête à mettre à la voile, est digne d'attention. On croit qu'elle menace l'Angleterre. Cependant on garde nos côtes; on a fait partir les gouverneurs de Bretagne et de Normandie. Tout ceci est fort brouillé; il y a bien des nuages amassés : ce dénouement mérite qu'on ne le perde pas de vue. Adieu, mon cher cousin; je vous écrirai encore avant que de partir, et je vous embrasse tous deux.

DE CORBINELLI.

Le prince d'Orange ni ses alliés ne songent point à faire des entreprises sur nous. Ils ne songent qu'à empêcher celles que nous voudrions faire sur eux, en nous

montrant qu'ils ont de quoi se défendre, sans vouloir persuader qu'ils veulent attaquer. C'est ce que je soutiens dans les règles de la politique.

On a envoyé à Rome pour préparer des accommodements et nous relâcher de toutes nos prétentions de régale et de franchise, à condition que le pape se relâchera de l'élection du prince Clément de Bavière, et se contentera de la coadjutorerie, en souffrant que M. de Furstemberg soit électeur et évêque de Liége ; la difficulté est que les confédérés d'Allemagne en conviennent.

Adieu, Monsieur ; je vous remercie de tout mon cœur des compliments que vous m'avez faits sur les deux morts qui m'ont affligé depuis deux mois. La mienne viendra quand il lui plaira. Je ne sais si elle m'affligera, mais je sais bien qu'elle ne me surprendra pas.

1065. — DE CORBINELLI ET DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU PRÉSIDENT DE MOULCEAU.

Mercredi 22e septembre 1688.

DE CORBINELLI.

Rien, Monsieur, n'est mieux pensé, ni n'a jamais été mieux écrit que le raisonnement de votre lettre. Le monde d'ici improuve que M. de Vardes ne m'ait rien laissé ; je suis ravi que ce sentiment soit conforme à celui qu'on a eu en Languedoc sur ce point. Je réponds à cela que je n'étois nullement serviteur, et encore moins l'ami du dernier Vardes, j'entends de celui qui avoit succédé au premier. Il y avoit un an que le premier m'avoit honoré dans son testament ; mais le dernier l'avoit fait déchirer vingt-cinq jours avant sa mort. C'étoient deux personnes de caractères différents en bien des

choses, et surtout sur ce qui me regardoit. Si le premier avoit pu survivre au dernier, il se seroit moqué de son successeur sur ce chapitre, comme sur bien d'autres ; il étoit comme tombé, non pas dans le délire, mais en extravagance. Son dessein étoit d'aller achever de vivre en Languedoc, et ce desir étoit devenu sa passion dominante, après lequel marchoit l'amour pour.... et la haine pour son gendre : elle étoit plus que *vatinienne*. Ces trois passions l'ont accompagné devant le tribunal de Dieu, où il n'a pu défendre la première que par la spiritualité de la seconde ; pour la troisième, je ne sais dire autre chose que le mot de Juvénal, et je le dis de la part de Dieu :

Dic..., Quintiliane, colorem.

Quelqu'un me dit, quinze jours avant sa mort, qu'il avoit assuré qu'il ne me pardonneroit jamais de lui avoir donné un tel gendre. Je répondis que son gendre ne me pardonneroit jamais de lui avoir donné un tel beau-père. Je priai celui qui m'en parloit de le lui dire de ma part, et, entre nous, j'avois résolu de ne le plus voir et de lui mander que dès qu'il se plaignoit de moi, il jouiroit de mon absence, jusqu'à ce qu'il m'eût demandé pardon de ses plaintes. La mort a calmé cette tempête, et j'ai gagné par elle un repos auquel je ne m'attendois pas. On parle ici d'attaquer la dotation qu'il a faite à Mme d'Omelas ; mais il n'y a nulle apparence de réussir, parce que si, d'un côté, la Coutume réduit les donations sur le pied des testamentaires, et les déclare nulles quand elles sont faites pendant la maladie dont meurt le donateur, la même Coutume les approuve quand elles ne sont faites que des acquêts. Adieu, mon ami. L'honneur de vos bonnes grâces, sans préjudice des rancunes qu'inspire la jalousie.

On n'a plus guère à dire, quand on vient après quelqu'un qui a si bien dit; j'ai pourtant à vous redresser, sur ce qu'on vous avoit dit que Mme d'Omelas avoit eu, outre la donation, de la vaisselle d'argent et deux mille pistoles : cela n'est point vrai du tout. Au contraire, il voulut lui donner quelque argent pour s'en retourner : elle s'enfuit si brusquement d'auprès de lui, que comme il étoit assez mal, on crut qu'elle couroit au secours et qu'il expiroit; mais, dans la vérité, elle fuyoit une sorte de présent qui lui faisoit horreur avec ces circonstances. Je vous ai déjà mandé que cette personne avoit été trouvée aimable dans ce pays-ci; son accent, ses manières, ses naïvetés même ont été prises en bonne part, et cela confirme puissamment ce que vous dites si bien, que nos vœux ne sont point ceux qu'on devroit avoir, si nous regardions les choses comme des chrétiens; mais la mode en est tellement passée, que les plus honnêtes femmes n'en ont pas même conservé les discours.

Adieu, mon cher président; plaignez-moi, ma fille s'en va en Provence; j'en suis accablée de douleur. Il est si naturel de s'attacher et de s'accoutumer à la société d'une personne aimable et qu'on aime chèrement, et dont on est aimé, qu'en vérité c'est un martyre que cette séparation. Encore si nous pouvions espérer de nous revoir encore un jour à Grignan, ce seroit une espèce de consolation; mais hélas! cet avenir est loin, et l'adieu est tout proche. Nous reverrons donc bientôt ici M. de la Trousse. J'ai dit à Monsieur de Carcassonne la joie que vous avez du bon succès de sa harangue au Roi : il est vrai qu'elle fut belle et bonne comme lui. Vous savez que M. du Maine a la charge des galères qu'avoit M. de Vivonne; on donne quatre cent mille francs à Mme de Vivonne.

Vous savez toutes les nouvelles mieux que moi, c'est pourquoi je finis.

1066. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ ET A CORBINELLI.

Aussitôt que j'eus reçu cette lettre (n° 1064, p. 127), j'y fis cette réponse.

A Coligny, ce 28e septembre 1688.

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Tous ceux qui retournent de Vienne disent de notre cousin les mêmes choses que vous a dit M. de Villars. Lui et sa femme sont l'ornement de la cour de l'Empereur.

Ce que vous dites de la Providence sur cela est fort bien dit; quelque fertile que je sois quelquefois en pensées et en expressions, je n'y saurois rien ajouter, sinon que je reçois toutes mes disgrâces de la main de Dieu, comme des marques infaillibles de prédestination. La dernière fois que je vis le P. de la Chaise, il me dit, sur les plaintes que je lui faisois des duretés du Roi, que Dieu me témoignoit par là son amour. Je lui répondis que je le croyois; que je voyois bien qu'il me vouloit avoir, et qu'il m'auroit, mais que j'eusse bien voulu que c'eût été un autre que Sa Majesté qui eût fait mon salut.

Vous ne sauriez dire votre douleur sur la séparation de votre chère Comtesse à personne qui la sache mieux comprendre que moi; j'ai été depuis douze ou treize ans plusieurs fois sur le point de mourir, parce que j'étois sur le point de quitter votre nièce : rien ne m'est si fortement demeuré dans la mémoire que ces sortes d'angoisses, qui sont les plus cruels tourments de l'esprit. Votre dépit contre Paris me paroît naturel. Pour moi

j'allois jusqu'à la haine contre les lieux où je l'avois vue, et je trouve bizarre qu'on ne puisse souffrir les endroits qui font ressouvenir des gens aimés qu'on y a vus et qu'on n'y voit plus. J'ai trouvé beau ce que vous dites, qu'il est douloureux d'exceller en amitié; et Quinault, qui l'a dit en vers, ne l'a pas dit si fortement que vous :

> N'aimons jamais, ou n'aimons guère :
> Il est dangereux d'aimer tant.

Il faut dire comme vous :

> Il est douloureux d'aimer tant.

La mort de Vivonne ne m'a ni surpris ni fâché, parce que je m'attendois bien qu'une vérole de Naples, négligée dans les commencements et peut-être renouvelée d'une vérole de Paris, l'empêcheroit de vieillir. Pour la fâcherie, après une étroite amitié entre lui et moi, mes disgrâces me l'avoient fait perdre, et je l'avois assez méprisé pour ne lui en avoir fait aucun reproche; mais je le regardois comme un homme d'esprit et de courage qui avoit un fort vilain cœur, et sa vie et sa mort me font juger que son âme étoit encore plus infâme.

Enfin voici bien du bruit. On va assiéger Philisbourg, et, je crois, le prendre; car puisque Monseigneur le Dauphin va faire cette expédition, il faut que le Roi soit assuré d'un heureux succès; mais je ne comprends pas pourquoi Sa Majesté rompt avec l'Empereur par cet acte d'hostilité, si ce n'est qu'il prévoie que l'Empereur, s'accommodant avec le Turc, lui va déclarer la guerre, et qu'il veut avoir l'honneur de l'agression. Il y aura bien du sang répandu si cette guerre dure. Pour moi, qui souhaite toujours les avantages du Roi, quelque peu de sujet qu'il m'ait donné de le faire, je serai pourtant bien aise de voir des siéges et des combats, car, comme vous savez, les spectateurs sont cruels.

Adieu, ma chère cousine : le cousin et la nièce vous embrassent mille fois. Je vous quitte pour dire un mot à notre ami.

A CORBINELLI.

Je ne doute pas que le prince d'Orange n'ait toutes ses pensées tournées du côté de l'Angleterre : au moins ne paroît-il pas jusques ici qu'il nous en veuille. Le Roi n'attaqueroit pas Philisbourg, si le prince d'Orange se pouvoit encore joindre contre nous au duc de Saxe et au marquis de Brandebourg.

Il n'y a point d'accommodement à espérer avec le pape. Il ne veut entendre à aucune proposition, à moins qu'on n'abandonne la régale, les franchises et Furstemberg.

---

* 1067. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A ANGEBAUT.

A Paris, le 2e octobre 1688.

Je viens d'écrire, Monsieur, à la femme de la Sarge, qui me promet deux mille francs entre ci et Noël, mais c'est à condition que nous ferons nos diligences. Je lui mande qu'elle sorte des mains de Poulard les papiers qui sont nécessaires, et qu'elle vous les remette entre les mains. Je crois que si vous la pressez un peu, elle le fera, car ce n'est qu'à cette condition que je lui promets de lui donner un peu de patience pour le reste, et de ne rien pousser aux extrémités. Aidez-moi donc un peu, agissez fortement pour faire que je puisse toucher cette somme de deux mille francs, sur laquelle vous prendrez à bon compte deux cents francs, et pas davantage, à cause du besoin pressant que j'en ai. Voilà tout ce que je vous puis dire : c'est à vous à faire le reste; je vous en conjure de tout mon cœur.

M. Rabutin Chantal.

Si la femme de la Sarge me manque pour ces deux mille francs, elle peut compter que je ne lui enverrai plus la Montagne, mais un créancier à qui je dois, qui ne demande pas mieux, et qui la jettera dans le désespoir. Faites-lui bien entendre cela, je vous en conjure : je ne puis plus vivre comme je suis. Je vous prie de faire tenir cette lettre à la femme de la Sarge.

Suscription : Pour Monsieur Angebaus.

---

*1068. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

[Paris,] mercredi 6e octobre.

Et comment voulez-vous que je ne pleure pas en voyant tant de soins, tant d'amitié, des billets si tendres ? Je ne suis pas à l'épreuve de toute la tendresse que me donne une conduite si charmante. Nous ne cessons point de vous aimer et de vous admirer; Monsieur le chevalier et moi nous nous cherchons si naturellement, que vous ne devez pas douter, ma chère bonne, que cette petite chambre ne soit ma demeure ordinaire; mais vous nous y manquez toujours, et d'une manière fort sensible. Vos portraits, qui sont autour de nous, ne nous consolent pas. Il nous faut notre chère Comtesse, que nous ne trouvons plus; et sur cela, les yeux rougissent, tout est perdu. L'honneur même d'être servie présentement la première, en prenant du café, m'afflige au lieu de me consoler, tant mon cœur est peu sensible aux grandeurs de ce monde. Nous mangeons ensemble, nous sommes dans une parfaite intelligence ; et il est vrai que plus on connoît Monsieur le chevalier sur ce ton-là, plus on l'aime et on l'estime. Il me paroît que mon commerce ne lui déplaît pas; enfin c'est ma destinée que

cette petite chambre ; il n'y en a point où vous puissiez être plus parfaitement aimée et estimée, pour ne pas dire honorée. Monsieur le chevalier a eu la goutte terrible aux deux mains. Vous verrez aujourd'hui qu'il est en état d'écrire. J'ai fait dire vos neuvaines : c'est toujours votre dévotion, j'espère; et je ne doute nullement qu'elles ne vous conservent votre enfant, dont nous vous envoyons une fort jolie lettre. J'ai vu mes amies, qui sont en vérité les vôtres : je les en aime mieux; sans cela, je ne serois point à mon aise avec elles. Mme de Lavardin est toujours entêtée de votre vrai mérite, et du peu de cas que vous faites de votre beauté, qui est l'écueil de toutes les femmes. Je me porte bien, ma très-aimable : mon sommeil n'est pas encore tout à fait bien; mais si vous nous aimez, conservez-vous, dormez, mangez, ne vous épuisez point, ne vous creusez point : c'est assez de votre absence, nous ne pouvons soutenir la crainte de votre santé. Priez toujours Monsieur le chevalier de me dire les choses que vous ne voulez pas écrire deux fois. Mme de Coulanges est toute glorieuse du petit billet que vous lui avez écrit. Songez à M. d'Avaux. J'ai fait vos compliments en attendant, et tout ce que vous desirez est ponctuellement exécuté. Adieu, ma chère bonne : je ne sais plus que vous dire de ma tendresse pour vous. Tout est dit, tout est senti, et tout est cru : j'en suis assurée. Parlez-moi de vous sans cesse; tout m'est cher et considérable.

J'embrasse M. de Grignan et notre prélat. Aimez-vous bien tous trois. Bonjour à Martillac. J'ai fait vos adieux à Mme de Chaulnes.

Suscription : Pour Madame la comtesse de Grignan.

1069. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce vendredi 8e octobre.

Voilà une pluie qui nous désole. Ma chère fille, vous allez passer justement cette vilaine descente ou montagne de Rochepot : que de chagrins on a, quand on aime avec attention! nous ne saurions vous aimer héroïquement, quoiqu'il y ait là-bas de l'héroïque; on ne peut vous connoître, et s'attacher à vous, sans une extrême tendresse. Ce pauvre héros a toujours la goutte, cela fait une véritable peine. Il a des gens de bon esprit, comme Saint-Romain, l'abbé Bigorre, Croisilles, qui tâchent de l'amuser par les nouvelles publiques. Notre petit marquis n'aura point été à l'ouverture de la tranchée; car M. de Vauban n'a pas voulu attendre Monseigneur, à cause des pluies : nous sommes toujours persuadés que dans peu de jours vous aurez l'esprit en repos. Le prince d'Orange s'est déclaré protecteur de la religion d'Angleterre, et demande le petit prince pour l'y élever : voilà une très-grande affaire; plusieurs milords se sont rendus auprès de lui. Vous savez que la Trousse a pris Avignon. Mme de Coulanges, qui crève d'argent, a prêté mille francs à Mlle de Méri, que nous attendons incessamment ici; M. de la Trousse voudra bien les lui rendre. Je vous remercie, ma très-chère, de trouver bon que l'abbé Bigorre vienne aussi; sans ce soulagement, j'aurois été embarrassée, et me voilà fort bien. Nous causons bonnement de nos affaires là-bas; j'y trouve toute la consolation qu'on peut attendre d'un esprit bien fait et d'un cœur admirable : plus on connoît le chevalier, plus on l'estime, et plus on l'aime. Je n'ai pas besoin de lui demander si vous m'aimez : j'en suis persuadée par mille raisons; mais sans le questionner,

il me rend mille témoignages charmants; nous mangeons ensemble, et mangeons fort bien. La philosophie de Corbinelli viendra ce soir : il est écrit sur tous les appartements : FAIS CE QUE VOUDRAS; VIVE LA SAINTE LIBERTÉ !

J'ai vu Mme de Fontenilles, qui a perdu sa mère : c'étoient des torrents de larmes; elle est abîmée dans sa douleur : vous jugez bien que je la suivois de loin. Sa pauvre mère est morte dans l'horreur de la surprise, criant : « Quoi ! il faut donc crever ici; » et frémissant de la proposition des sacrements, elle les a reçus, mais plongée dans un horrible et profond silence : son fils et Aliot arrivèrent deux heures après qu'elle fut morte.

Adieu, mon aimable enfant : nous ne saurions nous consoler de vous, chacun disant :

Rien ne peut réparer les biens que j'ai perdus.

Nous sommes entourés de vos portraits. La princesse est fort belle; mais nous voulons l'autre, qui est présentement dans le coton des boues de la Rochepot.

1070. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, lundi 11e octobre.

J'ai reçu, ma chère fille, vos deux billets de Joigny et d'Auxerre. Le chemin de Joigny est insupportable aux yeux. Je vous vois partout dans un déchirement de cœur si terrible, que j'en sens vivement le contre-coup. Vous auriez été assurément bien moins à plaindre ici : vous auriez eu plus tôt les nouvelles et les lettres de M. de Saint-Pouanges, qui promet à Monsieur le chevalier d'avoir un soin extrême de votre fils; vous sauriez qu'un *certain* petit fort, qui pouvoit donner de la peine, a été

pris avant l'arrivée de Monsieur le Dauphin; vous apprendriez que ce prince devant aller à la tranchée, M. de Vauban a augmenté toutes les précautions et toutes les sûretés qu'il a accoutumé de prendre pour la conservation des assiégeants; vous sauriez que c'est le régiment de Picardie, et point du tout celui de Champagne, qui a ouvert la tranchée, où personne n'a été blessé; et vous verriez enfin que toutes les femmes qui sont ici, ayant dans cette barque leurs maris, leurs fils, leurs frères, leurs cousins, ou tout ce qu'il vous plaira, ne laissent pas de vivre, de manger, de dormir, d'aller, de venir, de parler, de raisonner, et d'espérer de revoir bientôt l'objet de leur inquiétude. Je me désespère de ce qu'au lieu de faire comme les autres, vous vous êtes séparée toute seule, tête à tête avec un *dragon* qui vous mange le cœur, sans nulle distraction, frémissant de tout, ne pouvant soutenir vos propres pensées, et croyant que tout ce qui est possible arrivera : voilà le plus cruel et le plus insoutenable état où l'on puisse être. Ma chère Comtesse, si c'est chose possible, ayez pitié de vous et de nous : vous êtes plus exposée que votre enfant; suivez sur cela les conseils de M. de Grignan, de Monsieur de Carcassonne, et de Monsieur le chevalier, qui vous écrit. Je n'ai point voulu vous parler de l'endroit de la lettre que votre fils vous écrivoit : il n'étoit pas possible de le lire sans sentir un trait qui perçoit le cœur; mais il faut que cela passe, et ne pas toujours se creuser là-dessus. Ne soyez point en peine de ce que j'ai écrit à M. de la Garde : tout ira comme vous le souhaitez; il en augmentera seulement l'estime qu'il a pour vous, en voyant à quel prix vous mettez le plaisir de bien vivre avec votre famille : ôtez cet endroit de votre esprit. Mlle de Méri est dans votre chambre; ce n'est pas sans émotion qu'on y entre, et qu'on trouve tout fermé, *une migraine, une plainte*. Hélas! cette chère

Comtesse, comme elle remplissoit tout, comme elle brilloit partout! La philosophie de Corbinelli est dans cette chambre que vous savez; nous le voyons moins qu'à la Place. Les nouvelles publiques occupent tout le monde; le bon abbé Bigorre y triomphe; il sera ici dans quatre jours. Je vous ai mandé que je mangeois avec Monsieur le chevalier, et que la liberté régnoit partout; mais l'usage que nous en faisons, c'est de vouloir être souvent ensemble. Nous pensons si fort les mêmes choses, nos peines, nos intérêts sont si pareils, que ce seroit une violence de ne se pas voir.

Le frère de Mme de Coulanges est mort: on dit que c'est le cordelier qui l'a tué; et moi je dis que c'est la mort. Je vis hier mes veuves, qui vous aiment et vous estiment tellement, que vous pouvez les compter pour être vos véritables amies. Mme de la Fayette est tout de même. Son fils lui a mandé qu'il avoit été longtemps avec le vôtre, et qu'il avoit été contraint à Metz de le quitter: voilà tout.

Vous êtes toujours trop tendrement regrettée et souhaitée dans cette petite chambre. Le café y marche tous les matins; mais c'est tellement ma destinée d'être servie la dernière, que je ne puis pas obtenir de l'être avant le chevalier. Mais vous n'entrez point, ma chère enfant; cela nous fait mourir. *La voyez-vous? non, hélas! ni moi non plus*. On joue trop au naturel ce triste petit conte. Adieu, ma trop aimable: je ne puis être heureuse sans vous.

1071. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 13e octobre.

Nous attendons de vos nouvelles, ma chère fille; nous *vous suivons* pas à pas. Vous devez nous avoir écrit de

Chalon, et vous serez demain à Lyon : si vous ne le savez, je vous l'apprends. Je me repose en vous écrivant ; mes lettres de Bretagne sont si fatigantes, que je n'y veux plus penser ; je me tourne du côté de ma chère fille, et j'y trouve ma joie et ma tranquillité. Nous avons tout sujet de croire que Philisbourg ne nous tiendra pas encore longtemps dans l'inquiétude où nous sommes. Vous verrez par les lettres que le chevalier vous envoie, comme notre marquis est arrivé en bonne santé, point fatigué ; vous verrez les soins qu'on aura de lui, et vous apprendrez que Monseigneur a fait le tour de la place. On n'a point tiré. Les tranchées sont si bien faites et si sûres, qu'il y a toute sorte d'apparence que tout ira selon nos desirs. Mon Dieu, que vous dites vrai ! voici un étrange mois d'octobre : je n'en ai jamais passé un tel ; notre marquis n'avoit de chagrin dans les autres que d'avoir manqué un levraut ou un perdreau, toujours par quelque accident ; mais nous ne vivons pas dans celui-ci : j'ai mes peines, j'ai les vôtres encore bien vivement. Je connois votre esprit et votre imagination impitoyable ; ma fille, il n'est pas possible de résister à une si longue souffrance.

On espère que le prince d'Orange a pris de fausses mesures, et que le roi d'Angleterre le recevra et le battra fort bien. Il a parlé à ses milords, donné liberté aux moins affectionnés, et renouvelé l'attachement des plus fidèles ; a déclaré une parfaite liberté de conscience, et fait commander à M. le comte de Roye sa cavalerie : comme c'est un bon calviniste, cela contente ses sujets ; enfin, mon enfant, que vous dirai-je ? Vous ne m'écoutez pas, j'en suis assurée ; vous ne pensez qu'à votre enfant : vous avez raison ; et nous espérons de vous donner dans peu de jours une parfaite joie, en vous apprenant la prise de Philisbourg, et sa parfaite santé. Cependant, ma très-chère, conservez la vôtre, si c'est chose possible.

ne vous amaigrissez point, ne vous creusez point les yeux et l'esprit; et surtout ayez du courage, je vous en conjure mille fois.

1072. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN

A Paris, ce vendredi 15e octobre.

Il y a huit jours, ma chère enfant, que nous n'avons reçu de vos nouvelles: vous ne sauriez croire combien ce temps est long à passer. Je viens de chez Mme de la Fayette, qui a reçu une lettre de son fils du 11e de ce mois: il mande que notre enfant se porte bien. Monsieur le chevalier vous dit tout ce qu'il sait; il est au désespoir de ne pouvoir encore aller à Fontainebleau, vous en auriez plus tôt les nouvelles; mais il faut souffrir ce qu'il plaît à Dieu. Mme de Lavardin étoit affligée de Jarzé, qui en passant de la tranchée dans le quartier de Monseigneur, a eu le poignet emporté d'un coup de canon; on lui a coupé le bras à l'instant au-dessus du coude: voilà qui est assez triste pour un homme de son âge. Cependant rien n'est pareil aux précautions de Vauban pour conserver tout le monde. Monsieur le Dauphin va le premier à la tranchée; Monsieur le Duc et M. le prince de Conti font aussi fort bien et trop bien; mais on défend aux volontaires de les suivre, ni de quitter les régiments où ils sont attachés, sur peine de prison. Ma chère fille, tout ira bien; au nom de Dieu, conservez-vous, et donnez-vous la même patience que l'on prend ici: l'excès de l'inquiétude est inutile et dangereux. Nous fûmes hier nous promener à Vincennes, Monsieur le chevalier et moi; vous pouvez deviner aisément le cours de nos pensées et de nos discours: je vous écris dans sa chambre, il veut envoyer son paquet. Adieu donc, ma chère Comtesse: je ne m'accoutume

point à votre absence, et je vous aime toujours à ce degré où je ne crois point que personne puisse atteindre.

1073. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, lundi 18e octobre.

Nous avons reçu vos lettres de Chalon, ma chère fille, le lendemain des plaintes que nous avions faites d'avoir été huit jours entiers sans en recevoir; ce temps est long, et le cœur souffre dans cette ignorance; c'est ce qui fait que nous sentons vos peines dans l'éloignement des nouvelles de Philisbourg. Jusqu'ici votre enfant se porte fort bien; il y fait des merveilles; il voit et entend les coups de canon autour de lui sans émotion; il a monté la tranchée; il rend compte du siége à son oncle comme un vieux officier; il est aimé de tout le monde; il a souvent l'honneur de manger avec Monseigneur, qui lui parle et lui fait donner le bougeoir. M. de Beauvilliers en fait son enfant et Saint-Pouanges.... Enfin, vous verrez tout cela en détail, dans les lettres que Monsieur le chevalier vous envoie; je ne vous dis tout ceci que pour donner du prix à la mienne, en vous entretenant de la chose principale, et qui doit vous tenir le plus au cœur : après cela, je reviens à votre voyage. Ah! la vilaine route! Mon pauvre Comte, vous devez en être bien honteux. Je savois bien que cette montagne de la Rochepot étoit un précipice caché derrière une petite haie de rien, et le chemin, tout plein de cailloux; mais enfin ce chemin, qui est maudit, le voilà passé : nous reviendrons par l'autre, si Dieu le veut bien, comme je l'espère. Il nous paroît que vous vous embarquez aujourd'hui sur le Rhône, après avoir fait votre détour à Thézé. Le temps est bien horrible ici : le chevalier

est toujours très-incommodé de la foiblesse de ses jambes; il n'a plus de douleurs, et c'est ce qui fait sa tristesse; il a grand besoin de la force de son esprit pour soutenir un état si contraire à ce qu'il appelle son devoir; il ne peut aller à Fontainebleau, où il a mille affaires : je suis touchée de le voir comme il est; cependant il n'y paroît pas, son esprit agit et donne ses ordres partout. J'admire que votre santé se puisse conserver au milieu de vos inquiétudes : il y a du miracle; tâchez de le continuer, ne vous échauffez point à l'excès par de cruelles nuits, par ne point manger; mais est-on maîtresse de son imagination? Je suis affligée que vous soyez amaigrie; je crains sur cela l'air de Grignan; j'aime tout en vous, et même votre beauté, qui n'est que le moindre de mes attachements. Vous avez un cœur qu'on ne sauroit trop aimer; cependant ayez pitié de votre portrait, ne le rendez point celui d'une autre : ne nous trompez point, soyez toujours comme nous le voyons; rafraîchissez-vous à la Garde. Pour moi, je m'en vais vous dire hardiment ce que je pense : c'est que si l'état du château de Grignan, dont j'ai entendu parler, est tel que vous y soyez incommodée, et que les coups de pic sur le rocher y fassent l'air mortel de Maintenon, voici le parti que je prendrois, sans me fâcher, sans gronder personne, sans me plaindre : je prierois M. de la Garde de vouloir bien que je demeurasse chez lui avec Pauline, vos femmes et deux laquais, jusqu'à ce que la place fût nette et habitable. C'est ainsi que j'en userois tout bonnement, sans bruit; cela empêcheroit d'ailleurs mille visites importunes, qui comprendroient qu'un château où l'on bâtit n'est guère propre à les recevoir.

Vous voulez que je vous parle de ma santé et de ma vie : j'ai été un peu échauffée; de mauvaises nuits, beaucoup de douleurs et de larmes ne sont pas saines,

et c'est ce qui m'effraye pour vous : cela s'est passé entièrement avec des bouillons de veau; n'y pensez plus. Ma vie, vous la savez : souvent, souvent, dans cette petite chambre de là-bas, où je suis comme destinée; je tâche pourtant de ne point abuser ni incommoder; il me semble qu'on est bien aise de m'y voir. Nous parlons sans cesse de vous, de votre fils, de vos affaires. Je vais chez Mmes de la Fayette et de Lavardin : tout cela me parle encore de vous, et vous aime, et vous estime ; un autre jour chez Mme de Mouci; hier chez la marquise d'Uxelles. Il n'y a personne à Paris ; on revient le soir, on se couche, on se lève : ainsi la vie se passe vite, parce que le temps passe de même. Mlle de Méri se trouve bien de nous, et nous d'elle. Nous avons l'abbé Bigorre : c'est le plus commode et le plus aimable de tous les hôtes. Corbinelli est en Normandie avec le lieutenant civil, jusqu'à la Saint-Martin. Vous ai-je dit que nous allâmes nous promener l'autre jour au bois de Vincennes, le chevalier et moi? Nous causâmes fort, je me promenai longtemps; mais tout cela tristement, ma très-chère enfant, et je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi.

Du même jour.

Ma lettre est cachetée, et je reçois, ma chère enfant, la vôtre *du bateau au delà de Mâcon.* Tout ce que vous dites de votre amitié est un charme pour moi : si je ne sentois bien de quelle manière je vous aime, je serois honteuse, et quasi persuadée que vous en savez plus que moi sur ce chapitre. Vous pouvez vous assurer que je ne quitterai Paris, ni pendant le siége de Philisbourg, ni pendant que le chevalier sera ici : je me trouve fort naturellement attachée à ces deux choses. Ne craignez point, ma fille, que je sois assez sotte pour me laisser mourir de faim : on mange son avoine triste-

ment, mais enfin on la mange. Pour votre idée, elle brille encore et règne partout : jamais une personne n'a si bien rempli les lieux où elle est, et jamais on n'a si bien profité du bonheur de loger avec vous ; nos matinées n'étoient-elles point trop aimables ? Nous avions été deux heures ensemble, avant que les autres femmes soient éveillées ; je n'ai rien à me reprocher là-dessus, ni d'avoir perdu le temps et l'occasion d'être avec vous ; j'en étois avare, et jamais je ne suis sortie qu'avec l'envie de revenir, ni jamais approchée de cette maison sans avoir une joie sensible de vous retrouver et de passer la soirée avec vous. Je demande pardon à Dieu de tant de foiblesses : c'est pour lui qu'il faudroit être ainsi. Vos moralités sont très-bonnes et trop vraies.

Mme de Vins a été en peine de son mari ; elle en a reçu une lettre ; il est en sûreté présentement, *il est au siége de Philisbourg :* il avoit passé par des bois très-périlleux, et l'on n'avoit point de ses nouvelles. Si l'air et le bruit de Grignan vous incommodent, allez à la Garde ; je ne changerai point d'avis. Mille amitiés à tous vos Grignans ; je suis assurée que M. de la Garde sera du nombre. Comment trouvez-vous Pauline ? Qu'elle est heureuse de vous voir, et d'être obligée de vous aimer !

Je comprends mieux que personne du monde les sortes d'attachements qu'on a pour des choses insensibles, et par conséquent ingrates ; mes folies pour Livry en sont de belles marques. Vous avez pris ce mal-là de moi.

1074. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce mercredi 20e octobre.

Nous avons reçu vos lettres de Thézé, ma chère en-

fant : vous nous en faites une aimable peinture. On ne croiroit pas trouver tant de politesse et d'ajustement sur le haut d'une montagne : la maîtresse du logis toujours noble, jolie, et digne d'être aimée. Vous avez bien fait de répondre pour Corbinelli ; on ne sort point de ses chaînes. Je soupçonne qu'avec tous ces beaux dehors, la pauvre femme n'est pas heureuse ; je la plains, et je hais ce qui en est cause. Mais parlons de vous, ma chère fille : vous avez passé ce diantre de Rhône, si fier, si orgueilleux, si turbulent ; il faut le marier à la Durance : ah ! le bon ménage ! Nous sommes impatients d'avoir de vos nouvelles de la Garde ; votre jeunesse et votre santé résistent-elles toujours à vos *dragons*, à vos pensées, à vos cruelles nuits ? C'est cela qui me tue ; car je sais que rien n'est plus mortel. Mais vous êtes loin des nouvelles ; vous avez donné trop d'espace à votre imagination. Si vous étiez ici, vous auriez tous les jours des nouvelles comme nous : vous verriez que ce petit compère est tout accoutumé ; le voilà reçu dans la profession qu'il doit faire ; il écrit gaiement et avec un esprit libre ; il a monté deux fois la tranchée, il a porté des fascines ; il se porte fort bien. Le chevalier en est ravi, et lui a mandé : « Vous n'êtes plus un petit garçon, vous n'êtes plus mon neveu, vous êtes mon camarade. » Cela le paye de tout ce qu'il fait. Voilà le plus fort passé : on ne croit pas que ce régiment monte une troisième fois la tranchée. Quelle joie vous aurez, ma chère Comtesse, quand nous vous manderons : « Philisbourg est pris, votre fils se porte bien ! » Alors, s'il plaît à Dieu, vous respirerez, et nous aussi ; car il ne faut pas croire qu'on puisse soutenir en repos l'état où vous êtes. Ce petit marquis m'adresse ses lettres et m'écrit joliment, en me faisant des excuses de *la liberté*. Enfin tout va parfaitement bien. Nous attendons de vos nouvelles avec tous les sentiments que donne la très-parfaite amitié. J'em-

brasse M. de Grignan et les prélats qui sont auprès de vous, et M. de la Garde que voilà, et Pauline que voici. Eh, mon Dieu! vous êtes donc tous dans ce château? comment vous y trouvez-vous? comment va la truelle? On entend d'ici Mansart qui appelle le Coadjuteur.

Nous tenons ici le prince d'Orange démâté; son eau douce s'est gâtée dans ses vaisseaux, des vaisseaux qu'il envoyoit pour débaucher une partie de la flotte angloise, et qui auroient été bien battus s'ils se fussent approchés; le vent en a égaré et séparé cinq ou six en revenant. Le roi a tout réuni à lui, en lâchant un peu la bride pour la liberté de conscience; Dieu le protége jusqu'ici. Bonjour, ma très-chère; je ne sais que vous dire de mon amitié, les paroles me manquent, je les trouve trop petites.

1075. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 22e octobre.

Je commence par votre cher enfant. Il n'y a rien, ma fille, de si aisé à comprendre que tous vos sentiments; et pensez-vous que nous ne les ayons pas? Mais nous avons un bonheur qu'il n'a pas tenu à nous que vous n'eussiez aussi : c'est que nous avons des nouvelles à tout moment, et vous languissez huit jours quand nous respirons. Nous savons aussi que Monsieur le Dauphin va souvent à la tranchée; on mande qu'il y fut, l'autre jour, tout couvert de terre d'un coup de canon. Vous jugeriez comme nous que ces tranchées sont faites, en vérité, comme pour le Fils du Roi: on porte des fascines, mais c'est la nuit. Il y aura peut-être six occasions où le régiment de Champagne ne sera point. Voilà une lettre de M. du Plessis : vous voyez que le marquis a bien des gouverneurs autour de lui. Nous le

trouverons tout autre, s'il plaît à Dieu, et je me rassure avec le chevalier, qui est persuadé que ce siége finira bientôt, que Vauban étant le maître, et n'étant point pressé, rien ne l'empêchera de conserver les hommes encore plus qu'il n'a accoutumé de faire ; et vous savez combien il est admirable dans le soin continuel qu'il en prend. Monseigneur est adoré ; il est libéral, il donne à tous les blessés : il a envoyé trois cents louis au marquis de Nesle ; il donne à ceux qui n'ont point d'équipage ; il donne aux soldats ; il mande au Roi du bien de tous les officiers, et le prie de les récompenser ; il dit qu'il donne beaucoup, parce qu'il trouve la misère grande. Le Roi fait lire ses lettres publiquement. Monsieur le chevalier triomphe, et dit : « Eh bien ! ne vous l'avois-je pas bien dit ? je n'en suis point surpris. » Enfin, ma fille, cette première campagne avec Monseigneur est d'une date bien considérable et d'une grande importance. Ah ! je suis assurée que malgré toutes vos peines, vous ne voudriez pas que votre enfant fût auprès de vous. La circonstance d'avoir autour de lui tous les officiers du régiment de son oncle, vous doit être d'une grande consolation. Je parlerois d'ici à demain.

Disons deux mots de votre amitié, ma chère enfant : vous m'aimez trop, j'en suis honteuse, non pas que je ne me sente quelque petit mérite d'un certain côté à votre égard ; mais c'est que pendant le siége de Philisbourg, il ne faut songer qu'à notre enfant. Laissez-moi donc là ; vous êtes trop vive, vous êtes trop bonne et trop aimable, j'en suis comblée ; et s'il y avoit un degré au delà de ce que je sens, je ne pourrois pas vous le refuser ; mais, ma chère enfant, *quanto ti posso dar, tutto t'ho dato*. Écrivez à votre frère ; il a fort bien fait, j'ai sa procuration : on l'admireroit, si vous ne gâtiez point le métier ; mais vos sentiments sont d'une perfection qui efface tout ; il n'y a point un autre cœur comme le

vôtre ; ne vous réglez donc pas sur vous, et écrivez-lui joliment après la prise de Philisbourg, sans aucune apparence de n'être pas contente de lui, car je le suis, et je dois l'être. Nous sommes toujours dans une grande amitié, le chevalier et moi ; ne soyez point jalouse, ma chère enfant : nous nous aimons en vous, et pour vous, et par vous. Je ne sais ce que vous voulez dire de votre humeur : vous n'en avez plus qui ne nous fasse plaisir, et nous ne pouvons finir sur le vrai et solide mérite que Dieu vous a donné ; c'est un grand chapitre pour nos conversations. Il croit toujours aller à Fontainebleau ; mais il n'est pas encore trop bien assuré sur ses jambes ; il a pris une médecine dont il est content ; je prends des bouillons de veau qui commencent à m'ennuyer : je suis dans une très-parfaite santé ; Dieu conserve la vôtre, ma chère bonne ! Quoi que vous en disiez, je ne vous croirai que quand vous serez hors de toute inquiétude. Je pense que vous avez trouvé ce pauvre cardinal de Bouillon bien triste, malgré sa belle solitude ; il doit avoir été fort aise de vous voir ; je lui rends mille grâces de son souvenir : je ferai demain toutes mes veuves contentes du vôtre. Nous allons dire adieu à Mme de Mouci, qui va faire son voyage ordinaire ; elle me pria l'autre jour de vous embrasser pour elle. Mme de Lavardin sera ravie de la complaisance de M. de Rochebonne : cette affaire lui tenoit au cœur ; rien n'est plus raisonnable que de lui laisser le soin de ses petits-neveux, qu'elle aime. M. de la Garde m'a écrit comme un homme qui vous honore, et qui est dans tous nos sentiments ; vous devez faire un grand usage de son bon esprit et de son amitié. Nous vivons fort bien avec Mlle de Méri ; fort bien aussi avec l'abbé Bigorre, que nous ne voyons pas assez. Corbinelli est avec le lieutenant civil en Normandie.

Hier un cerf tua le cheval d'un écuyer du Roi dont

j'ai oublié le nom, et le blessa considérablement. Le petit-fils de Saint-Hérem, courant comme un démon à cheval avec le comte de Toulouse, tomba, et fut trois heures sans connoissance : il est mieux. Adieu, ma chère fille : je suis tout entière à vous.

1076. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce lundi 25e octobre.

L'impatience que nous avons, ma chère fille, de recevoir vos lettres, l'attention qui nous les fait envoyer chercher jusque dans le sein de la poste, notre joie quand nous voyons que vous vous portez bien, malgré toutes vos peines, tout cela est digne des soins que vous avez de nous apprendre de vos nouvelles ; vous pouvez penser par le besoin que nous en avons, combien nous vous sommes obligés de votre exactitude : je dis toujours *nous*, car les sentiments du chevalier et les miens sont si pareils, que je ne saurois les séparer. Mais parlons de Philisbourg : voilà une lettre de votre enfant, du 18e ; il se portoit fort bien ; vous verrez, par tout ce que vous dit M. du Plessis, qu'il ne fera pas de honte à ses parents. Mais admirez les arrangements de la Providence : la pluie l'a empêché d'être le lendemain, avec le régiment de Champagne, de l'action la plus brillante et la plus dangereuse qu'il y ait encore eu ; c'est la prise d'un ouvrage à corne, où le marquis d'Harcourt, maréchal de camp, le comte de Guiche, le cadet du prince de Tingry, le comte d'Estrées, Courtin et quelques autres, se sont distingués ; le fils de M. Courtin est mortellement blessé, le marquis d'Uxelles légèrement ; le marquis du Bordage a payé pour tous, deux jours devant. Le Roi a donné son régiment à M. du Maine, et

en a promis un autre au fils du Bordage, avec mille écus de pension. Les princes et les jeunes gens sont au désespoir de n'avoir point été de cette fête, mais ce n'étoit pas leur tour. Il fallut tenir Monseigneur à quatre : il vouloit être à la tranchée ; Vauban le prit par le corps et le repoussa avec M. de Beauvilliers. Ce prince est adoré : il dit du bien de ceux qui le méritent, il demande pour eux des régiments, des récompenses ; il jette l'argent aux blessés et à ceux qui en ont besoin. On ne croit pas que la place dure longtemps après ce logement. Le gouverneur malade, et celui qui commandoit à sa place étant pris et mort, on espère que personne ne voudra soutenir une si mauvaise gageure. Le chevalier me fait rire : il est ravi que le marquis n'ait point été à cette occasion, et il est au désespoir qu'il ne se soit pas distingué ; en un mot, il voudroit qu'il fût tout à l'heure comme lui, et que sa réputation fût déjà toute parfaite comme la sienne ; il faut avoir un peu de patience. J'espère, ma chère enfant, que tout se passera désormais comme nous pouvons le souhaiter, pour revoir notre enfant en bonne santé.

Vous avez été très-bien reçue à la Garde ; et enfin, ma fille, à force de marcher et de vous éloigner de nous, vous êtes à Grignan. Vous nous direz comme vous vous y trouvez, et comme cette pauvre substance qui pense, et qui pense si vivement, aura pu conserver sa machine si belle et si délicate, dans un bon état, pendant qu'elle étoit si agitée : vous en faites une différence que votre *père* n'a point faite. Mais, ma fille, on meurt ici plus qu'à Philisbourg : le pauvre la Chaise qui vous aimoit tant, qui avoit tant d'esprit, qui en avoit tant mis dans la *Vie de saint Louis*, est mort à la campagne d'une petite fièvre ; M. du Bois en est très-affligé. Mme de Longueval, ou le *chanoine*, est morte ou mort d'un étranglement à la gorge. Elle haïssoit bien parfaitement

notre Montataire; je suis toujours fâchée qu'on emporte de tels paquets en l'autre monde. Vous voyez, ma fille, comme en tous lieux la mort va prenant ceux qu'il plaît à Dieu d'ôter de celui-ci.

Mme de Lavardin me fit hier cent amitiés pour vous, et Mme d'Uxelles, et Mme de Mouci, et Mlle de la Rochefoucauld, que nous avons reçue dans le corps des veuves; j'y mets aussi Mme de la Fayette; mais comme elle n'étoit pas hier chez Mme de Mouci, je la sépare : rien ne se peut comparer à l'estime parfaite de toutes ces personnes pour vous. Adieu, aimable et chère enfant : je parle souvent de vous avec plaisir, parce que c'est quasi toujours votre éloge. Nous sommes suspendus dans l'attention de Philisbourg et de vos nouvelles : voilà les deux points de nos discours.

1077. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce mardi 26e octobre.

Oh ! quelle lettre, mon enfant ! elle mérite bien que je sois revenue tout exprès pour la recevoir. Vous voilà donc à Grignan en bonne santé; et quoique ce soit à cent mille lieues de moi, il faut que je m'en réjouisse : telle est notre destinée; peut-être que Dieu permettra que je vous retrouve bientôt : laissez-moi vivre dans cette espérance. Vous me faites un joli portrait de Pauline; je la reconnois, elle n'est point changée, comme disoit M. de Grignan : voilà une fort aimable petite personne, et fort aisée à aimer. Elle vous adore; et sa soumission à vos volontés, si vous voulez qu'elle vous quitte, me fait une pitié et une peine extrême, et j'admire le pouvoir qu'elle a sur elle. Pour moi, je jouirois de cette jolie petite société, qui vous doit faire un amusement et

une occupation : je la ferois travailler, lire de bonnes choses, mais point trop simples; je raisonnerois avec elle, je verrois de quoi elle est capable, et je lui parlerois avec amitié et avec confiance; jamais vous ne serez embarrassée de cette enfant; au contraire, elle pourra vous être utile : enfin j'en jouirois, et ne me ferois point le martyre, au milieu de tous ceux dont la vie est pleine, de m'ôter cette consolation.

J'aime fort que le chevalier vous dise du bien de moi; mon amour-propre est flatté de ne lui pas déplaire; s'il aime ma société, je ne cesse de me louer de la sienne : c'est un goût bien juste et bien naturel que de souhaiter son estime. Je ne sais, ma fille, comment vous pouvez dire que votre humeur est un nuage qui cache l'amitié que vous avez pour moi; si cela étoit dans les temps passés, vous avez bien levé ce voile depuis plusieurs années, et vous ne me cachez rien de la plus tendre et de la plus parfaite amitié qui fut jamais. Dieu vous en récompensera par celle de vos enfants, qui vous aimeront, non pas de la même manière, car peut-être qu'ils n'en seront pas capables, mais de tout leur pouvoir, et il faut s'en contenter. Vous me représentez le bâtiment de Monsieur de Carcassonne comme un vrai corps sans âme, manquant d'esprits, et surtout du nerf de la guerre. Je pense que le Coadjuteur n'en manque pas moins; eh, mon Dieu! que veulent-ils faire? mais je ne veux pas en dire davantage; il seroit à propos seulement que cela finît, et qu'on vous ôtât le bruit et l'embarras dont vous êtes incommodée.

Le pauvre Jarzé est mort de sa blessure, à ce qu'on dit. Le siége de Philisbourg sera bientôt fini, et vous serez ravie que votre fils y ait été; c'est comme ce voyage de Candie. La marquise d'Uxelles est assez insensible à la joie d'une blessure qu'a reçue son fils : ils ne sont ni parents, ni amis; nous ne sommes pas assez heureuses

ou assez malheureuses pour être de même. Cette marquise a des soins de M. de la Garde dont vous vous sentirez; elle a les lettres qu'on écrit à l'ambassadeur de Venise, et ces lettres sont admirables. Il a fait un horrible temps ces jours passés; mais comme il dérangeoit un peu les desseins du prince d'Orange, tout le monde en étoit ravi. Je ne crois pas que le chevalier fasse le voyage de Fontainebleau. Pour moi, si je fais un tour à Brevannes, afin de marcher un peu, ce ne sera qu'après le siége de Philisbourg, qui est plus long qu'on n'avoit pensé, et qui m'occupe fort. Nous fûmes encore l'autre jour nous promener à Vincennes; cette solitude est aimable, car il n'y a qui que ce soit au monde. Adieu, ma chère Comtesse : jetez mes amitiés, mes compliments, mes embrassades, comme vous le jugerez à propos; je ne sais qui est avec vous, mais n'oubliez pas ma chère Pauline, préparez-la à m'aimer; je vous conjure de la baiser tout à l'heure pour l'amour de moi, je veux qu'elle m'ait cette obligation. Je ne saurois du tout m'accoutumer à ne plus trouver là-bas ma très-aimable Comtesse.

1078. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce vendredi 29e octobre.

Nous attendons ce soir de vos nouvelles, et nous trouvons que nous sommes, vous et nous, tous les jours de la semaine occupés à nous écrire : nous nous reposons seulement le jour du Seigneur; toutes nos conversations sont de vous, et vous ne pouvez jamais être mieux louée que par ceux qui vous ont vue d'aussi près que nous, dans toutes les choses importantes que vous avez faites pour votre famille : surtout le procès nous enchante; mais votre modestie arrête ma plume; pour nous dé-

dommager, il faut dire, comme Voiture à Monsieur le Prince : « Si vous saviez avec combien peu de respect et de crainte de vous déplaire nous vous admirons ici à bride abattue, vous verriez que nous ne vous aimons pas en aveugles : » en sorte que vous ne perdez rien avec nous de toutes les bonnes qualités que Dieu vous a données. Nous vous prions de les inspirer à votre fille ; vous ne sauriez rien faire de plus utile pour elle.

Il nous semble, ma fille, que si M. de Grignan fait quelque séjour à Avignon, vous ne feriez pas mal d'y aller avec lui, pour éviter les visites de votre arrivée, et pour ne point faire une double dépense ; mais vous savez comme les conseils de loin sont téméraires : ainsi, ma très-chère, tout ce que vous ferez sera le mieux assurément. Monsieur le chevalier a un peu mal à la main droite : il ne vous écrira pas longtemps ; je m'offre d'être son secrétaire.

Voilà des lettres de notre petit homme, du 22e octobre. Vous devez beaucoup espérer du soin qu'on a de vous le conserver. Vous voyez comme la fanfaronnade de ces deux volontaires a été punie : il vaut mieux être sage. Écrivez à M. Courtin : son fils est mort, et par les nôtres, qui lui ont donné les coups mortels, le croyant, la nuit, un des ennemis. Adieu, ma très-chère et trop aimable : j'étois hier chez Mme de la Fayette ; Madame la Princesse y vint : on avoit conté auparavant qu'un courtisan avoit dit au Roi : « Sire, vous prenez des loups comme Monseigneur, et il prend des villes comme vous. » Quand nous n'aurons plus Philisbourg sur nos épaules, nous vous dirons des bagatelles ; mais jamais je ne pourrai vous dire à quel point vous m'êtes chère. J'embrasse tous mes Grignans, et Pauline en particulier : je la trouve bien avancée d'avoir lu les *Métamorphoses ;* on ne revient point de là à *la Guide des pécheurs ;* donnez, donnez-lui hardiment *les Essais de*

morale. On voit à ses réponses qu'elle a beaucoup d'esprit et de vivacité. Joignez cela avec beaucoup d'envie de vous plaire, et vous ferez une merveille de cette petite cire molle, que vous tournerez comme vous voudrez. Parlez-lui de ce qui lui convient, comme je vous ai ouïe souvent parler à votre fils ; de la manière dont vous me la représentez, elle en profitera à vue d'œil, et cela vous fera un grand amusement et une occupation digne de vous, et selon Dieu et selon le monde.

1079. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, le jour de la Toussaint.

Il y a longtemps que je n'ai passé cette fête à Paris ; j'y suis tout étonnée. Nous aurons ce soir une agréable musique de cloches : Corbinelli en seroit ravi ; moi, je les souffrirai, parce que je ne suis pas dans ma gaieté ordinaire. Nous sommes si empêchés à prendre Philisbourg, que je ne voudrois pas m'éloigner un moment des nouvelles : c'est ce qui fait, ma chère enfant, que je vous plains à l'excès d'être si longtemps à la merci de votre imagination, qui est la plus cruelle et la plus dévorante compagnie que vous puissiez avoir. M. de Vauban a mandé au Roi de songer à un gouverneur pour cette belle conquête. On vouloit croire que la place seroit à nous aujourd'hui, et pour surprendre, et pour faire honneur au jour de la naissance de Monsieur le Dauphin.

Voilà des lettres de votre enfant, il revient de descendre la tranchée. Monseigneur y est tous les jours. Le marquis est gaillard, il écrit joliment à Martillac ; j'ai envie qu'elle soit auprès de vous. Je plains infiniment le chevalier : la goutte le chicane, tantôt à une main,

tantôt à l'autre, et souvent des douleurs et d'assez méchantes nuits. Je voudrois bien pouvoir adoucir ses maux; mais il est accoutumé à vos soins, qui sont consolants, et si précieux, qu'on ne fait en vérité qu'une pauvre représentation. Nous mangeons ensemble dans cette petite chambre : je suis destinée pour cette pauvre cellule. Le café est tout à fait disgracié; le chevalier croit qu'il l'échauffe, et qu'il met son sang en mouvement; et moi en même temps, bête de compagnie, comme vous me connoissez, je n'en prends plus; le riz prend la place : je me garde le café pour cet hiver. Vous ne me parlez point de votre santé. Ah! que je crains vos nuits, et la surprise de l'air de Grignan! Que cette bise qui vous a tant fait avaler de poudre a été désobligeante et incivile! ce n'étoit pas ainsi qu'il falloit vous recevoir. Je vous avoue que je tremble pour votre santé : la mienne est tout à fait remise, je dors mieux, ma langue n'est plus une méchante langue, elle est toute rendue à son naturel. Il y a des temps, et des jours, et des nuits difficiles à passer; et puis, sans pouvoir jamais être consolée ni récompensée de ce qu'on a perdu, on se retrouve enfin dans son premier état, par la bonté du tempérament : c'est ce que je sens présentement, comme si j'étois une jeune personne. J'ai en perspective de vous aller voir, et cette pensée me fait subsister. Je comprends que vous êtes tout en l'air par le dérangement de votre assemblée; vous serez donc, comme je le souhaitois, hors de l'air de Grignan; je vous proposois sans chagrin d'aller à la Garde pour éviter cette respiration de pierre de taille en l'air, qui fait mourir tout le monde à Maintenon. Je suis persuadée que vous êtes aimée dans votre famille : eh, bon Dieu! comment pourroient-ils ne vous pas aimer, quand ils feront réflexion à ce que vous êtes pour leur maison, à la manière dont vous vous y êtes transmise, et livrée, et abîmée, et

à tout ce que vous y avez fait de considérable? j'en prends à témoin M. de la Garde. Joignez à cela qu'ils sont fort honnêtes gens, et que si l'on a quelquefois des humeurs et des chagrins, il faut que le moment d'après ils avouent que, par votre conduite et vos actions, vous avez acquis un droit sur tout ce nom. Je vois que le bâtiment du Coadjuteur ira bien, il a du courage; mais celui du Carcassonne vous tourmentera tout l'été : c'est une chose cruelle. Voici un abord un peu violent, c'est un bonjour et des compliments sur Avignon; il faut que cela passe. C'est un bonheur au moins de ne point voir de visages nouveaux.

L'abbé Bigorre est vraiment le meilleur ami et le plus aimable hôte qu'on puisse souhaiter ; le chevalier s'en accommode fort bien. Mlle de Méri trouve ici de la société; mais sa chambre nous fait mourir. Que faites-vous de Pauline? pourquoi ne la mèneriez-vous pas avec vous? Je l'ai dépeinte à Mme de la Fayette; elle ne croit pas que vous puissiez ne vous y point attacher : elle vous conseille d'observer la pente de son esprit, et de la conduire selon vos lumières; elle approuve extrêmement que vous causiez souvent avec elle, qu'elle travaille, qu'elle lise, qu'elle vous écoute, et qu'elle exerce son esprit et sa mémoire.

Mme de Lavardin est bien aise que ce pauvre Jarzé soit hors de danger; sa mère et sa femme sont ici, à demi consolées de ce qu'il ne vivra plus que dans son château avec elles, et avec ses amis en province et à Paris. Je ne crois pas qu'on fasse aucun siége après Philisbourg. En vérité, c'est assez, comme vous dites, avant dix-sept ans. Sanzei est à la guerre tout comme les autres. Adieu, ma très-aimable : ah! ne croyez pas que nous puissions cesser de vous regretter, ni jamais nous accoutumer à ne vous voir plus briller dans cette maison.

1080. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, le jour de la Toussaint,
à neuf heures du soir.

Philisbourg est pris, ma chère enfant; *votre fils se porte bien.* Je n'ai qu'à tourner cette phrase de tous côtés, car je ne veux point changer de discours. Vous apprendrez donc par ce billet que *votre enfant se porte bien, et que Philisbourg est pris.* Un courrier vient d'arriver chez M. de Villacerf, qui dit que celui de Monseigneur est arrivé à Fontainebleau pendant que le P. Gaillard prêchoit; on l'a interrompu, et on a remercié Dieu dans le moment d'un si heureux succès et d'une si belle conquête. On ne sait point de détail, sinon qu'il n'y a point eu d'assaut, et que M. du Plessis disoit vrai, quand il disoit que le gouverneur faisoit faire des chariots pour porter son équipage. Respirez donc, ma chère enfant; remerciez Dieu premièrement : il n'est point question d'un autre siége; jouissez du plaisir que votre fils ait vu celui de Philisbourg; c'est une date admirable, c'est la première campagne de Monsieur le Dauphin, ne seriez-vous point au désespoir qu'il fût seul de son âge qui n'eût point été à cette occasion, et que tous les autres fissent les entendus? Ah, mon Dieu! ne parlons point de cela, tout est à souhait. Mon cher Comte, c'est vous qu'il en faut remercier : je me réjouis de la joie que vous devez avoir; j'en fais mon compliment à notre Coadjuteur : voilà une grande peine dont vous êtes tous soulagés. Dormez donc, ma très-belle, mais dormez sur notre parole. Si vous êtes avide de désespoirs, comme nous le disions autrefois, cherchez-en d'autres, car Dieu vous a conservé votre cher enfant : nous en sommes transportés,

et je vous embrasse dans cette joie avec une tendresse dont je crois que vous ne doutez pas.

1081. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce mercredi 3e novembre.

Votre cœur doit être bien à son aise; vous ne recevrez plus de lettres qui ne vous assurent de la santé de votre cher enfant. Laissez-vous aller un peu à la douceur de n'être plus dans les transes et dans les justes frayeurs d'un péril qui est passé; songez au plaisir qu'aura votre fils de bien faire sa cour et d'avoir été à la première occasion où Monseigneur a commencé le personnage de conquérant: vous voyez mieux que moi tous les agréments de cette date. Il faut espérer que Monsieur le chevalier sera en état d'aller à la cour; c'est un de vos malheurs que le dérangement de sa santé. Cette souris de douleur qui lui court à une main, puis à l'autre, est aujourd'hui sur le genou, et l'a empêché d'aller dîner chez Dangeau, comme il le croyoit hier: cela est pitoyable; mais comme il n'y a rien de violent, s'il peut enfin aller à Versailles, c'est de lui, ma très-chère, que vous recevrez les bons et véritables services, soutenu de la présence du marquis, qui est un petit homme considérable, et qui a fait son devoir aussi bien que pas un dans cette campagne. Il est froid, il est hardi, il est appliqué; il s'amusa l'autre jour à pointer deux pièces de canon, comme s'il eût tiré au blanc à Livry.

A propos de Livry, pour vous faire voir qu'on est blessé partout, M. de Méli tira il y a quelques jours, comme il a accoutumé, dans notre forêt; son fusil lui creva dans la main, et la lui maltraita si terriblement qu'il a fallu lui couper le bras fort près du coude, tout

comme à Jarzé; il est ici près chez Mme Sanguin. J'ai cru qu'en faveur de Livry il falloit vous conter cette histoire. Celle du P. Gaillard est plus agréable : il prêchoit le jour de la Toussaint; M. de Louvois vint apprendre que Philisbourg étoit pris; le Roi fit signe, le P. Gaillard se tut; et après avoir dit tout haut la nouvelle, le Roi se jeta à genoux pour remercier Dieu; et puis le prédicateur reprit son discours avec tant de prospérité, que mêlant sur la fin Philisbourg, Monseigneur, le bonheur du Roi, et les grâces de Dieu sur sa personne et sur tous ses desseins, il fit de tout cela une si bonne sauce que tout le monde pleuroit. Le Roi et la cour l'ont loué et admiré; il a reçu mille compliments; enfin l'humilité d'un homme de son état a dû être pleinement contente. Je le suis fort de la réponse de M. de Vendôme pour Monsieur d'Aix; puisque ce gouverneur le veut bien, celui qui tient sa place doit le vouloir aussi. Mme de la Fayette me disoit encore avant-hier qu'elle fut charmée de la manière noble et indifférente dont M. de Grignan traita ce chapitre chez elle : vous voyez qu'il prenoit le bon parti, et que même il donna l'affaire à démêler à Monsieur d'Aix lui-même. Cette manière fort adroite fait qu'il ne doit pas présentement avoir l'ombre d'un chagrin. Vous me direz un peu des nouvelles de votre assemblée.

Vos Suzes me verront ici; ils aiment comme vous Mme de Lavardin. Le comte de Gramont veut à toute force M. de Gordes : Monsieur de Langres fait sur cela un fort bon personnage; il leur a livré son neveu : « Tenez, Monsieur, le voilà; faites-le assez sage pour comprendre qu'il sera trop heureux d'épouser Mademoiselle votre fille; je ne demande pas mieux : j'aime mon nom et ma maison; travaillez. » Sur cela, le comte et sa femme vont causer avec ce garçon, qui est à Chaillot dans une petite maison de M. de Vivonne; ils causent

avec lui ; mais il a souverainement deux choses, une grande défiance, et une grande incertitude, de sorte qu'il se jette à l'écart à tout moment. Ils continuent pourtant leur entreprise ; mais ils n'en viendront à bout que le jour qu'ils auront trouvé l'invention de lier le vent et de fixer le mercure. Il n'est pas si difficile d'arrêter la pauvre Mme de S..... Ah ! que je la plains à l'âge qu'elle a, avec dix enfants, d'être encore tourmentée des passions ! c'est sa destinée. Adieu, ma très-chère bonne, voilà bien de la conversation, car c'est ainsi qu'on peut appeler nos lettres ; si celle-ci vous ennuie, j'en suis fâchée, car je l'ai écrite de bon cœur, et *currente calamo.*

1082. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Six semaines après que j'eus écrit cette lettre (n° 1066, p 132), je reçus celle-ci de Mme de Sévigné.

A Paris, ce 3e novembre 1688.

J'ai été si occupée, mon cher cousin, à prendre Philisbourg, qu'en vérité je n'ai pas eu un moment pour vous écrire. Je m'étois fait une suspension de toutes choses, à tel point que j'étois comme ces gens dont l'application les empêche de reprendre leur haleine. Voilà donc qui est fait, Dieu merci ; je soupire comme M. de la Souche, je respire à mon aise. Et savez-vous pourquoi j'étois si attentive ? c'est que ce petit marmot de Grignan y étoit. Songez ce que c'est qu'un enfant de dix-sept ans, qui sort de dessous l'aile de sa mère, qui est encore dans les craintes qu'il ne soit enrhumé. Il faut que tout d'un coup elle le quitte pour l'envoyer à Philisbourg, et qu'avec une cruauté inouïe pour elle-même, elle parte avec son mari pour aller en Provence, et qu'elle s'éloigne ainsi des

nouvelles, dont on ne sauroit être trop proche ; et qu'enfin quinze jours durant, elle tourne le dos, et ne fasse pas un pas qui ne l'éloigne de son fils, et de tout ce qui peut lui en dire des nouvelles. Je m'effraye moi-même en vous écrivant ceci, et je suis assurée qu'aimant cette Comtesse comme vous l'aimez (car vous savez bien que vous l'aimez), vous serez touché de son état. Il est vrai que Dieu la console de ses peines, par le bonheur de savoir présentement son fils en bonne santé. Elle sera six jours plus longtemps en peine que nous; et voilà les peines de l'éloignement.

Voilà donc cette bonne place prise. Monseigneur y a fait des merveilles de fermeté, de capacité, de libéralité, de générosité et d'humanité : jetant l'argent avec choix, disant du bien, rendant de bons offices, demandant des récompenses, et écrivant des lettres au Roi qui faisoient l'admiration de la cour. Voilà une assez belle campagne, voilà tout le Palatinat, et quasi tout le Rhin à nous, voilà de bons quartiers d'hiver, voilà de quoi attendre en repos les résolutions de l'Empereur et du prince d'Orange. On croit celui-ci embarqué; mais le vent est si bon catholique, que jusques ici il n'a pu se mettre à la voile. On dit que M. de Schomberg est avec lui : c'est un grand malheur pour ce maréchal et pour nous. Les affaires de Rome vont toujours mal.

Mais qu'est-ce que j'ai ouï parler de deux mille francs de pension à M. de Bussy, et assurance d'une place qui lui conviendra? Pour moi je comprends que cela s'adresse à Monsieur votre fils, et en attendant que j'aie démêlé ce bruit, je vous en fais mes compliments, mon cher cousin, et à vous, ma nièce, et je me réjouis de ce commencement. Il n'avoit pas suivi Monseigneur ; ce bien lui est venu lorsqu'il y pensoit le moins.

Corbinelli est en Normandie avec le lieutenant civil. Je crois que vous savez que pour ôter toute inquiétude à

Mme de Montataire, le *chanoine* a pris la peine de se laisser mourir : vraiment cela est d'une honnêteté dont je ne la croyois pas capable, car elle m'avoit assuré, il n'y a pas longtemps, qu'elle savoit bien qu'elle ne gagneroit jamais rien contre la Montataire, mais qu'elle aimoit mieux se tourmenter à l'excès que de la laisser en repos. Je souhaite qu'elle n'ait pas porté ce sentiment-là en l'autre monde.

Vous savez les nouvelles des morts et des blessés de Philisbourg; mais je vous apprends les morts toutes simples de Mmes de Mesmes et de Château-Gonthier; et puis nous irons après les autres : j'y pense toujours, mon ami.

1083. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce vendredi 5e novembre.

Je pris hier une petite médecine à la mode de mes capucins; c'étoit pour purger ma santé : elle ne fit aussi que balayer grossièrement; c'est leur fantaisie ; je m'en porte en perfection. J'ai été un peu fâchée de ne vous point voir prendre possession de cette chambre dès le matin, me questionner, m'épiloguer, m'examiner, me gouverner, et me secourir à la moindre apparence de vapeur. Ah! ma chère enfant, que tout cela est doux et aimable! que j'ai soupiré tristement de ne plus recevoir ces marques si naturelles de votre amitié ! et ce café que vous prenez, et cette toilette qui arrive, et votre compagnie du matin, qui vous cherche et qui vous suit, et contre laquelle mon rideau me sert de cloison. En vérité, ma fille, on perd infiniment quand on vous perd : jamais personne n'a jeté des charmes dans l'amitié comme vous faites; je vous le dis toujours, vous gâtez le métier; tout est plat, tout est insipide quand on en a goûté. M. de

la Garde m'en avoit parlé autrefois de cette manière, et j'avois cru, dans certaines occasions, que vous me cachiez cruellement tous ces trésors; mais, ma chère enfant, vous me les avez découverts : je connois votre cœur tout parfait, tout plein de tendresse et d'amitié pour moi; c'est une consolation dans la fin de ma vie qui me rendroit heureuse, sans votre absence; mais, ma belle, ce fonds ne se dissipe point, et l'absence finira.

Monsieur le chevalier m'est venu voir : il s'en retourna avec cette douleur qui trotte justement sur le pied; c'est un grand chagrin pour lui et un grand malheur pour vous : à quoi ne vous seroit-il pas bon à Versailles, et pour votre fils, et pour vos affaires? Il ne faut point s'arrêter sur cet endroit : Dieu le veut; sans cette pensée, que feroit-on? Mlle de Méri voulut venir ici me garder; il lui prit une vapeur si terrible, qu'elle fut contrainte de s'enfuir : voilà comment notre pauvre hôtel est quelquefois un hôpital. L'abbé Bigorre est en vérité la consolation de tous les appartements. J'ai voulu vous dire tout ceci, en attendant vos lettres.

Le même jour, à cinq heures du soir.

Il fait un temps épouvantable. Vos lettres ne sont pas venues. Je suis dans la chambre de Monsieur le chevalier; je le garde, moi indigne. Il est au lit; il vous écrira pourtant, car son mal est au genou; il croit à tout moment en être quitte. Nous causions tantôt de votre fils; nous l'attendrons ici. Il ne lui paroît pas qu'il doive aller en Provence : ce seroit une dépense assez inutile; il vaut mieux qu'il profite cet hiver de sa belle campagne. Nous trouvions aussi que M. du Plessis, avec mille bonnes qualités, va être un peu pesant sur vos coffres et inutile au marquis; car il n'est guère question de gouverneur à la cour, et encore moins à l'armée. C'est demain, ma chère enfant, que votre cœur sera épanoui et

que vous apprendrez que *Philisbourg est pris, et que votre fils se porte bien*. On ne doute point ici que Manheim ne se soit rendu sans se faire prier et brûler par nos bombes. Dormez donc en repos, et commencez le plus tôt que vous pourrez à mettre en usage toutes vos bonnes intentions.

On dit que le prince d'Orange est embarqué, et qu'on a entendu tirer plusieurs coups de canon; mais il y a si longtemps qu'on dit la même chose, que je ne vous le donne pas encore pour assuré. M. de la Bazinière est mort de la gangrène à la jambe. Adieu, ma très-chère et très-aimable; plus on voit les sentiments de certaines gens, plus on est charmé des vôtres. Je ne parle pas de Bretagne : j'en suis contente; mais je vous conterai quelque jour une bagatelle d'ingratitude que j'ai contée au chevalier, et à laquelle je ne penserai plus, puisque je l'ai dite. Mme de Castries sort d'ici; elle vous fait cent mille compliments sur l'heureux succès de Philisbourg, et moi je vous embrasse de tout mon cœur.

1084. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce lundi 8e novembre.

C'est aujourd'hui que vous partez, ma chère Comtesse, nous vous suivons toujours pas à pas. Voilà un fort beau temps; la Durance ne doit pas être si terrible qu'elle l'est quelquefois. Il est vrai que c'est comme par dépit que vous vous éloignez encore de nous; à la fin, vous vous trouverez sur le bord de la mer. Ma fille, Dieu veut qu'il y ait dans la vie des temps difficiles à passer; il faut tâcher de réparer, par la soumission à ses volontés, la sensibilité trop grande que l'on a pour ce qui n'est

point lui. On ne sauroit être plus coupable que je le suis sur cela.

Monsieur le chevalier est bien mieux. Ce qui est cruel, c'est que le temps qui lui est bon est justement celui qui peut servir à détrôner le roi d'Angleterre; et ces jours passés il crioit et souffroit beaucoup, quand le vent et la tempête dissipoient la flotte du prince d'Orange. Il se trouve malheureux de ne pouvoir accorder l'intérêt de sa santé avec le bien de l'Europe; car la joie est universelle de la déroute de ce prince, dont la femme est une Tullie : ah! qu'elle passeroit bravement sur le corps de son père! Elle a donné procuration à son mari pour prendre possession du royaume d'Angleterre, dont elle dit qu'elle est héritière; et si son mari est tué, car son imagination n'est point délicate, elle la donne à M. de Schomberg pour en prendre la possession pour elle. Que dites-vous de ce héros, qui gâte si cruellement la fin d'une si belle vie? Il a vu couler à fond devant lui *l'Amiral*, qu'il devoit monter; et comme le prince et lui alloient les derniers, suivant la flotte qui étoit à la voile par un temps admirable, quand ils virent tout d'un coup la tempête effroyable, ils retournèrent au port, le prince avec son asthme et fort incommodé, et M. de Schomberg avec bien du chagrin. Il n'est rentré avec eux que vingt-six vaisseaux; tout le reste est dissipé vers la Norvége, vers Boulogne. M. d'Aumont a envoyé un courrier au Roi, lui dire qu'on avoit vu des vaisseaux à la merci des vents, et quelques marques de débris et de naufrage. Il y a eu une flûte périe devant les yeux du prince d'Orange, dans laquelle étoient neuf cents hommes. Enfin la main de Dieu s'est visiblement appesantie sur cette flotte : il en pourra revenir beaucoup, mais de longtemps ils ne seront en état de faire du mal, et il est certain que la déroute a été grande, et dans le moment qu'on l'espéroit le moins; cela a toujours l'air d'un miracle et d'un coup du ciel. Je

ne devrois point vous parler de cette grande nouvelle, les gazettes en sont pleines; mais comme nous le sommes aussi, et qu'on ne parle d'autre chose, cela se trouve naturellement au bout de la plume. Voulez-vous encore un petit mot des blessures qui arrivent ailleurs qu'au siége de Philisbourg? c'est du chevalier de Longueville. La ville étoit prise; Monseigneur venoit voir passer la garnison; ce petit chevalier monte sur le revers de la tranchée pour regarder je ne sais quoi; un soldat veut tirer une bécassine, et tire ce petit garçon; il en est mort le lendemain: voilà une mort aussi bizarre que sa naissance. Je vous ai mandé que Méli, capitaine de Livry, ayant voulu tirer un fusil chargé depuis longtemps, le fusil lui creva dans la main, et qu'on a été obligé de lui couper le bras, comme à Jarzé : il en est mort enfin ici près chez Mme Sanguin. Voilà une nouvelle pour le marquis, malgré le peu d'intérêt qu'il prend aujourd'hui à notre pauvre Livry : j'avoue que tous les souvenirs que vous en conservez flattent l'attachement que j'ai eu pour cet aimable séjour, et le regret que j'ai de ne l'avoir plus. M. de la Bazinière est mort de la gangrène à la jambe, mais comme un Mars; il a bientôt suivi sa fille, dont il se plaignoit encore depuis qu'elle fut morte.

Je souhaite fort d'apprendre comment vous vous trouvez de vous être encore éloignée de moi. Vous ne devez pas regretter Grignan dans l'état où vous l'avez laissé. J'ai foi à l'envie qu'a le Coadjuteur d'achever son bâtiment; mais j'en ai encore plus à la longueur infinie de celui de Monsieur de Carcassonne : vous souffrez tout cela avec une patience admirable; on parleroit un an sur ce chapitre. J'ai écrit à M. de la Garde pour le bien remercier de la tendre et solide amitié qu'il a pour vous; je ne crains pas qu'il change : on ne sort point de vos mains, ni de celles de Pauline, pour laquelle il me paroît avoir une véritable inclination. Je vous ai mandé

que le café est tout à fait mal à notre cour; mais par la même raison, il pourra revenir en grâce. Pour moi, qui suis bête de compagnie, vous voyez bien que je n'y songe plus ; j'aurois cependant tort de m'en plaindre, jamais il ne m'en a donné aucun sujet. Ne soyez point en peine de ma santé, elle est très-bonne ; ne me plaignez que de n'avoir point ma chère fille, qui me fait une si aimable et si charmante occupation, et sans laquelle ma vie est toute creuse. Faites un compliment pour moi à Monsieur d'Aix, pour voir comme il se souviendra de moi. Je crois que M. de Vendôme ayant réglé l'affaire, vous devez ne plus rien disputer et vivre en paix, et jouir de sa bonne et vive conversation : toute autre conduite est pour le divertissement des Provençaux, et ne vous est bonne ni à la cour, ni dans la province. Mme de la Fayette trouve que M. de Grignan faisoit fort bien de traiter cette affaire avec la noble indifférence qui lui parut chez elle : cela fait qu'il n'a rien perdu. Elle le conjure, et Monsieur d'Aix aussi, et vous, ma belle, de vivre en ce pays-là en gens de la cour qui se sont vus, et qui se reverront à Versailles. Bien des amitiés à ce cher Comte et à notre Coadjuteur ; et si vous voulez embrasser Pauline pour moi, vous lui ferez un grand plaisir, car je suis assurée qu'elle vous adore : c'est la manière de vous aimer.

1085. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce mercredi 10e novembre.

Les souvenirs que vous avez de notre petite abbaye me vont droit au cœur : il me semble que la tendresse que vous avez pour elle est une branche de celle que vous avez pour moi. Il est vrai que le chevalier nous fit un grand affront pour la dernière fois : malgré tout ce

qu'il avoit signé sur ce joli séjour, il n'y avoit qu'une apparence d'honnêteté entre eux ; car dans le fond, il ne l'aimoit point ; et le serein de son côté ne le ménageoit guère : ainsi nous avions toujours ce sujet de le quereller ; mais, hélas ! ma chère enfant, cela n'est que trop fini pour jamais !

Je crois que la santé du chevalier lui permettra d'aller à Versailles ; ce sera un grand bonheur pour vous, et pour le marquis, qui y reviendra incessamment. Dormez donc, ma chère enfant, car vous ne devez plus vous inquiéter : tout est à souhait, et pour la sûreté, et pour la réputation naissante du marquis. Le chevalier vous aura fait part de tout le bien que M. de Montégut lui en mande. Voilà ce que vous souhaitiez : il est, avant dix-sept ans, un vieux mousquetaire, et un volontaire qui a vu un fort beau siége, et capitaine de chevau-légers ; mais je trouve plaisant que c'est vous qui avez fait cette compagnie : sans vous, elle eût été épouvantable. Vous êtes donc bonne à toute sorte de choses ; vous ne vous renfermez pas à la parfaite capacité d'un procès.

Le pauvre Saint-Aubin est dans un desséchement qui le menace d'une fin prochaine : je fus hier chez lui une partie du jour, avec Mlle de Grignan ; et je m'en vais après dîner à Brevannes, faire la Saint-Martin ; il fait le plus beau temps du monde : Mme de Coulanges m'y souhaite, il y a six semaines ; mais j'avois Philisbourg à prendre. Présentement j'y serai quelques jours ; j'y recevrai vos lettres, et vous écrirai ; je marcherai un peu : c'est en faisant de l'exercice que je reposerai mon corps et mon esprit de tout ce que j'ai souffert, et pour vous, et pour votre enfant. Je me porte parfaitement bien : je me suis purgée, et le lendemain je donnai encore une dernière façon pour vous plaire. Je voudrois être assurée que vous fussiez aussi bien que moi, et que l'air de Pro-

vence ne vous dévorât point. Mandez-moi sincèrement votre état, et si avec tant d'inquiétudes et de mauvaises nuits, vous n'êtes pas fort emmaigrie. Mme de la Fayette vous prie d'aimer Pauline; elle voit fort bien, dit-elle, que cette enfant est jolie, et veut, comme Mme de Lavardin, que vous ne refusiez point un bon parti; elles vous embrassent toutes deux. Le marquis de Jarzé se porte bien; je le condamne à quitter la guerre, et à vivre doucement chez lui : qu'est-ce qu'un homme avec un bras gauche qui tient la bride du cheval, sans avoir rien de l'autre côté pour se défendre? Je ne réponds point à tout ce que vous dites sur l'écriture : croyez-vous que je prenne moins de plaisir que vous à notre conversation? Je me repose des autres lettres quand je vous écris. Je conjure M. de Grignan d'être toujours dans les bons sentiments où il est, et Monsieur le Coadjuteur d'achever son bâtiment : il me disoit ici que rien n'étoit d'un meilleur air pour la maison que de bâtir pendant le procès. Je n'en convenois pas; mais ce qui seroit sans difficulté d'un mauvais air, c'est la honte qu'il y auroit à ne pas achever ce qui est commencé.

1086. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE GRIGNAN, ET DE MADAME DE COULANGES AU COMTE DE GRIGNAN.

A Brevannes, ce jeudi au soir, 11e novembre.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

J'arrivai hier au soir ici, ma chère belle : voilà le vrai temps de commencer la campagne; mais il vaut mieux profiter de ce petit moment, où j'ai le plaisir de faire de l'exercice, après un an de résidence, que point du tout. Je ne me repens pas même d'être demeurée si longtemps à Paris : j'avois Philisbourg à prendre, et à

tirer notre enfant de ce siége; c'étoit assez d'affaires. Présentement que je n'ai plus qu'à remercier Dieu, et de sa santé, et de votre repos, je viens faire mes actions de grâces dans ce joli pays; j'y passerai quelques jours. Je crois que je portois malheur au chevalier, à force de lui souhaiter une bonne santé; car dès que j'ai eu le dos tourné, il a eu la force d'aller dîner chez l'abbé Têtu: j'en ai une véritable joie : je sais combien il souhaite d'aller à Versailles, et en voilà le chemin. Mme de Coulanges est encore plus aimable ici qu'à Paris : c'est une vraie femme de campagne; je ne sais où elle a pris ce goût, il est naturel en elle : *Fais ce que voudras* est la devise d'ici; et il se trouve qu'on veut se promener beaucoup; car il fait fort beau : on lit, on est seule, on prie Dieu, on se retrouve, on fait bonne chère; je n'y suis que depuis vingt-quatre heures, mais on juge sur un échantillon.

J'attends demain une de vos lettres; ce n'est pas encore celle que je desire par-dessus les autres, qui est la réponse à la prise de Philisbourg : je souhaite de voir votre cœur dilaté, et dans une paix dont il a été éloigné depuis deux mois. Vous êtes aujourd'hui à Lambesc, ma chère Comtesse : que tout cet extrême éloignement renouvelle la séparation! Si vous aviez été tantôt romanesquement derrière une palissade, votre modestie auroit été bien embarrassée de tout ce que Mme de Coulanges et moi nous disions de vous; car je n'en saurois faire les honneurs. Adieu, ma très-belle et très-aimable : c'est une chose douloureuse que d'être si loin de sa chère fille. Je m'en vais acheter ce livre de M. le Tourneux des *Règles de la vie chrétienne;* il fait un grand bruit; j'y trouverai peut-être la grâce d'être plus soumise que je ne le suis aux ordres de la Providence.

DE MADAME DE COULANGES.

Madame de Sévigné est une marâtre, Madame : elle n'a point été jusqu'à Philisbourg avec Monsieur votre fils; elle s'est contentée de coucher à la poste pour se trouver à l'arrivée des courriers. Je suis ravie de la véritable distinction qu'a eue ce joli *maillot* que j'ai vu à Grignan; il s'en porte à merveilles, et j'en ai une joie qui n'est pas tout à fait sur votre compte; car j'aime et estime les bonnes et solides qualités. M. de Montgivraut m'a mandé qu'il vous avoit trouvée belle comme le jour : j'ai peur que vous ne soyez pas si sensible à ce que je vous dis là, qu'à la gloire de Monsieur votre fils; cela est quelquefois bien joli d'être mère; mais ce n'est qu'à la fin des siéges. N'oubliez point que je vous honore beaucoup, Madame, je vous en supplie.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Voilà une jolie femme, et qui ne se peut taire de ce *maillot*, ni de sa mère; mais c'est une mode que de vous louer. Adieu, ma très-aimable.

DE MADAME DE COULANGES AU COMTE DE GRIGNAN.

Ne prendriez-vous point aussi quelque intérêt à M. le marquis de Grignan, Monsieur? En cas que cela soit ainsi, permettez-moi de vous dire la joie que j'ai de son bonheur et de sa gloire : il n'y auroit pas moyen de se réjouir de l'un sans l'autre.

1087. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Huit jours après que j'eus reçu cette lettre (n° 1082, p. 163), j'y fis cette réponse.

A Chaseu, ce 14e novembre 1688.

Je savois si bien votre occupation à Philisbourg, Madame, que je ne vous ai point écrit depuis l'ouverture de la tranchée. Je comprends bien vos craintes pour le marmot Grignan, et votre douleur pour l'absence de sa mère. Monsieur d'Autun m'a dit que vous lui aviez écrit depuis quelques jours, et qu'il n'avoit pas trouvé dans votre lettre cette gaieté qui les rend d'ordinaire si agréables. Je lui dis que vos alarmes pour le petit de Grignan, et votre chagrin pour le départ de la belle Comtesse, ne vous laissoit tout au plus que de la raison, mais une raison sans grâces et sans ornements, et qui ressembloit à ces beautés malades en qui l'on reconnoissoit encore quelques beaux traits. Je suis entré dans tous les chagrins et dans toutes les inquiétudes qu'a eues la belle Provençale sur votre sujet, et sur celui de son fils; mais enfin la voilà délivrée d'une partie de ses maux ; avec un peu de patience, elle sortira de l'autre.

J'ai bonne opinion du roi d'Angleterre : il est au moins aussi brave que le prince d'Orange, et jusques ici il n'a pas été si malheureux que lui.

Au reste, ma chère cousine, la fortune s'est un peu raccommodée avec moi, ou pour parler plus chrétiennement, Dieu a touché le cœur du Roi sur mon sujet. Je lui écrivis il y a six semaines, et l'heureux succès qu'a eu cette lettre mérite bien que je vous en envoie la copie. Il dit au duc de Noailles qui la lui présenta au sortir de son prie-Dieu : « Gardez-la-moi pour ce soir. » Vous jugez bien, ma chère cousine, où il la lut. Mais enfin

quatre jours après il donna deux mille francs de pension au marquis de Bussy, avec promesse de la première place vacante qui lui conviendroit, et il donna à l'abbé de Bussy un prieuré de deux mille livres de rente.

Mme de Longueval, comme vous dites, vient de délivrer Mme de Montataire de beaucoup de peines, car Mme de Bussy, qui est son héritière, ne fatiguera pas sa fille par la chicane. Nous savons toutes les morts et tous les blessés à Philisbourg, mais nous ne savions pas celle de Mme de Mesmes ni de Mme de Château-Gonthier. Je ne m'en soucie non plus qu'elles se soucieroient de la mienne si elles m'avoient survécu. Je sais bien que nous irons après elles, ma chère cousine : j'y songe comme vous, mais je n'en suis pas plus triste.

1088. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Brevannes, ce lundi 15e novembre.

Je commence cette lettre à Brevannes, et je la finirai à Paris, où je vais dîner avec Mme de Coulanges. Elle va voir Mme de Bagnols; et moi, ma chère bonne, le pauvre Saint-Aubin, qui est dans un desséchement dont il ne reviendra pas. Nous retournerons ce soir encore pour trois ou quatre jours; et cela s'appellera enterrer la synagogue, avec le premier président de la cour des aides (qui a une belle maison ici près), comme nous faisions autrefois à Livry. Je verrai M. le chevalier de Grignan; j'apprendrai de lui toutes sortes de nouvelles; il me donnera de vos lettres, nous n'en eûmes point jeudi; et après avoir su comme il se porte, je reviendrai finir cette petite campagne. Je compte, ma chère fille, que vous êtes à Lambesc de jeudi, jour de saint Martin : vendredi M. de Grignan a fait sa harangue, je vous la

demande ; Monsieur d'Aix aura pris son fauteuil. Je me trouve toujours avec vous, en quelque lieu que je sois; mais parce que je ne suis pas philosophe comme Descartes, je ne laisse pas de sentir que tout se passe dans mon imagination, et que vous êtes absente. Ne seriez-vous point de cet avis, quoique disciple de ce grand homme?

A Paris, à cinq heures du soir.

Je ne suis point retournée à Brevannes avec Mme de Coulanges, ma chère Comtesse, parce que j'ai trouvé mon pauvre Saint-Aubin trop près du grand voyage de l'éternité. Voilà donc les miens finis, pour vaquer à ce que je dois à quelqu'un que j'ai toujours aimé, et qui a été touché de me voir, tout autant qu'on peut l'être au faubourg Saint-Jacques. Il m'a tenu longtemps la main, en me disant des choses saintes et tendres; j'étois toute en larmes. C'est une occasion à ne pas perdre, que de voir mourir un homme avec une paix et une tranquillité toute chrétienne, un détachement, une charité, un desir d'être dans le ciel pour n'être plus séparé de Dieu, un saint tremblement de ses jugements, mais une confiance toute fondée sur les mérites infinis de Jésus-Christ : tout cela est divin. C'est là qu'il faut apprendre à mourir tout au moins, quand on n'a pas été assez heureuse pour y vivre.

Je suis revenue ici, j'ai fait mes excuses à Mme de Coulanges, qui ne les pouvoit avaler. Monsieur le chevalier partit hier pour Versailles; il m'a envoyé ce matin deux de vos lettres à Brevannes. Je suis assurée qu'il y en a une où vous me parlez de la joie que vous donne la prise de Philisbourg; mais, ma très-chère, ne soyez pas moins contente de la prise de Manheim, où notre enfant a couru beaucoup plus de risque; et soyez parfaitement aise qu'il ait eu une légère contusion à la

cuisse, après laquelle il m'écrit la lettre que voilà : vous y verrez qu'il est fort heureux d'en être quitte à si bon marché. Monseigneur a mandé cette contusion au Roi, et Dangeau l'a mandée au chevalier, pour s'en réjouir avec lui. Le chevalier alla dans le moment à Versailles; je suis persuadée qu'il reviendra ce soir et qu'il vous mandera comme il aura fait sa cour : n'ayez donc plus d'inquiétude de votre enfant; car vous voyez clairement qu'il se porte fort bien, et qu'il est fort heureux. Il faut encore mettre cette contusion dans le nombre de tout ce qui lui arrive de bon et d'avantageux pour sa fortune avant dix-sept ans, car il ne les aura qu'après-demain. Ainsi, ma très-chère, remerciez Dieu sur ma parole, et vous aussi, mon cher Comte : vous en avez sujet l'un et l'autre. Mme de Montchevreuil, qui a perdu son fils, et Mme de Nesle, qui perdra son mari, doivent bien vous porter envie. Voilà l'abbé Bigorre, qui dit que le marquis de Nesle est mort : il vous fait ses compliments, aussi bien que Corbinelli, sur la contusion de votre enfant; la circonstance d'être à la cuisse est bien considérable. Adieu, mon aimable bonne : me voilà toute replantée à Paris, après quatre jours de campagne, où le beau temps et l'exercice me faisoient un bien admirable; mais Dieu n'a pas voulu que j'aie eu plus longtemps ce léger plaisir.

1089. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME ET A MONSIEUR DE GRIGNAN.

A Paris, ce mercredi 17e novembre.

C'est donc aujourd'hui, ma chère enfant, que notre marquis a dix-sept ans. Il faut ajouter à tout ce qui compose le commencement de sa vie, une fort bonne petite contusion, qui lui fait, je vous assure, bien de l'honneur, par la manière toute froide et toute reposée

dont il l'a reçue. Monsieur le chevalier vous mandera comme M. de Sainte-Maure le conta au Roi : il est accablé de compliments à Versailles, et moi ici. Mme de Lavardin me pria d'aller hier la trouver chez Mme de la Fayette : elle vouloit s'en réjouir avec moi ; Mme de la Fayette m'avoit priée de la même chose. Elle me dit d'abord gaiement : « Eh bien ! qu'est-ce que Mme de Grignan trouvera à épiloguer là-dessus ? Dites-lui qu'elle doit être ravie; que ce seroit une chose à acheter, si elle étoit à prix ; et qu'en un mot elle est trop heureuse. » Je promis de vous mander tout cela, et je vous le mande avec plaisir. Recevez donc aussi toutes les amitiés sincères de Mme de Lavardin, tous les compliments de Mme de Coulanges, de la duchesse du Lude, des *Divines*, de la duchesse de Villeroi et du P. Morel, que je vis ensuite, parce que j'allai chez le pauvre Saint-Aubin. Ma chère enfant, les saints desirs de la mort le pressent tellement, qu'il en a précipité tous les sacrements. Monsieur de Saint-Jacques ne voulut pas hier lui donner l'extrême-onction, et ce fut une douleur pour lui ; car il ne souhaite que l'éternité, il ne respire plus que d'être uni à Dieu ; sa paix, sa résignation, sa douceur, son détachement, sont au delà de tout ce que l'on voit : aussi ne sont-ce pas des sentiments humains. Le secours qu'il a de son curé et du P. Morel, qui sont ses directeurs, ses amis, ses gardes et ses médecins, n'est pas une chose ordinaire, c'est un avant-goût de la félicité. Du Chesne est son médecin : c'est un homme admirable ; point de tourment, point de remèdes : « Monsieur, tâchez de vous humecter, et prenez patience. » Une chambre sans bruit, sans trouble, sans aucune mauvaise odeur : point de fièvre, qu'intérieure et imperceptible ; une tête libre, un grand silence, à cause de la fluxion qui est sur la poitrine, de bons et solides discours, point de bagatelles : enfin c'est ce qu'on n'a

jamais vu. Ce pauvre malade se trouve indigne de mourir à la même place où est morte Mme de Longueville. Je contai tout cela à Tréville, qui étoit chez Mme de la Fayette ; il me répondit : « Voilà comme l'on meurt en ce quartier-là. » Du Chesne ne croit point que cela finisse sitôt. Mon Dieu, ma fille, que vous seriez touchée de ce saint spectacle ! je ne dis pas d'affliction, mais de consolation et d'envie. Il m'a dit beaucoup d'amitiés, et à vous, sur ce petit marquis ; mais tout cela n'est qu'un moment, et l'on revient toujours à Jésus-Christ et à sa miséricorde, car il n'est question de nulle autre chose. Encore ne faut-il pas vous accabler de ce triste récit. Je veux vous remercier, mais bien sérieusement, d'avoir pris un détour pour éviter ces petits ruisseaux qui étoient devenus rivières ; faites toujours ainsi, ma fille, ne vous fiez point à l'incertitude d'une entreprise où il n'y a plus de remède dès qu'on a fait le premier pas dans l'eau. Songez à M. de la Vergne, et à moi, si vous voulez ; mais enfin promettez-moi de prendre toujours le plus long et le plus sûr : il n'y a nulle comparaison entre s'ennuyer et se noyer. N'étoit-ce pas Pauline qui étoit avec vous dans cette litière ? eh bien ! son petit nez vous déplaisoit-il ? Vous me coupez bien court quelquefois sur des détails que j'aimerois à savoir : vous croyez que je vous en écrirai moins ; point du tout, ma très-chère, je ne me règle point sur vous. Votre frère est à la noce de Mlle de la Coste à Saint-Brieuc ; M. de Chaulnes y étoit ; sans ce gouverneur, le marié s'en seroit enfui. Il me semble que j'ai bien des excuses à vous faire du siége de Manheim : on m'assuroit si fort que ce ne seroit rien, que j'espérois de vous le faire passer insensiblement ; mais, ma fille, c'en est fait, et si vous aviez souhaité, vous n'auriez pas pu desirer autre chose. Tâchez donc de dormir tout de bon, je vous réponds du reste. La fable du lièvre est telle-

ment faite pour votre état qu'il semble que ce soit vous qui la fassiez :

> Jamais un plaisir pur, toujours assauts divers, etc.

Vous y pourriez ajouter encore :

> Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle :
> Eh ! la peur se corrige-t-elle ?

Mais vous ne pourriez pas dire :

> Je crois même qu'en bonne foi
> Les hommes ont peur comme moi ;

car je trouve que les hommes n'ont point de peur.

C'est une heureuse vieillesse que celle de Monsieur l'Archevêque : je suis bien honorée de son souvenir. J'attaquerai un de ces jours le Coadjuteur ; je lui rappellerai le bon ménage que nous faisions à Paris ; je suis ravie qu'il vous aime, et plus pour lui que pour vous ; car ce ne seroit pas bon signe pour son esprit et pour sa raison, que de vous être contraire. J'aime Pauline : vous me la représentez avec une jolie jeunesse et un bon naturel ; je la vois courir partout, et apprendre à tout le monde la prise de Philisbourg ; je la vois et je l'embrasse. Aimez, aimez votre fille, c'est la plus raisonnable et la plus jolie chose du monde ; mais aimez aussi toujours votre chère maman, qui est plus à vous qu'à elle-même.

M. Bailly vient de sortir : il vous fait cent mille bredouillements, mais de si bon cœur que vous devez lui en être obligée.

Mon très-cher Comte, encore faut-il vous dire un mot de ce petit garçon. C'est votre ouvrage que cette campagne ; vous avez grand sujet d'être content : tout contribue à vous persuader que vous avez fort bien fait.

Je sens votre joie et la mienne ; ce n'est point pour vous flatter, mais tout le monde dit du bien de votre fils : on vante son application, son sens froid, sa hardiesse, et quasi sa témérité.

1090. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce 19e novembre.

Je veux suivre l'histoire sainte et tragique du pauvre Saint-Aubin. Mercredi dernier, aussitôt que je vous eus écrit, on me vint dire qu'il étoit fort mal, qu'il avoit reçu l'extrême-onction ; j'y courus avec M. de Coulanges ; je le trouvai fort mal, mais si plein d'esprit et de raison, et si peu de fièvre extérieure, que je ne pouvois comprendre qu'il allât mourir : il avoit même une facilité à cracher qui donnoit de l'espérance à ceux qui ne savent pas que c'est une marque de la corruption entière de toute la masse du sang, qui fait une génération perpétuelle, et qui fait enfin mourir. Je trouvai cette amitié, cette douceur, cette reconnoissance en ce pauvre malade, et par-dessus tout ce regard continuel à Dieu, et cette unique et adorable prière à Jésus-Christ, de lui demander miséricorde par son sang précieux, sans autre verbiage. Je trouvai les deux hommes admirables qui ne le quittent plus. On dit le *Miserere ;* ce fut une attention marquée par ses gestes et par ses yeux ; il avoit répondu à l'Extrême-Onction, et en avoit demandé la paraphrase à Monsieur de Saint-Jacques ; enfin, à neuf heures du soir, il me chassa, et me dit en propres paroles adieu. Le P. Morel y demeura, et j'ai su qu'à minuit il eut une horrible vapeur à la tête : la machine se démontoit ; il vomit ensuite toujours, comme si c'eût été un soulagement : il eut une grande sueur, comme une crise, ensuite un doux sommeil, qui ne fut inter-

rompu que par le P. Morel, qui le tenant embrassé (et lui, répondant toujours avec connoissance et dans l'amour de Dieu), reçut enfin son dernier soupir, et passa le reste de la nuit à le pleurer saintement, et à prier Dieu pour lui : les cris de cette petite femme suffoqués et aplatis par le P. Morel, afin qu'il n'y eût rien que de chrétien dans cette sainte maison. J'y fus le lendemain, qui étoit hier : il n'étoit point du tout changé, il ne me fit nulle horreur, ni à tous ceux qui le virent : c'est un prédestiné ; on respecte la grâce de Dieu, dont il a été comblé. On lut son testament : rien de plus sage, rien de mieux écrit. Il fait excuse d'avoir mis son bien à fonds perdu, fondé sur le besoin de la subsistance ; il dit qu'il a succombé à la tentation de donner onze mille francs pour achever de vivre et de mourir dans la céleste société des carmélites. Il dit qu'il a reçu mille écus de sa femme, que je lui avois donnés pour les services qu'elle m'avoit rendus pendant vingt ans ; il en dit du bien, de ses soins et de son assiduité. Il prie M. de Coulanges d'avoir soin d'elle, et de faire vendre ses meubles pour payer quelques petites dettes. Il me loue fort ; et par mon cœur, dont il dit des merveilles, et par notre ancienne amitié, il me prie d'en avoir soin ; il parle de lui et de sa sépulture avec une humilité véritablement chrétienne, qui plaît et qui touche infiniment. Le matin, nous avons été à son service à Saint-Jacques, sans aucune cérémonie. Il y avoit beaucoup de gens touchés de son mérite et de sa vertu : la maréchale Foucault, Mme Foucquet, M. et Mme d'Aguesseau, Mme de la Houssaie, Mme le Bossu, Mlle de Grignan, Bréauté et plusieurs autres. De là nous avons été aux Carmélites, où il est enterré à la première chapelle du côté du chœur, en entrant à main droite. Le clergé l'a reçu du clergé de Saint-Jacques. Cette cérémonie est triste : toutes ces saintes filles sont en haut avec des cierges,

qui chantent le *Libera*; et puis enfin on le jette dans cette fosse profonde, où on l'entend descendre, et le voilà pour jamais. Il n'y a plus de temps pour lui, il jouit de l'éternité ; enfin il n'est plus sur terre. De vous dire que tout cela se passe sans larmes, il n'est pas possible; mais ce sont des larmes douces, dont la source n'est point amère, ce sont des larmes de consolation et d'envie. Nous avons vu la mère du Saint-Sacrement : après avoir été la nièce du bon Saint-Aubin, je suis devenue la mère de Mme de Grignan; cette dernière qualité nous a tellement porté bonheur, que Coulanges, qui nous écoutoit, disoit : « Ah ! que voilà qui va bien ! ah ! que la balle est bien en l'air ! » Cette personne est d'une conversation charmante : que n'a-t-elle point dit sur la parfaite estime qu'elle a pour vous, sur votre procès, sur votre capacité, sur votre cœur, sur l'amitié que vous avez pour moi, sur le soin qu'elle croit devoir prendre de ma santé en votre absence, sur votre courage d'avoir quitté votre fils au milieu des périls où il alloit s'exposer, sur sa contusion, sur la bonne réputation naissante de cet enfant, sur les remerciements qu'elles ont faits à Dieu de l'avoir conservé ! Elle m'a mêlée encore dans tout cela ; enfin, que vous dirai-je, ma chère enfant ? Je ne finirois point ; il n'y a que les habitants du ciel qui soient au-dessus de ces saintes personnes.

Je trouvai hier au soir Monsieur le chevalier revenu de Versailles en bonne santé ; j'en fus ravie. Quand il est ici, j'en profite par la douceur de sa société ; quand il est là, j'en suis ravie encore, parce qu'il y est parfaitement bon pour toute sa famille. Il m'a dit que la contusion du marquis avoit fait une nouvelle de Versailles, et le plus agréablement du monde. Il a reçu les compliments de Mme de Maintenon, à qui Monseigneur mandoit la contusion : toute la cour a pris part à ce bonheur;

j'en ai eu ici tous mes billets remplis ; et ce qui achève tout, c'est que Monsieur le Dauphin est en chemin, et le marquis aussi. Si après cela, ma fille, vous ne dormez, je ne sais pas, en vérité, ce qu'il vous faut. Il ne me dit tout le soir que de bonnes nouvelles ; mais il m'est défendu de vous en rien écrire, sinon que je prends part aux bontés de la Providence, qui vient précisément à votre secours dans le temps que vous étiez sur le point de vous pendre, et que j'y consentois quasi. Adieu, ma très-chère. Monsieur le chevalier est là-bas, je suis ici, comme à la campagne ; nous nous reverrons ce soir. Mme de Brancas vient de me quitter ; elle vous fait toutes sortes de compliments. Il y aura bientôt une grande nouvelle d'Angleterre, mais elle n'est pas venue.

1091. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce lundi 22e novembre.

Je ne vous dis rien de ma santé, elle est parfaite ; nous avons fait des visites tout le jour, Monsieur le chevalier et moi : chez Mme Ollier, Mme Cornuel, Mme de Frontenac, Mme de Maisons, M. du Bois, qui a un petit bobo à la jambe ; et je disois chez les *Divines* que si j'approchois autant de la jeunesse que je m'en éloigne, j'attribuerois à cette agréable route la cessation de mille petites incommodités que j'avois autrefois, et dont je ne me sens plus du tout : tenez-vous-en là, mon enfant ; et puisque vous m'aimez, ne soyez point ingrate envers Dieu, qui vous conserve votre pauvre maman d'une manière qui semble n'être faite que pour moi. Je ne songe plus à cette médecine ; elle m'a fait du bien, puisqu'elle ne m'a point fait de mal. Je mangerai du riz, par reconnoissance du plaisir qu'il me fait de conserver vos belles

joues, et votre santé qui m'est si précieuse. Ah! qu'il faut qu'après tant de maux passés, vous soyez d'un admirable tempérament! A quoi ne résistez-vous point? peines d'esprit, peines corporelles, inquiétudes cruelles, troubles dans le sang, transes, émotions, tout y entre, sans compter les fondrières que vous rencontrez sans doute en votre chemin au delà de ce que vous pensiez: vous résistez à tout cela, ma chère fille, je vous admire et crois qu'il y a du prodige au courage que Dieu vous a donné. Cependant vous avez un petit garçon qui n'est plus ce petit *maillot* de Mme de Coulanges: c'est un joli garçon, qui a de la valeur, qui est distingué entre ceux de son âge. M. de Beauvilliers en mande des merveilles au chevalier ; et sur ce qu'il dit il n'y a rien à rabattre; ce petit homme n'est que trop plein de bonne volonté : nous sommes surpris comme ce silence et cette timidité ont fait place à d'autres qualités. Un si heureux commencement mérite qu'on le soutienne; mais je pense que ce n'est pas à vous que ce discours doit s'adresser, et qu'on ne peut rien ajouter à vos sentiments sur ce sujet.

Vous avez vu que je n'ai pas été longtemps à Brevannes : je vous ai dit la triste scène qui m'en a fait revenir. Le temps est affreux et pluvieux ; jamais il n'y eut une si vilaine automne. Vraiment nous ne craignons point les cousins, nous craignons de nous noyer. Votre soleil est bien différent de celui-ci.

J'aime Pauline, je la trouve jolie, je crois qu'elle vous plaît fort ; il me paroît qu'elle vous adore. Ah! quelle aimable maman elle est obligée d'aimer ! Je dis d'elle comme vous disiez de la princesse de Conti : c'est une jolie chose d'être obligée à ce devoir. Faites-lui apprendre l'italien ; vous avez à Aix Monsieur le Prieur, qui sera ravi d'être son maître.

Je vois que la harangue de Monsieur le Comte a été

fort bien tournée. Nous soupâmes samedi, Monsieur le chevalier et moi, chez M. de Lamoignon, qui nous dit celle qu'il fait aujourd'hui aux avocats et aux procureurs : elle est fort belle ; il vous fait mille compliments sur cette contusion. Faites bien toutes mes amitiés à vos Grignans, et un compliment, si vous voulez, à Monsieur d'Aix. Que vous êtes heureuse de n'être point sur tout cela comme autrefois ! vous avez vu en ce pays le prix qu'il y faut donner. Si vous n'êtes point mal avec Monsieur d'Aix, sa conversation est vive et agréable ; comme il est content, j'espère que vous serez en paix.

Voici une petite nouvelle qui ne vaut pas la peine d'en parler : c'est que Frankendal s'est rendu le 18[e] de ce mois ; il n'a voulu voir que le canon, il n'y a eu personne de tué ni de blessé. Monseigneur est parti et sera à Versailles d'aujourd'hui en huit jours, 29[e] du mois, et votre enfant aussi. Vous avez de ses lettres : oh ! soyez donc contente pour cette fois, et remerciez Dieu de tant d'agréments dans ce commencement.

On ne parle ici que de la rupture entière de la table de M. de la Rochefoucauld : c'est un grand événement à Versailles. Il a dit au Roi qu'il en étoit ruiné, et qu'il ne vouloit point tomber dans des injustices ; et non-seulement sa table est disparue, mais une certaine chambre où les courtisans s'assembloient, parce qu'il ne veut pas les faire souvenir, ni lui non plus, de cet aimable corbillard qui s'en alloit tous les jours faire si bonne chère. Il a retranché quarante-deux de ses domestiques. Voilà sans doute un be exemple.

Adieu, ma très-chère et très-aimable : si vous ne dormez et si vous n'êtes en repos sur la guerre, je ne sais pas ce qu'il vous faut. Je fis deviner à la mère prieure votre occupation présente après celle du procès ; elle se rendit : « C'est, lui dis-je, ma mère, puisqu'il vous faut tout dire, qu'elle fait une compagnie de chevau-légers. »

Je ne sais quel ton elle trouva à cette confiance, mais elle fit un éclat de rire si naturel, que toute notre tristesse en fut embarrassée : je n'oubliai point de conter votre parfaite estime pour tout le saint couvent. Cette mère sait bien mener la parole.

1092. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mardi 23e novembre.

Le chevalier partit hier pour Versailles, ma chère Comtesse : il veut être tout rangé pour recevoir Monsieur le Dauphin, et peut-être aller au-devant de lui avec le Roi. Votre enfant est en marche aussi, avec la satisfaction d'avoir fait la plus heureuse campagne qu'on pût souhaiter, si on l'avoit imaginée à plaisir; car vous croyez bien que nous n'y aurions pas oublié la contusion, sur quoi nous sommes accablés de compliments, et vous aussi : tenez, voilà tous ceux de Mmes de Lavardin, d'Uxelles, de la Fayette, de Mlle de Larochefoucauld; mais tout cela si bien qu'il ne faut pas les confondre. Mme de Lavardin jure et proteste que le marquis a son mérite personnel, et que jamais rien n'a été si heureux pour lui que cette campagne. Nous causons souvent, le chevalier et moi : nous vous souhaitons bien de la santé et bien de la force pour soutenir tout ce que vous trouvez en votre chemin. Ici on a bien des distractions ; là on n'en a point : on tourne toujours sur le même pivot. Nous vous conjurons de penser à votre santé préférablement à tout. Le café est disgracié ici, et par conséquent je n'en prends plus : je trouvois pourtant qu'il me faisoit à Brevannes de certains biens; mais je n'y songe plus. Nous voulons vous persuader qu'il vous échauffe, joint à l'air que vous respirez ; nous vou-

drions vous jeter un peu dans les bouillons de poulet. Je vous trouble accablée de lettres; tout le monde vous écrit, on vous attaque de tous côtés, et vous vous défendez contre dix. Jamais M. de.... n'en fit autant que vous. Retranchez donc vos écritures, ma chère enfant, et commencez par moi; je prendrai cette commodité que vous vous donnerez pour une marque de votre amitié. Commencez la lettre, et après six lignes, donnez la plume à Pauline : voilà de quoi occuper sa vivacité. Vous ne savez que trop que rien n'échauffe tant la poitrine, que d'écrire sans fin et sans cesse, comme vous faites. Je vous en donnerai l'exemple, quoique ce soit prendre sur mon cœur et sur mes plaisirs; mais je ne veux pas vous tuer par des conversations inutiles. Ne parlez que de vous et de vos affaires dans vos lettres; car franchement j'y prends trop d'intérêt pour les ignorer. Voilà, ma très-aimable, tout ce que vous aurez de moi pour aujourd'hui. Vous savez ma vie, les jours passent tristement comme gaiement, et l'on trouve enfin le dernier : je vous aimerai, ma très-chère Comtesse, jusqu'à celui-là inclusivement.

1093. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce vendredi 26e novembre.

Il y a une heure que je cause avec Soleri; il ne tient pas à lui, ma chère enfant, que je ne sois en repos sur votre santé; mais les chaleurs de votre sang ne paroissent point du tout quand vous êtes belle et brillante dans cette galerie, ni quand vous faites votre compagnie de cavalerie; car c'est vous qui l'avez faite; et quoiqu'il y ait, comme vous dites, quelque espèce de honte à se connoître si bien en hommes, je vous conseille pourtant d'être fort aise d'avoir rendu un service si important à

votre fils : il le faut mettre au rang de tous les agréments que la fortune a jetés sur lui depuis trois mois. Je n'ai jamais vu une si souhaitable entrée dans le monde et dans la guerre : son courage, sa fermeté, son sens froid, sa sagesse, sa conduite ont été partout, et particulièrement à Versailles. Je vis hier au soir M. de Pompone, qui venoit d'arriver ; il en étoit plein, et ravi du bonheur de cette première campagne ; il me pria fort de vous en faire tous ses compliments, et ceux de Mme de Pompone. Mme et Mlles de Lillebonne, que je vis hier chez la marquise d'Uxelles, ne finissoient point, et vous font aussi mille tendres compliments. Tout est encore bien vif pour vous en ce pays-ci, ma chère Comtesse ; c'est dommage que la mode ne soit point encore venue d'être en deux endroits : vous seriez en vérité bien utile ici à votre famille. Le hasard a fait que Valcroissant est à Salins, pour rendre compte à M. de Louvois des chevaux qui y passent ; il a attesté que ceux de M. le marquis de Grignan étoient tous les plus beaux : vous jugez avec quel plaisir il a dit cette vérité. Soleri jure qu'il ne retournera plus auprès de vous, qu'il ne puisse vous dire qu'il a vu et manié votre fils. Monseigneur sera ici demain ; le marquis y sera mercredi. Je vous avoue que je serai ravie d'embrasser ce petit compère ; il me semble que c'est un autre homme : plût à Dieu que vous puissiez avoir le même plaisir !

Je vous recommande, ma chère enfant, un peu de repos, un peu de tranquillité, s'il est possible ; un peu de résignation aux ordres de la Providence, un peu de philosophie ; vous prenez tout sur votre courage, cela fait mal : cela est bien aisé à dire ; mais cependant on est insensiblement soutenue par tous ces appuis invisibles, sans lesquels on succomberoit. Je vous conjure, par exemple, de ne point tant écrire : pour moi, le lundi et le vendredi, je n'écris qu'à vous ; une lettre

est peu de chose; mais vous ne sauriez jamais être de même. Je ne me fatigue point, votre commerce est ma consolation, sans mélange d'aucune peine; et le mien est pesant, non pas pour votre cœur, mais pour votre santé.

Soleri m'a conté les empressements de recevoir M. de Grignan à Avignon; cela ne me surprend point, après ce que j'ai vu : cette charge a ses beautés et ses grandeurs. On attend avec impatience les nouvelles d'Angleterre : le prince est abordé; l'armée du Roi est considérable, rien ne lui a fait faux bond jusqu'ici; si cela continue, il avalera ce téméraire. Nous craignons le bonheur et la capacité de M. de Schomberg. Adieu, ma très-aimable : je finis par pure malice, et pour vous donner l'exemple, car je ne suis nullement fatiguée.

1094. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce lundi 29e novembre.

J'ai été fâchée, ma chère fille, de cette colique sans colique : tous les maux de douleur me font de la peine. A ces sortes de coliques, il faut quelquefois se rafraîchir : les remèdes chauds mettent le sang en furie, et c'est cette furie qui fait les douleurs. *Mais Seigneur*, comme dans Corneille, *vous ne m'écoutez pas ;* vous n'avez pas bonne opinion de ma capacité, vous croyez être fort habile; je n'ai donc rien à vous dire, sinon de vous recommander votre santé en général, si vous aimez la mienne.

Vous êtes en peine de mes larmes sur Saint-Aubin; ah! mon enfant, ne croyez point qu'elles m'aient fait aucun mal; c'étoient des larmes de douceur et de consolation, qui ne m'ont point serré le cœur, ni renversé

mon tempérament: soyez donc en repos là-dessus, soyez-y aussi pour votre fils. Vous avez fait comme disoit en riant Mme de la Fayette, vous avez trouvé à épiloguer sur cette contusion; mais après ce que vous mandoit Monsieur le chevalier, après les lettres de du Plessis et de votre fils même, n'avez-vous pas dû penser, comme tout le monde, que cette petite aventure étoit un vrai bonheur? Si c'étoit à la tête qu'il eût eu cette contusion, je vous pardonnerois d'avoir refusé cette joie; mais dans de bonnes chairs, où il n'a fallu que de l'eau de la reine d'Hongrie.... en vérité, vous êtes indigne des grâces que Dieu a faites à votre enfant pendant toute cette campagne. Oh! soyez donc au moins en repos aujourd'hui: Mme de la Fayette vient de me faire savoir que son fils est arrivé, qu'il lui a dit mille biens du vôtre, et qu'il seroit venu lui-même m'en donner des nouvelles, sans qu'il est allé à Versailles, où Monseigneur est arrivé hier au soir. Le bon petit marquis sera ici mercredi ou jeudi.

J'ai vu Mme de Mornay; elle n'est point du tout affligée. Mme de Nesle l'est dans l'excès, et c'est un grand martyre pour elle d'être exposée dans la chambre de la *Bécasse*, où toute la France vient lui faire compliment; elle est immobile et pétrifiée. Mme de Maintenon la protége, et veut qu'elle soit aimée de cette famille; elle veut aussi qu'on reçoive toutes les visites, comme on faisoit autrefois. Je vous aurois bien conté des détails de ces deux visites. Mme de Coulanges étoit avec moi; elle me mena par complaisance chez Mme de la Cour-des-Bois. C'est un prodige de douleur et d'affliction, disant des choses qui font fendre le cœur, et si naturelles et si touchantes qu'elle nous fit pleurer.

Je vous crois revenue à Lambesc; il est vrai que ces déplacements sont mauvais à tout. J'ai bien envie que vous soyez à Aix un peu en repos, et puis à Grignan. Je

suis persuadée que vous vivrez bien avec l'Archevêque, puisque vous faites comme des gens qui se sont vus ailleurs : c'est cela à quoi je vous exhortois toujours. Adieu, ma très-chère et très-aimable : voilà un temps affreux; il n'y a plus de moutons assez hardis pour oser demeurer dans notre prairie de Livry. Je suis ravie que vous vous souveniez toujours de ce petit pays, auquel je ne pense qu'en soupirant. Vous avez peut-être chaud, et vous êtes tourmentée des cousins : ah ! ma fille, c'est signe que nous sommes bien loin l'une de l'autre.

1095. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mardi au soir 30[e] novembre.

Je vous écris ce soir, ma fille, parce que je m'en vais demain, à neuf heures, au service de notre pauvre Saint-Aubin : c'est un devoir que nos saintes carmélites lui rendent par pure amitié. Je les verrai ensuite, et vous serez célébrée comme vous l'êtes souvent; de là j'irai dîner chez Mme de la Fayette.

Vous me représentez fort bien votre fille aînée : je la vois : je vous prie de l'embrasser pour moi ; je suis ravie qu'elle soit contente. Parlons de votre fils : ah ! vous n'avez qu'à l'aimer tant que vous voudrez, il le mérite, tout le monde en dit du bien et le loue d'une manière qui vous feroit plaisir; nous l'attendons cette semaine. J'ai senti toute la force de la phrase dont il s'est servi pour cette estime, qu'il faut bien qui vienne, ou qu'elle dise pourquoi ; j'en eus les larmes aux yeux dans le moment; mais elle est déjà venue, et ne dira point pourquoi elle ne viendroit pas. La réputation de cet enfant est toute commencée, et ne fera plus qu'augmenter. Le chevalier en est bien content, je vous en assure. Je fus

d'abord émue de la contusion, en pensant à ce qui pouvoit arriver; mais quand je vis que le chevalier en étoit ravi, quand j'appris qu'il en avoit reçu les compliments de toute la cour et de Mme de Maintenon, qui lui répondit avec un air et un ton admirable, sur ce qu'il disoit que ce n'étoit rien: « Monsieur, cela vaut mieux que rien; » quand je me trouvai moi-même accablée de compliments de joie, je vous avoue que tout cela m'entraîna, et je m'en réjouis avec eux tous, et avec M. de Grignan, qui a si bien fixé et placé la première campagne de ce petit garçon. Vous ne pouviez me parler plus à propos de nos dîners et de nos soupers : je viens de souper chez le lieutenant civil avec Mme de Vauvineux, l'abbé de la Fayette, l'abbé Bigorre et Corbinelli. J'ai soupé deux fois chez Mme de Coulanges toute seule. Les *Divines* sont écloppées : la duchesse du Lude a été à Verneuil, elle est maintenant à Versailles. Monseigneur y arriva dimanche; le Roi le reçut au bois de Boulogne; Madame la Dauphine, Monsieur, Madame, Mme de Bourbon, Mme la princesse de Conti, Mme de Guise, dans le carrosse. Monseigneur descendit, le Roi voulut descendre aussi; Monseigneur lui embrassa les genoux; le Roi lui dit : « Ce n'est pas ainsi que je veux vous embrasser; » et sur cela bras dessus bras dessous, avec tendresse de part et d'autre; et puis Monseigneur embrassa toute la carrossée, et prit la huitième place. Monsieur le chevalier vous en pourra dire davantage. Je crois que vous savez avec quelle facilité le Roi vous a accordé ce que vous demandiez pour Avignon : ainsi, ma chère enfant, il faut remettre à une autre fois la partie que vous aviez faite de vous pendre.

J'ai gardé ma maison : j'ai eu d'abord M. de Pompone, qui vous aime et vous admire, car vos louanges sont inséparables du souvenir qu'on a de vous; ensuite, Mme la présidente Croiset, M. le président Rossignol;

et nous voilà à recommencer vos louanges et votre procès. J'ai vu Saint-Hérem, qui vous fait mille compliments sur la contusion, et vous remercie des vôtres sur la culbute de son fils; il se trouvera fort bien de la marmite renversée de M. de la Rochefoucauld : cette abondance le faisoit mourir. Adieu, ma très-chère et très-aimable : je m'en vais me coucher pour vous plaire, comme vous évitez d'être noyée pour me faire plaisir. Il n'y a rien dont je puisse vous être plus obligée que de la conservation de votre santé. Je vous mandois hier, ce me semble, que vos chaleurs et vos cousins me faisoient bien voir que nous n'avions plus le même soleil : il geloit la semaine passée à pierre fendre; il a neigé sur cela, de sorte qu'hier on ne se soutenoit pas; il pleut présentement à verse, et nous ne savons pas s'il y a un soleil au monde.

1096. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

À Paris, ce mercredi au soir 1er décembre.

Je vous écrivis hier au soir, ma chère enfant, parce que je devois aller ce matin au service de Saint-Aubin, et de là dîner chez Mme de la Fayette. J'ai vu son fils qui m'a dit beaucoup de bien du vôtre, et même de M. du Plessis, dont j'ai été fort aise; car je craignois qu'il n'eût pas bien pris l'air de ce pays-là; mais il m'a assurée qu'il y avoit fait des merveilles, laissant quelquefois le marquis quand il étoit à table avec une bonne compagnie en gaieté. « Je vois bien, disoit-il, qu'un gouverneur n'a que faire ici; » et tout cela d'un bon air. Vous allez recevoir des lettres de votre fils : il est à Metz, et sera ici dimanche : cela vous fait-il quelque peine? Briole et Tréville sont venus chez Mme de la Fayette; ils m'ont priée de vous les nommer. Briole

nous a dit une lettre que M. de Montausier écrivit à Monseigneur après Philisbourg, qui me plaît tout à fait. « Monseigneur, je ne vous fais point de compliment sur la prise de Philisbourg : vous aviez une bonne armée, des bombes, du canon, et Vauban. Je ne vous en fais point aussi sur ce que vous êtes brave : c'est une vertu héréditaire dans votre maison ; mais je me réjouis avec vous de ce que vous êtes libéral, généreux, humain, et faisant valoir les services de ceux qui font bien : voilà sur quoi je vous fais compliment. » Tout le monde aime ce style, digne de M. de Montausier et d'un gouverneur.

Vos carmélites m'ont dit encore mille douceurs pour vous ; la balle n'a pas mal été encore aujourd'hui ; mais Mme de Coulanges tenoit son coin. De là nous avons été voir cette petite femme, qui va être trop heureuse, si elle a l'esprit de le sentir. Mon carrosse est venu me prendre à cinq heures chez Mme de la Fayette ; on m'a dit que Monsieur le chevalier étoit revenu, et je suis courue ici ; j'ai passé seulement chez M. de la Trousse, qui est arrivé, et qui ne se porte point bien du tout : il est fort maigre. Adieu, ma très-chère et très-aimable : je n'ai point changé pour vous depuis hier au soir.

---

*1097. — DE MADAME DE GRIGNAN A MONSIEUR DE LAMOIGNON.

A Aix, le 1er décembre.

Vous avez voulu, Monsieur, que je vous eusse une double obligation de la bonté que vous avez de vous intéresser à l'aventure de mon fils, et de me faire l'honneur de me le dire dans un temps où vous ne deviez penser qu'à vous délivrer heureusement de ce discours dont j'ai déjà ouï parler; mais peut-être aussi, Monsieur,

poussé-je ma reconnoissance trop loin, et ce qui embarrasse les autres ne vous est peut-être qu'un jeu; du moins, par ce que j'ai eu le plaisir d'entendre d'autres années et la facilité de vos compositions et de la prononciation, je dois en juger ainsi. Ceux à qui vous donnez à souper et que vous régalez d'une répétition de cette grande et belle action, m'ont fait des relations de ce qu'ils ont entendu qui m'assurent du succès du lendemain. Je vous en fais mon compliment par avance, Monsieur, et c'est à coup sûr que l'on vous en fait sur pareilles matières.

Je n'ai point douté, Monsieur, qu'un cœur comme le vôtre ne fût sensible à l'aventure de notre enfant : vous savez entrer dans les sentiments de vos amis, et de plus vous êtes un bon père; ainsi vous ne m'aurez point blâmée des premiers mouvements que j'ai eus dans cette occasion, me représentant ce qui en pourroit arriver. Vous êtes trop bon, Monsieur, d'avoir eu l'intention de me ménager, et de n'avoir voulu m'en parler que huit jours après; mais quoique je doive vous rendre mille grâces de cette attention à me ménager, je dois vous dire que vous ne connoissez pas assez le prix des marques de votre amitié, puisque vous ne les avez pas regardées en cette occasion comme un vrai moyen d'adoucir les plus grandes peines : en quelque temps qu'elles viennent, Monsieur, nous savons les estimer comme elles le méritent, et en avoir une parfaite reconnoissance, M. de Grignan et moi. Je n'ai point ici de prélats, ni M. de la Garde, mais je ne leur laisserai pas oublier votre souvenir. . . . .

1098. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce vendredi 3e décembre 1688.

Vous apprendrez aujourd'hui, ma fille, que le Roi nomma hier soixante et quatorze chevaliers de l'ordre, dont je vous envoie la liste. Comme il a fait l'honneur à M. de Grignan de le mettre du nombre, et que vous allez recevoir cent mille compliments, gens de meilleur esprit que moi vous conseillent de ne rien dire ni écrire qui puisse blesser aucun de vos camarades. On vous conseille aussi d'écrire à M. de Louvois, et de lui dire que l'honneur qu'il vous a fait de demander de vos nouvelles à votre courrier vous met en droit de le remercier, et qu'aimant à croire, au sujet de la grâce que le Roi vient de faire à M. de Grignan, qu'il y a contribué au moins de son approbation, vous lui en faites encore un remerciement. Vous tournerez cela mieux que je ne pourrois faire : cette lettre sera sans préjudice de celles que doit écrire M. de Grignan.

Voici les circonstances de ce qui s'est passé. Le Roi dit à Monsieur le Grand : « Accommodez-vous pour le rang avec le comte de Soissons. » Vous remarquerez que son fils l'est aussi, et que c'est une chose contre les règles ordinaires. Vous saurez aussi que le Roi dit aux ducs qu'il avoit lu leur écrit, et qu'il avoit trouvé que la maison de Lorraine les avoit précédés en plusieurs occasions : ainsi voilà qui est décidé. Monsieur le Grand parla donc à M. le comte de Soissons; ils proposèrent de tirer au sort : « Pourvu, dit le comte, que si vous gagnez, je passe entre vous et votre fils. » Monsieur le Grand ne l'a pas voulu, et M. le comte de Soissons n'est pas chevalier. Le Roi demanda à M. de la Trémoille quel âge il avoit; il dit qu'il avoit trente-trois ans : le

Roi lui a fait grâce des deux ans. On dit que cette grâce, qui offense un peu la principauté, n'a pas été sentie comme elle le mérite. Cependant il est le premier des ducs, parce qu'il est le plus ancien duc. Le Roi a parlé à M. de Soubise, et lui a dit qu'il lui offroit l'ordre; mais que n'étant point duc, il iroit après les ducs. M. de Soubise l'a remercié de cet honneur, et a demandé seulement qu'il fût fait mention sur les registres de l'ordre, et de l'offre et du refus, pour des raisons de famille; cela est accordé. Le Roi dit tout haut : « On sera surpris de M. d'Hocquincourt, et lui le premier, car il ne m'en a jamais parlé; mais je ne puis oublier que quand son père quitta mon service, son fils se jeta dans Péronne, et défendit la ville contre son père. » Il y a bien de la bonté dans un tel souvenir. Après que les soixante et treize eurent été remplis, le Roi se souvint du chevalier de Sourdis, qu'il avoit oublié : il redemanda la liste, il rassembla le chapitre, et dit qu'il alloit faire une chose contre l'ordre, parce qu'il y auroit cent et un chevaliers; mais qu'il croyoit qu'on trouveroit comme lui qu'il n'y avoit pas moyen d'oublier M. de Sourdis, et qu'il méritoit bien ce passe-droit : voilà un oubli bien obligeant. Ils furent donc tous nommés hier à Versailles; la cérémonie se fera le premier jour de l'an : le temps est court; plusieurs sont dispensés de venir, vous serez peut-être du nombre. Le chevalier s'en va à Versailles pour remercier Sa Majesté.

Nous soupâmes hier chez M. de Lamoignon; la duchesse de Villeroi y vint comme voisine : elle vous fait ses compliments et reçoit les vôtres. Nous y vîmes Monsieur de Beauvais, à qui le Roi a dit qu'il étoit fâché de n'avoir pu lui donner l'ordre; mais qu'il l'assuroit que la première place vacante lui seroit donnée. Il y en a tant de prêtes à vaquer, que c'est comme une chose déjà faite.

M. et Mme Pelletier ont été les premiers à vous faire des compliments, Mme de Vauvineux, M. et Mme de Luynes, et toute la France. Je m'en vais sortir, pour ne voir ce soir que la liste. Il n'y a rien de pareil au débordement de compliments qui se fait partout. Mais s'il y a bien des gens contents, il y en a bien qui ne le sont pas : M. de Rohan, M. de Brissac, M. de Canaples, MM. d'Ambres, de Tallard, de Cauvisson, du Roure, de Peyre, M. de Mailly, vieux seigneur allié des puissances, MM. de Livry, de Cavoie, le grand prévôt, et d'autres que j'oublie : c'est le monde.

Adieu, ma très-chère : je vous embrasse et vous fais aussi mes compliments, et à M. de Grignan, et à Monsieur le Coadjuteur. J'écrirai à Monsieur d'Arles lundi, quand j'aurai vu le marquis. Je ne veux rien mêler dans cette lettre : seulement une réflexion, c'est que Dieu vous envoie des secours, et par là, et par Avignon, qui devroient bien vous empêcher de vous pendre, si cette envie vous tenoit encore.

L'abbé Têtu vous fait toutes sortes de compliments. Mme de Coulanges veut écrire à M. de Grignan; elle étoit hier trop jolie avec le P. Gaillard : elle ne vouloit que M. de Grignan, c'étoit son *cordon bleu*, c'est comme lui qu'elle les veut; tout lui étoit indifférent, pourvu, disoit-elle, que le Roi vous eût rendu cette justice. Le chevalier en rioit de bon cœur, entendant dans cette approbation l'improbation de quelques autres.

1099. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce lundi 6e décembre.

Votre dernière lettre a un air de gaieté, ma fille, et d'épanouissement de cœur qui me fait bien connoître

que Frankendal est pris, et qu'il est en sûreté, c'est-à-dire le marquis. Jouissez, ma chère enfant, de ce plaisir : votre fils couche ce soir à Claye; vous voyez bien qu'il passera par Livry, et soupera demain avec nous. Le chevalier, qui en vérité est un homme admirable en toutes choses, est revenu de Versailles; il a remercié le Roi : tout cela s'est passé le mieux du monde. Vous prendrez votre cordon bleu le 2e de janvier, au beau milieu de la province où vous commandez, où il n'y a que vous et Monsieur d'Arles votre oncle. Cette distinction et ce souvenir de Sa Majesté, lorsque vous y pensez le moins, sont infiniment agréables. Les compliments même qu'on vous en fait de tous côtés ne sont point comme on en fait à d'autres. On a beau dire : « Ah ! celui-ci, ah ! celui-là ! » je dis à moi-même là-dessus ce que je dis souvent sur beaucoup d'autres choses : « Ce qui est bon, est bon; » vous ne perdez rien; et quand on songe à ceux qui sont au désespoir, on se trouve fort heureux d'avoir été dans le souvenir d'un maître qui considère les services qu'on lui rend et qu'on lui veut rendre, et par soi et par ses enfants. Je vous avoue que je sens fort cette joie, sans en faire semblant. Le chevalier a envie de l'envoyer dire ce soir à Claye à notre marquis, qui n'y sera pas insensible. Il veut aussi vous envoyer votre cordon bleu avec deux saint-esprits, parce que le temps presse : il croit que vous avez à Grignan la croix de votre grand-père; si cela n'étoit pas, vous seriez embarrassés. J'avoue que si le chevalier ne m'avoit prévenue, je vous aurois fait cet agréable et léger présent; mais je lui cède en toutes choses. La grâce est tout entière par la permission de ne point venir. Je suis chargée de cent compliments : Mme de Lesdiguières fort joliment, Mme de Mouci, Mme de Lavardin, M. de Harlai, et bien d'autres que je ne puis nommer; ce sont des listes comme quand vous gagnâtes votre procès. Ne

croyez pas, ma fille, que depuis trois mois vous ayez été en guignon : je commence par le gain de votre procès; ensuite la conservation de votre fils, sa bonne et jolie réputation, sa contusion, la beauté de sa compagnie que vous avez faite; l'affaire d'Avignon, et le cordon bleu : songez-y bien, il n'y a qu'à remercier Dieu. Il est vrai que vous avez eu des peines extrêmes : quitter votre enfant et les nouvelles, vous éloigner de lui dans le péril, c'est pour mourir, je l'ai trop compris; n'avoir pas le plaisir de sentir toutes ces joies avec ce pauvre petit morceau de famille que vous avez ici, nous partageons bien cette peine; ne pas voir ce petit compère que nous verrons demain, tout cela est sensible; mais enfin, ma chère enfant, telle est la volonté de Dieu, que les biens et les maux soient mêlés.

M. de Grignan a raison de triompher, de vous insulter sur cette première campagne de son fils : la pensée du contraire me fait suer. Quelle date! Philisbourg, Monseigneur; à seize ans une blessure, une réputation; M. de Beauvilliers, dont il étoit le fils; cette compagnie, le fruit de vos peines, qui est présentement la plus belle de l'armée! Mon cher Comte, vous avez raison, c'est ma fille qui avoit tort : ne perdez pas cette occasion de triompher, vous entendez bien pourquoi.

Parlons de votre santé, ma très-chère; la mienne est parfaite : point de main extravagante, point de leurre, point de *hi*, point de *ha*, une machine toute réglée. Ménagez votre poitrine, ne vous outrez point sur l'écriture; vos bouillons de poulet ont été placés au lieu du café, afin de vous rafraîchir; conduisez-vous, gouvernez-vous, si vous aimez votre cher fils, votre maison, votre mari, votre maman, vos frères; enfin vous êtes l'âme et le ressort de tout cela.

Cet endroit où repose Saint-Aubin est au-dessous du chœur, à main droite en entrant, afin que vous n'alliez

pas prendre Brancas pour lui. Vous êtes trop honnête de porter le deuil de Saint-Aubin : hélas ! un pauvre solitaire si obscur, mais si saint, cela ne fait pas grand bruit dans le monde.

Ne vous repentez pas d'être honnête, et adorée de tous ceux qui vous voient : quand le procès ne vous auroit valu que cela, ce seroit beaucoup. Mais il me semble que vous étiez déjà fort polie quand j'étois à Aix ; enfin, vous êtes trop aimable : c'est une chose si peu noble que d'être glorieuse, que vous n'avez garde de donner dans ce défaut. Un mot, sans plus. Nous avons remarqué, comme vous, que ce petit marquis avec qui nous souperons demain a toujours été occupé de sa compagnie, et jamais plein de lui : voilà ce qui s'appelle le point de la perfection.

M. de Tréville s'enthousiasma l'autre jour, chez Mme de la Fayette, sur votre solide mérite, sur votre beauté; car nul autre visage ne lui fait oublier le vôtre. Mme de la Fayette le soutenoit. Mme de Lavardin touchoit les grosses cordes, et les autres y vinrent aussi; enfin, ce fut une conversation naturelle, dont l'amour-propre doit être flatté, car ces gens-là ne jettent pas leurs louanges aux chiens. Adieu, ma chère enfant : pour aujourd'hui, en voilà assez, je suivrai la conversation après-demain; je vous embrasse de tout mon véritable cœur.

1100. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DU MARQUIS DE GRIGNAN A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce mercredi 8e décembre.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le petit fripon, après nous avoir mandé qu'il n'arriveroit qu'hier mardi, arriva comme un petit étourdi

avant-hier, à sept heures du soir, que je n'étois pas revenue de la ville. Son oncle le reçut et fut ravi de le voir; et moi, quand je revins, je le trouvai tout gai, tout joli, qui m'embrassa cinq ou six fois de très-bonne grâce; il me vouloit baiser les mains, je voulois baiser ses joues, cela faisoit une contestation: enfin, je pris possession de sa tête, je la baisai à ma fantaisie; je voulus voir sa contusion; mais comme elle est, ne vous déplaise, à la cuisse gauche, je ne trouvai pas à propos de lui faire mettre chausses bas. Nous causâmes le soir avec ce petit compère; il adore votre portrait, il voudroit bien voir sa chère maman; mais la qualité de guerrier est si sévère, que l'on n'oseroit rien proposer. Je voudrois que vous l'eussiez entendu conter négligemment sa contusion, et la vérité du peu de cas qu'il en fit et du peu d'émotion qu'il en eut, lorsque dans la tranchée tout en étoit en peine. Au reste, ma chère enfant, s'il avoit retenu vos leçons, et qu'il se fût tenu droit, il étoit mort; mais, suivant sa bonne coutume, étant assis sur la banquette, il étoit penché sur le comte de Guiche, avec qui il causoit: vous n'eussiez jamais cru, ma fille, qu'il eût été si bon d'être un peu de travers. Nous causons avec lui sans cesse, nous sommes ravis de le voir, et nous soupirons que vous n'ayez point le même plaisir. M. et Mme de Coulanges le vinrent voir le lendemain matin: il leur a rendu leur visite; il a été chez M. de Lamoignon; il cause, il répond: enfin c'est un autre garçon. Je lui ai un peu conté de quelle façon il faut parler des cordons bleus; comme il n'est question d'autre chose, il est bon de savoir ce qu'on peut dire, pour ne pas aller donner à travers des décisions naturelles qui sont sur le bord de la langue: il a fort bien entendu tout cela. Je lui ai dit que M. de Lamoignon, accoutumé au caquet du petit Broglio, ne s'accommoderoit pas d'un silen-*cieux*: il a fort bien causé; il est en vérité fort joli.

Nous mangeons ensemble, ne vous mettez point en peine; le chevalier prend le marquis, et moi M. du Plessis, et cela nous fait un jeu. Versailles nous séparera, et je garderai M. du Plessis. Au reste, ma très-chère, si vous aviez été ici, nous aurions fort bien pu aller à Livry: j'en suis en vérité la maîtresse comme autrefois; je vous remercie d'y avoir pensé. J'approuve fort le bon augure d'avoir été préservé par son épée. Je pâme de rire de votre sotte bête de femme, qui ne peut pas jouer que le roi d'Angleterre n'ait gagné une bataille : elle devroit être armée jusque-là comme une amazone, au lieu de porter le violet et le blanc, comme j'en ai vu. Pauline n'est donc pas parfaite; tant mieux, vous vous divertirez à la repétrir. Menez-la doucement : l'envie de vous plaire fera plus que toutes les gronderies. Toutes mes amies ne cessent de vous aimer, de vous estimer, de vous louer; cela redouble l'amitié que j'ai pour elles. J'ai mes poches pleines de compliments pour vous. L'abbé de Guénégaud s'est mis ce matin à vous bégayer un compliment à un tel excès, que je lui ai dit : « Monsieur l'abbé, finissez donc, si vous voulez qu'il soit fait avant la cérémonie. » Enfin, ma chère enfant, il n'est question que de vous et de vos Grignans. J'ai trouvé, comme vous, le mois de novembre assez long, assez plein de grands événements ; mais je vous avoue que le mois d'octobre m'a paru bien plus long et plus ennuyeux : je ne pouvois du tout m'accoutumer à ne vous point trouver à tout moment; ce temps a été bien douloureux; votre enfant a fait de la diversion dans le mois passé. Enfin je ne vous dirai plus : « Il reviendra ; » vous ne le voulez pas : vous voulez qu'on vous dise : « Le voilà. » Oh ! tenez donc, le voilà lui-même en personne.

DU MARQUIS DE GRIGNAN.

Si ce n'est lui-même, c'est donc son frère, ou bien quelqu'un des siens. Me voilà donc arrivé, Madame, et songez que j'ai été voir de mon chef M. de Lamoignon, Mme de Coulanges et Mme de Bagnols : n'est-ce pas là l'action d'un homme qui revient de trois siéges? J'ai causé avec M. de Lamoignon auprès de son feu; j'ai pris du café avec Mme de Bagnols; j'ai été coucher chez un baigneur : autre action de grand homme. Vous ne sauriez croire la joie que j'ai d'avoir une si belle compagnie; je vous en ai l'obligation; je l'irai voir quand elle passera à Châlons. Voilà donc déjà une bonne compagnie, un bon lieutenant, un bon maréchal des logis; pour le capitaine, il est encore jeune, mais j'en réponds. Adieu, Madame, permettez-moi de baiser vos deux mains bien respectueusement.

1101. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CORBINELLI AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Un mois après que j'eus écrit cette lettre à Mme de Sévigné (n° 1087, p. 175), je reçus celle-ci d'elle.

A Paris, ce 9e décembre 1688.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Vous voilà donc revenu de votre comté? vous avez quitté les vieux châteaux de Coligny et de Cressia pour revenir à vos belles maisons de Bussy et de Chaseu. Au reste, je vous remercie d'avoir si aisément compris l'occupation que j'avois pendant le siége de Philisbourg; il a fallu encore donner toute mon attention à Manheim et à Frankendal. J'ai même tremblé d'un éclat de bombe qui a aplati la garde de l'épée du petit Grignan sur sa hanche. Il falloit que ce coup fût bien mesuré; car entre

la contusion et être tué, il y avoit fort peu à dire. Ainsi, mon cher cousin, c'étoit une affaire que de me tirer de tous ces embarras. Présentement, je suis tout à fait en repos. Ce petit de Grignan est revenu ; il a eu le plaisir, aussi bien que nous, de voir des marques du souvenir du Roi dans le nombre des chevaliers que Sa Majesté va faire le premier jour de l'an. M. de Grignan en est, quoique absent ; mais comme il est à son devoir en Provence avec ma fille, il étoit justement où il falloit qu'il fût. Il a même la permission de ne point venir, qui est une grande peine (avec la santé délicate qu'il a présentement), et une grande dépense épargnée. Enfin, il y a eu un rayon de bonheur sur ces Grignans depuis le gain de ce procès, dont je crois que vous êtes bien aise ; car vous aimez ma fille, et vous savez qu'elle vous aime aussi. Pour moi, mon cher cousin, les occasions renouvellent mes douleurs sur votre sujet. Je n'ai pas tant de courage que vous ; j'aimerois à voir votre nom où il devroit être. Mais hélas! je dis mal ; car c'étoit dès l'autre promotion que vous deviez être cordon bleu. En vérité, mon cousin, il vaut mieux se jeter entre les bras du christianisme ou de la philosophie que de s'arrêter plus longtemps sur ce désagréable endroit. Cependant toutes les conversations sont si remplies de cette cérémonie prochaine, que nous en oublions quasi les affaires d'Angleterre, qui sont pourtant d'une conséquence extrême. N'admirez-vous point la destinée de M. de Schomberg, d'être attaché au prince d'Orange, le plus grand ennemi de tous les rois dont il a reçu de si grands bienfaits, et qu'il avoit servis avec tant de réputation ?

DE CORBINELLI.

La promotion de tant de gens de guerre m'a fait songer à vous, Monsieur, qui par votre charge et par vos ser-

vices aviez mérité une place dans cette chevalerie dès l'autre promotion. Cependant vous pourrez grossir le nombre des mécontents, entre lesquels on nomme MM. de Renti du côté de la terre, et de Tourville du côté de la mer. Il s'est plaint au Roi, et a demandé pour s'en consoler une vice-amirauté vacante. Sa Majesté lui a permis de lui en parler souvent, mais rien autre chose.

Pour moi, j'admire tout, et fais autant de réflexions qu'il m'en faut pour être content de ma destinée. Je vous souhaite la même disposition si vous ne l'avez pas, et qu'elle vous soit conservée si vous l'avez. J'oubliois de vous dire qu'il y a des patentes pour donner à la terre et à la vallée de Montmorency le nom d'Enghien. Ainsi le fils de M. de Luxembourg, nommé, comme vous savez, le prince de Tingry, va s'appeler le duc de Montmorency.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Madame de Meckelbourg la première, et moi ensuite, nous ne pouvons souffrir ce changement. C'est une fantaisie de son frère. Il faudra donc dire des cerises d'Enghien, au lieu des cerises de Montmorency? une bonne nourrice de la vallée d'Enghien? Je ne m'y saurois accoutumer, mon cousin.

J'ai vu quelquefois notre ami M. Jeannin; il me paroît soulagé, et sa belle-fille aussi, de n'avoir plus ce fou à garder. J'ai vu ma nièce de Montataire; il me semble qu'il y a bien des créanciers à débeller avant que vous puissiez profiter de la succession; ce qui est de réel, c'est un commencement de subsistance pour vos enfants. Vous seriez trop heureux, mon cher cousin, si vous aviez en ce monde-ci tout le bonheur que je vous y souhaite; mais c'est le moyen d'en avoir dans l'autre que d'en être privé en celui-ci. Si vous voyez notre prélat, faites-lui

bien des compliments pour moi. Je vous embrasse, vous et ma nièce.

1102. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 10e décembre.

Je ne réponds à rien aujourd'hui; car vos lettres ne viennent que fort tard, et c'est le lundi que je réponds à deux. Le marquis est un peu crû, mais ce n'est pas assez pour se récrier; sa taille ne sera point comme celle de son père, il n'y faut pas penser; du reste, il est fort joli, répondant bien à tout ce qu'on lui demande, et comme un homme de sens, et comme ayant regardé et voulu s'instruire dans sa campagne : il y a dans tous ses discours une modestie et une vérité qui nous charment. M. du Plessis est fort digne de l'estime que vous avez pour lui. Nous mangeons tous ensemble fort joliment, nous réjouissant des entreprises injustes que nous faisons quelquefois les uns sur les autres : soyez en repos sur cela, n'y pensez plus, et laissez-moi la honte de trouver qu'*un roitelet sur moi soit un pesant fardeau.* J'en suis affligée; mais il faut céder à la grande justice de payer ses dettes; et vous comprenez cela mieux que personne; vous êtes même assez bonne pour croire que je ne suis pas naturellement avare, et que je n'ai pas dessein de rien amasser. Quand vous êtes ici, ma chère bonne, vous parlez si bien à votre fils, que je n'ai qu'à vous admirer; mais en votre absence, je me mêle de lui apprendre les manéges des conversations ordinaires, qu'il est important de savoir : il y a des choses qu'il ne faut pas ignorer. Il seroit ridicule de paroître étonné de certaines nouvelles sur quoi l'on raisonne; je suis assez instruite de ces bagatelles. Je lui prêche fort aussi l'attention à ce que les autres disent, et la présence d'esprit pour l'en-

tendre vite et y répondre : cela est tout à fait capital dans le monde. Je lui parle des prodiges de présence d'esprit que Dangeau nous contoit l'autre jour; il les admire, et je pèse sur l'agrément et sur l'utilité même de cette sorte de vivacité. Enfin, je ne suis point désapprouvée par Monsieur le chevalier. Nous parlons ensemble de la lecture et du malheur extrême d'être livré à l'ennui et à l'oisiveté; nous disons que c'est la paresse d'esprit qui ôte le goût des bons livres, et même des romans : comme ce chapitre nous tient au cœur, il recommence souvent. Le petit d'Auvergne est amoureux de la lecture : il n'avoit pas un moment de repos à l'armée qu'il n'eût un livre à la main; et Dieu sait si M. du Plessis et nous faisons valoir cette passion si noble et si belle : nous voulons être persuadés que le marquis en sera susceptible; nous n'oublions rien du moins pour lui inspirer un goût si convenable. Monsieur le chevalier est plus utile à ce petit garçon qu'on ne peut se l'imaginer : il lui dit toujours les meilleures choses du monde sur les grosses cordes de l'honneur et de la réputation, et prend un soin de ses affaires dont vous ne sauriez trop le remercier; il entre dans tout, il se mêle de tout, et veut que le marquis ménage lui-même son argent, qu'il écrive, qu'il suppute, qu'il ne dépense rien d'inutile : c'est ainsi qu'il tâche de lui donner son esprit de règle et d'économie, et de lui ôter un air de grand seigneur, de *qu'importe?* d'ignorance et d'indifférence, qui conduit fort droit à toutes sortes d'injustices, et enfin à l'hôpital. Voyez s'il y a une obligation pareille à celle d'élever votre fils dans ces principes. Pour moi, j'en suis charmée, et trouve bien plus de noblesse à cette éducation qu'aux autres. Monsieur le chevalier a un peu de goutte. Il ira demain, s'il peut, à Versailles; il vous rendra compte de vos affaires. Vous savez présentement que vous êtes chevaliers de l'ordre : c'est une fort belle et agréable chose

au milieu de votre province, dans le service actuel; et cela siéra fort bien à la belle taille de M. de Grignan; au moins n'y aura-t-il personne qui lui dispute en Provence, car il ne sera pas envié de Monsieur son oncle; cela ne sort point de la famille.

La Fayette vient de sortir d'ici; il a causé une heure d'un des amis de mon petit marquis : il en a conté de si grands ridicules, que le chevalier se croit obligé d'en parler à son père, qui est son ami. Il a fort remercié la Fayette de cet avis, parce qu'en effet il n'y a rien de si important que d'être en bonne compagnie, et que souvent, sans être ridicule, on est ridiculisé par ceux avec qui on se trouve : soyez en repos là-dessus; le chevalier y donnera bon ordre. Je serai bien fâchée s'il ne peut pas dimanche présenter son neveu; cette goutte est un étrange rabat-joie. Au reste, ma fille, pensiez-vous que Pauline dût être parfaite? Elle n'est pas douce dans sa chambre : il y a bien des gens fort aimés, fort estimés, qui ont eu ce défaut; je crois qu'il vous sera aisé de l'en corriger; mais gardez-vous surtout de vous accoutumer à la gronder et à l'humilier. Toutes mes amies me chargent très-souvent de mille amitiés, de mille compliments pour vous. Mme de Lavardin vint hier ici me dire qu'elle vous estimoit trop pour vous faire *un compliment*, mais qu'elle vous embrassoit de tout son cœur, et ce grand comte de Grignan : voilà ses paroles. Vous avez grande raison de l'aimer.

Voici un fait : Mme de Brinon, l'âme de Saint-Cyr, l'amie intime de Mme de Maintenon, n'est plus à Saint-Cyr; elle en sortit il y a quatre jours; Mme d'Hanovre, qui l'aime, la ramena à l'hôtel de Guise, où elle est encore. Elle ne paroît point mal avec Mme de Maintenon; car elle envoie tous les jours savoir de ses nouvelles; cela augmente la curiosité de savoir quel est donc le sujet de sa disgrâce. Tout le monde en parle tout bas,

sans que personne en sache davantage; si cela vient à s'éclaircir, je vous le manderai.

1103. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce lundi 13e décembre.

Je n'eusse jamais cru être bien aise de ne point voir M. de Grignan au premier jour de l'an; cependant il est certain que Monsieur le chevalier et moi nous sommes en repos de la permission que le Roi lui donne de ne point venir. Vous ferez comme les autres qui sont absents, et vous prendrez votre cordon bleu quand on vous le dira; mais je crois que vous serez obligés de venir achever ici la cérémonie de chevalier dans le cours de l'année prochaine, prendre le collier, prêter le serment, et achever ainsi la perfection d'un chevalier sans reproche. Nous en raisonnerons, mais cela se voit à vue de pays. Votre enfant fut hier à Versailles, avec M. du Plessis, à qui je dirai toutes vos bontés et toutes vos douceurs. Monsieur le chevalier n'a pu le mener, c'est un malheur; il est pourtant assez bien, mais c'est dans sa chaise; je le gardois hier. Turi, Amelot, du Bellai, et d'autres hommes, ne me chassèrent point; mais tout d'un coup voilà Mme la duchesse d'Elbeuf et Mme le Coigneux sa cousine : je tremblois que le chevalier ne fût fâché; il ne le fut point du tout; elle mena la parole si bien, si vigoureusement, si capablement, qu'il en fut ravi pour une demi-heure.

Je reviens à ce petit marquis. Ne croyez pas que nous ayons été insensibles à la douleur de voir revenir cet enfant, sans vous retrouver au même endroit où il vous avoit quittée; je ne vous ai point dit ce que je sentois, et ce que je savois bien que vous souffriez; je n'ai point

appuyé là-dessus, et j'ai bien fait. Si vous aviez vu la violente contorsion de son épée, et le morceau de bombe qui l'a retournée sur sa hanche, vous diriez bien qu'il est heureux, et que Dieu le conserve visiblement par un coup si mesuré : vous adoreriez cette main toute-puissante qui l'a conduit si à propos pour vous et pour nous tous, car nous aimons parfaitement ce petit capitaine. Soleri nous avoit conté comme vous étiez occupée de sa compagnie; mais ce que vous en mandez est bien plus plaisant et plus agréable; nous l'avons lu et relu : cette diversion vous a fait du bien. Ne soyez point en peine de la santé de votre enfant : ni saignée, ni médecine, rien du tout, ma fille, à moins que vous ne vouliez lui ôter un bon appétit, un doux sommeil, un sang reposé, une grande vigueur dans les fatigues : voilà ce qu'un médecin pourroit lui ôter, si nous le mettions entre ses mains.

Pour Sanzei, le voilà revenu; il a été souvent à la tranchée; il ne s'est pas tenu dans les règles des mousquetaires; il a mangé avec Monseigneur, et pourquoi non? deux autres y avoient mangé. M. de Beauvilliers lui fit ce plaisir sur la fin, afin que cela ne tirât point à conséquence.

Mme de Bagnols nous a donné d'une douce langueur, souvent mêlée de larmes; elle n'a point de rouge, elle est maigre : elle conte souvent la cruelle et mortelle maladie de son ami, qu'elle prétend qu'un médecin a tué. Mme de Coulanges est assez négligée, fort tranquille. L'abbé Têtu a des vapeurs qui l'occupent et toutes ses amies; ce sont des insomnies qui passent les bornes. Je vais à ma messe de communauté : les dames de onze heures ont pour pénitence la messe de Monsieur le prieur, qui dure une heure; et je vais quelquefois à celle de la duchesse du Lude, qui vous fait cent mille amitiés; répondez-y quelque chose que je lui puisse

montrer. Mme de Saint-Germain, Mme de Villars, Mme d'Elbeuf, enfin mille que j'oublie. Je refusai mercredi d'aller souper chez la duchesse de Villeroi : je voulois dire adieu à Soleri; et jeudi chez la duchesse du Lude, parce qu'il pleuvoit à verse; vendredi je fus manger des œufs frais avec elle chez Mme de Coulanges. Je vous manderai toutes mes actions : j'aime que vous aimiez ces pauvretés, cela nous rapproche de vous. Je vois souvent le chevalier; cette chambre m'attire; pas tant la Méri, quoique nous soyons fort bien ensemble. Vous êtes plaisante avec ce coadjuteur; il a une gaieté dont on s'accommode aisément; il paroît vous être attaché, ainsi que Monsieur de Carcassonne : eh, mon Dieu! ne doivent-ils pas vous aimer passionnément? Que n'êtes-vous pas pour eux, pour leur nom, pour leur famille? toute livrée, toute dévouée, toute ruinée, toute détachée de votre famille, hors de votre maman; et pourquoi? eh! parce que vous m'avez donné tous vos sentiments : je porte votre livrée et vous m'aimez.

Mon Dieu, ma chère enfant, que vos femmes sont sottes, vivantes et mortes! Vous me faites horreur de cette fontange : quelle profanation! cela sent le paganisme, quelle sottise! ho! mon enfant, cela me dégoûteroit bien de mourir en Provence. Il faudroit du moins que vous me donnassiez votre parole qu'on n'iroit point chercher une coiffeuse en même temps qu'un plombier. Ah vraiment, *fi! ne parlons point de cela.*

Les affaires d'Angleterre ne sauroient être pis, et votre madame a bien l'air de ne jouer de longtemps. Je vous enverrai la feuille du bon Bigorre. Corbinelli est comblé de vos honnêtetés; mais ne vous tuez pas à répondre, vous seriez accablée : songez que je n'ai que vous; voilà ma seule lettre : *paga lei, pago il mondo.* Mme de Chaulnes vous fait cent amitiés, et point de *compliments*, par des raisons trop obligeantes. M. de

Chaulnes écrit plaisamment : il a pensé périr en allant de Brest à Belle-Ile ; il se repose actuellement à Rennes, je lui ai toujours mille obligations. J'ai vu Mademoiselle avec la duchesse de Lesdiguières : la princesse dit qu'elle vous écrira, et la duchesse vous dit des sortes de choses fort bonnes, surtout à M. de Grignan.

Je ne sais encore rien de Mme de Brinon, si ce n'est que le Roi lui donne deux mille francs de pension : on dit qu'elle ira à Saint-Antoine. Elle prêchoit fort bien, comme vous savez : voilà le bon Gobelin à sa place, qui pour la remplir, et celle qu'il a déjà, sera obligé de prêcher toute la journée. Vraiment, cette sottise que vous nous mandez de votre prédicateur, n'a jamais été imaginée, quoiqu'il y ait longtemps qu'on se mêle d'en dire : *Adam le bon papa, Ève la cruelle maman :* on ne peut vous donner le paroli de celle-là.

Vous ne devez pas être honteuse de retrancher vos tables, puisque le Roi même, à l'exemple de son grand veneur, a retranché celles de Marly ; il n'y a plus que celle des dames. Mme de Leuville la mère me dit l'autre jour qu'elle ne donnoit plus à souper : enfin on a bien des exemples à suivre.

Le roi d'Angleterre est revenu à Londres, abandonné de ses plus fidèles en apparence ; il avoit un furieux saignement de nez : s'il avoit été où il avoit dessein d'aller, on l'eût mis entre les mains du prince d'Orange. Il a été pressé de promettre un parlement libre pour le mois qui vient : on dit que c'est sa perte assurée. Son gendre, le prince de Danemark, et son autre fille, qui est encore une *Tullie*, et que j'appelle la *demoiselle de Danemark*, sont allés trouver ce fléau de prince d'Orange. On dit que le petit prince n'est point à Portsmouth, où l'on le croyoit assiégé : sa fuite fera un roman quelque jour. On ne doute pas que le roi son père ne s'enfuie aussi. Voilà donc apparemment le prince d'Orange

maître et protecteur, et bientôt pis, à moins d'un miracle. Voilà ce qui se dit à trois heures; peut-être que ce soir l'abbé Bigorre en saura davantage.

1104. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DU MARQUIS DE GRIGNAN A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce mercredi 15e décembre.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Me voilà plantée au coin de mon feu; une petite table devant moi, labourant depuis deux heures mes lettres d'affaires de Bretagne; une lettre à mon fils, que je renvoie à M. de Chaulnes pour les nouvelles, car il est à Rennes; et puis je me vais délasser et rafraîchir la tête à écrire à ma chère fille. Votre renversement de phrase m'a donné du goût pour cette folie; mais bon Dieu, avec quel agrément finissez-vous cette période! avec une tendresse trop aimable. Vous écrivez divinement, je suis sûre que vous n'y pensez pas, et que tout ce que vous dites sur cela coule de source de votre cœur au bout de votre plume; mais c'est cela qui n'a point de prix, et que je sens fort tendrement. Il est donc certain que je me repose en vous écrivant, et d'autant plus que voilà notre petit héros qui n'est point poétique, qui revient de Versailles, et qui prendra la plume quand je voudrai, pour vous conter ses faits et gestes de Versailles, comme la renommée vous a conté ceux de Philisbourg et de Manheim.

J'approuve fort la réponse que vous voudriez que Monsieur le Dauphin eût faite à la lettre de M. de Montausier; cela eût été parfait et digne du héros. On voit une médaille où l'on fait parler les ennemis : il y a un

aiglon avec un foudre à la main, et pour légende un vers d'Horace :

Cœlo tonantem credidimus Jovem.

Pour le deuil du pauvre Saint-Aubin, je ne trouve rien à dire à ce que vous avez fait, que de l'avoir pris dans un lieu si éloigné, et où ce pauvre garçon étoit si inconnu. Vous êtes trop bonne, et M. de Grignan trop honnête : ne manquez pas au moins de le quitter le premier jour de l'an : c'est là que Mme la princesse de Conti a réglé le deuil de Mlle de Sanzei : M. de la Trousse fera de même. Je vois bien que les communions sont un peu fréquentes en Provence. Pour moi, je le dis à ma honte, j'ai laissé l'immaculée Conception de la mère, afin de me garder tout entière pour la Nativité du fils; il est vrai qu'on ne sauroit trop s'y préparer. Mais voilà le marquis qui revient de là-haut; je commençois à chanter :

Le héros que j'attends ne reviendra-t-il pas ?

Le voilà donc avec ma plume, que je lui remets.

DU MARQUIS DE GRIGNAN.

J'arrive de Versailles, Madame, où j'allai dimanche passé. Je fus d'abord chez M. le maréchal de Lorges, pour le prier de me présenter au Roi : il me le promit, et me donna rendez-vous à la porte de l'appartement de Mme de Maintenon, pour le saluer quand il sortiroit. Je le saluai donc; il s'arrêta et me fit un signe de tête en souriant. Le lendemain, je saluai Monseigneur, Madame la Dauphine, Monsieur, Madame, et les princes du sang chez eux, et je fus partout bien reçu. J'allai dîner chez Mme d'Armagnac, qui me fit mille honnêtetés, et me chargea de vous faire ses compliments. De là je fus chez

M. de Montausier, où je demeurai jusques à la comédie; on jouait *Andromaque*, qui m'étoit toute nouvelle : jugez, Madame, du plaisir que j'y pris. J'allai le soir au souper et aux couchers; le lendemain, qui étoit hier, aux levers; de là je passai le reste de la matinée au bureau et chez M. Charpentier; je dînai ensuite chez M. de Montausier; après dîner, je fus voir Mme d'Armagnac, et de là à *Sertorius;* et puis la même chose que le jour d'auparavant. Ce matin j'ai été aux levers; après cela M. de la Trousse m'a mené chez M. de Louvois, qui m'a dit de songer à ma compagnie : je lui ai dit qu'elle étoit faite, et M. de la Trousse a ajouté qu'elle étoit bellissime. Voilà, Madame, un compte exact de ce qui s'est passé à Versailles. Permettez-moi, en voyant votre portrait, de gémir de ne pouvoir me jeter aux pieds de l'original, lui baiser ses deux mains, et aspirer à une de ses joues.

1105. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce vendredi 17e décembre.

Je commence cette lettre dès le matin, et je l'achèverai ce soir, au cas qu'il plaise à la poste d'arriver à un heure raisonnable; je ferai enfin comme le chevalier. Nous avons une grande envie de voir votre réponse sur le cordon bleu, dont la surprise a dû vous être agréable. Enfin il n'y a que vous de distingué pour le commandement des provinces; car le frère de la dame d'honneur, un menin, un ambassadeur, avoient des droits que vous n'avez pas; les autres sont des guerriers, *et les* autres très-oubliés. Mais, ma chère enfant, que

nous sommes loin l'une de l'autre! il y a quinze jours que nous attendons cette réponse. M. de Lamoignon s'en va passer ces fêtes à Bâville; il étoit hier chez le chevalier, et m'emmena souper avec lui. M. Amelot, revenu de Portugal, et qui s'en va en Suisse, sans avoir quasi le temps de respirer, y soupa aussi; Coulanges y étoit. Votre santé fut bue à la ronde, en vous regrettant toujours : on est bien loin de vous oublier ici, il n'est pas même besoin de ma présence. La duchesse du Lude est comme malade : elle vomit, elle garde sa chambre, et me parle toujours de vous. Mme de Coulanges et les *Divines* sont occupées à consoler les vapeurs de l'abbé Têtu, qui sont trop fortes, et qui lui ôtent le sommeil. M. du Bois, dont la capacité sur la santé est infinie, traite aussi cet abbé; il vous rend mille grâces des souvenirs obligeants que vous avez de lui. Voilà notre quartier. J'y fus hier rendre mille visites que je reçois pour votre chevalerie : entre autres, M. de Richebourg, qui vous adore, Mme de Maisons, qui est toute Grignan. Le marquis y avoit été, et l'avoit très-bien entretenue; il est fort façonné; je suis affligée que vous ne le voyiez point.

Monsieur le chevalier est incommodé de sa haute réputation : on le prend pour témoin des vies et mœurs; ses amis s'en font honneur. Il se traîna hier chez Monsieur de Paris, et lui dit qu'il avoit fait un effort pour venir devant lui, tâcher de détromper le monde de la fausse réputation de M. de Beauvilliers; il leva la main, et dit sérieusement ce qu'il en pensoit : la main ne lui sécha point. Il en fera dimanche autant pour M. de Dangeau. Il vous mandera ce soir tout ce que vous aurez à faire. J'en reviens toujours à dire : « Ce qui est bon est bon; » personne dans tout ceci ne perd, ni ne gagne; tout le monde se connoît, et il y en a quelques-uns qui sont embarrassés. On fait plusieurs vers et chansons :

je ne veux rien écouter que ce que la Comtesse cria tout haut l'autre jour chez Mademoiselle :

Le Roi, dont la bonté le met à mille épreuves,
Pour soulager les chevaliers nouveaux,
En a dispensé vingt de porter des manteaux,
Et trente de faire leurs preuves.

Et tout cela est fort bien. Mme de Vaubecourt a gagné son procès avec triomphe comme vous. M. de Broglio a le commandement de Languedoc, qu'avait la Trousse : nous croyons que ce dernier aura mieux; la dépense qu'il faisoit dans cette province met le bouton bien haut à son successeur. Ma chère enfant, je vous conte des bagatelles, je laisse le solide à Monsieur le chevalier; je me contente de m'intéresser aussi sensiblement que lui à ce qui vous touche, d'en discourir dans sa chambre au coin de son feu, de souhaiter que votre affaire d'Avignon soit bonne, et que votre voyage soit utile. Il y eut un tel bruit avant-hier, comme je finissois ma lettre, que je ne vous dis pas la moitié de ce que je voulois; et c'est un bonheur que je vous aime constamment trois jours de suite, pour pouvoir reprendre le fil de mon discours sur le même ton.

Voilà M. le duc de Coislin qui vient encore de prier le chevalier d'être son témoin, et Monsieur l'évêque d'Orléans aussi : enfin c'est une approbation qu'on veut avoir à toute force. Il ne sera pas difficile de trouver, le mois qui vient, deux cordons bleus qui se battent; il y en aura une belle quantité. En voilà assez, ma chère enfant, jusqu'à ce soir. Vous ne vous êtes point trompée à la poésie de *Sapho ;* votre goût est juste et le sera toujours : le mien l'est fort aussi, quand je vous aime et je vous estime comme je fais.

Me voilà revenue de la ville. J'ai été remercier

Mme de Meckelbourg de ses honnêtetés, et Mme d'Elbeuf de sa visite : c'est vous qui m'attirez ces devoirs. Je ne sais rien de nouveau : les affaires d'Angleterre ne changent pas d'un jour à l'autre. Vos lettres ne sont pas encore venues. Comme vous avez vu que du mercredi au vendredi je ne change pas d'avis pour vous aimer, je n'en change pas aussi du matin au soir : ainsi, ma chère enfant, je suis tout entière à vous, et je vous conjure de m'aimer toujours comme vous faites.

Ah ! voilà justement votre lettre du 10e : je vous avoue que je l'attendois avec impatience, et que je voulois voir si votre joie et vos sentiments ressembloient aux nôtres ; et je les trouve, Dieu merci, tout pareils. En vérité vous devez être contents : tous les compliments qu'on vous fait sont même d'une manière toute propre à vous plaire et à vous flatter. Mme de Lavardin dit qu'elle vous aime trop pour vous rien dire en forme : enfin tout est agréable pour vous, et ceux qui parlent, et ceux qui se taisent. Vous vous trompez, si vous croyez qu'on ne pense plus à cette promotion : tout y est encore, et les affaires d'Angleterre n'ont pu la faire passer. En approchant même du jour de la cérémonie, cela redouble. M. de Charrost venoit, on l'a renvoyé de vingt lieues d'ici. Tous ceux qui commandent ne reviendront pas : jugez si le plus éloigné et le seul en Provence reviendra ; soyez en repos, je vous l'ai dit, la grâce est complète. Quelque fatigue que me donne mon gendre par les compliments, je serois bien fâchée d'être en Bretagne, je vous en assure : j'ai eu trop de plaisir de tout ce que j'ai vu et entendu sur cette affaire ; j'en reçois vos compliments, ma chère Comtesse : vous n'y prenez pas plus d'intérêt que moi.

1106. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ ET A CORBINELLI.

Quatre jours après que j'eus reçu cette lettre (n° 1101, p. 206), j'y fis cette réponse.

A Chaseu, ce 18e décembre 1688.

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je vois bien, Madame, que vous n'avez dû être en repos qu'au retour de Monseigneur, et que vos alarmes n'ont pas été sans fondement. A la vérité, Dieu a récompensé vos peines par le choix de M. de Grignan pour être dans le nombre des chevaliers de l'ordre du Roi. Son absence ne lui a pas nui : elle ne fait tort en cette rencontre qu'à ceux qui ne sont pas dans le service ; et une marque de cela est que la plupart des officiers d'armée qui ont été nommés ne sont point à la cour. C'est comme vous dites un grand agrément à M. de Grignan de ne pas être à la cérémonie : cela lui sauvera bien de la peine et bien de la dépense. Je vous assure, Madame, que j'en suis fort aise, et je ne me contente pas de vous le dire, je le témoigne aussi à la belle Comtesse.

Pour moi, ma chère cousine, qui devrois être aujourd'hui le doyen des maréchaux de France, je ne sens guère la privation d'un honneur bien au-dessous de celui-là. Il y a vingt et six ans que je dis au Roi qu'il ne donneroit pas l'ordre du Saint-Esprit à un gentilhomme qui eût quatre raisons toutes ensemble que j'avois pour le mériter, qui étoient : la naissance, les longs services à la guerre, une charge qui avoit toujours procuré cet honneur, et que je n'avois jamais eu aucune grâce de la cour ; et je ne me contentai pas de lui dire cela, je lui donnai une liste des chevaliers qu'il fit, dans laquelle je justifiois la proposition que j'avois faite. Sa Ma-

jesté, prévenue par mes ennemis, n'y eut point d'égard; j'en fus fâché alors, mais les regrets en sont passés : le temps rend tout insensible, le mal comme le bien. Les chevaliers nouveaux faits ne sentiront plus aussi le plaisir de l'être dans un an : ils y seront accoutumés comme d'être marquis et comtes; et moi de même, depuis vingt et six ans, je ne sens plus le chagrin de ne l'être pas. Il est vrai que tout ce bruit-ci rouvroit un peu mes vieilles plaies, mais je les ferme aussitôt avec le christianisme et la philosophie, et je me console de n'être pas chevalier de l'ordre aussi aisément que de plus grands honneurs manqués. Dieu m'a fait la grâce de me donner toute la résignation qu'il m'a fallu pour tous ces malheurs, et ce qui m'aide encore à les mieux soutenir, c'est que je suis persuadé que le public sur cela me fait justice. Quand on est étonné avec raison que Livry, Sourches et Cavoie, qui ont trois grandes charges dans la maison du Roi; que Chamilly, qui est dans le plus grand poste du royaume après avoir bien servi; que Genlis, ancien lieutenant général d'armée; que Tourville, après des actions éclatantes sur la mer; que Renti, seul lieutenant pour le Roi dans une province nouvellement conquise : quand, dis-je, on est étonné que tous ces gens-là ne soient pas faits chevaliers de l'ordre, préférablement à Fromentau, dit la Vauguyon, à Villars, à Montberon, à Maulevrier Colbert, à Chazeron et à Tessé, on doit bien être surpris que M. de Bussy ne le soit pas, et je suis assuré que les gens qui me connoissent le sont aussi. Je n'en demande pas davantage, ma chère cousine; car je ne veux que ce que je puis.

Je ne trouve pas étrange qu'on parle plus en France de la promotion qu'on va faire que des affaires d'Angleterre. Il faut avoir bien de la pitié de reste, pour en donner aux malheurs des princes étrangers, quand on en a besoin pour soi-même, ou qu'on est occupé des soins de

sa fortune. Quand le maréchal de Schomberg est dans les intérêts du prince d'Orange contre ceux des rois à qui il a tant d'obligation, c'est par un principe de religion qui dispense de la plus exacte reconnoissance.

A CORBINELLI.

Si je ne vous écrivois pas dans la même lettre que j'écris à Mme de Sévigné, Monsieur, je vous ferois un duplicata de ce que je lui mande sur le chapitre des chevaliers; mais vous le verrez comme elle. Cependant je ne grossirai point le nombre des mécontents : je suis trop glorieux pour me plaindre.

J'admire tout comme vous, pourvu que votre admiration ne soit qu'un étonnement, et dans ce sens-là j'admire qu'on se fasse une affaire de changer les noms aux terres qui peut-être dans trente ans ne seront plus à la race qui a fait ces changements.

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Madame de Meckelbourg et vous avez raison, Madame, de condamner la fantaisie de M. de Luxembourg; cela ne lui donne ni profit ni aucun nouvel honneur, et il pouvoit fort bien faire appeler son fils duc de Montmorency, puisqu'il est duc, et que son nom est Montmorency, tout cela sans compter l'inconvénient des cerises et des nourrices.

Je ne doute pas que Jeannin ne soit plus content de n'avoir plus ce fou à garder, que fâché de voir sa branche de Castille perdue.

Je ne compte pas pour beaucoup la succession de Manicamp; mais il n'en faut pas croire Mme de Montataire, qui est aujourd'hui notre partie. Mes enfants ont de quoi ne m'être plus tant à charge, mais ce n'est pas

contentement; j'ai encore à demander au Roi quelque chose dont je fais plus de cas que d'un ruban.

Je suis persuadé que vous voudriez bien que je fusse tout ce que je devrois être; car outre que l'amour-propre y trouveroit son compte, vous m'aimez assurément, et sur cela j'ai toute la reconnoissance que je dois.

Je ne vous oublierai pas à notre prélat; nous redoublons tous les jours de chaleur l'un pour l'autre.

1107. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE GRIGNAN.

Le même jour que j'écrivis cette lettre, j'écrivis celle-ci à Mme de Grignan.

A Chaseu, ce 18e décembre 1688.

J'ai vu avec plaisir, Madame, le nom de M. de Grignan dans la liste des chevaliers de l'ordre qu'on va faire. Celui-là ne m'a pas surpris, comme ont fait beaucoup d'autres. Je crois aussi, par la même raison, que vous avez été bien étonnée de n'y pas voir le mien. Je vous dirai sur cela, Madame, qu'après ce qui m'arriva à la promotion des chevaliers de 1662, je m'étois consolé de n'être pas chevalier de l'ordre, ne pouvant faire autre chose que de m'en consoler. Il est vrai que cette dernière promotion a renouvelé mon chagrin, et ce qui l'a rendu même un peu plus cuisant, c'est que le Roi venoit de faire en vingt et quatre heures deux grâces à mes enfants, sur la lettre que je m'étois donné l'honneur de lui écrire : cela avoit un peu relevé mes espérances pour les grâces, et m'a rendu aujourd'hui plus sensible à la privation de celle-ci. Cependant comme je suis fait aux adversités, j'ai bientôt voulu ce que Dieu et le Roi vouloient. Je vous dis tout ceci, Madame, parce que je sais l'intérêt que vous me faites l'honneur de prendre à ce

qui me touche, et ne doutant pas que vous n'ayez été fâchée pour l'amour de moi, vous ne soyez bien aise de voir l'effet de ma philosophie et de mon christianisme. Pour moi, je vous dirai encore une fois que la justice qu'on fait à M. de Grignan en cette rencontre m'a donné beaucoup de joie; et que je serois bien plus content, si c'étoit un honneur dont vous pussiez porter des marques aussi bien que lui, car personne ne vous honore, ne vous estime et ne vous aime plus que je fais. Vous auriez un compliment de ma fille de Coligny, Madame, si elle n'étoit au lit pour une fluxion terrible sur les yeux; mais elle vous assure ici qu'elle est aussi aise de vos honneurs que moi.

Je vous supplie de faire voir ici à M. de Grignan les assurances de mes très-humbles services.

---

*1108. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A LA COMTESSE DE GUITAUT.

Dimanche 19e décembre 1688.

Je vous rends mille grâces, ma très-chère Madame, de vouloir bien vous détourner pour moi de cette triste pente que vous donne la pensée de la cérémonie des chevaliers. Comme je connois votre sensibilité et la délicatesse de votre imagination, je comprends que c'en est assez pour vous de songer à ce qui se passa il y a vingt-sept ans, pour renouveler en vous ce qui ne s'en éloigne jamais. Je veux donc bien vous être doublement obligée de votre compliment, qui est, pour le mieux nommer, une vraie marque de votre amitié, qui m'est fort chère. Vous êtes heureuse de n'être point ici, puisque tout ce qu'on y dit vous donneroit du chagrin. Car c'est un tel débordement de paroles sur ce sujet, et des contents et des malcontents, et de tout ce qui se dit dans

ces occasions, qu'à peine les affaires d'Angleterre et de Rome ont-elles pu les interrompre. Enfin le mois de janvier finira tout; et pour finir aussi vos affaires avec votre cher neveu, j'espère que vous nous reverrons ici; je le souhaite, ma chère Madame. J'ai dit à un homme dont le mérite me touche infiniment, et à qui on ne ment point, les sentiments que j'ai pour vous; vous êtes trop heureuse de vivre sous sa conduite; et pour y mourir, je vous assure que c'est la plus sainte et la plus délicieuse chose du monde. Ce dernier épithète vous surprend; mais je ne m'en dédis point. Oui, c'est une chose délicieuse que de voir une mort où il n'est uniquement question que de Dieu, où les affaires temporelles et même les remèdes et l'espérance de guérir n'a point de part, et où l'on entend dire à un malade tout ce que la religion bien entendue et la charité peut inspirer à un homme fort éclairé, et voir aussi un homme mourant, tout détaché des choses de la terre, et ne s'occuper, ni respirer que Jésus-Christ, et lui demander miséricorde jusqu'au dernier soupir, avec un amour ardent et une crainte pleine de confiance. J'avoue, Madame, que je n'avois rien vu de pareil : on ne meurt point ainsi dans les autres quartiers de Paris. Je n'oublierai jamais cette mort, et je serois très-fâchée de ne l'avoir point vue. Dieu me fasse la grâce de m'en souvenir en temps et lieu! Vous savez bien que c'est de la mort de mon pauvre oncle de Saint-Aubin que je veux parler, et de son admirable curé.

Je suis tout à fait touchée de l'état de Mlle de Lestrange; elle est heureuse d'être avec vous, et vous en vérité, Madame, d'être avec elle. Comment ferez-vous s'il faut vous séparer? j'y prends trop d'intérêt pour ne pas souhaiter d'en être instruite, au moins par le faubourg Saint-Jacques. Je ne manquerai pas d'envoyer vos compliments en Provence, où vous êtes fort hono-

rée. Le petit marquis est revenu. Si vous aviez vu la violente contorsion que cet éclat de bombe fit à son épée, et combien il s'en est peu fallu qu'il n'ait été tué, vous admireriez l'adresse et la justesse de la main qui a mesuré ce coup. M. de Grignan ne viendra point : il est du nombre de ceux qui sont excusés, parce qu'ils sont dans le service. On lui enverra cet aimable cordon bleu qui sied si bien. Je suis toute à vous, ma très-chère Madame.

LA M. DE SÉVIGNÉ.

1109. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ. A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, lundi 20e décembre.

Est-il possible, ma très-chère, que j'écrive bien? cela va si vite; mais puisque vous en êtes contente, je n'en demande pas davantage. Vous aurez, avec un peu de patience, tout ce que vous desirez. M. de Grignan ne viendra point; il recevra le cordon bleu, et la croix au bout. Si les autres absents sont faits chevaliers par un ancien chevalier, on demandera que Monsieur l'Archevêque fasse cet honneur à son cher neveu; sinon ce sera à votre premier voyage, et le cordon en attendant. Enfin vous ferez comme les autres, et vous recevrez vos instructions; vous n'avez donc rien à faire qu'à attendre paisiblement.

Comment êtes-vous avec Monsieur d'Aix? il m'a tant louée, à ce que vous me mandez, que je n'oserois vous dire que je voudrois qu'il ne fût point chagrin contre vous tous; mais en général vous savez, et Monsieur le Coadjuteur aussi, combien l'on hait en ce pays-ci les démêlés des provinces : cela s'appelle *éplucher des écrevisses*.

Pour votre enfant, Monsieur le chevalier tâche de lui

apprendre à être un homme avec une tête, voyant les grands inconvénients qui arrivent de n'en avoir pas. Il ne tiendra pas à nous qu'en votre absence il n'apprenne tout ce qu'il ne sait pas encore ; et cependant il n'en est pas moins aimé, et baisé et caressé, car c'est sa destinée d'être parfaitement aimé. Nous ne lui apprendrons pas aussi à être ingrat, et à ne pas aimer la plus aimable et la meilleure de toutes les mères sans exception.

Je soupai hier chez la duchesse du Lude avec Mme de Coulanges, le premier président de la cour des aides, le Troyen, et la maréchale de Créquy. Elle me fit plaisir, je l'avoue, en me disant qu'elle savoit que votre fils s'étoit acquis bien de l'honneur dans cette première campagne ; qu'elle le savoit d'un endroit non suspect, et que non-seulement pour la hardiesse, pour le sens froid, il s'étoit distingué, mais encore pour la sagesse, s'étant retiré de certaines parties trop gaillardes, sans faire le Caton, ni sans se faire haïr ; et que ces commencements étoient admirables ; qu'elle s'en réjouissoit avec vous et avec moi. Ces louanges en détail, et appuyées d'une personne qui n'est point flatteuse, m'ont paru dignes de vous être mandées.

Nous tînmes hier chapitre chez Mme de Lavardin, toutes les veuves, et Mlle de la Rochefoucauld, reçue dans le corps, comme je vous ai dit ; il sembloit que nous ne fussions assemblées que pour parler de vous et vous célébrer. Vous connoissez la solidité des tons de Mme de Lavardin : nous y demeurâmes encore d'accord sur la chose présente, que chacun conservoit sa place, les grands sans être rabaissés, et les autres sans être rehaussés, au contraire.

M. de Grignan fait fort bien de triompher sur les louanges que je lui donne touchant cette première campagne de son fils : il n'en sait pas encore tout le prix ; jamais il n'a mieux pensé ; mais pourquoi entend-il des

tons ironiques sur les louanges que je lui donne? Quoi? moi, je serois capable d'imaginer que tout ce qu'il pense et tout ce qu'il a jamais pensé ne fût pas admirable! Je me plains à mon tour, et en attendant que cette querelle soit vidée, je l'embrasse de tout mon cœur. Voilà ce qui nous l'a gâté; car malgré tant d'orages et tant de naufrages, on l'aime toujours.

Mme de Broglio croit qu'elle s'en va demeurer avec vous, parce qu'elle va en Languedoc. Nous ne savons point encore la destinée de la Trousse, nous n'en sommes point en peine : il sera le plus joli des chevaliers; je le verrai chez lui. Si M. de Grignan avoit été de la cérémonie, j'aurois souhaité de la voir pour être témoin de sa parfaite bonne mine.

Le roi d'Angleterre est toujours trahi, même par ses propres officiers : il n'a plus que M. de Lauzun qui ne le quitte point. Il y aura un parlement : on espère à un tiers parti, qui ne voudra point du prince d'Orange. Le petit prince est en sûreté jusqu'ici à Portsmouth. Que dites-vous de cette nation angloise?

1110. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce mercredi 22e décembre.

Vous êtes si vive au milieu de nos cœurs, ma chère fille, et toutes nos actions, nos pensées roulent si fort sur vous, et comme vous disiez, nous sommes tellement assemblés en votre nom, que nous ne pouvons souffrir de ne plus voir entrer cette chère Comtesse, que nous aimons si passionnément : je parle en communauté, car votre enfant sent fort bien votre absence et le malheur de ne vous point voir. Je lui dis sans cesse de profiter du solide bonheur d'avoir un oncle comme le chevalier;

nous causons avec lui fort utilement : il y a bien de petites choses qu'il faut encore lui apprendre pour le manége de la société et de la conversation. Quand il retombe quelquefois ou à être distrait, ou à faire des questions mal placées, je me souviens de la fable de *la Chatte* qui devint femme : elle s'échappoit quelquefois quand elle voyoit passer une souris ; aussi le marquis, qui est un homme, laisse quelquefois voir un moment qu'il est enfant ; car, de bonne foi, ne devroit-il pas entrer présentement à l'académie? et voyez tout ce qu'il a fait. Il est assurément fort joli et fort changé : je l'embrasse fort souvent, vous êtes mon prétexte ; car je le prends quelquefois en trahison, et je lui explique d'où cela vient. Mme de la Fayette, chez qui son oncle l'a mené, en est fort contente. Je le mènerai chez Mme de Lavardin, qui n'a pas voulu vous faire un compliment par excès d'estime et d'amitié ; celles qui en ont fait vous aiment aussi : tout est bon.

Vous aurez vos ordres, et votre cordon avec la croix, comme les autres ; vous serez tous traités également, soit qu'un chevalier vous donne l'ordre, soit qu'on vous permette de le porter en attendant la réception ; vous n'avez qu'à vous donner un peu de patience. La lettre du ministre n'est point du tout un congé ; enfin nous serions fâchés de voir M. de Grignan dans les circonstances présentes ; car tout est si brouillé du côté de l'Angleterre, que chacun demeure à son poste. Les contretemps des lettres vous ont empêchés de prendre d'abord une bonne résolution.

Vos prélats vous ont quittée. J'admire toujours également celui qui fait bâtir, et celui qui n'achève point son bâtiment ; mais ce dernier est plus insupportable, ayant commencé, de ne vouloir pas achever, et de laisser tout ce désordre dans votre château. Cela nous impatiente et donne la goutte : cette goutte n'est point considérable ni

fort douloureuse ; mais c'est une lanternerie et une foiblesse qui empêche d'aller à Versailles, comme si elle étoit plus considérable. Nous vous envoyons des vers de Mme Deshoulières, que vous trouverez bien faits.

Vous ai-je dit que Sanzei a une petite chambre en ce quartier? Il va quelquefois à Versailles, il mange chez Mme de Coulanges ; car au lieu de votre bonne table, où vous nous avez si bien nourris, nous ne sommes plus que de petites miettes réunies. Il aura une lieutenance de dragons; il a été à la tranchée comme les autres, il est content. Mais sans vous flatter, les fées ont soufflé sur toute la campagne du marquis : il a plu à tout le monde, et par sa bonne contenance dans le péril, et par sa conduite gaie et sage ; il n'y a qu'une opinion sur son sujet. Cette contusion étoit le dernier don de la dernière fée, car elle a tout fini : c'est ce qui s'appelle la plume de l'oiseau, ou le pied du cerf.

M. d'Avaux doit être arrivé. L'abbé de Guénégaud avoit pleuré Mme de Mesmes avant qu'il se fût mis à bégayer. Mme de Fontenilles est à Sainte-Avoie, vis-à-vis de chez elle ; elle y est quasi toujours avec ses frères. Mme de Saint-Géran est accouchée d'une petite fille ; cela ne valoit pas la peine de s'y mettre. Adieu, mon enfant, je vous embrasse tendrement.

1111. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce vendredi 24e décembre.

Le marquis a été seul à Versailles, ma chère fille; il s'y est fort bien comporté ; il a dîné chez M. du Maine, chez M. de Montausier, soupé chez Mme d'Armagnac, fait sa cour à tous les levers, à tous les couchers. Monseigneur lui a fait donner le bougeoir; enfin le voilà

jeté dans le monde, et il y fait fort bien. Il est à la mode, et jamais il n'y eut de si heureux commencements ni une si bonne réputation; car je ne finirois point, si je voulois vous nommer tous ceux qui en disent du bien. Je ne me console point que vous n'ayez pas le plaisir de le voir et de l'embrasser, comme je fais tous les jours.

Mais ne semble-t-il pas, à me voir causer tranquillement avec vous, que je n'aie rien à vous mander? Écoutez, écoutez, voici une petite nouvelle qui ne vaut pas la peine d'en parler. La reine d'Angleterre et le prince de Galles, sa nourrice et une remueuse uniquement, seront ici incessamment. Le Roi leur a envoyé ses carrosses sur le chemin de Calais, où elle arriva mardi dernier, 21e de ce mois, conduite par M. de Lauzun. Voici le détail que M. Courtin, revenant de Versailles, nous conta hier chez Mme de la Fayette. Vous avez su comme M. de Lauzun se résolut, il y a cinq ou six semaines, d'aller en Angleterre : il ne pouvait faire un meilleur usage de son loisir. Il n'a point abandonné le roi, pendant que tout le monde le trahissoit et l'abandonnoit. Enfin, dimanche dernier, 19e de ce mois, le roi, ayant pris sa résolution, se coucha avec la reine, chassa tous ceux qui le servent encore; et une heure après se relève, et dit à un valet de chambre qu'il fît entrer un homme qu'il trouveroit à la porte de l'antichambre; c'étoit M. de Lauzun. Il lui dit : « Monsieur, je vous confie la reine et mon fils; il faut tout hasarder et tâcher de les conduire en France. » M. de Lauzun le remercia, comme vous pouvez penser; mais il voulut mener avec lui un gentilhomme d'Avignon, nommé Saint-Victor, que l'on connoît, qui a beaucoup de courage et de mérite. Il vint, il prit le petit prince dans son manteau, qu'on disoit être à Portsmouth, qui étoit caché dans le palais. M. de Lauzun donna la main à la reine : vous pouvez jeter un regard sur l'adieu qu'elle fit au roi; et

suivis de ces deux femmes que je vous ai nommées, ils allèrent dans la rue prendre un carrosse de louage. Ils se mirent ensuite dans un petit bateau le long de la rivière, où ils eurent un si gros temps, qu'ils ne savoient où se mettre. Enfin, à l'embouchure de la Tamise, ils se mirent dans un yacht, M. de Lauzun auprès du patron, en cas que ce fût un traître, pour le jeter dans la mer. Mais il ne croyoit mener que des gens du commun, comme il en passe souvent; il ne songea qu'à passer tout simplement au milieu de cinquante bâtiments hollandois, qui ne regardoient pas seulement cette petite barque; et ainsi protégée du ciel, et à couvert de sa mauvaise mine, elle aborda heureusement à Calais, où M. de Charost la reçut avec tout le respect que vous pouvez penser. Le courrier arriva hier à midi au Roi, qui conta toutes ces particularités; et en même temps on donna ordre aux carrosses du Roi d'aller au-devant de cette reine, pour l'amener à Vincennes que l'on fait meubler. On dit que Sa Majesté ira au-devant. Voilà le premier tome du roman, dont vous aurez incessamment la suite.

On vient de nous assurer que pour achever la beauté de l'aventure, M. de Lauzun, après avoir mis la reine et le prince en sûreté entre les mains de M. de Charost, a voulu retourner en Angleterre avec Saint-Victor, pour courir la triste et cruelle fortune du roi. J'admire l'étoile de M. de Lauzun, qui veut encore rendre son nom éclatant, quand il semble qu'il soit tout à fait enterré. Il avoit porté vingt mille pistoles au roi d'Angleterre. En vérité, ma bonne, voilà une jolie action, et d'une grande hardiesse; et ce qui la rend parfaite, c'est d'être retourné dans un pays où, selon toutes les apparences, il doit périr, soit avec le roi, soit par les Anglois, du coup qu'il leur vient de faire. Je vous laisse rêver sur ce grand événement. et je vous embrasse avec une sorte d'amitié et d'attachement qui n'est pas ordinaire, et que vous méritez.

1112. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce 27e décembre.

Je reçus votre lettre du 17e justement comme matines sonnoient pour aller aux Filles bleues à la messe de minuit. Si j'avois été bien sage, je ne l'aurois pas lue; mais il me fut impossible de m'en empêcher. Vous jugez bien que la veille de quatre fêtes, les commissions sont un peu retardées.

Vous faites fort bien de donner un habit et une cornette à cette jolie Pauline : il est impossible de s'en passer; mais en attendant je ne laisserois pas de l'avoir auprès de moi : elle ne sauroit être mieux, et je ne vois rien qui mérite que vous la lâchiez, et l'envoyiez au grenier; c'est toujours Mlle de Grignan, ce nom est une parure; et dans la dépense que vous fait votre fils et sa compagnie, toute économie vous sied bien et à cette petite personne et à votre table et à votre train. Suivez sur cela vos justes résolutions, et croyez qu'il y a plus de grandeur d'en user ainsi, que de manquer à la chose principale, qui est votre petit capitaine, qui fait encore cinq cavaliers. Il est sur le chemin de Châlons, pour aller voir cette belle compagnie que vous lui avez faite. Il partit le jour de Noël pour aller coucher à Claye, et faire en passant la révérence à Livry; il reviendra dimanche. Le chevalier a mesuré tous ses jours; il a fait ses dévotions à la messe de minuit à Sainte-Catherine, mais de fort bon cœur et comme un honnête homme. Nous fîmes notre petit déjeuner le lendemain; il lut avec plaisir M. le Tourneux; il a un sérieux et une solidité qui plaît fort.

M. du Plessis est avec lui, toujours véritablement comblé et charmé des marques de votre estime et de

votre confiance : vous pouvez compter qu'il est entièrement à vous et y sera tant que vous voudrez. Il me paroît, avec son audace au chapeau et cette cravate noire, comme ce maréchal qui devint peintre par amour : c'est bien l'amour aussi pour votre maison qui l'a fait devenir guerrier; enfin il a du courage, de la hardiesse, et de toutes sortes d'autres vertus, pour en faire tout ce qu'il vous plaira. Voilà son chapitre épuisé; celui du marquis ne l'est pas : vous le croyez gros, il ne l'est pas; au contraire, sa taille est devenue plus fine par en bas; il est crû; mais en deux mois et demi, trouvez-vous que l'on croisse beaucoup? Il s'est passé tant de choses, ma chère enfant, depuis trois mois, qu'il nous semble qu'il y a trois ans. Enfin le temps assurément ne va point comme quand nous étions ici ensemble. Soleri vous a représenté notre société, qui ne subsiste qu'en vous et pour vous; car vous êtes notre véritable lien; et ce joli portrait.... mais il ne dit jamais un mot, cela nous ennuie; vous êtes bien plus belle que lui, sans vous flatter. J'ai fait voir ce matin à la duchesse du Lude votre page d'écriture; elle en est bien contente : il lui falloit cela pour les amitiés qu'elle me fait tous les jours pour vous. Elle m'a menée après la messe chez l'abbé Têtu avec Aliot. Cet abbé ne dort point du tout; il est en vérité fort mal; cela passe les vapeurs ordinaires, et on ne peut le voir sans beaucoup de pitié; Mme de Coulanges et toutes ses amies en ont beaucoup de soin.

J'admire l'aigreur de Monsieur le Coadjuteur : par où méritez-vous ces duretés? N'avez-vous point raison de ne pas souhaiter que M. de Grignan vienne ici, et le bruit que vous avez fait à Paris a-t-il été mauvais pour votre famille? C'est comme quand je vous parlois de vos fontanges. Je le gronderois bien, si j'étois avec lui, et ne lui laisserois pas passer de telles injustices. Il a des *visions* dont je suis ravie que vous ne soyez pas. Mon

Dieu! qu'elles sont ridicules à les voir d'ici! Est-il possible qu'en étant sorti depuis si peu de temps, il l'ait si bien oublié? Tout cela sera plongé, s'il plaît à Dieu, dans le silence; c'est tout le mieux.

Vous répondez à merveilles sur votre cordon. M. de Mirepoix épouse la fille de la duchesse de la Ferté, avec cinquante mille petits écus mal payés. Ce mariage s'est fait on ne sait comment. Mme de Mirepoix donne son fils, qui est grand parti, au plus médiocre de la cour : je veux voir ce que dit sur cela Mme du Puy-du-Fou.

On ne parle, ma chère bonne, que de la reine d'Angleterre : elle a prié qu'on la laissât un peu respirer à Boulogne, jusqu'à ce qu'elle eût des nouvelles du roi son mari, qui s'est sauvé d'Angleterre, et l'on ne sait encore là où il est. Le Roi a envoyé trois carrosses à dix chevaux à cette reine, des litières, des pages, des valets de pied, des gardes et un lieutenant et des officiers. Nous vous dirons tout cela dans la feuille du bon Bigorre. M. de Lauzun doit être bien content de cette aventure, où il a montré de l'esprit, du jugement, de la conduite, du courage, et enfin il a trouvé le chemin de Versailles en passant par Londres : cela n'est fait que pour lui. La princesse est outrée de penser que le Roi en est content, et qu'il reviendra à la cour.

Monsieur le chevalier cause avec moi des affaires dont vous lui écrivez : je crois que vous le voulez ainsi : car vous savez ce que c'est que la confiance dans l'amitié. M. Coignet avoit l'autre jour dans la tête de marier votre fils à la petite de Lamoignon, à qui M. Voisin donne cent mille écus, en attendant mieux : le chevalier aime cette pensée.

La cérémonie se fera sans cérémonie à Versailles dans la chapelle. On commencera le vendredi à vêpres, on continuera le jour de l'an le matin, et le reste à vêpres. Le Roi a ôté l'obligation de communier dans la cérémo-

nie ; il n'aura pas son grand manteau, il n'aura que le collier; les manteaux se prêtent; de sorte qu'il est vrai que plusieurs en sont dispensés présentement. Le Roi est fort content de la manière dont M. de Monaco a reçu l'ordre : il l'a dit tout haut, et cela embarrasse ceux qui l'ont refusé. Il y a bien de l'apparence que le même courrier qui portera le cordon à Monaco, le portera à M. de Grignan. Il me semble qu'il est comme ces chiens à qui l'on dit longtemps *tout beau*, et puis tout d'un coup *pille*. La comparaison est riche; je crains qu'elle ne me fasse une querelle avec cet esprit pointilleux : il dira que je le traite comme un chien. Adieu, ma très-chère et très-aimable : j'aurois encore cent choses à vous dire, mais c'est vous accabler.

1113. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
À MADAME DE GRIGNAN.

À Paris, ce mercredi 29e décembre.

Voici donc ce mercredi si terrible, où vous me priez de négliger un peu ma chère fille; mais ignorez-vous que ce qui me console de mes fatigues, c'est de lui écrire et de causer un peu avec elle? Je me souviens assez de Provence et d'Aix, et je sais assez le sujet que vous avez de vous plaindre de l'élection qui fut faite le jour de saint André, pour approuver extrêmement le parti que vous avez pris de la faire casser par le parlement. J'ai vu le P. Gaillard qui en est fort aise; il parlera à M. de Croissi, et fera renvoyer toute l'affaire à M. de Grignan. On ne sauroit se venger plus honnêtement, ni d'une manière qui doive mieux guérir et corriger de la fantaisie de vous déplaire. J'en fais mon compliment à M. Gaillard; je le prie de ne me point oublier; je suis flattée de la pensée d'avoir ma place dans une si bonne

tête ; je ne saurois oublier ces regards si pleins de feu et d'esprit. Ne causez-vous pas quelquefois avec lui ?

Je comprends, ma chère enfant, cet ouvrage de deux mois que vous avez à faire cet hiver à Aix ; il paroît grand et difficile, à le regarder tout d'une vue ; mais quand vous serez en train d'aller et de travailler, étant tous les jours si accablée de devoirs et d'écritures, vous trouverez que malgré l'ennui et la fatigue, les jours ne laissent pas de passer bien vite. J'en ai passé de bien douloureux, sans compter les mauvaises nuits ; et cependant rien n'empêchoit le temps de courir : ce qui est vrai, c'est qu'au bout de trois mois, on croit qu'il y a trois ans qu'on est séparé. Si vous voulez m'en croire, vous demeurerez fort bien à Aix jusqu'à Pâques : le carême y est plus doux qu'à Grignan. La bise de Grignan qui vous fait avaler tous les bâtiments de vos prélats, me fait mal à votre poitrine, et me paroît un petit camp de Maintenon. Vous ferez de ces pensées tout ce que vous voudrez ; pour moi, je ne souhaite au monde que de pouvoir travailler avec ma chère bonne, et achever ma vie en l'aimant et en recevant les tendres et pieuses marques de son amitié ; car vous me paroissez le *pieux Énée* en femme.

J'ai vu Sanzei ; je l'ai embrassé pour vous ; il s'est mis à genoux ; il m'a baisé les pieds ; je vous mande ses folies, comme celles de don Quichotte : il n'est plus mousquetaire, il est lieutenant de dragons ; il a parlé au Roi, qui lui a dit que s'il servoit avec application, on auroit soin de lui. Voilà où il lui seroit bien nécessaire d'être un peu *Monsieur du pied de la lettre*. Vous ne sauriez croire comme cette qualité, qui nous faisoit rire, est utile à votre enfant, et combien elle contribue à composer sa bonne réputation : c'est un air, c'est une mode d'en dire du bien. Mme de Verneuil, qui est revenue, commença hier par là, et vous fit ensuite mille

amitiés et mille compliments. Je crois que Mlle de Coislin sera enfin Mme d'Enrichemont.

Mme de Coulanges, que j'ai vue ce matin chez la Bagnols, m'a dit qu'elle avoit reçu votre réponse, et qu'elle me la montreroit ce soir chez l'abbé Têtu. Vous voilà donc quitte de cette réponse ; pourquoi ne me l'avez-vous pas adressée ? Vraiment, ma chère enfant, vous me faites grand'pitié de répondre ainsi seule à cent personnes qui vous ont écrit : cette mode est cruelle en France. Mais que vous dirai-je d'Angleterre, dont les modes et les manières sont encore plus fâcheuses ? M. de Lamoignon a mandé à Monsieur le chevalier que le roi d'Angleterre étoit arrivé à Boulogne ; un autre dit à Brest ; un autre dit qu'il est arrêté en Angleterre ; un autre, qu'il est péri dans les horribles tempêtes qu'il y a eu sur la mer : voilà de quoi choisir. Il est sept heures ; Monsieur le chevalier ne fermera son paquet qu'au bel air de onze heures ; s'il sait quelque chose de plus assuré, il vous le mandera. Ce qui est très-certain, c'est que la reine ne veut point sortir de Boulogne, qu'elle n'ait des nouvelles de son époux ; elle pleure, et prie Dieu sans cesse. Le Roi étoit hier fort en peine de Sa Majesté Britannique. Voilà une grande scène ; nous sommes attentifs à la volonté des Dieux,

Et nous voulons apprendre
Ce qu'ils ont ordonné du beau-père et du gendre.

Je reprends ma lettre : je viens de la chambre de Monsieur le chevalier. Jamais il ne s'est vu un jour comme celui-ci. On dit quatre choses différentes du roi d'Angleterre, et toutes quatre par de bons auteurs. Il est à Calais ; il est à Boulogne ; il est arrêté en Angleterre ; il est péri dans son vaisseau ; un cinquième dit à Brest ; et tout cela tellement brouillé, qu'on ne sait que dire : M. Courtin d'une façon, Monsieur de Reims d'une

autre, M. de Lamoignon d'une autre ; les laquais vont et viennent à tous moments : jamais je n'ai vu un jour pareil. Je dis donc adieu à ma chère fille, sans pouvoir lui rien dire d'assuré, sinon que je l'aime, comme le mérite son cœur et son amitié, jointe à mon inclination, qui me fait courir dans ce chemin à bride abattue.

1114. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME ET A MONSIEUR DE GRIGNAN.

A Paris, ce vendredi 31e décembre.

Per tornar dunque al nostro proposito, je vous dirai, ma fille, que toutes les incertitudes d'avant-hier, qui paroissoient pourtant fixées, par l'assurance que M. de Lamoignon nous donnoit que le roi d'Angleterre étoit à Calais, sont quasi devenues des certitudes qu'il est arrêté en Angleterre ; et si ce n'étoit pas cette sorte de malheur, il seroit péri ; car il devoit se sauver et s'embarquer quelques heures après la reine. Ainsi, quoiqu'on n'ait point de nouvelles certaines qu'il est arrêté, il n'y a personne qui ne le croie, et qui n'en soit persuadé. Voilà où tout le monde en est, et comme nous finissons cette année, et comme nous commençons l'autre, cette année 89 si prédite, si marquée, si annoncée pour de grands événements : il n'en arrivera aucun qui ne soit dans l'ordre de la Providence, aussi bien que toutes nos actions, tous nos voyages. Il faut se soumettre à tout, et envisager tout ce qui peut arriver; cela va bien loin.

Cependant, Monsieur le Comte, c'est à vous que je m'adresse : hier les chevaliers de Saint-Michel, et à l'heure que je vous parle, après vêpres, une grande partie de ceux du Saint-Esprit, et demain le reste.

Monsieur le chevalier vous mandera ce qu'on fait pour les absents. Il faut que vous fassiez votre profession de foi, votre information de vie et mœurs : on vous mandera tout cela; vous n'êtes pas seul, et en attendant, *tout beau, tout beau!* Hier, M. de Chevreuse, à l'ordre de Saint-Michel, passa devant M. de la Rochefoucauld; ce dernier lui dit : « Monsieur, vous passez devant moi, vous ne le devez pas. » M. de Chevreuse lui répondit : « Monsieur, je le dois, car je suis duc de Luynes. — Ah! Monsieur, par ce côté-là, vous avez raison. » La *Gazette* vous apprendra, mon cher Comte, que M. de Luynes a donné cette duché à son fils avec la permission du Roi; et M. de Chevreuse, qu'on appellera M. de Luynes, a donné la duché de Chevreuse à son fils, qu'on appellera le duc de Montfort. Votre fils a des camarades bien titrés. On dit qu'on envoie des troupes en Bretagne avec M. de Momont, maréchal de camp, pour commander sous M. de Chaulnes; il y aura des camps dans toutes les provinces. Vous n'avez qu'à voir la carte, pour juger si nous avons besoin de nous tenir partout sur nos gardes : jetez un peu les yeux sur toute l'Europe. Mme de Barrillon est fort en peine de son mari; mais on dit, sans le savoir, car il ne vient point de lettres, qu'il est en sûreté, quoiqu'on ait abattu la chapelle du roi et celle qui étoit dans la maison de l'ambassadeur. Tout cela s'éclaircira. Mais à qui est-ce que je parle? est-ce encore à ce Comte?

Ma chère enfant, votre madame, qui a juré de ne pas toucher des cartes que le roi d'Angleterre n'ait gagné une bataille, ne jouera de longtemps, la pauvre femme. On tient le prince d'Orange à Londres : j'en reviens toujours là, c'est comme on fait dans toutes les conversations; car tout le monde se fait une affaire particulière de cette grande scène. La reine est encore à Boulogne dans un couvent, pleurant sans cesse et se désespérant

de ne point voir son cher mari, qu'elle aime passionnément.

On ne parle non plus de Mme de Brinon que si elle n'étoit pas au monde. On parle d'une comédie d'*Esther*, qui sera représentée à Saint-Cyr. Le carnaval ne prend pas le train d'être bien gaillard. Mon fils m'écrit toujours bien tendrement pour vous et pour M. de Grignan ; il a sa part de la réverbération. Nous attendons vos lettres ; mais peut-être n'y répondrons-nous que lundi. Nous avons de grandes conversations, Monsieur le chevalier et moi, sur votre sujet ; il se porte assez bien, et quand votre enfant sera de retour de Châlons, il compte le mener à Versailles. Voilà le bon Corbinelli qui s'épuise en raisonnements sur les affaires présentes, et qui vous adore. Adieu, ma très-aimable : je vous embrasse mille fois, et vous souhaite une heureuse année 89.

1115. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADEMOISELLE DE SCUDÉRY.

Mardi.

Que voulez-vous dire de rare mérite, Mademoiselle ? Peut-on nommer ainsi un autre mérite que le vôtre ? j'en suis si persuadée, que si j'étois véritablement endormie, tous mes songes ne seroient que sur ce point. Mais croyez, Mademoiselle, que je ne le suis point, que je pense très-souvent à vous comme il y faut penser : tout mon crime, c'est de ne point témoigner des sentiments si justes et si bien fondés ; mais attaquez-moi dans quelque moment que ce puisse être, et vous me retrouverez tout entière comme dans le temps où vous avez été la plus persuadée de mon amitié. Ce sont des vérités que je vous dis, Mademoiselle ; elles ne sauroient être mal reçues de vous. Je suis, comme vous le voyez, le con-

traire d'une hypocrite d'amitié : pourroit-on dire qu'on est une hypocrite d'oubli?

Je vous rends mille grâces de vos livres; j'en avois ouï parler, je les souhaitois, et vous m'avez donné une véritable joie. L'agrément de ces *Conversations* et de cette *morale* ne finira jamais; je sais qu'on en est fort agréablement occupé à Saint-Cyr; je m'en vais lire avec plaisir cette marque obligeante de votre souvenir. Conservez-le-moi, Mademoiselle, puisque je suis à vous par mille raisons. Ah! si vous entendiez comme je parle de vous, vous reconnoîtriez bien certainement. . . . . .

1116. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce lundi 3e janvier.

Votre cher enfant est arrivé ce matin; nous avons été ravis de le voir et M. du Plessis. Nous étions à table; ils ont dîné miraculeusement sur notre dîner, qui étoit déjà un peu endommagé. Mais que n'avez-vous pu entendre tout ce que le marquis nous a dit de la beauté de sa compagnie! Il s'informa d'abord si la compagnie étoit arrivée, et ensuite si elle étoit belle : « Vraiment, Monsieur, lui dit-on, elle est toute des plus belles; *c'est une vieille compagnie*, qui vaut bien mieux que *les nouvelles.* » Vous pouvez penser ce que c'est qu'une telle louange à quelqu'un qu'on ne savoit pas qui en fût le capitaine. Notre enfant fut transporté le lendemain de voir cette belle compagnie à cheval, ces hommes faits exprès, choisis par vous, qui êtes la bonne connoisseuse, ces chevaux jetés dans le même moule. Ce fut une véritable joie pour lui, où Monsieur de Châlons et Mme de Noailles prirent part; il a été reçu de ces saintes personnes comme le fils de M. Grignan; mais

quelle folie de vous parler de tout cela! c'est l'affaire du marquis.

Je voulois vous demander des nouvelles de Mme d'Oppède, et justement vous m'en dites : il me paroît que c'est une bonne compagnie que vous avez de plus, et peut-être l'unique. Pour Monsieur d'Aix, je vous avoue que je ne croirois pas les Provençaux sur son sujet. Je me souviens fort bien qu'ils ne se font valoir et ne subsistent que sur les dits et redits, et les avis qu'ils donnent toujours pour animer et trouver de l'emploi. Il n'en faut pas tout à fait croire aussi Monsieur d'Aix : cependant le moyen de penser qu'un homme *toute sa vie courtisan*, et qui renie chrême et baptême qu'il ne se soucie point des intrigues des consuls, voulût se déshonorer devant Dieu et devant les hommes par de faux serments? Mais c'est à vous d'en juger sur les lieux.

La cérémonie de vos *frères* fut donc faite le jour de l'an à Versailles. Coulanges en est revenu, qui vous rend mille grâces de votre jolie réponse : j'ai admiré toutes les pensées qui vous viennent, et comme cela est tourné et juste sur ce qu'on vous écrit. Voilà ce que je ne fais point au tiers et au quart, car je ne relis point leurs lettres, et cela est mal. Il m'a donc conté que l'on commença dès le vendredi, comme je vous l'ai dit : ceux-là étoient profès avec de beaux habits et leurs colliers et de fort bonne mine. Le samedi, c'étoient tous les autres; deux maréchaux de France étoient demeurés : le maréchal de Bellefonds totalement ridicule, parce que par modestie et par mine indifférente, il avoit négligé de mettre des rubans au bas de ses chausses de page, de sorte que c'étoit une véritable nudité. Toute la troupe étoit magnifique, M. de la Trousse des mieux : il y eut un embarras dans sa perruque qui lui fit passer ce qui étoit à côté assez longtemps derrière, de sorte que sa joue étoit fort découverte; il tiroit toujours ce qui l'em-

barrassoit, qui ne vouloit pas venir : cela fut un petit chagrin. Mais, sur la même ligne, M. de Montchevreuil et M. de Villars s'accrochèrent l'un à l'autre d'une telle furie, les épées, les rubans, les dentelles, tous les clinquants, tout se trouva tellement mêlé, brouillé, embarrassé, toutes les petites parties crochues étoient si parfaitement entrelacées, que nulle main d'homme ne put les séparer : plus on y tâchoit, plus on brouilloit, comme les anneaux des armes de Roger ; enfin toute la cérémonie, toutes les révérences, tout le manége demeurant arrêté, il fallut les arracher de force, et le plus fort l'emporta. Mais ce qui déconcerta entièrement la gravité de la cérémonie, ce fut la négligence du bon d'Hocquincourt, qui étoit tellement habillé comme les Provençaux et les Bretons, que ses chausses de page étant moins commodes que celles qu'il a d'ordinaire, sa chemise ne voulut jamais y demeurer, quelque prière qu'il lui en fît ; car sachant son état, il tâchoit incessamment d'y donner ordre, et ce fut toujours inutilement ; de sorte que Madame la Dauphine ne put tenir plus longtemps les éclats de rire : ce fut une grande pitié ; la majesté du Roi en pensa être ébranlée, et jamais il ne s'étoit vu, dans les registres de l'ordre, l'exemple d'une telle aventure. Le Roi dit le soir : « C'est toujours moi qui soutiens ce pauvre d'Hocquincourt, car c'étoit la faute de son tailleur ; » mais enfin cela fut fort plaisant. Il est certain, ma chère bonne, que si j'avois eu mon cher gendre dans cette cérémonie, j'y aurois été avec ma chère fille : il y avoit bien des places de reste, tout le monde ayant cru qu'on s'y étoufferoit, et c'étoit comme à ce carrousel. Le lendemain, toute la cour brilloit de cordons bleus ; toutes les belles tailles et les jeunes gens par-dessus les justaucorps, les autres dessous. Vous aurez à choisir, tout au moins en qualité de belle taille. *Vous deviez* me mander qui ont été ceux qui ont chargé

leur conscience de répondre pour M. de Grignan. On m'a dit qu'on manderoit aux absents de prendre le cordon qu'on leur envoie avec la croix : c'est à Monsieur le chevalier à vous le mander. Voilà le chapitre des cordons bleus épuisé. Disons seulement encore un mot d'une certaine pensée que je vous avoue que j'ai trouvée sotte au dernier point. Je ne saurois comprendre que le vieux patron de si bon esprit l'ait approuvée, et je vous avoue que je suis ravie que M. de Grignan soit de notre sentiment. Au nom de Dieu, ne croyez point que je dise jamais un mot là-dessus ; j'aimerois mieux mourir : vous ne connoissez pas encore mes petites perfections sur ce chapitre-là ; j'aurois pourtant de bons témoins ; mais on ne sauroit prouver qu'on est discrète, car en le prouvant on ne le seroit plus. Enfin j'ai pensé comme vous, et j'en suis glorieuse.

Je voudrois bien que le pauvre marquis fût content de ce que vous lui donnerez dans votre régiment ; je crois que si c'est la première compagnie, il dira : « Je suis content » du ton de marquis. Il est vrai que j'aime mes petites raies : elles donnent de l'attention ; elles font faire des réflexions, des réponses ; ce sont quelquefois des épigrammes et des satires ; enfin on en fait ce qu'on veut.

Le roi d'Angleterre a été pris, on dit, en faisant le chasseur et voulant se sauver. Il est dans Vittal : je ne sais point écrire ce mot. Il a son capitaine des gardes, ses gardes, des milords à son lever, beaucoup d'honneurs ; mais tout cela est fort bien gardé. Le prince d'Orange à Saint-Jem, qui est de l'autre côté du jardin. On tiendra le parlement : Dieu conduise cette barque ! La reine d'Angleterre sera ici mercredi ; elle vient à Saint-Germain, pour être plus près du Roi et de ses bontés.

L'abbé Têtu est toujours très-digne de pitié ; fort

souvent l'opium ne lui fait rien ; et quand il dort un peu, c'est d'accablement, ou parce qu'on a doublé la dose. Je fais vos compliments partout où vous le souhaitez ; les veuves vous sont acquises, et sur la terre et dans le troisième ciel. Je fus le jour de l'an chez Mme Croiset ; j'y trouvai Rubantel, qui me dit des biens solides de votre enfant, et de sa réputation naissante, et de sa bonne volonté, et de sa hardiesse à Philisbourg. Adieu, ma très-chère et très-aimable. On assure que M. de Lauzun a été trois quarts d'heure avec le Roi : si cela continue, vous jugez bien qui voudra le ravoir.

1117. — DE MADAME DE GRIGNAN AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Trois semaines après que j'eus écrit cette lettre (n° 1107, p. 225), j'en reçus cette réponse.

A Aix, le 4e janvier 1689.

J'aurois été pour le moins aussi aise de voir votre nom sur la liste des chevaliers de l'ordre, que vous l'avez été d'y voir celui de M. de Grignan, et je n'aurois pas été plus en peine de vos preuves que vous l'avez été des siennes. Je vous assure, Monsieur, que je sens avec bien du chagrin qu'étant si ancien lieutenant général d'armée, vous ne soyez point du nombre de ceux qui ont été honorés de cette grâce. Je dois sentir cette peine par reconnoissance de la joie que vous avez eue de notre bonheur. Mais je n'aurois pas besoin d'y être poussée par là : il me suffit de l'intérêt que je prends à vous et à tout ce qui vous touche. Ce que vous me mandez de votre soumission dans vos adversités aux ordres de la Providence, et de l'usage que vous faites en ces rencontres de votre philosophie et de votre christianisme, me paroissent de si véritables biens et si dignes d'estime, que je ne sais pas

si ce ne seroit point une matière plus raisonnable de vous faire des compliments, que de toutes les grâces passagères que l'on peut recevoir dans le monde. Cependant, comme ce n'est pas la coutume, je me contenterai de vous louer et de vous admirer, et je n'appuierai mes compliments que sur les grâces que le Roi a faites à Messieurs vos enfants. Je vous en aurois parlé plus tôt si je l'avois su; mais je suis au bout du monde, et la situation de la Provence n'est que trop faite pour me justifier à tous ceux qui n'entendent point parler de moi dans les occasions où ils savent bien que je ne garderois pas le silence. Ne m'en croyez donc pas moins sensible à ce qui vous arrive, puisque personne ne peut vous honorer plus que je fais. Je suis bien fâchée que le mal de Mme de Coligny à ses yeux me fasse manquer une de ses lettres. Je vous supplie de la remercier de l'intention qu'elle a eue de m'écrire et de sa joie. M. de Grignan vous rend mille grâces de votre compliment, et il vous fait les siens.

1118. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce mercredi 5e janvier.

Je menai hier mon marquis avec moi; nous commençâmes par chez M. de la Trousse, qui voulut bien avoir la complaisance de se rhabiller, et en novice et en profès, comme le jour de la cérémonie : ces deux sortes d'habits sont fort avantageux aux gens bien faits. Une pensée frivole, et sans regarder les conséquences, me fit regretter que la belle taille de M. de Grignan n'eût point brillé dans cette fête. Cet habit de page est fort joli : je ne m'étonne point que Mme de Clèves aimât M. de Nemours avec ses belles jambes. Pour le manteau, c'est une représentation de la majesté royale : il en a coûté huit

cents pistoles à la Trousse, car il a acheté le manteau. Après avoir vu cette belle mascarade, je menai votre fils chez toutes les dames de ce quartier. Mme de Vaubecourt, Mme Ollier le reçurent fort bien : il ira bientôt de son chef.

La *Vie de saint Louis* m'a jetée dans la lecture de Mézerai ; j'ai voulu voir les derniers rois de la seconde race ; et je veux joindre Philippe de Valois et le roi Jean, qui est un endroit admirable de l'histoire, et dont l'abbé de Choisy a fait un livre qui se laisse fort bien lire. Nous tâchons de cogner dans la tête de votre fils l'envie de connoître un peu ce qui s'est passé avant lui ; cela viendra ; mais en attendant, il y a bien des sujets de réflexion à considérer tout ce qui se passe présentement.

Vous allez voir, par la nouvelle d'aujourd'hui, comme le roi d'Angleterre s'est sauvé de Londres, apparemment par la bonne volonté du prince d'Orange. Les politiques raisonnent pour savoir s'il est plus avantageux à ce roi d'être en France : l'un dit oui, car il est en sûreté, et on ne le forcera point de rendre sa femme et son fils, ou d'être en danger d'avoir la tête coupée ; l'autre dit non, car il laisse le prince d'Orange protecteur et adoré, dès qu'il le devient naturellement et sans crime. Ce qui est vrai, c'est que la guerre nous va bien être déclarée, et peut-être même la déclarerons-nous les premiers. Si nous pouvions faire la paix en Italie et en Allemagne, nous vaquerions à cette guerre angloise et hollandoise avec plus d'attention : il faut l'espérer, car ce seroit trop d'avoir des ennemis de tous côtés. Voyez un peu où me porte le libertinage de ma plume ; mais vous jugez bien que les conversations sont pleines de ces grands événements.

Je vous conjure, ma chère fille, quand vous écrirez à M. de Chaulnes, de lui dire que vous prenez part aux *obligations* que mon fils lui a ; que vous l'en remerciez ;

que votre éloignement extrême ne vous rend pas insensible pour ce qui regarde votre frère. Ce sujet de reconnoissance est un peu nouveau : c'est de le dispenser de commander un des régiments de milice qu'il fait lever en Bretagne. Mon fils ne peut envisager de rentrer dans le service par ce côté-là : il en a horreur, et ne demande que d'être oublié chez lui. Monsieur le chevalier approuve ce sentiment, et moi aussi, je vous l'avoue : n'êtes-vous pas de cet avis, ma chère enfant? Je fais grand cas de vos sentiments, qui sont toujours les bons, principalement sur le sujet de votre frère. N'entrez point dans ce détail, mais dites en gros que qui fait plaisir au frère en fait à la sœur. M. de Momont est allé en Bretagne avec des troupes, mais si soumis à M. de Chaulnes, que c'est une merveille. Ces commencements sont doux, il faut voir la suite.

Je trouvai hier Choiseul avec son cordon : il est fort bien ; ce seroit jouer de malheur de n'en pas rencontrer présentement cinq ou six tous les jours. Vous ai-je dit que le Roi a ôté la communion de la cérémonie? Il y a longtemps que je le souhaitois; je mets quasi là beauté de cette action avec celle d'empêcher les duels. Voyez en effet ce que c'eût été de mêler cette sainte action avec les rires immodérés qu'excita la chemise de M. d'Hocquincourt. Plusieurs pourtant firent leurs dévotions, mais sans ostentation, et sans y être forcés. Nous allons vaquer présentement à la réception de Leurs Majestés angloises, qui seront à Saint-Germain. Madame la Dauphine aura un fauteuil devant cette reine, quoiqu'elle ne soit pas reine, parce qu'elle en tient la place. Ma fille, je vous souhaite à tout, je vous regrette partout, je vois tous vos engagements, toutes vos raisons ; mais vous êtes si bonne partout qu'il n'est pas possible de s'accoutumer à ne vous point trouver où vous seriez si nécessaire : je m'attendris souvent sur cette pensée. Mais il est temps

de finir cette lettre tout en l'air, et qui ne signifie rien : ne vous amusez point à y répondre ; conservez-vous, ayez soin de votre poitrine.

1119. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CORBINELLI AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Le même jour que je reçus cette lettre (n° 1117, p. 248), je reçus celle-ci de Mme de Sévigné.

A Paris, le jour des Rois (6 *janvier*) de 1689.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je commence par vous souhaiter une heureuse année, mon cher cousin : c'est comme si je vous souhaitois la continuation de votre philosophie chrétienne ; car c'est ce qui fait le véritable bonheur. Je ne comprends pas qu'on puisse avoir un moment de repos en ce monde, si l'on ne regarde Dieu et sa volonté, et où par nécessité il se faut soumettre. Avec cet appui, dont on ne sauroit se passer, on trouve de la force et du courage pour soutenir les plus grands malheurs. Je vous souhaite donc, mon cousin, la continuation de cette grâce ; car c'en est une, ne vous y trompez pas : ce n'est point dans nous que nous trouvons ces ressources. Je ne veux donc plus repasser sur tout ce que vous deviez être et que vous n'êtes pas : mon amitié pour vous et pour moi n'en a que trop souffert ; il n'y faut plus penser. Dieu l'a voulu ainsi, et je souscris à tout ce que vous me dites sur ce sujet.

La cour est toute pleine de cordons bleus : on ne fait point de visites qu'on n'en trouve quatre ou cinq à chacune. Cet ornement ne sauroit venir plus à propos pour faire honneur au roi et à la reine d'Angleterre, qui arri*vent* aujourd'hui à Saint-Germain. Ce n'est point à Vin-

cennes, comme on disoit. Ce sera justement aujourd'hui la véritable fête des rois, bien agréable pour celui qui protége et qui sert de refuge, et bien triste pour celui qui a besoin d'un asile. Voilà de grands objets et de grands sujets de méditation et de conversation. Les politiques ont beaucoup à dire. On ne doute pas que le prince d'Orange n'ait bien voulu laisser échapper le roi, pour se trouver sans crime maître de l'Angleterre; et le roi, de son côté, a eu raison de quitter la partie plutôt que de hasarder sa vie avec un parlement qui a fait mourir le feu roi son père, quoiqu'il fût de leur religion. Voilà de si grands événements, qu'il n'est pas aisé d'en comprendre le dénouement, surtout quand on jette les yeux sur l'état et sur les dispositions de toute l'Europe. Cette même Providence qui règle tout démêlera tout; nous sommes ici les spectateurs très-aveugles et très-ignorants.

Le second tome de M. de Lauzun est fort beau et digne du premier. Il a eu l'honneur d'être enfermé une heure avec le Roi. Mademoiselle en est très-fâchée, et demande qu'au moins il ne se trouve point où elle sera; je ne sais si on aura bien de l'attention à sa colère. Il vaudroit bien mieux que tout d'un coup elle le revît à son ordinaire, que de le revoir, comme elle fera assurément, après avoir fait bien des façons. Vous ne doutez pas, mon cousin, que nous n'eussions maintenant de grands sujets de nous entretenir; mais il est impossible d'écrire.

Adieu. Je vous embrasse et ma chère nièce; je la plains d'être obligée de se faire saigner pour son mal d'yeux. Tenez, mon cher Corbinelli, prenez la plume.

DE CORBINELLI.

Je commence, Monsieur, comme Mme de Sévigné, à

vous souhaiter une bonne année, c'est-à-dire le repos de l'esprit et la santé du corps :

Mens sana in corpore sano.

dit Juvénal, qui comprend tout le repos de la vie.

J'ai été fâché de ne vous point voir dans la liste des chevaliers de l'ordre, comme d'une disposition dans le monde que Dieu auroit mise sans ma participation et sans mon consentement, c'est-à-dire que j'aurois changée si j'avois pu. Cette manière de philosopher sauve de ma colère imprudente toutes les causes secondes, et fait que je me résigne en un moment sur tout ce qui arrive à mes amis ou à moi. Je dis la même chose de la fuite du roi d'Angleterre avec toute sa famille. J'interroge le Seigneur, et je lui demande s'il abandonne la religion catholique, en souffrant les prospérités du prince d'Orange, le protecteur des prétendus réformés, et puis je baisse les yeux.

Adieu, Monsieur; adieu, Madame la marquise de Coligny, à qui je desire un fonds de philosophie chrétienne, capable de lui donner une parfaite indolence pour toutes les choses du monde : état capable de nous faire rois, et plus rois que ceux qui en portent la qualité.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je fais ici mille compliments à notre prélat. Donnez-le-nous un peu, il y a assez longtemps que vous l'avez.

1120. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce vendredi 7e janvier.

Je reçus votre lettre un jour plus tard que je n'ai ac-

coutumé; nous en attendons encore aujourd'hui; mais comme elles arrivent le soir, nous n'y répondrons peut-être que dimanche ou lundi. Vous écrivez si bien, ma chère enfant, quand vous n'avez point de sujets, que je n'aime pas moins ces lettres-là, toutes libertines, que celles où vous faites réponse. Enfin c'est cela qui soutient le cœur pendant votre absence. Je suis tellement comme vous pour trouver le temps infini depuis votre départ, qu'il me semble qu'il y a trois ans : ce n'est pas que j'aie vu tant de différentes choses que vous; mais c'est par la quantité de pensées, d'occupations et d'inquiétudes qui m'ont tenu lieu des objets. Enfin je vous ai regrettée, et je vous regrette encore tous les jours; je ne m'accoutume point à ne plus voir ni rencontrer ma chère fille, après une si aimable et si longue habitude. Ce douloureux jour de Charenton est encore tout vif et tout sensible. Vous m'aviez donné un rendez-vous chez le chevalier, où je n'ai pas manqué, et vous n'y étiez pas; votre portrait ne m'a point du tout consolée. Je suis présentement dans sa chambre; il a eu des douleurs à la main droite cette nuit; il les a encore. Il soupa la veille des Rois assez gaiement chez M. de Lamoignon, et la nuit même ce mal lui prit : cela est trop pitoyable. Il fait tous les jours des projets pour Versailles, et n'est presque jamais en état de les exécuter : c'est votre malheur et le sien qui l'empêche d'être en un lieu où il feroit une si bonne figure, et si utile pour sa famille et pour son neveu. Il a une patience et une résignation que Corbinelli se vante de lui apprendre comme un maître. Nous ne le voyons guère, ce Corbinelli; tous ses amis le prennent, et je le laisse aller par amitié pour lui, car nous sommes sobres. Quelquefois les soirs, il vient faire collation avec nous; il est de fort bonne compagnie, et vous rend mille grâces d'avoir nommé son nom : le vôtre est bien dans son esprit au-dessus

de tous les autres. Nous ne voyons pas assez l'abbé Bigorre ; il vous enverra ce soir une belle feuille volante. Quand il est question de parler de la réception du roi et de la reine d'Angleterre et du prince de Galles, et de dire les détails de la réception que le Roi a faite à ces Majestés, toute pleine de générosité, d'humanité et de tendresse, vous jugez bien que la feuille doit être remplie.

J'attends avec impatience que vous m'appreniez que vous avez le cordon. Monsieur le Grand, M. de Dangeau, M. de Châtillon, M. de la Rongère, ont porté les leurs à la reine d'Angleterre pour lui faire compliment : elle trouvera notre cour bien brillante de ce nouvel ornement. Je menai hier votre enfant chez Mme de Lavardin, qui le reçut comme son petit-fils : elle vous aime comme sa fille. De là nous fûmes chez Mme de la Fayette ; j'y trouvai M. de Villars avec une mine toute pleine d'*Orondate ;* je lui dis bien tout ce que vous m'aviez mandé pour eux. Je ne pense pas qu'on danse beaucoup cet hiver à Versailles.

Mme de Ricouart est veuve ; elle est encore à la campagne ; je la verrai à son retour : voulez-vous que je lui fasse un compliment? Il y a un air de n'en point faire qui vaut son prix : par exemple, Mme de Lavardin m'a toujours dit qu'elle ne vous en faisoit point ; j'en ai trouvé plusieurs dans cette fantaisie, qui n'ont pas envie de vous fâcher. Ainsi, ma fille, sur ma parole tout est bon, et ceux qui ne vous accablent point, plus commodes que ceux qui vous assassinent ; car vos réponses sont sans nombre, et tiennent leurs places dans la fatigue de vos écritures. Vous me proposez d'écrire à Mme de Solre : eh, mon Dieu ! à quoi m'engagez-vous? Il faut prendre un style qui est le cothurne pour moi. Coulanges nous fit l'autre jour un fort plaisant conte ; ce fut comme un enthousiasme. Il dit que le comte de Solre entra chez M. de

Chauvri, qu'il y fit venir deux crocheteurs; qu'il fit mettre à terre deux coffres; qu'il en tira une brassée de papiers, et lui dit, en les jetant sur la table : « Monsieur, ce sont les titres de trente-sept chevaliers de la Toison d'or de ma maison ; » que M. de Chauvri, tout embarrassé, lui dit : « Hé ! Monsieur, il n'en faut pas tant, vous me brouillez tous mes papiers; je ne saurai plus retrouver les preuves de Monsieur un tel et de Monsieur un tel : ces deux noms ne sont pas comme le vôtre ; » que M. de Chauvri le pria d'en demeurer là, et que le comte de Solre, ne l'écoutant seulement pas, lui tira une grande liasse : « Monsieur, lui dit-il, voici le contrat de mariage d'un de mes grands-pères avec Sabine de Bavière. — Hé ! Monsieur, hé! Monsieur, dit M. de Chauvri, en voilà plus qu'il n'en faut. » Là-dessus M. de Solre prend un grand rouleau, et se faisant aider à le dérouler, l'étend tout le long de la chambre, et lui fait voir qu'il remontoit et finissoit deux de ses branches par des têtes couronnées; et toujours M. de Chauvri disant avec chagrin : « Hé ! Monsieur, je ne retrouverai jamais tous mes papiers. » Coulanges nous joua cela si follement et si plaisamment, qu'autant que cette scène est plate sur le papier, elle étoit jolie à la voir représenter. Voyez donc ce que vous voulez que j'écrive à cette femme toute pleine de toisons d'or : il faudra que nous nous réjouissions avec l'ordre du Saint-Esprit d'avoir un si grand sujet; je ne vous réponds pas que j'écrive. Voilà ce qui s'appelle causer et dire des riens. Je suis auprès du chevalier, qui est tout assoupi dans sa grande chaise. Il me semble que je cause avec vous autant que je le puis; mais ne vous amusez point à répondre à tout ceci. Si j'étois avec vous, j'aimerois bien que vous trouvassiez quelque douceur à me parler de vos affaires, où je pense si souvent, où je prends tant d'intérêt. En attendant, ma chère enfant, ne donnez point le plaisir aux

Provençaux de vous brouiller avec les archevêques et les intendants : vous les feriez trop aises. Connoissez par vous-même la vérité de ce qu'ils vous disent, faites-leur entendre que vous en parlerez à ces Messieurs-là, à eux-mêmes, pour vous en éclaircir. Ah ! que la crainte d'être nommés les feroit bien taire ! car ils ne veulent que des *pétoffes*, sans se soucier ni de dire vrai, ni de vous servir. Si cet avis est bon, profitez-en : je crus voir à Lambesc que le plaisir et le divertissement des Provençaux étoit d'animer, de brouiller et de se rendre nécessaires. Ah, fi ! quittez ce style de province et de Provence.

1121. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce lundi 10e janvier.

Nous pensons souvent les mêmes choses, ma chère belle ; je crois même vous avoir mandé des Rochers ce que vous m'écrivez dans votre dernière lettre sur le temps. On consent quelquefois qu'il avance : les jours n'ont plus rien alors de si cher ni de si précieux ; mais quand vous étiez à l'hôtel de Carnavalet, je vous l'ai souvent dit, je ne rentrois jamais sans une joie sensible, je ménageois les heures, j'en étois avare : dans l'absence, ce n'est plus cela, on ne s'en soucie point, on les pousse même quelquefois ; on avance dans un temps auquel on aspire ; c'est un ouvrage de tapisserie que l'on veut achever ; on est libérale des jours, on les jette à qui en veut. Mais, ma chère enfant, je vous avoue que quand je pense tout d'un coup où me conduit cette dissipation et cette magnificence d'heures et de jours, je tremble, je n'en trouve plus d'assurés, et la raison me présente ce que certainement je trouverai dans mon chemin. Ma

fille, je veux finir ces réflexions avec vous, et tâchez de les rendre bien solides pour moi.

L'abbé Têtu est dans une insomnie qui fait tout craindre. Régis et Fedé ne voudroient pas répondre de la décadence entière de son esprit : il se fait des points de fièvre des moindres choses ; il sent son état, et c'est une douleur : il ne subsiste que par l'opium ; on y mit l'autre jour par mégarde de l'ambre, il en pensa véritablement mourir ; il tâche de se divertir, de se dissiper : il cherche des spectacles. Nous voulons l'envoyer à Saint-Germain pour avoir le plaisir d'y voir établir le roi et la reine d'Angleterre et le prince de Galles : en peut-on voir un plus grand et plus digne de faire de grandes diversions ? Je comprends toutes vos larmes par les miennes ; Mme de Chaulnes, toute forte, a fait comme nous. Pour la fuite du roi, il paroît que le prince d'Orange l'a bien voulue. Il l'envoya à Exester, où il vouloit aller : il étoit fort bien gardé par le devant de sa maison, et toutes les portes de derrière ouvertes. Le prince n'a point voulu faire périr son beau-père ; il est dans Londres à la place du roi, sans en prendre le nom, ne voulant que rétablir une religion qu'il croit bonne, et maintenir les lois du pays, sans qu'il en coûte une goutte de sang : voilà l'envers tout juste de ce que nous pensions de lui ; ce sont des points de vue fort différents. Cependant le Roi fait pour ces Majestés angloises des choses toutes divines ; car n'est-ce point être l'image du Tout-Puissant que de soutenir un roi chassé, trahi, abandonné comme il est ? La belle âme du Roi se plaît à jouer ce grand rôle. Il fut au-devant de la reine avec toute sa maison et cent carrosses à six chevaux. Quand il aperçut le carrosse du prince de Galles, il descendit, et ne voulut pas que ce petit enfant, beau comme un ange, à ce qu'on dit, descendît ; il l'embrassa tendrement ; puis il courut au-devant de la reine, qui étoit

descendue ; il la salua, lui parla quelque temps, la mit à sa droite dans son carrosse, et lui présenta Monseigneur et Monsieur, qui furent aussi dans le carrosse, et la mena à Saint-Germain, où elle se trouva toute servie, comme la Reine, de toutes sortes de hardes, et une cassette très-riche avec six mille louis d'or. Le lendemain, le roi d'Angleterre devoit arriver ; il l'attendoit à Saint-Germain ; il y arriva tard, parce qu'il venoit de Versailles ; enfin le Roi alla au bout de la salle des gardes, au-devant de lui ; le roi d'Angleterre se baissa fort, comme s'il eût voulu embrasser ses genoux ; le Roi l'en empêcha, et l'embrassa à trois ou quatre reprises fort cordialement. Ils se parlèrent bas un quart d'heure ; le Roi lui présenta Monseigneur, Monsieur, les princes du sang et le cardinal de Bonzi ; il le mena ensuite dans la chambre de la reine, qui eut peine à retenir ses larmes. Ils furent quelque temps à causer, puis le Roi les mena chez le prince de Galles, où ils furent encore quelque temps, et les y laissa, ne voulant point être reconduit, et disant au roi : « Voici votre maison ; quand j'y viendrai, vous m'en ferez les honneurs, et je vous les ferai quand vous viendrez à Versailles. » Le lendemain, qui étoit hier, Madame la Dauphine y alla, et toute la cour. Je ne sais comme on aura réglé les chaises des princesses, car elles en eurent à la reine d'Espagne, et la reine mère d'Angleterre étoit traitée comme fille de France : je vous manderai ce détail. Le Roi envoya dix mille louis d'or au roi d'Angleterre. Il paroît vieilli et fatigué, la reine maigre, et des yeux qui ont pleuré, mais beaux et noirs ; un beau teint un peu pâle ; la bouche grande, de belles dents, une belle taille et bien de l'esprit ; une personne fort posée, qui plaît fort. Voilà, ma chère bonne, de quoi subsister longtemps dans les conversations publiques. Vous aurez outre cela la feuille de l'abbé Bigorre. Je vous ai mandé la fête des cordons

bleus; mais si vous n'avez eu soin de renvoyer votre profession de foi, l'*auto da fe* et l'information de vie de mœurs au secrétaire d'État qui vous l'a envoyée, vous n'aurez point de brevet de cordon bleu. Peut-être l'avez-vous fait, et vous moquez-vous de moi : je le souhaite.

Le chevalier ne peut encore écrire, ni aller à Versailles, dont nous sommes bien fâchés, car il y a mille affaires ; mais il n'est point malade ; il soupa samedi avec Mme de Coulanges, Mme de Vauvineux, Mme de Duras et votre fils chez le lieutenant civil ; on but la santé de la première et de la seconde, cela s'entendoit Mme de la Fayette et vous ; car vous avez cédé à la date de l'amitié. Hier Mme de Coulanges donna un très-joli souper aux goutteux : c'étoit l'abbé de Marsillac, le chevalier de Grignan, M. de Lamoignon (la néphrétique tint lieu de goutte), sa femme et les *Divines*, toujours pleines de fluxions, moi en considération du rhumatisme que j'eus il y a douze ans, Coulanges qui la mérite. On causa fort; le petit homme chanta, et fit un vrai plaisir à l'abbé de Marsillac, qui admiroit et tâtonnoit ses paroles avec des tons et des manières si semblables à celles de son père, qu'on en étoit touché. Votre enfant étoit chez Mlles de Castelnau : il y a une cadette qui est toute jolie, toute charmante ; votre fils la trouve à son gré, et laisse la biglesse à Sanzei. Il avoit mené un hautbois, on y dansa jusqu'à minuit. Cette société plaît fort au marquis ; il y trouve Saint-Hérem, Jeannin, Choiseul, Ninon : il est en pays de connoissance. Il me semble que le chevalier ne songe pas trop à le marier, et que M. de Lamoignon n'est pas trop pressé aussi de marier sa fille. On ne sauroit parler sur celui de M. de Mirepoix ; c'est l'ouvrage de M. de Montfort ; c'est comme un charme, toutes les têtes ne pensent plus comme elles faisoient ; enfin c'est un homme fortement appelé à sa destinée : que voulez-vous qu'on y fasse ?

M. de Lauzun n'est point retourné en Angleterre ; il est logé à Versailles ; il est fort content. Il a écrit à Mademoiselle ; mais dans la colère où elle est contre lui, je doute qu'il réussisse à l'apaiser. J'ai fait encore un chef-d'œuvre : j'ai été voir Mme de Ricouart, revenue depuis peu, très-contente d'être veuve. Vous n'avez qu'à me donner vos reconnoissances à achever, comme vos romans : vous en souvient-il ? Je remercie l'aimable Pauline de sa lettre ; je suis fort assurée que sa personne me plairoit : elle n'a donc pu trouver d'autre alliance avec moi que *Madame ;* cela est bien sérieux. Adieu, ma chère enfant : conservez votre santé, c'est-à-dire votre beauté que j'aime tant.

A dix heures du soir.

J'ai été voir Mme du Puy-du-Fou, sur ce mariage. M. de Montausier et Mme de Lavardin y sont venus ; j'ai dit à Mme de Lavardin vos souvenirs ; elle vous aime tendrement. Un moment après, est arrivée une troupe toute brillante : c'étoit Mme la duchesse de la Ferté, tenant sa fille par la main, fort jolie, et sa petite sœur des mêmes couleurs ; Mme la duchesse d'Aumont ; M. de Mirepoix, qui faisoit un contraste merveilleux. Quel bruit ! quels compliments de tous côtés ! La duchesse a toujours voulu M. de Mirepoix, elle y a jeté son coussinet ; et après avoir su assez en l'air que la proposition avoit été reçue, elle en a parlé au Roi ; cela finit et abrége tout. Le Roi lui dit : « Madame, votre fille est bien jeune. — Il est vrai, Sire ; mais cela presse, parce que je veux M. de Mirepoix, et que dans dix ans, quand Votre Majesté connoîtra son mérite, et qu'elle l'aura récompensé, il ne voudroit plus de nous. » Voilà qui est dit. Sur cela on veut faire jeter des bans avant que les articles soient présentés ; jamais il ne s'est vu *tant de charrettes devant les bœufs*. Mme d'Olonne a donné un

beau coulant; Mme la maréchale de la Ferté brille; toute cette noce est contente. Mme de Mirepoix vous a écrit; Mme du Puy-du-Fou est entraînée dans le tourbillon; on ne s'entend pas. Le jeune homme n'avoit jamais vu sa maîtresse; il ne sait ce que c'est que tout cela. Ma plume ne vaut rien, et je vous dis bonsoir, ma chère belle.

1122. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce mercredi 12e janvier.

Vous étiez retirée à cinq heures du soir, ma chère enfant: vous avez donc fait vos Rois à dîner; vous étiez en fort bonne compagnie, et aussi bonne qu'à Paris. Il ne tiendra pas à moi que l'Archevêque ne sache que vous êtes contente de lui: je le dis l'autre jour à Mme de la Fayette, qui en fut fort aise; elle a dans la tête que vous ne preniez point tous deux l'esprit ni les pensées de Provence.

Mais parlons du roi et de la reine d'Angleterre: c'est quelque chose de si extraordinaire d'avoir là cette cour, qu'on s'en entretient sans cesse. On tâche de régler les rangs, et de faire vie qui dure avec gens si loin d'être rétablis. Le Roi le disoit l'autre jour, et que ce roi étoit le meilleur homme du monde, qu'il chasseroit avec lui, qu'il viendroit à Marly, à Trianon, et que les courtisans devoient s'y accoutumer. Le roi d'Angleterre ne donne point la main à Monseigneur, et ne le reconduit pas. La reine n'a point baisé Monsieur, qui en boude; elle a dit au Roi: « Dites-moi comment vous voulez que je fasse; si vous voulez que ce soit à la mode de France, je saluerai qui vous voudrez: pour la mode d'Angleterre, c'est que je ne baisois personne. » Elle a été voir Madame la Dauphine, qui est malade, et qui l'a reçue dans

son lit. On ne s'assied point en Angleterre ; je crois que les duchesses feront avec elle à la mode de France, comme avec sa belle-mère. On est fort occupé de cette nouvelle cour.

Cependant le prince d'Orange est à Londres, qui fait mettre des milords en prison ; il est sévère, et il se fera bientôt haïr. M. de Schomberg est général des armes en Hollande, à la place de ce prince, et son fils a la survivance : voilà le masque bien levé.

Je vous envoie la liste du remue-ménage des intendants. M. de Pomereuil en Bretagne. Dieu veuille que M. de Luxembourg n'y commande point de troupes ; quelle douleur pour nos amis ! nous en tremblons. Vous savez que le maréchal de Lorges s'en va en Guienne, Saint-Ruth sous ses ordres. Enfin, ma chère enfant, et dedans, et dehors, on sera également sur ses gardes. Voyez combien de troupes, et quelle puissance il faut avoir pour vaquer à tant de choses à la fois.

Le chevalier est toujours dans sa chambre et dans sa chaise : il ne s'est pas bien trouvé d'être sorti le soir ; cet état, qui le rend incapable d'aller à Versailles, lui donne un chagrin extrême ; je voudrois bien pouvoir le consoler et l'amuser un peu ; mais la noirceur de l'humeur de la goutte lui rend tout indifférent : je serois trop heureuse d'être bonne à quelque chose ; mais je suis fort inutile, à mon grand regret. Je fais tous vos compliments, et je fais valoir vos souvenirs et vos douceurs : Mme de Coulanges en est fort reconnoissante ; elle vous dit mille choses honnêtes et polies. Elle est fort occupée de l'abbé Têtu, qui en vérité ne se porte pas bien ; sa maladie s'appelle tout au moins des vapeurs noires, et une insomnie qui commence à résister à l'opium.

Votre enfant est fort joli ; il étoit hier à l'Opéra avec *Monseigneur*. Il a écrit à Monsieur de Carcassonne ; il

lui écrira encore ; l'amitié de cet oncle ne va pas toute seule, il y faut de l'entretènement ; je prends soin d'en faire souvenir. Vous me représentez fort au naturel la sorte de laideur de vos mariés; il me semble, en vérité, que je suis à la noce. Je suis fort aise que contre votre coutume, vous ayez dit à M. Gaillard le souvenir que j'ai de son mérite et de ses regards perçants. Le mariage de M. de Mirepoix me paroît un effet de magie. Vous savez comme je suis pour vous, ma chère enfant.

1123. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce vendredi 14e janvier.

Me voici, ma chère fille, après le dîner, dans la chambre du chevalier : il est dans sa chaise, avec mille petites douleurs qui courent par toute sa personne. Il a fort bien dormi, mais cet état de résidence et de ne pouvoir sortir lui donne beaucoup de chagrins et de vapeurs: j'en suis touchée, et j'en connois le malheur et les conséquences plus que personne. Il fait un froid extrême; notre thermomètre est au dernier degré, notre rivière est prise; il neige, et gèle et regèle en même temps; on ne se soutient pas dans les rues; je garde notre maison et la chambre du chevalier. Si vous n'étiez point quinze jours à me répondre, je vous prierois de me mander si je ne l'incommode point d'y être tout le jour; mais comme le temps me presse, je le demande à lui-même, et il me semble qu'il le veut bien. Voilà un froid qui contribue encore à ses incommodités : ce n'est pas de ces froids qu'il souhaite; il est mauvais quand il est à cet excès.

J'ai fait souvenir M. de Lamoignon de la sollicitation que vous lui avez faite pour M. B***; cet homme sen-

tira de loin comme de près votre reconnoissance. J'aime cette manière de n'avoir point de reconnoissances passagères : je connois des gens qui non-seulement n'en ont point du tout, mais qui mettent l'aversion et la rudesse à la place.

M. Gobelin est toujours à Saint-Cyr. Mme de Brinon est à Maubuisson, où elle s'ennuiera bientôt : cette personne ne sauroit durer en place; elle a fait plusieurs conditions, changé de plusieurs couvents; son grand esprit ne la met point à couvert de ce défaut. Mme de Maintenon est fort occupée de la comédie qu'elle fait jouer par ses petites filles; ce sera une fort belle chose, à ce que l'on dit. Elle a été voir la reine d'Angleterre, qui, pour l'avoir fait attendre un moment, lui dit qu'elle étoit fâchée d'avoir perdu ce temps de la voir et de l'entretenir, et la reçut fort bien. On est content de cette reine; elle a beaucoup d'esprit. Elle dit au Roi, lui voyant caresser le prince de Galles, qui est fort beau : « J'avois envié le bonheur de mon fils, qui ne sent point ses malheurs; mais présentement je le plains de ne point sentir les caresses et les bontés de Votre Majesté. » Tout ce qu'elle dit est juste et de bon sens; son mari n'est pas de même : il a bien du courage, mais un esprit commun, qui conte tout ce qui s'est passé en Angleterre avec une insensibilité qui en donne pour lui. Il est bon homme, et prend part à tous les plaisirs de Versailles. Madame la Dauphine n'ira point voir cette reine : elle voudroit avoir la droite et un fauteuil, cela n'a jamais été; elle sera toujours au lit; la reine la viendra voir. Madame aura un fauteuil à main gauche, et les princesses du sang n'iront qu'avec elle, devant qui elles n'ont que des tabourets. Les duchesses y seront comme chez Madame la Dauphine : voilà qui est réglé. Le Roi a su qu'un roi de France n'avoit donné qu'un fauteuil à *la gauche* à un prince de Galles; il veut que le roi d'An-

gleterre traite ainsi Monsieur le Dauphin, et passe devant lui. Il recevra Monsieur sans fauteuil et sans cérémonie. La reine l'a salué, et n'a pas laissé de dire au Roi notre maître ce que je vous ai dit. Il n'est pas assuré que M. de Schomberg ait encore la place du prince d'Orange en Hollande. On ne fait que mentir cette année. La marquise reprend tous les ordinaires les nouvelles qu'elle a mandées : appelle-t-on cela savoir tout ce qui se passe? Je hais ce qui est faux.

L'étoile de M. de Lauzun repâlit : il n'a point de logement, il n'a point ses anciennes entrées; on lui a ôté le romanesque et le merveilleux de son aventure; elle est devenue quasi tout unie : voilà le monde et le temps.

1124. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CORBINELLI A MADAME DE GRIGNAN.

TAYLOR INST. OXFORD

A Paris, lundi 17e janvier.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Voilà donc ma lettre *nommée :* c'est une marque de son mérite singulier. Je suis fort aise que ma relation vous ait divertie; je ne devine jamais l'effet que mes lettres feront; celui-ci est heureux.

Si vous prenez le chemin de vous éclaircir avec l'Archevêque, au lieu de laisser cuver les chagrins qu'on veut vous donner contre lui, vous viderez bien des affaires en peu de temps, ou vous ferez taire les rediseurs; l'un ou l'autre est fort bon, et vous vous en trouverez très-bien; vous finirez, à la vérité, le plaisir et l'occupation des Provençaux : mais vous retranchez de sottes *pétoffes*. M. de Barillon est arrivé; il a trouvé un paquet de famille, dont il ne connoissoit pas tous les visages. Il est fort engraissé. Il dit à M. de Harlay : « Monsieur, ne

me parlez point de ma graisse, je ne vous dirai rien de votre maigreur. » Il est vif, et ressemble assez par l'esprit à celui que vous connoissez. Je ferai tous vos compliments, quand ils seront vraisemblables; je les ai faits à Mme de Sully, qui vous en rend mille de très-bonne grâce, et à la Comtesse, qui est trop plaisante sur M. de Lauzun, qu'elle vouloit mettre sur le pinacle, et qui n'a encore ni logement à Versailles, ni les entrées qu'il avoit. Il est tout simplement revenu à la cour, et son action n'a rien de si extraordinaire; on en avoit d'abord composé un fort joli roman.

Cette cour d'Angleterre est toute établie à Saint-Germain; ils n'ont voulu que cinquante mille francs par mois, et ont réglé leur cour sur ce pied. La reine plaît fort; le Roi cause agréablement avec elle; elle a l'esprit juste et aisé. Le Roi avoit desiré que Madame la Dauphine y allât la première; elle a toujours si bien dit *qu'elle étoit malade*, que cette reine la vint voir il y a trois jours, habillée en perfection : une robe de velours noir, une belle jupe, bien coiffée, une taille comme la princesse de Conti, beaucoup de majesté : le Roi alla la recevoir à son carrosse; elle fut d'abord chez lui, où elle eut un fauteuil au-dessus de celui du Roi; elle y fut une demi-heure, puis il la mena chez Madame la Dauphine, qui fut trouvée debout : cela fit un peu de surprise; la reine lui dit : « Madame, je vous croyois au lit. — Madame, dit Madame la Dauphine, j'ai voulu me lever pour recevoir l'honneur que Votre Majesté me fait. » Le Roi les laissa, parce que Madame la Dauphine n'a pas de fauteuil devant lui. Cette reine se mit à la bonne place, dans un fauteuil, Madame la Dauphine à sa droite, Madame à sa gauche, trois autres fauteuils pour les trois petits princes : on causa fort bien plus d'une demi-heure; il y avoit beaucoup de duchesses, la cour fort grosse. Enfin elle s'en alla; le

Roi se fit avertir, et la remit dans son carrosse. Je ne sais jusqu'où la conduisit Madame la Dauphine; je le saurai. Le Roi remonta, et loua fort la reine; il dit: « Voilà comme il faut que soit une reine, et de corps et d'esprit, tenant sa cour avec dignité. » Il admira son courage dans ses malheurs, et la passion qu'elle avoit pour le roi son mari; car il est vrai qu'elle l'aime, comme vous a dit cette diablesse de Mme de R***. Celles de nos dames qui vouloient faire les princesses, n'avoient point baisé la robe de la reine; quelques duchesses en vouloient faire autant : le Roi l'a trouvé fort mauvais; on lui baise les pieds présentement. Mme de Chaulnes a su tous ces détails, et n'a point encore rendu ce devoir. Elle a laissé le marquis à Versailles, parce que le petit compère s'y divertit fort bien; il a mandé à son oncle qu'il iroit aujourd'hui au ballet, à Trianon : Monsieur le chevalier vous enverra sa lettre. Il est donc là sur sa bonne foi, faisant toutes les commissions que son oncle lui donne, pour l'accoutumer à être exact, aussi bien qu'à calculer : quel bien ne lui fera point cette sorte d'éducation? J'ai reçu une réponse de Monsieur de Carcassonne; c'est une pièce rare, mais il faut s'en taire; j'y répondrai bien, je vous en assure : il a pris sérieusement et de travers tout mon badinage. Ah, ma fille! que je comprends parfaitement vos larmes, quand vous vous représentez ce petit garçon à la tête de sa compagnie, et tout ce qui peut arriver de bonheur et de malheur à cette place! L'abbé Têtu est toujours dans ses vapeurs très-noires. J'ai dit à Mme de Coulanges toutes vos douceurs : elle veut toujours vous écrire dans ma lettre; mais cela ne se trouve jamais. Monsieur le chevalier ne veut pas qu'on finisse en disant des amitiés; mais malgré lui je vous embrasserai tendrement, et je vous dirai que je vous aime avec une inclination naturelle, soutenue de toute l'amitié que vous avez pour

moi et de tout ce que vous valez : eh bien ! quel mal trouve-t-il à finir ainsi une lettre, et à dire ce que l'on sent et ce que l'on pense toujours ?

Bonjour, Monsieur le Comte : vous êtes donc tous deux dans les mêmes sentiments pour vos affaires et pour votre dépense ? plût à Dieu que vous eussiez toujours été ainsi ! Bonjour Pauline, ma mignonne : je me moque de vous : après avoir pensé six semaines à me donner un nom entre *ma grand'mère* et *Madame*, enfin vous avez trouvé *Madame*.

DE CORBINELLI.

Depuis que vous êtes cordon bleu, Madame, je n'ai trouvé que ce coin de lettre pour vous dire que j'en suis parfaitement aise ; d'autant plus que Mme de Cauvisson me fait tous les jours pitié sur ce chapitre. A force de lui inspirer de la résignation, j'ai compris combien mon ouvrage étoit difficile, et combien par conséquent il étoit agréable de n'avoir que faire de moi en ces rencontres. Recevez donc mes hommages, Madame, et trouvez bon que je vous dise que jamais misanthrope philosophe ne l'a été moins que moi dans cette occasion, tant la joie me démontoit. A propos de *misanthrope*, c'est une secte qui a pris naissance au coin du feu de Monsieur le chevalier; il en est le chef, et me fait l'honneur de me mettre dans cette honorable profession. Je vous en manderai le progrès, dès qu'il y aura de quoi vous amuser de l'histoire que j'en ai commencée. Faites-moi la grâce de dire à Monsieur le Comte mes sentiments sur le point de la chevalerie. J'oubliois de vous dire que le titre de mon livre est *le Misanthropisme ;* mais Madame votre mère soutient qu'il faut *la Misanthropie ;* obligez-moi de décider cette difficulté, et vous aurez le premier exemplaire.

1125. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce mercredi 19e janvier.

Voilà ce mercredi, si défendu par ma chère Comtesse; mais elle ne veut pas comprendre que je me repose en lui parlant. Je regarde souvent votre aimable portrait, et je vous assure que je commence trop tôt et trop tendrement à desirer de vous voir, de vous embrasser, et d'entendre le son de votre voix ; mon cœur est plein de ces desirs et de ces sentiments, et votre portrait les entretient sans les contenter. L'autre jour Mme de Chaulnes en fut charmée, et le loua d'un ton si haut, que vous devriez l'avoir entendu, quoique vous soyez bien loin, ma chère enfant; car je sais où vous êtes, et cette connoissance démêle un peu mon imagination, qui sait où vous prendre à point nommé; mais nous n'en sommes pas plus voisines. J'admire Mme de Langlée d'être en Provence, sans être dans sa famille. Il me paroît que vous n'êtes pas contente du dîner que vous lui avez donné : elle est d'une délicatesse qu'il ne faut pas entreprendre de satisfaire.

Le bon esprit du chevalier ne trouve plus à propos d'aller à Avignon, et d'y faire de la dépense. Il y a vingt ans que vous brillez en Provence ; il faut céder à la dépense que vous êtes obligée de faire pour votre fils : le bon sens va là tout droit; et cette raison honnête à dire, est fort aisée à comprendre; elle n'a point l'air d'un prétexte, après tant de preuves de votre bonne volonté et de votre magnificence. Il faut céder à l'impossibilité; je crains que cette vérité ne soit point encore entrée dans l'esprit de M. de Grignan, et qu'il ne juge de l'avenir par le passé, et que, comme il a toujours été, il ira toujours : cette espérance est vaine et trompeuse.

Nous avons beaucoup raisonné sur tout cela, Monsieur le chevalier et moi. Dispensez-vous de souhaiter la paix avec le pape, et tirez d'Avignon tout ce que le Roi vous permet d'en tirer; mais profitez de cette douceur comme d'une consolation que Dieu vous envoie, pour soutenir votre fils, et non pas pour en vivre plus largement; car si vous n'avez le courage de vous retrancher, comme vous l'avez résolu, vous rendrez inutile ce secours que la Providence vous adresse. Voilà, ma très-chère, la conversation d'une maman qui vous aime aussi solidement que tendrement.

Nous attendons votre fils : il doit revenir ce soir de Versailles; il y a sept jours qu'il est parti avec notre duchesse de Chaulnes : j'ai fort envie de savoir comme il s'y est diverti, et quelle société il a eue. Nous lui avions bien recommandé d'éviter la mauvaise compagnie; nous sommes persuadés qu'il fait mieux quand il est seul, que quand il se croit observé de quelqu'un qui est avec lui. Je saurai comme il se sera comporté par M. de la Fayette, qui y prend intérêt.

M. d'Avaux me vint voir avant-hier; ma lettre étoit déjà fermée; il me parla fort de vous, vous honorant et vous aimant quasi tout autant qu'à Livry. Il me demanda si vous aviez reçu votre cordon bleu; je lui dis que vous ne l'aviez pas le 10e : il me dit que les autres l'avoient, et que comme on oublioit beaucoup de choses, il alloit mettre quelque ordre à ce retardement; qu'il seroit ravi d'avoir à vous en rendre compte, et de se servir de cette occasion pour vous faire son compliment. Je suis fort aise qu'il ait pris ce soin : s'il est inutile, tant mieux; s'il ne l'est pas, tant mieux.

Mme de Chaulnes me mena hier à la noce de Mme de la Ferté; j'y fus à cause de Mme de Mirepoix, mais elle n'y étoit pas; ils sont déjà comme brouillés; et la veille on disputoit encore, parce que l'argent comptant n'étoit

pas encore arrivé. J'y trouvai le marié, et cette enfant de douze ans, qui est toute disproportionnée à ce roi d'Éthiopie. C'est un mariage tellement improuvé, que je crois qu'on ne verra plus la mère. La duchesse de la Ferté leur tombera sur les bras; elle l'a bien compté ainsi. Elle dit qu'elle s'est épuisée, qu'elle n'a plus que dix mille livres de rente; qu'elle a voulu un gendre pour elle; qu'elle s'est mariée à son gendre, et ne finit point de parler sur ce ton. Elle loue une grande maison dans cette rue Sainte-Croix; elle dit que quand elle sera à Versailles, ils feront leur ménage : ce ménage doit être de la bouillie pour la petite femme. Ils iront quelquefois manger chez la maréchale de la Mothe; mais ce n'est point un établissement : tout cela fait prévoir la douceur de cette alliance.

Nous fûmes hier chez la marquise de Coislin, qui a perdu sa mère, la vieille d'Alègre. Nous fûmes chez l'amie de Mlle de Grignan (on voit à cette heure les affligés : la cruelle mode !), et puis nous vîmes Mademoiselle, qui me gronda de ne l'avoir point vue; j'aime bien à ne me point mêler dans ses impétuosités. Adieu, ma chère enfant : ne redoublez point vos peines, redoublez seulement votre courage et vos bonnes résolutions.

Du même jour à sept heures du soir.

Voilà votre lettre. Le mauvais temps, qui vous glace le Rhône et la Durance, nous a fait un miroir de la Seine : il nous a transis, et a gâté nos rues, au point que j'ai été huit jours sans sortir, si ce n'est le jour que je fis des visites avec Mme de Chaulnes, aux dépens de ses chevaux ; les miens ne vouloient pas se soutenir, et je ne leur ai rien proposé. J'étois souvent dans la chambre du chevalier, qui se porte assez bien, et qui compte d'aller à Versailles après le voyage de Marly;

mais il le faut dire tout bas, car si la goutte l'entend, elle l'en empêchera. Ce mauvais temps, qui devient plus doux aujourd'hui, a retardé nos lettres de vingt-quatre heures.

L'Archevêque a de grandes pensées; mais plus il est vif, plus il faut s'approcher de lui comme des chevaux qui ruent, et surtout ne rien garder sur votre cœur. Je comprends parfaitement l'impossibilité de ne pas donner à manger, comme vous faites, à trois, à quatre personnes : c'est le moyen de les contenter tous, et de faire autant de faveurs et moins de dépense. Monsieur le chevalier, dans ses chagrins, est un peu trop austère et trop sévère : s'il étoit là, il en useroit comme vous, j'en suis assurée. Faites une amitié à Mme de Langlée, puisqu'elle se souvient de moi; il est vrai que j'admirois bien le choix et le goût de ses habits. Je suis plus aise que je n'étois que M. d'Avaux songe à votre cordon, puisqu'il semble qu'on vous ait oubliés.

Mme de Maintenon va faire jouer *Esther* à ses petites filles. Vous êtes trop plaisante d'avoir lu en public ma relation des chevaliers; vous faites de moi et de mes lettres tout ce que vous voulez. Adieu, ma très-aimable : je suis comme vous m'avez laissée, hormis qu'au lieu d'avoir tous les jours une joie sensible et nouvelle de vous voir dans cette maison, je soupire souvent bien tendrement et bien douloureusement de ne vous y plus trouver. Je me doutois bien que vous seriez de notre avis sur votre frère.

1126. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce vendredi 21e janvier.

Le courrier n'est point encore arrivé, et je reviens sur

votre dernière lettre, pour remplir celle-ci. Je n'ai jamais vu d'amitié si tendre, si solide, ni si agréable que celle que vous avez pour moi ; je songe quelquefois combien cet état, dont je sens la douceur présentement, a toujours été la chose que j'ai uniquement et passionnément desirée. Vous méritez bien d'être aimée de votre fils comme je vous aime et comme vous l'aimez. Il ne vous dit point ce qu'il sent : il vous fit avant-hier une relation si simple, que je l'en grondai. Monsieur le chevalier lui fit voir ce que vous lui écrivez de lui ; vraiment cela fait mourir de tendresse et de reconnoissance : a-t-on jamais vu un cœur comme le vôtre, et une maternité si parfaite ? Vos prélats ont voulu juger, d'où ils sont, de l'effet de leurs lettres : en vérité, on en juge bien mieux d'ici, on a repoussé l'ombre même de la proposition ; mais soyez persuadée qu'on aura trouvé le neveu d'un bon appétit, et l'oncle ou gouverné, ou ne sachant plus les choses de ce monde. Enfin, on ne sauroit plus mal imaginer, ni opiniâtrer plus mal à propos une affaire que l'a été celle-là : elle n'est bonne qu'à jeter dans l'abîme du silence ; je me sais bon gré de l'avoir toujours vue comme elle est. M. d'Avaux m'a mandé qu'il croyoit qu'on vous avoit envoyé votre cordon ; un rhume l'a empêché d'aller à Versailles : nous saurons par lui si le courrier a été noyé, ou ce qui est arrivé. Il admire la tranquillité de ne l'avoir pas demandé par un billet à M. de Châteauneuf ; mais je n'ai pas osé le faire, ni même le proposer.

Votre fils est occupé d'une mascarade pour dimanche au Palais-Royal ; Monsieur de Chartres l'a envoyé prier ; Mme d'Escars nous donne son avis avec Mlle de Méri : vous connoissez le mouvement de ces grandes affaires. Il est allé chez Mme de Bagnols avec Sanzei. On dit que le maréchal d'Estrées va à Brest ; le prétexte de la mer rend cette nouvelle supportable. Il va traverser

toute la Bretagne, comme si on étoit au printemps, et lui au printemps de sa vie ; ce sont d'assez grandes fatigues. Parlez-moi de l'humeur de Pauline ; si elle n'a pas été bien élevée, c'est à vous de raccommoder toute cette cire, qui est encore assez molle pour prendre la forme que vous voudrez. J'ai vu M. de Barrillon, qui est fort grossi ; il m'a demandé de vos nouvelles. Il avoit trouvé votre fils chez M. de Louvois ; ce petit visage lui parut si noble et si joli, qu'il demanda son nom, et le nom lui fit embrasser votre enfant cinq ou six fois, et le fit souvenir de père, de mère et de grand'mère : enfin il le trouva fort joli. Adieu, ma chère enfant : je suis tellement à vous, que je ne puis assez vous le dire.

1127. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce lundi 24e janvier.

Enfin, ma chère enfant, votre Durance a laissé passer nos lettres ; il faut que la glace soit bien habile pour l'attraper et pour l'arrêter, de la furie dont elle court. Nous avons eu de cruels temps, de cruels froids, et je n'en ai pas été seulement enrhumée. J'ai gardé plusieurs fois la chambre de Monsieur le chevalier, et pour parler comme Mme de Coulanges, il n'y avoit que lui qui fût à plaindre de la rigueur de la saison ; mais je vous dirai plus naïvement qu'il me semble qu'il n'étoit point fâché que j'y fusse. Voilà le dégel ; je me porte si bien, que je n'ose me purger, parce que je n'ai rien à desirer, et que cette précaution me paroît une ingratitude envers Dieu. Monsieur le chevalier n'a plus de douleurs ; mais il n'ose encore hasarder Versailles. Il faut que je vous dise un mot de Mme de Coulanges, qui me fit rire et me parut plaisant. M. de Barrillon est ravi de retrouver

toutes ses vieilles amies; il est souvent chez Mme de la Fayette, et chez Mme de Coulanges; il disoit à cette dernière, l'autre jour : « Ah, madame! que votre maison me plaît! j'y viendrai bien les soirs, quand je serai las de ma famille. — Monsieur, lui dit-elle, je vous attends demain. » Cela partit plus vite qu'un trait, et nous en rîmes tous plus ou moins.

Votre enfant fut hier au bal chez M. de Chartres; il étoit fort joli; il vous mandera ses prospérités. Il ne faut point, ma fille, que vous comptiez sur ses lectures : il nous avoua hier tout bonnement qu'il en est incapable présentement; sa jeunesse lui fait du bruit, il n'entend pas. Nous sommes affligés qu'au moins il n'en ait pas d'envie; nous voudrions que ce ne fût que le temps qui lui manquât, mais c'est la volonté. Sa sincérité nous empêcha de le gronder; je ne sais ce que nous ne lui dîmes point, le chevalier et moi, et Corbinelli, qui s'en échauffe; mais il ne faut point le fatiguer, ni le contraindre : cela viendra sans doute; il est impossible qu'avec autant d'esprit et de bon sens, aimant la guerre, il n'ait point envie de savoir ce qu'ont fait les grands hommes du temps passé, *et César à la tête de ses Commentaires*. Il faut avoir un peu de patience, et ne vous en point chagriner : il seroit trop parfait, s'il aimoit à lire.

Vous m'étonnez de Pauline : ah, ma fille! gardez-la auprès de vous; ne croyez point qu'un couvent puisse redresser une éducation, ni sur le sujet de la religion, que nos sœurs ne savent guère, ni sur les autres choses. Vous ferez bien mieux à Grignan, quand vous aurez le temps de vous appliquer. Vous lui ferez lire de bons livres, l'Abbadie même, puisqu'elle a de l'esprit; vous causerez avec elle; M. de la Garde vous aidera : je suis persuadée que cela vaudra mieux qu'un couvent.

Pour la paix du pape, l'abbé Bigorre nous assure

qu'elle n'est point du tout prête; que le Saint-Père ne se relâche sur rien, et qu'on est persuadé que M. de Lavardin et le cardinal d'Estrées reviendront incessamment : profitez-donc du temps que Dieu, qui tire le bien du mal, vous envoie. La vieille Sanguin est morte comme une héroïne, promenant sa carcasse par la chambre, se mirant pour voir la mort au naturel. Il faut un compliment à Monsieur de Senlis et à M. de Livry, mais non pas des lettres, car ils sont déjà consolés : il n'y a que vous, ma chère enfant, qui ne voulez pas entendre parler de l'ordre établi depuis la création du monde. Mlle d'Or... me paroît aimable, de la manière dont vous la dépeignez; il faudroit la prendre, si son père étoit raisonnable; mais quelle rage de n'aimer que soi, de se compter pour tout, de n'avoir point la pensée si sage, si naturelle et si chrétienne, d'établir ses enfants ! Vous savez bien, ma fille, que je ne puis pas comprendre cette injustice; il est heureux que notre amour-propre se tourne précisément où il doit être.

J'ai fait une réponse à Monsieur de Carcassonne, que Monsieur le chevalier a fort approuvée, et qu'il appelle un chef-d'œuvre. Je l'ai pris à mon avantage, et comme je le tiens à cent cinquante lieues de moi, je lui dis tout ce que je pense; je soutiens qu'il faut approcher de ses affaires, qu'il faut les connoître, les calculer, les supputer, les régler, prendre ses mesures, savoir ce qu'on peut et ce qu'on ne peut pas; que c'est cela seul qui le fera riche, et qu'avec cela on suffit à tout, et aux devoirs, et aux plaisirs, et aux sentiments de son cœur pour son neveu, dont il doit être la ressource; qu'avec de l'ordre on fait tout, que sans cela on ne fait rien, on manque à tout; et puis il me prend un enthousiasme pour vous, pour M. de Grignan, pour son fils, pour votre maison, pour ce nom qu'il doit soutenir, et auquel je suis inséparablement attachée; j'ajoute que ma douleur la plus

sensible, c'est de ne pouvoir plus rien faire pour vous, mais que je l'en charge, que je demande à Dieu de faire passer tous mes sentiments dans son cœur, afin d'augmenter et de redoubler tous ceux qu'il a déjà; enfin, ma fille, cette lettre est mieux rangée, quoique écrite impétueusement, et en la lisant Monsieur le chevalier en eut les yeux rouges; pour moi, je me blessai tellement de ma propre épée, que j'en pleurai de tout mon cœur. Monsieur le chevalier m'assura qu'il n'y avoit qu'à l'envoyer, et c'est ce que j'ai fait.

Vous me représentez fort plaisamment votre savantas; il me fait souvenir du docteur de la comédie, qui veut toujours parler. Si vous aviez du temps, il me semble que vous pourriez faire quelque usage de cette bibliothèque; il y a de bonnes choses et en quantité; on choisit ce qu'on veut; mais hélas! mon enfant, vous n'avez pas le temps de faire aucun usage de la beauté et de l'étendue de votre esprit; vous ne vous servez que du bon et du solide, cela est fort bien; mais c'est dommage que tout ne soit pas employé; je trouve que M. Descartes y perd beaucoup.

Le maréchal d'Estrées va à Brest; cela fait craindre qu'il ne commande les troupes réglées; je crois cependant qu'on donnera quelque contenance au gouverneur, et qu'on ne voudra pas lui donner le dégoût tout entier. M. de Charost est revenu un moment, pour se justifier de cent choses que M. de Lauzun a dites assez mal à propos, et de l'état de sa place, et de la réception qu'il a faite à la reine : il fait voir le contraire de tout ce qu'a dit Lauzun; cela ne fait point honneur à ce dernier, dont il semble que la colère de Mademoiselle arrête l'étoile : il n'a ni logement, ni entrées : il est simplement à Versailles.

On craint que l'habileté de l'Archevêque ne vous surprenne; mais je réponds que non, et que personne ne

pèse plus ses paroles que vous sur les choses importantes. Mme de Coulanges m'a dit mille amitiés pour vous; elle veut toujours vous écrire. Depuis que j'ai causé avec le chevalier, j'ai su que vous n'aurez votre cordon qu'après le chapitre du 2e février, parce que vos informations ne sont venues qu'après le premier jour de l'an : ainsi voilà qui est réglé. Il doit bien vous mander des nouvelles; car il a vu Dangeau, qui en sait beaucoup. M. de Chaulnes n'aura aucun chagrin : le maréchal d'Estrées ne se mêle que de la mer et des côtes.

1128. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce mercredi 26e janvier.

Corbinelli a été charmé de la peinture au naturel de votre savantas. Vous parlez de peinture : celle que vous faites de cet homme pris et possédé de son savoir, qui ne se donne pas le temps de respirer, ni aux autres, qui veut rentrer à toute force dans la conversation, et qui est toujours au guet pour prendre au bond l'occasion de se remettre en danse.... ma chère enfant, cela est du Titien. Je soupai avant-hier chez Mme de Coulanges avec ces bonnes duchesses; Barrillon y étoit; il but votre santé avec un air d'adoration pour Mlle de Sévigné et pour Mme de Grignan : il n'est point gâté de dix ans d'ambassade.

Mme d'Acigné me vint voir hier; elle me conta comme M. de Richelieu est un chevalier de la Chandeleur, aussi bien que M. de Grignan, et plusieurs autres, dont les preuves ou les attestations n'étoient pas venues avant le jour de l'an. Tilladet sera chevalier ce jour-là, *et les* autres seront proposés au chapitre; on vous envoie

le cordon en même temps : voilà le vrai, et ce que nous n'avions pas su.

Vous vous lamentez sur ce pauvre chevalier, qui n'a plus de douleurs ; il fut hier tout le jour en visites avec son neveu ; il le mena chez le maréchal de Lorges, chez M. de Pompone, chez la marquise d'Uxelles ; il pense à Versailles ; c'est ainsi qu'on dérange et qu'on déplace tous ses sentiments. Votre enfant se divertit ; il a été en masque fort joli. Ils sont fort bien, Sanzei et lui ; il ne paroît nulle aversion, nulle envie, nulle picoterie ; ils ne sont guère empressés chez ces petites filles, ils ne font que des enfances ; je ne sais comme ces petits garçons sont faits ; ils ne songent qu'à leurs équipages. Sanzei s'en va lundi en Poitou, pour tâcher d'avoir de l'argent ; il passera par Autry, et de là à son régiment de dragons, qui est à douze lieues de ses terres : voilà sa destinée ; il fera tout de suite sa campagne. Dieu les conserve, ces pauvres enfants ! Le vôtre a le plaisir d'entendre tous les jours louer sa compagnie, c'est-à-dire la vôtre : tous ceux qui l'ont vue, lui en font compliment. Monsieur le chevalier vous pourra dire, comme moi, que M. de Lamoignon n'a nulle envie de marier sitôt sa fille. On parle de plusieurs mariages ; il faut un peu attendre qu'ils soient avancés pour vous les dire.

M. le maréchal d'Estrées s'en va à Brest : c'est la mer, c'est la marine, c'est les côtes ; il y aura des troupes. Dieu nous garde d'une échauffourée qui lui fasse prendre seul le commandement ! Nous espérons qu'on ne voudra pas donner un tel dégoût à notre gouverneur, et qu'on partagera les emplois : la Bretagne est assez grande. Peut-être que le prince d'Orange n'aura pas le temps cette année de songer à la France : il a des affaires en Angleterre et en Irlande, où l'on veut armer pour le roi ; nos mers sont tout émues ; il n'y a que votre Méditerranée qui soit tranquille. Je ne sais à qui en ont vos

femmes avec leurs vœux extravagants; j'y voudrois ajouter de ne plus manger d'oranges, et de bannir l'oranger en arbre et en couleur : ce devroit être sur nos côtes que l'on fît toutes ces folies. Je crois, en vérité, comme vous, que le roi et la reine d'Angleterre sont bien mieux à Saint-Germain que dans leur perfide royaume. Le roi d'Angleterre appelle M. de Lauzun son gouverneur; mais il ne gouverne que lui; car sa faveur d'ailleurs n'est pas grande. Ces Majestés n'ont accepté de tout ce que le Roi vouloit leur donner que cinquante mille francs par mois, et ne veulent point vivre comme des rois : il leur est venu bien des Anglois; sans cela ils se seroient contentés encore de moins : enfin ils ont résolu de faire vie qui dure. Ils m'ont fait souvenir d'abord de mes chers romans; mais il faudroit un peu d'amour sur le jeu. J'achève justement ici vos reconnoissances, comme j'achevois autrefois vos romans et l'amitié de vos chiens. La Chau s'en va; j'envoie un petit saint-esprit à M. de Grignan; je veux qu'il *voooooole* jusque sur son justaucorps, justement dans le temps que le courrier qui lui porte son cordon arrivera. Je vous prie, mon cher Comte, de recevoir ce petit présent : c'est pour vous consoler de l'affront que vous fait quelquefois ma fille de me nommer au lieu de vous. Voilà d'étranges présents, un ruban, une ceinture, un petit pigeon, une ombre, un souffle, un rien : c'est le denier de la veuve, c'est ce qu'on donne quand on est le contraire de M. d'Oraison. Il est vrai que je me suis livrée tout entière : j'en ai envisagé toutes les suites et les conséquences d'un seul côté, et je n'en ai point été ébranlée, et j'ai dit : « Eh bien! si on me manque, si on me ruine, Dieu fera peut-être de cette ingratitude le sujet de ma retraite et de mon salut; » et avec cette pensée, je ne me suis point repentie de ce que j'ai fait, et votre amitié et votre cœur pour moi rendent ma vie

trop heureuse; mais, ma chère fille, vous êtes quelquefois bien loin, et je sens bien tendrement cette absence.

1129. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce vendredi 28e janvier.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je suis ravie du commerce lointain que vous entretenez avec ce bon gouverneur, qui vous révère, et qui me donne mille marques de son amitié en toute occasion. Sa femme ne cesse de vous louer, de vous remercier de votre souvenir, et de me prier de vous dire mille douceurs pour elle, et mille amitiés à M. de Grignan. Elle est partie pour Versailles; elle verra la reine d'Angleterre; elle me contera bien des choses que je vous manderai.

On a déjà représenté à Saint-Cyr la comédie ou tragédie d'*Esther*. Le Roi l'a trouvée admirable; Monsieur le Prince y a pleuré. Racine n'a rien fait de plus beau et de plus touchant : il y a une prière d'Esther pour Assuérus, qui enlève. J'étois en peine qu'une petite demoiselle représentât le roi : on dit que cela est fort bien. Mme de Caylus fait Esther, qui fait mieux que la Champmeslé. S'il y a un imprimé de cette pièce, elle ne sera pas oubliée sur la table. On veut y faire aller l'abbé Têtu; en vérité, il est fort à plaindre : il n'y a point de jour qui n'augmente son mal; l'opium ne le fait plus dormir; il ne sert qu'à le rendre un peu plus tranquille : cela fait grand'pitié : cependant il va et vient. Je lui ai dit tous vos soins : il m'a fort priée de vous en témoigner sa reconnoissance.

Le mariage de M. de Rouci s'avance fort; j'en suis

étonnée : sans tabouret. Mlle de la Marck avec M. de Brionne : étonnée encore, à cause de l'âge de la demoiselle, qu'on dit qui passe trente-quatre ans. On dit en l'air M. de Mortain et Mlle d'Uzès, et M. de Crussol et Mlle de Ventadour : je ne réponds point de tout cela.

Je suis dans la chambre de Monsieur le chevalier; il est dans sa chaise, qui tape du pied gauche : je lui demande : « Monsieur, quelles nouvelles savez-vous? qu'est-ce qu'il y a de vrai? » Il me répond que *Dieu est Dieu, Madame, je ne sais que cela*. J'ai envie de n'en pas dire plus que lui, et de vous laisser, après vous avoir confié cette vérité.

M. de Charost est ici, il s'est parfaitement bien justifié de tout ce qu'avoit dit M. de Lauzun : il sera chevalier à la Chandeleur. Le Roi a ôté de Calais le vieux Courtebonne; il est allé à Hesdin, qui est le gouvernement de son fils; ses appointements sont conservés; on met à sa place Laubanie, bon officier sous les ordres de M. de Charost; le Roi lui a fort adouci ce changement. Il ne retournera que dans deux mois. Tout le monde a ses tribulations; je suis souvent en des lieux où l'on dit qu'il n'y a que celui qui commande en Provence qui n'en a point, et qui ait une belle et agréable place. C'est dommage que cela ne s'accorde avec tout ce qu'on quitte ici; mais cependant il faut jouir de cette distinction, et de la paix, et du silence qui règne dans cette seule province. Je suis étonnée comme vous que vos femmes se déguisent et fassent des vœux : c'est aux nôtres à trembler, et à ne point jouer. Je n'ai jamais vu des craintes si dérangées. Adieu, ma chère enfant : je ne vous dis point combien je vous aime, puisque vous le savez.

A huit heures du soir.

C'est trop longtemps vous faire espérer que Mme de

Coulanges vous écrira : il faut qu'elle fasse voir qu'elle a quelque chose de plus que les bonnes intentions.

DE MADAME DE COULANGES.

Mme de Sévigné ne veut jamais que je vous écrive, Madame; elle ne comprend point que l'on puisse être occupée de vous: je n'ai jamais vu une telle personne. Cependant je vous avertis que si vous voulez faire votre cour, vous demandiez à voir *Esther :* vous savez ce que c'est qu'*Esther ;* toutes les personnes de mérite en sont charmées; vous en seriez plus charmée qu'une autre. Ce n'est pas une affaire de venir de Grignan coucher à Versailles; je m'y trouverai avec une extrême joie; car en vérité je doute qu'on puisse vous desirer plus vivement que je fais. Voilà un avis que je ne puis manquer de vous donner, sachant très-bien, Madame, que si on laissoit faire Mme de Sévigné, elle vous oublieroit toujours. Je ne finirai jamais ce compliment sans embrasser M. de Grignan : c'est un droit que je ne veux point perdre; je l'embrasserai toujours, malgré son saint-esprit. Voilà Mme de Frontenac et Mlle d'Outrelaise, qui me prient de vous dire bien des choses de leur part. Le pauvre abbé Têtu a toujours des vapeurs : j'ai la honte de faire de mon mieux pour le guérir sans y pouvoir réussir. M. de Coulanges dit qu'il ne se peut donner l'honneur de vous écrire, parce qu'il a mal au pied; il croit avoir la goutte, il crie comme un enragé, et tout cela pour contrefaire M. le chevalier de Grignan.

1130. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce lundi 31e janvier.

Ah ! oui, assurément, j'ai la mine d'avoir été en peine de votre mal de gorge ; et je ne vous puis dire aussi combien cette lettre du 24e, qui m'apprend votre guérison, me fait respirer à mon aise : me voilà donc en repos autant qu'on le peut être dans l'absence ; car j'avoue que l'imagination est cruelle, et abuse bien de notre foiblesse dans ce temps-là. Mais conservez votre santé, si vous m'aimez, si vous nous aimez, si vous voulez que nous nous portions bien : il semble que ma santé ne songe qu'à vous plaire, tant elle est de suite et parfaite. Je vais, sur votre parole, dans la chambre du chevalier ; cette pauvre petite chambre qui m'attire si naturellement, que j'habite depuis plus de dix ans, j'y suis encore fort bien reçue. Il s'en va bientôt à Versailles, ce chevalier ; il se porte bien ; j'en suis aise par mille raisons, et fâchée, parce qu'il m'ennuiera de ne le point voir : nous nous rallions, nous parlons de vous ; je suis encore bien plus tombée des nues, quand il n'y est pas. Il y a trois jours que votre fils est courtisan ; le duc de Charost, qui est ici et qui l'a vu, m'en dit hier beaucoup de bien.

Mme de Chaulnes a vu la reine d'Angleterre : elle en est fort contente ; le petit prince, habillé comme un godenot, mais beau, gai, qu'on élève en dansant : voilà le vrai temps du bonheur des enfants. Les histoires qu'on relit à cause de cet événement, ne sont pleines que de la perfidie des peuples. Le prince d'Orange n'est pas tout à fait content à Londres ; il y a trois partis : celui du roi et des évêques, fort petit ; celui du prince d'Orange, fort grand ; et le troisième, des républicains

et non-conformistes. Toute l'Irlande est au roi; il eût bien fait de s'y sauver. On ne l'aime pas tant que la reine. Il appelle M. de Lauzun son gouverneur; le gouverneur auroit besoin d'en avoir un : Mademoiselle triomphe. Le maréchal d'Estrées est parti pour Brest et pour la mer; il court comme un homme de vingt-cinq ans. On est fort content du service et de la vigilance de M. de Chaulnes.

Je ne trouve pas que le voyage d'Avignon puisse jamais être mieux placé; le carême fait une bonne circonstance; l'air en est doux et gracieux; et de la façon que le pape vous considère, il vous laissera encore longtemps jouir de ce revenu. Moquez-vous des nouvelles de la place des Prêcheurs : l'enlèvement de la princesse d'Orange, et la prise de son mari sont à faire rire; mettons-y le siége de Bois-le-Duc, qui n'étoit qu'une plaisanterie : tout est encore calme, on ne parle que de se divertir. Le Roi et toute la cour sont charmés de la tragédie d'*Esther*. Mme de Miramion et huit jésuites, dont le P. Gaillard étoit, ont honoré de leur présence la dernière représentation : enfin c'est un chef-d'œuvre de Racine. Si j'étois dévote, j'aspirerois à la voir. Mme la princesse de Conti a voulu louer l'opéra; c'est, dit-on, qu'il y a de l'amour, et on n'en veut plus.

M. de Charost a eu une admirable conversation avec le Roi. Il paroît que M. de Lauzun lui avoit rendu inutilement de mauvais offices; cela ne fait pas d'honneur à un homme que le Roi sait que Charost a toujours aimé et servi comme un camarade. On ôte de Calais le vieux Courtebonne, craignant qu'à son âge il ne soit pas assez éveillé. Le Roi le met dans Hesdin, le gouvernement de son fils; et met à Calais Laubanie, bon officier et alerte. M. de Charost dit au Roi qu'il en étoit fort aise; qu'il joindroit son zèle à celui de Laubanie, qu'il profiteroit des lumières que l'expérience pouvoit lui avoir données,

et qu'ils s'uniroient pour le bien de son service. Le Roi a paru fort content de cette manière. M. de Charost retournera à Calais ce carême : en attendant, il va être chevalier, et ne s'opposera point à la proposition qu'on fera au chapitre, de M. de Grignan ; après quoi le Saint-Esprit volera droit à vous.

Je ne sais ce que sont devenus tous les mariages que je vous avois mandés. Celui de M. de Mirepoix devient sombre. La duchesse dit : « Je me suis épuisée, je ne saurois les nourrir, ni les loger. » On lui dit : « Pourquoi vous épuisiez-vous ? » Mme de Mirepoix dit : « Je les prends et les nourris ; » la petite enfant pleure ; enfin, je n'ai jamais vu épouser une poupée, ni un si sot mariage : n'était-ce pas aussi le plus honnête homme de France ? Ma chère enfant, ne comparez votre cœur avec nul autre : Dieu vous l'a donné parfait, remerciez-l'en ; vos humeurs étoient une vapeur, un brouillard sur le soleil ; mais celles des autres sont gâtées dans le fond et dans leurs principes : ainsi vous ne servirez jamais d'excuse. Adieu, aimable et chère fille : n'écrivez point de si grandes lettres, cela vous tue, et je n'y consentirai jamais.

1131. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce mercredi 2e février.

C'est aujourd'hui, ma chère fille, que selon toutes les apparences, vous avez été reçus par le chapitre avec quelques autres traîneurs, et je ne saurois douter que le courrier ne parte demain pour vous porter votre cordon bleu, et à M. de Monaco. Voici la glu à quoi tenoit l'aile de votre pigeon, c'est que vos actes de foi et informations de vie et mœurs n'arrivèrent que le propre jour qu'on tenoit le premier chapitre, et par conséquent trop

tard. Vous faites trop d'honneur à Marie de Rabutin Chantal de prendre son fait et cause; mais savez-vous que si Jeanne Frémyot n'étoit dans le ciel, elle vous gronderoit? Elle étoit fille de deux ou trois présidents (oh! oh! pour qui nous prenez-vous?), et Berbisy par sa mère. Quand on a eu un procès, il faut songer à ce que l'on dit.

Ne vous épuisez point, ma chère enfant, à m'écrire de grandes lettres; vous ne doutez pas qu'elles ne me soient agréables, mais cela vous tue; parlez-moi seulement de votre santé, de vos affaires, de vos desseins; ah, mon Dieu! que tout cela me tient au cœur! laissez-moi discourir, et ne vous amusez point à me répondre; renvoyez-moi sur certaines choses à Monsieur le chevalier: enfin je ne demande que votre santé et votre soulagement. Vous avez donc eu peur de ces pauvres petites diablesses de chouettes noires; je m'en doutai, et j'en ris en moi-même : vous trouvez qu'elles ont *l'air triste;* mais au moins elles ne sont point *rechignées*, elles n'ont point *une voix de Mégère;* et quand vous verrez ce qu'elles savent faire, vous trouverez qu'au lieu d'être de mauvais augure, elles font la beauté au moins de la coiffure.

La reine d'Angleterre a toute la mine, si Dieu le vouloit, d'aimer mieux régner dans le beau royaume d'Angleterre, où la cour est grande et belle, que d'être à Saint-Germain, quoique accablée des bontés héroïques du Roi. Pour le roi d'Angleterre, il y paroît content, et c'est pour cela qu'il est là. J'embrasse ma très-aimable Comtesse, et ce Comte, à cause de la bonne fête, et cette bonne fête fait que je vous quitte: il faut aller à vêpres et au sermon. Je lis avec plaisir les *Règles chrétiennes* de M. le Tourneux; je n'avois fait que les envisager sur la table de Mme de Coulanges; elles sont à présent sur la mienne.

1132. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ ET A CORBINELLI.

Trois semaines après que j'eus reçu cette lettre (n° 1119, p. 2), j'y fis cette réponse,

A Chaseu, ce 2e février 1689.

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je fais un peu tard réponse à votre lettre du jour des Rois, Madame, parce que j'étois à Dijon quand elle arriva ici. Je commencerai donc par vous rendre mille grâces de vos souhaits, et par vous dire ensuite que je ne doute pas que je ne sois heureux cette année, au moins par mon courage et par ma résignation. Quand le Roi fit, il y a trois mois, deux grâces en vingt et quatre heures à mes enfants, tout le monde m'en fit compliment. J'étois si peu accoutumé à des prospérités, que je ne savois que répondre. Pour les malheurs je n'en suis pas de même. Dieu, en me donnant la force de les soutenir, me met dans l'esprit un fonds inépuisable de pensées pour en parler ; et de peur même que mes tours et mes consolations ne s'usent à la fin, il détrône un roi à point nommé pour me fournir de la matière et pour me faire prendre patience. Il me persuade même que le prince qui le protége, qui est si heureux et si digne de l'être, n'a pas fixé la fortune en dormant, et que dans ses prospérités, il a moins de repos que ma misère ne m'en laisse. Je ne doute, non plus que vous, que le prince d'Orange n'ait bien voulu que le roi son beau-père se soit sauvé ; il y a un fonds de christianisme à cela. Il n'est pas sûr qu'il devienne maître de l'Angleterre : je crois que les Anglois n'en veulent point. Voici de grandes affaires, et l'affaire n'a jamais été plus brouillée ; qui voudroit assurer par où cela finira seroit bien présomptueux.

Le cordon bleu pare un homme, parce qu'on sait que c'est une marque d'honneur que le maître donne à ceux qu'il veut gratifier; mais des justaucorps en broderie pareroient plus la cour, et le roi d'Angleterre la trouveroit plus belle, s'il la trouvoit bien dorée, que s'il la voyoit avec des rubans bleus, qui ne font pas le même effet sur son esprit que sur celui des François.

Je viens d'écrire au roi d'Angleterre, et pour vous faire comprendre que je ne me fais pas de fête mal à propos, il faut que vous sachiez que M. le duc d'York étant venu au siége de Landrecy, en 1655, pour y servir de lieutenant général, M. de Turenne demanda à Montpezat, à Roncherolles, et au Passage, comment ils en vouloient user avec ce prince, pour le rang de lieutenant général; ils lui répondirent qu'ils savoient bien le respect qu'ils lui devoient, en toute autre rencontre, mais que lorsqu'il s'agissoit d'un poste d'honneur, on ne le cédoit à personne. Il me demanda si j'étois son ancien, et en ce cas, comment je voulois faire; je lui montrai ma commission, qui étoit quinze mois avant celle du prince, mais que je lui céderois le rang de bon cœur, quand il devroit être maréchal de France avant moi. M. de Turenne sourit, et me dit que je faisois mon devoir. M. le duc d'York, qui sut comment je m'étois distingué des autres, m'en remercia et me témoigna toujours depuis beaucoup d'amitié, et comme le marquis de Bussy lui fut présenté dernièrement à Saint-Germain, il lui demanda d'abord de mes nouvelles, et lui dit que j'avois servi à Landrecy avec lui. Voilà le sujet de ma lettre, dont je vous envoie la copie.

La fortune, qui est une grande folle, n'en a jamais donné tant de marques que dans la vie de Lauzun. C'est un des plus petits hommes, pour l'esprit aussi bien que pour le corps, que Dieu ait jamais fait; cependant nous l'avons vu favori, nous l'avons vu noyé, et le revoici sur

l'eau ; ne savez-vous pas un jeu où l'on dit : *Je l'ai vu vif, je l'ai vu mort, je l'ai vu vif après sa mort ?* C'est son portrait.

Je ne pense pas que le Roi ait beaucoup d'égards pour la colère de Mademoiselle, mais je pense encore moins qu'elle revienne jamais pour Lauzun : elle a eu le loisir de se désabuser, et je crois qu'elle a bien honte maintenant de son attachement pour si peu de chose. Nous en dirons bien d'autres tête à tête, Madame.

J'ai reçu une lettre de la belle Comtesse, par laquelle je connois qu'elle m'estime autant que si j'étois cordon bleu. Je vois bien que le Roi, ce grand prince qui a tant de pouvoir, ne sauroit me faire mépriser d'elle. Notre prélat est à Autun malgré lui : nous en avons le corps, mais le cœur est à Paris.

A CORBINELLI.

Je commence aussi par vous remercier, Monsieur, comme j'ai fait Mme de Sévigné, et par vous assurer que, grâces à Dieu, j'ai ce que Juvénal souhaite :

Mens sana in corpore sano.

J'ai été fâché, comme vous, de ne pas me voir sur la liste des chevaliers. Il est vrai que le roi a fait tout ce qu'il a pu pour m'en consoler par les gens indignes qu'il a honorés de son ordre ; et, outre cela, moi qui mets tout en œuvre pour n'être pas fâché longtemps, je me suis dit que si, après toutes les injustices que tout le monde sait qu'on m'a faites, on m'avoit donné le cordon bleu, il auroit semblé au public qu'il ne m'auroit manqué que cela pour devoir être content.

Vous avez raison, Monsieur, d'être surpris de voir le roi d'Angleterre comme abandonné de Dieu, après qu'il s'est signalé pour son service. Cependant la Providence a

ses raisons, et n'en manque pas, même quand les chrétiens perdent des batailles et des empires contre les infidèles. La marquise ni moi ne sommes pas indolents : nous sentons tout, mais sans peine et sans altération; ainsi dans une médiocre fortune, nous sommes plus heureux que mille autres gens plus aisés que nous. Adieu.

1133. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MONSIEUR ET A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, le matin, vendredi 4e février.

J'attendois hier Monsieur le chevalier, qui m'avoit mandé qu'il reviendroit le soir avec votre enfant, qu'il vous avoit envoyé le brevet pour prendre votre cordon bleu, et que demain, qui est aujourd'hui, il vous enverroit le cordon avec la croix que le roi vous donne : me voilà donc contente. Gardez-le bien, cet aimable cordon, *ad multos annos*, parez-en votre bonne mine, et ne l'allez pas oublier pendant les trois heures que vous destinez tous les jours à être amoureux : c'est un ornement qui doit accompagner l'agrément de cette fidèle passion; ma fille m'en paroît si contente, que je puis entrer dans cette confidence. C'est insensiblement à vous que je parle, mon cher Comte, et je me trouve obligée à vous embrasser pour finir mon discours.

Je reviens à vous, ma chère fille. Il m'a semblé que Monsieur le chevalier pouvoit bien être demeuré pour l'affaire de ce cordon, ou peut-être pour aller à Saint-Cyr, où Mme de Maintenon fait aller tous les gens d'une profonde sagesse. Racine lui parla de M. de Pompone : elle fit un cri, et le Roi aussi, et Sa Majesté lui fit ordonner d'y aller. Il y fut donc hier, cet illustre Pompone; je ne finirai point cette lettre que je ne l'aie vu, et que

le chevalier et son neveu ne soient arrivés; ainsi, ma chère enfant, je ballotte. Nous soupâmes mercredi, Mme de Chaulnes et moi, sans y penser, sur la véritable poularde de Mme de Coulanges, dans le cabinet de Coulanges, qui a la goutte comme un petit débauché : il crie, on le porte sur le dos, il voit du monde, il souffre, il ne dort point; mais tout cela se fait comme pour rire : il ne souffre pas même ses douleurs sérieusement.

Je dînai hier chez Mme de la Fayette, avec Tréville et Corbinelli : c'étoient des perdrix d'Auvergne, des poulardes de Caen. Son fils, qui est, comme vous savez, l'espion du marquis, me dit qu'il faisoit fort bien, qu'il avoit un bon air, voyoit bonne compagnie, mangeant aux bonnes tables; qu'on l'aimoit fort; qu'on prenoit quelquefois la liberté de l'appeler *le petit matou;* d'autres plus polis, à cause de la jeunesse, *le minet.* Enfin, il me paroît que cela va fort bien. Monsieur le chevalier me le mandoit aussi; tenez, voilà son billet : cette louange en l'air, toute naturelle, vous fera plaisir. Vous en aurez aussi d'apprendre ce que c'est que d'avoir une belle compagnie ou d'en avoir une mauvaise. M. de Louvois dit l'autre jour tout haut à M. de Nogaret : « Monsieur, votre compagnie est en fort mauvais état. — Monsieur, dit-il, je ne le savois pas. — Il faut le savoir, dit M. de Louvois; l'avez-vous vue? — Non, dit Nogaret. — Il faudroit l'avoir vue, Monsieur. — Monsieur, j'y donnerai ordre. — Il faudroit l'avoir donné. Il faut prendre parti, Monsieur : ou se déclarer courtisan, ou s'acquitter de son devoir quand on est officier. » Il me paroît que tout cela perce à jour Mme de Cauvisson : elle voit ce que c'est que de négliger le service; et vous devez avoir une grande joie de la belle et bonne compagnie du marquis que vous avez faite, et de son exactitude, et de son *pied de la lettre*, et de son voyage à Châlons : voilà le payement de vos peines et des siennes. C'est de Mon-

sieur le chevalier que je sais ce petit dialogue; mais comme il dit qu'il ne vous mande pas ces sortes de détails, j'ai cru vous divertir de vous l'apprendre.

Mme de la Fayette, qui ne dort point, qui est dans une mauvaise veine de santé, vous fait mille amitiés. M. de Tréville assure votre esprit et votre visage de son admiration particulière. Mme de Lavardin met au premier degré de toutes ces louanges, la force héroïque que vous eûtes de partir, en même temps que votre fils pour Philisbourg : enfin, ma chère enfant, votre modestie auroit eu beaucoup à souffrir.

M. de la Vieuville est mort : il a rompu le premier le nombre des chevaliers. Benserade dit qu'on ne sauroit *élever* des gouverneurs à M. de Chartres.

Vendredi, à deux heures après midi.

Dans ce moment, ma chère fille, je vois entrer Poirier dans ma chambre, qui m'apporte votre cordon bleu. Voilà le billet que le chevalier m'écrit, et qui vous fera voir que ces Messieurs ne s'ennuient pas à Versailles; que le chevalier est ravi et transporté d'*Esther*, et qu'il juge à propos de vous envoyer votre cordon bleu par la poste, comme on fera pour M. de Monaco. Je m'en vais de ce pas chez M. Orceau lui recommander ma petite boîte. Monsieur le chevalier a bien fait son devoir à Versailles, et je m'en vais faire le mien, qui ne me laisse que la gloire de vous dire que je *n'ai pas nui* à vous faire recevoir ce bienheureux cordon. Mettez-le vitement sans cérémonie; quand vous serez reçu chevalier, vous ferez comme les autres. Je vous embrasse, ma chère enfant, de tout mon cœur, vous n'en doutez pas.

1134. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MONSIEUR ET A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce lundi 7e février.

Bonjour, Monsieur le cordon bleu : êtes-vous bien paré? Avez-vous bonne mine? Il me semble qu'il vous sied fort bien. Je vous fais mon compliment, et vous embrasse avec cette nouvelle parure.

J'allai donc, ma chère enfant, après avoir fermé ma lettre, comme je vous le mandois, chez mon ami Orceau, à la poste; il regarda ce cordon et cette croix : nous les remîmes dans la petite boîte, dont nous fîmes un paquet; j'écrivis le dessus; il y mit un mot de sa main, qui est le sauf-conduit. Ainsi finit l'histoire du cordon bleu qui m'a tant tourmentée.

Je fus de là chez M. de Pompone : il revenoit de Saint-Cyr. Mme de Vins vous aura mandé comme Mme de Maintenon le nomma, et comme il eut ordre du Roi de venir le lendemain à cette belle tragédie. Le Roi lui dit le matin qu'il étoit fort digne d'en juger, qu'il en seroit assurément content; et en effet, il l'est au dernier point. Racine s'est surpassé; il aime Dieu comme il aimoit ses maîtresses; il est pour les choses saintes comme il étoit pour les profanes. La sainte Écriture est suivie exactement dans cette pièce; tout est beau, tout est grand, tout est traité avec dignité. Vous avez vu ce que Monsieur le chevalier m'en a écrit; ses louanges et ses larmes sont bonnes. Le roi et la reine d'Angleterre y étoient samedi. Quand elle sera imprimée, je l'enverrai à ma chère fille : plût à Dieu qu'elle la pût voir!

Votre grande lettre m'a fait un grand plaisir, et répond fort bien à toutes les miennes; mais, mon enfant,

elle est trop grande, quoiqu'elle soit écrite, et de l'esprit et de la main, avec une facilité qui paroît. Je ne laisse pas d'être en peine de la quantité de lettres que vous écrivez, et de cette longue résidence dans ce petit cabinet, d'où il faut que vous sortiez avec un grand mal au dos, un grand mal à la tête, un grand épuisement : ainsi le plaisir que je reçois en lisant vos lettres est toujours mêlé de peine, comme les autres choses de cette vie. Par exemple, Avignon, dont je ne parle point par vos mêmes raisons, Avignon est bon, et vient fort à propos pour votre enfant : c'est une providence paternelle dont il faut remercier Dieu; et de l'autre côté, voilà le vent, le tourbillon, l'ouragan, les diables déchaînés qui veulent emporter votre château; voilà une depense de mille écus à quoi on ne s'attend pas. Pourquoi ce démon n'a-t-il pas emporté le bâtiment dégingandé du *Carcassonne?* Où étoit le Coadjuteur? Ah! mon enfant, quelle furie! quel ébranlement universel! quelle frayeur répandue partout! Vous dépeignez cette horreur comme Virgile; mais il n'y avoit là personne pour dire : *Quos ego*. On a parlé ici de cette tempête. Un évêque de Languedoc dit à Coulanges qu'il craignait pour le château de Grignan. Dieu vous préserve d'y passer jamais aucun hiver, tant qu'il y aura d'autres lieux et d'autres villes en France.

Je veux dire encore un mot de ce mariage, qui est tous les jours plus ridicule. La mère quitte la partie, parce qu'elle s'est, dit-elle, épuisée. Je trouve fort plaisant ce que dit le duc de la Ferté; il a raison : la sagesse et la morgue de M. de Mirepoix ne doivent point lui faire peur, puisqu'il est son gendre. Enfin le mariage de Mlle de Coislin et de M. d'Enrichemont paroît vouloir se finir : ils ont envoyé à Rome; c'est quelque chose. Mlle d'Arpajon est fiancée aujourd'hui à Versailles avec M. le comte de Rouci : on veut qu'il ait dit à Mlle d'Ar-

pajon : « Mademoiselle, encore que vous soyez laide, je ne laisserai pas de vous bien aimer. » Tous les autres mariages dont je vous ai parlé ne sont point sûrs. J'attends demain nos courtisans. Il faut espérer que votre enfant aimera quelque jour à lire : sans cette espérance, je serois affligée ; c'est sa jeunesse qui l'occupe et qui lui prend tout son temps.

Vous me parlez de la Bretagne, ma chère fille, et vous me dites toutes les raisons qui m'y doivent porter. Il est vrai que M. de Chaulnes me conjure sans cesse de venir avec Mme de Chaulnes, qui s'en va ce carême avec deux carrosses; il me promet d'achever toutes mes affaires, et de me ramener après les états; de sorte que je ne puis jamais prendre mieux mon temps. Mme de Chaulnes me presse de son côté, comme vous le pouvez penser. J'ai de plus un véritable besoin de finir en ce pays-là deux ou trois affaires avec l'abbé Charrier, qui me prie de ne point perdre l'occasion du séjour qu'il fait en Bretagne, qui ne sera que jusqu'après les états; car, après cela, il redevient Lyonnois, et m'offre de me mener à Grignan. Voilà, ma chère enfant, l'état où je suis : mettez-vous en ma place, représentez-vous les circonstances et les occasions favorables, et dites-moi votre avis, car je veux être approuvée de vous, et que vous pensiez avec quelque plaisir qu'après ce voyage nécessaire à mes affaires, je serai tout entière à vous, comme j'y suis véritablement par mon cœur et par mon inclination.

Pauline n'est donc pas parfaite ; je n'eusse jamais cru que la principale de ses imperfections eût été de ne pas savoir sa religion. Vous la lui apprendrez, ma fille : vous la savez fort bien, vous avez les bons livres; c'est un devoir; en récompense, votre belle-sœur l'abbesse lui apprendra à vivre dans le monde.

Relevez vos idées pour M. de Lauzun : le Roi lui a redonné ses entrées; c'est une grande affaire, qui a sur-

pris tout le monde et fait enrager la princesse. Il avoit dit que Calais étoit en mauvais état, et que le gouverneur avoit mal reçu la reine : ce dernier a fait voir l'un et l'autre très-faux. J'ai vu Corbinelli chez Mme de Coulanges ; il a Molinos dans la tête. Je suis à vous, ma chère enfant : ce n'est point une manière de parler ; je ne vois ni n'espère de douceur et de repos pour le reste de ma vie que dans votre tendre et fidèle et solide amitié.

1135. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce mercredi 9e février.

Nos deux Grignans sont revenus ; j'en suis ravie : il m'ennuyoit de leur absence. Votre fils est trop joli ; je ne veux quasi point vous le dire, cela vous fait du mal. Il est tout accoutumé à la cour, il est charmé d'y être ; il est aimé de tout le monde : Monsieur le chevalier en est tout à fait content. Vous avez raison de préférer tant de bonnes qualités à la hauteur de sa taille ; mais il n'est point petit, il sera tout au moins comme le chevalier ; et sa figure est en vérité fort aimable et fort noble.

L'abbé Têtu vous rend mille grâces de votre souvenir ; il a porté ses vapeurs à Versailles ; il a nommé mon nom à Mme de Maintenon à l'occasion d'*Esther* : elle a répondu mieux que je ne mérite. J'irai à Saint-Cyr samedi ou mardi ; je vous nommerai, en vous plaignant de ne point voir cette merveille ; on en aura tous les ans pour consoler les absentes.

Ce vendredi, 11e février.

Je vous ai mandé comme M. de Charost est content de son maître, et son maître de lui, et comme ce qu'avoit dit Lauzun n'a fait tort qu'à lui-même ; cependant il a

les entrées comme il les avoit; il les doit, à ce qu'on croit, au roi d'Angleterre. On continuera à représenter *Esther* : Mme de Caylus, qui en étoit la Champmêlé, ne joue plus; elle faisoit trop bien, elle étoit trop touchante : on ne veut que la simplicité toute pure de ces petites âmes innocentes. J'irai voir cette pièce, je vous rendrai bon compte de tout. Le voyage de Mme de Chaulnes en Bretagne n'est ni proche ni trop assuré : je vous manderai jour par jour ce qui m'en paroîtra.

Mlle d'Arpajon est à présent Mme de Rouci; il n'est point question de Mlle de la Mark avec personne. Le mariage des Coislins n'est pas encore fait : c'est un enfant bien difficile à baptiser. Vous me contez trop plaisamment votre malhonnête sermon; il n'en faut pas davantage pour mettre le feu dans un couvent : vous êtes sujets en Provence à d'étranges prédicateurs. Nous n'étions point en peine du retardement du courrier; mais nous admirions le hasard qui nous le faisoit manquer précisément le jour que nous souhaitions vos lettres avec plus d'empressement qu'à l'ordinaire; et là-dessus, Monsieur le chevalier disoit : *Dieu est Dieu.*

Rien n'est plus vrai, ma fille, que tous vos maux ne viennent que de trop écrire; vous le sentez bien, vous ne voulez pas le dire. Il faudroit un peu marcher, prendre l'air quand il est bon : il y a des heures charmantes; comme ici, par exemple, il fait un temps parfait : le mois de février est bien plus beau que le mois de mai. Il doit faire chaud à Aix : faites donc de l'exercice, car c'est mourir que d'être toujours dans ce trou de cabinet; j'en étouffe.

Je soupai hier chez M. de Lamoignon, avec la duchesse du Lude revenue de la cour, Mme de Coulanges, Monsieur de Beauvais, et Monsieur de Troyes. Pendant le souper, Mlle de Méri déguisoit votre fils, avec *trois* vieilles jupes noires, si bien rangées, si plaisam-

ment coqueluchonnées, que tout le monde l'attaquoit; c'étoit chez Monsieur, qui lui parla longtemps sans le connoître, et M. de Chartres aussi; il répondoit à tout fort plaisamment : cela lui apprend encore à être hardi, quoiqu'en vérité le chevalier vous dira qu'il l'est assez. Adieu, ma très-chère et très-aimable : vous irez à Marseille, vous y verrez à mon gré le plus beau coup d'œil qu'on puisse voir. Je suis tout entière à ma chère Comtesse, et j'embrasse le père de Pauline, et Pauline.

1136. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce lundi 14e février.

Vous appuyez trop sur nos inquiétudes : elles n'ont point été excessives; quand nous sûmes que personne n'avoit reçu de lettres de Provence, nous ne tirâmes aucune conséquence, sinon que le courrier n'étoit pas arrivé. Il est vrai que nous n'aimons pas votre mal de gorge, moins au serein d'Aix qu'ailleurs, et que nous avions quelque espèce d'envie de recevoir de vos lettres. Nous en reçûmes avec bien de la joie; il n'y a rien à tout cela que de bien naturel, et que vous n'eussiez senti pour nous. Vous nous disiez, ma fille, que vous aviez tort, que vous aviez fait une promenade à la pluie qui vous avoit incommodée : nous disons comme vous; et croyant que vous avez tort sur votre parole, nous vous grondons; sur cela vous nous grondez à votre tour, et nous vous regrondons. Nous sommes bien loin de ne vouloir pas que vous vous promeniez : ah! ma chère enfant, tout au contraire, promenez-vous, faites de l'exercice, respirez votre bel air, ne demeurez point toujours dans ce noir palais, ni dans ce trou de cabinet; allez, allez exercer vos chevaux, qui crèveroient comme vous;

mais cachez-vous quand il fait froid et que vous avez mal à la gorge, et surtout ne vous repentez pas de nous parler sincèrement de votre santé : nous aimons la vérité, et nous ne voulons point qu'on nous trompe. M. du Bois, qui est le médecin de Mme de la Fayette et le mien, veut être le vôtre : il veut vous écrire pour vous ordonner une saignée du pied, et puis de votre bonne pervenche, qui vous restaurera et vous purifiera le sang : voilà, dit-il, la vraie saison et votre vrai remède.

Une chose qui m'afflige véritablement, c'est l'état affreux de votre château, et par le désordre des vents, et par la fureur de Monsieur le Coadjuteur, aussi préjudiciable que le tourbillon : quelle rage est la sienne, de bâtir et de débâtir, comme vous dites justement qu'on voit faire aux petites filles à qui on donne un morceau de canevas ! Il fait tout de même, il met votre maison en état de n'y pouvoir pas habiter, il en fait un camp de Maintenon, dont l'air ne sera pas moins mortel. C'est tout de bon, ma fille, que vous devriez venir à Paris, ne sachant où vous mettre en sûreté. Je ne crois pas que M. de Grignan vous laisse passer l'été dans un lieu si désagréable, et si peu propre à vous recevoir, et si contraire enfin à la santé. Je vous le dis, ma fille, tout comme je le pense, il faut vous sauver quelque part. Mais que dit M. de Grignan de cette furie ? Je ne crois pas qu'il y ait d'exemple de quelque conduite comme celle-là, de venir renverser le château de ses pères, et le rendre inhabitable. Je m'en vais en écrire à M. de la Garde : je suis assurée qu'il pensera comme nous.

Je ne veux point encore songer au départ de nos pauvres Grignans ; cela me touche sensiblement, et j'admire avec vous la résolution de Monsieur le chevalier ; le Dieu des armées le soutiendra, car il ne lui faut pas un moindre appui. Mme de Chaulnes me mande que je *verrai Esther;* que Mme de Coulanges viendra à Ver-

sailles avec moi, et qu'elle nous donnera son équipage, car je ne vais qu'à cette condition. Je rends donc la liberté à Monsieur le chevalier, qui m'auroit menée après dîner; il va faire sa cour, cette cour que je suis ravie qu'il puisse faire, et fâchée que ce soit en quittant cette petite chambre qui fait tout ce qui reste de supportable et de liant à ce triste hôtel de Carnavalet : sans cela chacun est dans son trou. Adieu, très-aimable et très-chère : je vous embrasse mille fois. Mon Dieu! que tous vos sentiments passent vite dans mon cœur, et que tous vos intérêts sont véritablement les miens!

1137. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce mercredi 16e février.

Monsieur le chevalier est encore à Versailles; je l'attends ce soir. Le marquis a soupé il y a trois jours avec moi; je le fis fort causer, et j'en fus, en vérité, très-contente. Il y a un air de vérité et de modestie dans tout ce qu'il dit, qui ne sent point le style de tous ces jeunes gens évaporés, qui ont toujours l'air d'être fous, ou de mentir. Il me contoit les fatigues de son voyage de Philisbourg: elles furent extrêmes : le petit d'Auvergne en eut quatre jours la fièvre de pure lassitude; le marquis est vigoureux, il soutint celle qu'il avoit avec bien du courage. Il me conta toutes ses autres aventures, tous les coups qui avoient passé autour de lui, et sa contusion; et tout cela sans ostentation, avec un air froid et reposé, et vrai, qui plaît infiniment. J'aime à parler à lui, je n'en perds point d'occasion. Il soupa hier avec M. Turgot et quelques jeunes gens chez le petit la Martillière qui est si riche ; il revint à minuit. Il est allé au marché aux chevaux; il est occupé de son équipage; il

vous écrira ce soir. Il vous aime et connoît votre extrême tendresse : il est sensible à tout ce que vous faites pour lui autant que vous le pouvez souhaiter; il n'est pas même besoin de le réveiller là-dessus.

Je dînai hier chez Mlle de Goileau, qui vous adore; c'étoit un dîner de beaux esprits : l'abbé de Polignac, l'abbé de Rohan, son docteur, un abbé David, Corbinelli. Ils discoururent après le dîner fort agréablement sur la philosophie de votre *père* Descartes; ils avoient bien de la peine à comprendre ce mouvement que Dieu donne à la boule poussée par l'autre ; ils vouloient que la première communiquât son mouvement, et vous savez comme l'abbé de Polignac et Corbinelli crioient là-dessus : cela me divertissoit, et me faisoit souvenir grossièrement de ma petite cartésienne, que j'étois si aise d'entendre, quoique indigne. J'allai de là chez Mme de la Fayette, où le bonheur fit que je trouvai *uniquement* M. de Pompone et M. Barrillon; nous y fûmes deux heures avec plaisir, d'autant plus que ce bonheur est rare. Ils dirent que le parlement d'Angleterre avoit élu le prince d'Orange roi, disant que celui-ci a quitté son royaume, et rompu le traité du souverain avec ses sujets; que sa fuite est une abdication, et qu'ils veulent rendre ce royaume électif; et en effet ils n'ont point voulu de la princesse d'Orange pour reine. Voilà ce qui se disoit hier. Monsieur le chevalier nous apportera des nouvelles de Versailles. Quelqu'un a dit, sur la froideur du roi d'Angleterre, que quand on l'écoutoit, on voyoit bien pourquoi il étoit ici.

Je n'irai que samedi à Saint-Cyr avec M. de Lamoignon et Mme de Coulanges, qui m'a promis d'y revenir avec moi. Je vous rendrai compte de ce voyage. Mme de Chaulnes ne parle plus du sien ; je sais seulement qu'elle sera fort aise de m'emmener; je lui laisse démêler toutes ses fusées. Je fermerai ma lettre ce soir, quand le

chevalier sera arrivé. En attendant, je vous embrasse et suis tendrement à vous, ma chère enfant.

A huit heures du soir.

Monsieur le chevalier n'est point arrivé. Je crois qu'il est bien aise d'attendre que tous les officiers généraux soient nommés, pour savoir où chacun servira. J'ai vu Mme de Chaulnes et Mme de Coulanges; elles sont ravies d'*Esther*. Cette première vous embrasse et vous aime, et veut m'emmener en Bretagne; elle vous en demandera la permission; mais elle ne partira pas sitôt, elle est ici pour quelques affaires. Mme de Coulanges vous a vengée de la maréchale d'Estrées; elle lui dit, la voyant se taire sur les louanges d'*Esther* : « Il faut que Madame la maréchale ait renoncé à louer jamais rien, puisqu'elle ne loue pas cette pièce. » La maréchale est enragée contre Mme de Coulanges.

1138. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce vendredi 18e février.

Monsieur le chevalier revint hier au soir assez bien; il a un rhume qui va et vient, et qui me paroît l'humeur de la goutte en paroles couvertes. Le marquis, après avoir donné ordre à son équipage, ira faire sa cour à son tour, et passer les trois jours gras à Versailles. Mme de Coulanges en est revenue, et de Saint-Cyr : elle y a été tout à fait bien reçue, et assise auprès de Mme de Maintenon, et disant choses et louanges nouvelles. Elle y retourne demain avec moi; nous attendons la réponse, car la presse est devenue si extrême, que je ne croirai y aller que quand je serai partie. Je vous ai

mandé le discours de Mme de Coulanges à la maréchale d'Estrées ; la scène se passa chez M. de Croissy : la compagnie fit un éclat de rire qui déconcerta la maréchale, et donna courage à Mme de Coulanges, qui dit tout bas à M. de Charost : « Songez qu'elle n'a jamais voulu louer Mme de Grignan, non plus qu'*Esther*. » Et tout d'un coup la conversation se tourne à parler des goûts de M. de Charost. Mme de Coulanges nomma Mme de Brissac et vous; on l'approuva, et on dit : « Le pauvre homme ! » La maréchale voulut louer l'esprit de Mme de Brissac ; Mme de Coulanges dit : « Ah ! pour l'esprit, Mme de Grignan étoit au-dessus d'elle, comme les yeux de Mme de Brissac étoient au-dessus de ceux de Mme de Grignan. » Tout le monde applaudit, et la maréchale encore débellée. Ensuite Canaples dit qu'il n'avoit jamais rien vu de si beau que vous, que Mme de Mazarin étoit de cet avis, qu'il lui avoit ouï dire vingt fois que, de tous les visages, il n'y en avoit point à sa fantaisie comme le vôtre ; que vous aviez toutes les grâces et tous les agréments ; on en convint ; jamais la maréchale n'osa souffler, il fallut se taire ; et ce lion muet, et les pattes croisées, comme celui que vous avez vu autrefois, parut un prodige si nouveau, que l'on ne s'en pouvoit taire, et on en faisoit des compliments à Mme de Coulanges comme d'un miracle qui étoit réservé à sa vivacité. La maréchale s'est plainte doucement du reproche d'*Esther*, et que c'étoit pour lui faire une affaire. Mme de Coulanges est cependant une ingrate, car jamais la maréchale ne lui avoit arraché les yeux.

Monsieur le chevalier vous a parlé d'Angleterre ; on attend la nouvelle de ce qu'ils auront fait, après avoir dit que le roi n'étoit plus roi, qu'il avoit quitté le royaume : il faut savoir s'ils en auront élu un autre.

A neuf heures du soir.

Voici enfin, ma chère fille, la nouvelle d'Angleterre, qui est fort bonne pour nous. Le prince d'Orange n'est pas encore le maître : tout cela ne va pas si vite, et la guerre ne se fera pas dans un moment, comme on le croyoit. Elle ne sera point si terrible cette année : nous sommes sur la défensive ; mais vous aurez bien des transes, bien des frayeurs inutiles, et vous ne voudriez pas même en être distraite ; vous ne voudriez pas qu'on vous détournât un moment des *dragons* que vous voulez qui vous dévorent ; cet état m'en fait beaucoup, qui me dévoreront aussi ; mais nos *dragons* ne se mordront pas, car je vois, ma chère enfant, que je m'en irai en Bretagne avec Mme de Chaulnes. Toutes sortes de raisons m'y convient, hormis celles qui plairoient à mon cœur : il faut nécessairement que je donne ordre à une terre que j'ai en ce pays-là, et qui vient à rien, si la capacité de l'abbé Charrier et ma présence ne la rétablissent. Il faut donc que j'aie le courage de prendre ce voyage sur moi, sur ma vie, sur ma tendresse, qui me feroit courir tout naturellement à vous, ma chère Comtesse.

1139. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce lundi 21e février.

Il est vrai, ma chère fille, que nous voilà bien cruellement séparées l'une de l'autre : *aco fa trembla*. Ce seroit une belle chose, si j'y avois ajouté le chemin d'ici aux Rochers ou à Rennes ; mais ce ne sera pas sitôt : Mme de Chaulnes veut voir la fin de plusieurs affaires, et je crains seulement qu'elle ne parte trop tard, dans le

dessein que j'ai de revenir l'hiver suivant, par plusieurs raisons, dont la première est que je suis très-persuadée que M. de Grignan sera obligé de revenir pour sa chevalerie, et que vous ne sauriez prendre un meilleur temps pour vous éloigner de votre château culbuté et inhabitable, et venir faire un peu votre cour avec Monsieur le chevalier de l'ordre, qui ne le sera qu'en ce temps-là.

Je fis la mienne l'autre jour à Saint-Cyr, plus agréablement que je n'eusse jamais pensé. Nous y allâmes samedi, Mme de Coulanges, Mme de Bagnols, l'abbé Têtu et moi. Nous trouvâmes nos places gardées. Un officier dit à Mme de Coulanges que Mme de Maintenon lui faisoit garder un siége auprès d'elle : vous voyez quel honneur. « Pour vous, Madame, me dit-il, vous pouvez choisir. » Je me mis avec Mme de Bagnols au second banc derrière les duchesses. Le maréchal de Bellefonds vint se mettre, par choix, à mon côté droit, et devant c'étoient Mmes d'Auvergne, de Coislin, de Sully. Nous écoutâmes, le maréchal et moi, cette tragédie avec une attention qui fut remarquée, et de certaines louanges sourdes et bien placées, qui n'étoient peut-être pas sous les fontanges de toutes les dames. Je ne puis vous dire l'excès de l'agrément de cette pièce : c'est une chose qui n'est pas aisée à représenter, et qui ne sera jamais imitée ; c'est un rapport de la musique, des vers, des chants, des personnes, si parfait et si complet, qu'on n'y souhaite rien ; les filles qui font des rois et des personnages sont faites exprès : on est attentif, et on n'a point d'autre peine que celle de voir finir une si aimable pièce ; tout y est simple, tout y est innocent, tout y est sublime et touchant : cette fidélité de l'histoire sainte donne du respect ; tous les chants convenables aux paroles, qui sont tirées des *psaumes* ou de *la Sagesse*, et mis dans le sujet, sont d'une beauté qu'on ne soutient pas sans larmes :

la mesure de l'approbation qu'on donne à cette pièce, c'est celle du goût et de l'attention. J'en fus charmée, et le maréchal aussi, qui sortit de sa place, pour aller dire au Roi combien il étoit content, et qu'il étoit auprès d'une dame qui étoit bien digne d'avoir vu *Esther*. Le Roi vint vers nos places, et après avoir tourné, il s'adressa à moi, et me dit : « Madame, je suis assuré que vous avez été contente. » Moi, sans m'étonner, je répondis : « Sire, je suis charmée ; ce que je sens est au-dessus des paroles. » Le Roi me dit : « Racine a bien de l'esprit. » Je lui dis : « Sire, il en a beaucoup ; mais en vérité ces jeunes personnes en ont beaucoup aussi : elles entrent dans le sujet comme si elles n'avoient jamais fait autre chose. » Il me dit : « Ah ! pour cela, il est vrai. » Et puis Sa Majesté s'en alla, et me laissa l'objet de l'envie : comme il n'y avoit quasi que moi de nouvelle venue, il eut quelque plaisir de voir mes sincères admirations sans bruit et sans éclat. Monsieur le Prince, Madame la Princesse me vinrent dire un mot ; Mme de Maintenon, un éclair : elle s'en alloit avec le Roi ; je répondis à tout, car j'étois en fortune. Nous revînmes le soir aux flambeaux. Je soupai chez Mme de Coulanges, à qui le Roi avoit parlé aussi avec un air d'être chez lui qui lui donnoit une douceur trop aimable. Je vis le soir Monsieur le chevalier ; je lui contai tout naïvement mes petites prospérités, ne voulant point les cachoter sans savoir pourquoi, comme de certaines personnes ; il en fut content, et voilà qui est fait ; je suis assurée qu'il ne m'a point trouvé, dans la suite, ni une sotte vanité, ni un transport de bourgeoise : demandez-lui. Monsieur de Meaux me parla fort de vous ; Monsieur le Prince aussi ; je vous plaignis de n'être point là ; mais le moyen, ma chère enfant ? on ne peut pas être partout. Vous étiez à votre opéra de Marseille : comme *Atys est* non-seulement *trop heureux*, mais trop

charmant, il est impossible que vous vous y soyez ennuyée. Pauline doit avoir été surprise du spectacle: elle n'est pas en droit d'en souhaiter un plus parfait. J'ai une idée si agréable de Marseille, que je suis assurée que vous n'avez pas pu vous y ennuyer, et je parie pour cette dissipation contre celle d'Aix.

Mais ce samedi même, après cette belle *Esther*, le Roi apprit la mort de la jeune reine d'Espagne, en deux jours, par de grands vomissements : cela sent bien le fagot. Le Roi le dit à Monsieur le lendemain, qui étoit hier. La douleur fut vive : Madame crioit les hauts cris; le Roi en sortit tout en larmes.

On dit de bonnes nouvelles d'Angleterre: non-seulement le prince d'Orange n'est pas élu, ni roi ni protecteur, mais on lui fait entendre que lui et ses troupes n'ont qu'à s'en retourner; cela abrége bien des soins. Si cette nouvelle continue, notre Bretagne sera moins agitée, et mon fils n'aura point le chagrin de commander la noblesse de la vicomté de Rennes et de la baronnie de Vitré : ils l'ont élu malgré lui pour être à leur tête. Un autre seroit charmé de cet honneur; mais il en est fâché, n'aimant, sous quelque nom que ce puisse être, la guerre par ce côté-là.

Votre enfant est allé à Versailles pour se divertir ces jours gras ; mais il a trouvé la douleur de la reine d'Espagne : il seroit revenu, sans que son oncle le va trouver tout à l'heure. Voilà un carnaval bien triste, et un grand deuil. Nous soupâmes hier chez le *Civil*, la duchesse du Lude, Mme de Coulanges, Mme de Saint-Germain, le chevalier de Grignan, Monsieur de Troyes, Corbinelli: nous fûmes assez gaillards; nous parlâmes de vous avec bien de l'amitié, de l'estime, du regret de votre absence, enfin un souvenir tout vif: vous viendrez le renouveler.

Mme de Durfort se meurt d'un hoquet d'une fièvre

maligne ; Mme de la Vieuville aussi du pourpre de la petite vérole. Adieu, ma très-chère enfant : de tous ceux qui commandent dans les provinces, croyez que M. de Grignan est le plus agréablement placé.

1140. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce mercredi des Cendres, 23e février.

Ma chère enfant, votre vie de Marseille me ravit : j'aime cette ville qui ne ressemble à nulle autre. Ah ! que je comprends bien les sincères admirations de Pauline ! que cela est naïf, que cela est vrai, que toutes ses surprises sont neuves ! que je la crois jolie ! que je lui crois un esprit qui me plaît ! Il me semble que je l'aime, et que vous ne l'aimez pas assez : vous voudriez qu'elle fût parfaite ; avoit-elle gagé de l'être au sortir de son couvent ? vous n'êtes point juste : et qui est-ce qui n'a point de défauts ? en conscience, vous attendiez-vous qu'elle n'en eût point ? où preniez-vous cette espérance ? ce n'étoit pas dans la nature : vous vouliez donc qu'elle fût un prodige prodigieux, comme il n'y en a jamais eu. Il me semble que si j'étois avec vous, je lui rendrois de grands offices, rien qu'en redressant un peu votre imagination, et en vous demandant si une petite personne qui ne songe qu'à plaire et à se corriger, qui vous aime, qui vous craint, et qui a bien de l'esprit, n'est pas dans le rang de tout ce qu'il y a de meilleur. Voilà ce que mon cœur vous a voulu dire de ma chère Pauline, que j'aime et que je vous prie d'embrasser tout à l'heure pour l'amour de moi. Ajoutez-y cette bonne conscience qui la fait si bien renoncer au pacte, quand elle voit les diableries des joueurs de gobelets. Cette vie, quoique agréable, vous aura fatiguée : en voilà trop pour vous

ma chère fille; vous vous couchiez tard, vous vous leviez matin : j'ai eu peur pour votre santé. Ce qui fait que je ne vous parle point de la mienne, c'est qu'elle est comme je souhaite la vôtre, et que je n'ai rien à dire sur ce sujet.

Vous songez toujours à moi trop obligeamment : vos raisonnements sont bons sur mon voyage de Bretagne, j'y penserai ; et si Mme de Chaulnes n'y alloit point (car que sait-on ? il faut voir comme on réglera tous les commandements), si donc elle n'y alloit pas, je m'en irois, moi, de mon chef, à Nantes, où je ferois venir l'abbé Charrier : il n'est plus possible de laisser cette terre dans le désordre où elle est tombée. Nous avons du temps pour le moins jusqu'à Pâques : on ne songe point à partir le carême. Nous avons soupé dimanche dernier, comme je crois vous l'avoir dit, chez le *Civil*, où vous ne fûtes pas oubliée ; le lundi chez M. de Lamoignon, avec Coulanges et l'abbé Bigorre, en familiarité ; le mardi chez Mme de Coulanges, avec Mme de Chaulnes et les *Divines*, en toute liberté, retirées à onze heures. Ce matin, la messe des cendres, écrire en repos à sa chère fille : voilà la vie de votre pauvre maman, pendant que le chevalier et le *minet* sont à Versailles, où tous plaisirs ont fini pour faire place à la vive douleur de Monsieur et de Madame. Cette pauvre reine d'Espagne, plus âgée d'un an que sa mère, est morte comme elle d'une étrange manière : elle tomba, le 10e de ce mois, dans des vomissements si extrêmes et si violents, que nul remède n'a pu la secourir ; et jusqu'au 12e qu'elle mourut, à midi, elle n'a pas eu un moment pour respirer. M. de Rebenac mande que rien n'est si digne d'admiration que son courage et sa fermeté, avec de grands sentiments de christianisme, mandant au Roi qu'elle n'a point de regret à la vie, et qu'elle meurt de sa mort naturelle, quoiqu'elle eût d'abord dit comme

Madame, et comme elle s'en repentant : enfin on ne parle point de poison ; ce mot est défendu à Versailles et par toute la France ; mais la pauvre princesse est morte, et c'est une perte dans l'état présent des affaires. On parle étrangement de celles d'Angleterre : après de grandes contestations, ils ont élu roi cet enragé de prince d'Orange, et l'ont couronné : on croyoit le contraire il y a huit jours ; mais ce sont des Anglois.

Mme de la Vieuville est morte de toute sorte de venin, tout étonnée, sans doute, de se trouver sitôt auprès de son beau-père, aux Minimes. Adieu, ma chère enfant.

1141. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce vendredi 25e février.

Nos deux Grignans revinrent de Versailles une heure après que j'eus fait mon paquet. Le chevalier vous aura mandé comme ce petit capitaine avoit pris congé, comme le Roi l'avoit regardé d'un bon air, comme il a été question de sa compagnie et de son voyage de Châlons. Il a l'honneur de partir le premier, et de montrer l'exemple : ce zèle d'un jeune novice sied fort bien ; il badine fort joliment avec ceux qui lui demandent pourquoi il part sitôt ; il répond qu'il a un colonel qui le chasse : le colonel s'en défend très-bien aussi, et je vous assure qu'il n'y a rien de mieux, ni qui fasse tant d'honneur, et à peu de frais ; car il n'a point d'affaires ici, et il est ravi d'aller courir et faire le bon officier : il aura le temps de se reposer à Philippeville, et son équipage, et il sera tout frais quand il s'agira de marcher. Je deviens avare de ce petit *minet*, comme vous savez qu'on fait sur les derniers jours : il mange avec moi ; je le mènerai dîner chez Mme de Chaulnes et chez Mme de Coulanges, pour

leur dire adieu, et je ménagerai les sept ou huit jours que nous avons encore à être ensemble. Mais, ma chère enfant, ne prenez pas de si loin votre escousse pour être en peine ; ne donnez point à votre imagination la liberté de vous inquiéter : il n'est encore question de rien; votre enfant sera à sa garnison comme ici ; il n'y a que cinquante lieues de différence.

Parlez-moi donc de vous, ma chère belle : votre vie de Marseille m'a paru bien agréable. Pour moi, je vous avoue que je n'aurois pas l'esprit de m'ennuyer au milieu de tous les respects et des démonstrations sincères que vous recevez dans tout votre gouvernement : nous ne sommes jamais d'accord sur cela, Monsieur le chevalier et moi. Je sais bien que toujours, ce seroit trop, et qu'il faut venir reprendre de la considération en ces pays-ci; mais un temps de l'année, je vois bien des personnes à qui ces honneurs rendus par des gens de nom et de qualité ne seroient point du tout désagréables : je les ai vus, et j'en étois surprise et touchée ; mais chacun a son goût. Je parie pour le joli tourbillon de Marseille, avec les chevaliers, et l'opéra, et les diableries, et les étonnements de Pauline, contre les visites et les dames d'Aix. Mandez-moi quelles sont vos dames du palais; car il y a toujours des favorites.

On dit que le roi d'Angleterre s'en va en Irlande : ce bruit est répandu ; je ne réponds de rien cette année, car on ne fait que mentir. On prend aujourd'hui le deuil de la reine d'Espagne. J'achèverai ce soir cette lettre, quand j'aurai reçu la vôtre.

Voilà votre lettre du 18e; ma chère enfant (mais ne le dites pas à M. de Grignan, car il se moqueroit de moi), j'ai été ravie de vous savoir arrivée à Aix : je me souviens qu'il y a un grand vilain précipice que l'on côtoie fort longtemps, et qui me faisoit mal à l'imagination.

Vos lieues sont insupportables ; il y a aussi loin de Marseille à Aix que de Paris à Meaux : oui, je le soutiens ; je vous remercie donc de m'avoir dit que vous étiez arrivée. Vous auriez été bien fatiguée d'aller souper chez l'archevêque, au lieu de vous coucher. Ma fille, vous ne mettez pas le pied à terre, votre tourbillon est violent. Je comprends le plaisir que vous faites à ce cordon bleu de vous donner au public de si bonne grâce : cette complaisance en mérite bien d'autres de sa part. Il craignoit ici que vous ne fussiez toujours cachée et chagrine, et je lui disois : « Ah ! Monsieur, laissez-la faire, elle ne sauroit faire mal, ni rien de ridicule. » Et en effet, la manière dont vous vivez est toute noble et toute pleine de bon esprit dans la place où vous êtes. Comment vous portez-vous de toutes ces merveilles ? car il y a un peu de peines corporelles dans ces agitations. Je suis toujours résolue d'aller en Bretagne, malgré mon cœur, qui voudroit fort aller à vous ; mais je ne serois pas digne d'être votre mère : vous eussiez été une vraie Romaine avec votre amour de la patrie. Adieu, très-chère, adieu, aimable : j'écrirois jusqu'à demain ; mes pensées, ma plume, mon encre, tout vole ; mais il faut envoyer à la poste ; il faut aussi ne vous pas accabler.

Le roi d'Angleterre a dîné ici chez M. de Lauzun. Il a été chez Mademoiselle après dîner. On dit qu'il s'en va en Irlande, et qu'il a donné l'ordre de la Jarretière à M. de Lauzun. Je ne réponds de rien cette année, que de vous aimer chèrement.

1142. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce lundi 28e février.

Monsieur le chevalier s'en alla hier après dîner à Ver-

sailles, pour apprendre sa destinée ; car ne s'étant point trouvé sur les listes qui ont paru, il veut savoir si on le garde pour servir dans l'armée de Monsieur le Dauphin, dont on n'a point encore parlé. Comme il a dit qu'il étoit en état de servir, il est en droit de croire qu'on ne l'a pas oublié : en tout cas, ce ne seroit pas sa faute, il est bien tout des meilleurs.

C'est tout de bon que le roi d'Angleterre est parti ce matin pour aller en Irlande, où on l'attend avec impatience ; il sera mieux là qu'ici. Il passe par la Bretagne comme un éclair, et va droit à Brest, où il trouvera le maréchal d'Estrées, et peut-être M. de Chaulnes, s'il peut le trouver encore, car la poste et la bonne chaise que lui a donnée Monsieur le Dauphin le mèneront bien vite. Il doit trouver à Brest des vaisseaux tout prêts et des frégates ; il porte cinq cent mille écus. Le Roi lui a donné des armes pour armer dix mille hommes. Et lui disant adieu, il dit au Roi, en riant, qu'il n'avoit oublié qu'une chose, c'étoit des armes pour sa personne : le Roi lui a donné les siennes ; nos romans ne faisoient rien de plus galant. Que ne fera point ce Roi brave et malheureux avec des armes toujours victorieuses ? Le voilà donc avec le casque, la cuirasse de Renaud, d'Amadis et de tous nos paladins les plus célèbres ; je n'ai pas voulu dire d'Hector, car il étoit malheureux. Il n'y a point d'offres de toutes choses que le Roi ne lui ait faites : la générosité, la magnanimité ne passe point plus loin, ma chère bonne. M. d'Avaux va avec lui ; il est parti deux jours plus tôt. Vous m'allez dire, pourquoi n'est-ce pas M. de Barillon ? C'est que M. d'Avaux, qui possède fort bien les affaires d'Hollande, est plus nécessaire que celui qui ne sait que celles d'Angleterre. La reine est allée s'enfermer à Poissy, avec son fils : elle sera près du Roi et des nouvelles ; elle est accablée de douleur et d'une néphrétique qui fait craindre qu'elle

n'ait la pierre : cette princesse fait grand'pitié. Vous voyez, ma chère enfant, que c'est la rage de causer qui me fait écrire tout ceci ; car Monsieur le chevalier et la *Gazette* vous les diront mieux que moi : il vous enverra aussi la liste des officiers. Votre enfant m'est demeuré ; je ne le quitte point : il en est content. Il dira adieu à ces petites de Castelnau ; son cœur ne sent encore rien ; il est occupé de son devoir, de son équipage, de ses comptes ; il est ravi de s'en aller et de montrer le chemin aux autres, et d'être tout reposé à Philippeville, quand il faudra marcher, au lieu de tuer son équipage, comme font les autres. Il n'est encore question de rien ; nous n'attaquerons rien, nous ne voulons point de bataille, nous sommes sur la défensive, et d'une manière si puissante, qu'elle fait trembler : jamais roi de France ne s'est vu trois cent mille hommes sur pied ; il n'y avoit que les rois de Perse : tout est nouveau, tout est miraculeux.

Je menai hier le marquis dire adieu à Mme de la Fayette et souper chez Mme de Coulanges. Je le mène tantôt chez M. de Pompone, Mme de Vins, la marquise d'Uxelles ; demain chez Mme du Puy-du-Fou et Mme de Lavardin ; et puis il attendra son oncle, et partira sur la fin de la semaine ; mais, ma chère enfant, soutenez un peu votre cœur contre ce voyage, qui n'a point d'autre nom présentement. Parlons un peu de Pauline, cette petite grande fille, toute aimable, toute jolie ; je n'eusse jamais cru qu'elle eût été farouche : je la croyois toute de miel ; mais, mon enfant, ne vous rebutez point : elle a de l'esprit, elle vous aime, elle s'aime elle-même, elle veut plaire ; il ne faut que cela pour se corriger, et je vous assure que ce n'est point dans l'enfance qu'on se corrige : c'est quand on a de la raison ; l'amour-propre, si mauvais à tant d'autres choses, est admirable à celle-là ; entreprenez donc de lui parler rai-

son, et sans colère, sans la gronder, sans l'humilier, car cela révolte; et je vous réponds que vous en ferez une petite merveille. Faites-vous de cet ouvrage une affaire d'honneur, et même de conscience : apprenez-lui à être habile; c'est un grand point que d'avoir de l'esprit et du goût comme elle en a.

Esther n'est pas encore imprimée. J'avois bien envie de dire un mot de vous à Mme de Maintenon : je l'avois tout prêt; mais elle fit vingt pas pour me venir dire un petit mot; car le Roi, qui venoit de me dire ce que je vous ai mandé, s'en alloit dans sa chambre, et elle le suivit : je n'eus que le moment de faire un geste de remerciement et de reconnoissance; c'étoit un tourbillon. Monsieur de Meaux me parla fort de vous et vous fit mille amitiés. Je dis à Monsieur le Prince, en courant : « Ah ! que je plains ceux qui ne sont pas ici ! » Il m'entendit, et tout cela étoit si pressé, qu'il n'y avoit pas moyen de placer une pensée; hélas ! j'en mourois d'envie. Racine va retravailler à une autre tragédie : le Roi y a pris goût, on ne verra autre chose; mais l'histoire d'Esther est unique; ni Judith, ni Ruth, ni rien ne sauroit si bien réussir.

Mme de Chaulnes est à Versailles; peut-être aidera-t-elle à sa belle-sœur à recevoir la reine à Poissy. Nous ne disons encore rien de Bretagne; il faut voir qui y commandera. Vous êtes bien heureux que personne ne vienne vous aider à faire votre charge. M. de Grignan donnera la chasse à ces démons qui sortent des montagnes et vont s'y recacher. Il y en a beaucoup en Languedoc; M. de Broglio et M. de Baville courent après; ce sont comme des esprits, ils disparoissent; aussi vous voyez des armées dans les provinces, qui ne seront pas les moins nécessaires.

Le roi d'Angleterre donna dimanche à Notre-Dame l'ordre de la Jarretière à M. de Lauzun : il lut dans

l'église une espèce de serment qui en fait la cérémonie, et lui mit le collier à l'autre côté du nôtre, et un Saint-Georges qui vient du feu roi son père, et qui est tout plein de diamants : il vaut bien dix mille écus. Il alla chez Mme de la Fayette avec cette parure, pendant que le roi d'Angleterre étoit chez Mademoiselle ; il ne lui dit rien. Mme de la Fayette regardoit ce cordon bleu ; comme elle savoit bien qu'il n'avoit pas celui de France, elle ne comprenoit rien à cette mascarade ; elle ne disoit mot, ni lui aussi. Enfin il se mit à rire et à lui conter tout ce que je vous ai dit. Il faut pourtant que ce roi croie lui être obligé pour le traiter si bien. Le Roi dit à M. de Lauzun que cet ordre n'étoit pas une exclusion au sien : en ce cas, pour n'être pas croisé, il mettra l'ordre de France comme les autres, et gardera le Saint-Georges du côté droit avec un ruban bleu, et gardera la Jarretière qu'il a : *Honni soit qui mal y pense*. L'étoile de ce petit homme est tout extraordinaire.

N'oubliez pas l'affaire de M. Bertaut auprès de votre archevêque. Voilà une lettre pour Montreuil, gardez-vous bien de la trouver jolie : je n'y pense pas ; c'est la première pensée qui m'est venue.

A huit heures du soir.

Je viens de chez M. de Pompone. Il y a huit jours qu'ils sont tous à Pompone. Je l'ai entendu raisonner sur les affaires présentes : il trouve que toutes ces grandes montagnes s'aplanissent. L'affaire d'Irlande est admirable, et occupe tellement le prince d'Orange, qu'il n'y a rien à craindre sur nos côtes. Les Seigneurs même, qui ont élu par force le prince d'Orange, ont fait leur protestation de la violence de la chambre basse, et qu'on ne peut point élire un roi qu'il ne soit jugé juridiquement que le royaume est vacant. Tout cela est fort bon :

on ne veut rien animer; on ne fera point de siége; si l'Espagne se déclaroit, on iroit plutôt du côté de Pampelune et de la Navarre que du côté de Flandre, parce que par là on la pourroit avoir. Enfin, il paroît que nous sommes si forts et si puissants que nous n'avons qu'à nous tenir à nos places et faire bonne mine. Entrez donc dans ces raisonnements, jusqu'à ce qu'au moins vous voyiez quelque chose de contraire, et ne vous mettez point sitôt en travail : c'est dommage de perdre vos douleurs. Je vous ai souhaitée à cette conversation. Je ne sais point d'autres nouvelles. Monsieur le chevalier viendra demain. Voilà l'abbé Bigorre qui me mande que le président Barentin est mort ce matin à sa place au grand conseil. Adieu, chère enfant : ne vous amusez pas à me répondre par une aussi grande lettre que celle-ci; songez que voilà bien des discours où vous n'avez qu'à dire *amen*. J'ai mille amitiés de M. de Lamoignon pour vous, de Mme de Lavardin, de Mme de Mouci : tout brille encore de votre souvenir.

1143. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce mercredi 2e mars.

Le jour de carême-prenant n'est pas un jour indifférent pour Pauline : je vous gronde, ma chère enfant, de ne l'avoir pas envoyée joliment chez la bonne Langlée, pour y danser un peu avec Mlle d'Oraison; quel mal y avoit-il à lui donner ce petit plaisir? Je suis assurée que cette petite personne est jolie, qu'elle a bon air, et qu'elle soutient, et même efface des beautés plus régulières. Je vous gronde aussi de lire toutes vos lettres en vous couchant : je sais bien qu'il n'est pas possible de les garder; mais il faut compter aussi de ne point dor-

mir : outre qu'il peut y avoir des choses fâcheuses par les réflexions, c'est que quand il n'y auroit que des pensées et des nouvelles, vous n'en seriez pas mieux; avant que tout cela soit dévidé dans l'imagination, la nuit est passée; ainsi, comme vous savez bien que je dis vrai, ménagez-vous selon votre santé.

Je menai hier mon marquis chez Mme du Puy-du-Fou : elle est bien vieillie. M. de Mirepoix, qui m'étoit déjà venu voir ici, y revint une seconde fois, et ne me parla jamais, dans l'une et l'autre visite, que de la considération qu'il avoit faite, en se mariant, sur l'agrément de la famille : la petite poupée meurt d'ennui dans cette noire maison. Je fus ensuite chez Mme de Lavardin, à qui je fis voir votre souvenir; elle embrassa dix fois votre fils; elle vous aime chèrement ainsi que Mme de Mouci; mais cette dernière est dans le troisième ciel : elle a perdu une sœur religieuse qu'elle n'aimoit guère; je lui ferai vos compliments et à son sage frère. Monsieur le chevalier arriva hier au soir : il se porte bien; il sera employé, il ne sait encore en quel pays. J'admire son courage. Votre enfant est fort aimable et fort joli; il se mêle déjà de toutes ses affaires, il ordonne, il marchande, il suppute : c'est dommage que son père n'en ait usé de même.

Monsieur le chevalier vous doit mander ce que dit le Roi au roi d'Angleterre, en lui disant adieu : « Monsieur, je vous vois partir avec douleur; cependant je souhaite de ne vous revoir jamais; mais si vous revenez, soyez persuadé que vous me retrouverez tel que vous me laissez. » Peut-on mieux dire? Il l'a comblé de toutes choses, et grandes, et petites : deux millions, des vaisseaux, des frégates, des troupes, des officiers, M. d'Avaux (votre M. d'Irval), qui fait en cette occasion la plus belle et la plus brillante figure du monde : l'eussiez-vous cru de *Figuriborum?* c'étoit un présage; oui, tout le

monde trouve cet emploi digne d'envie, et d'un homme consommé dans les affaires et capable de donner de bons conseils; si M. de Barrillon ne sent cela, il est bien heureux. Je reviens aux petites choses : des toilettes, des lits de camp, des services de vaisselle vermeil doré et d'argent, des armes pour sa personne, qui sont celles du Roi, des armes pour des troupes qui sont en Irlande; celles qui vont avec lui sont considérables : enfin la générosité, la magnificence, la magnanimité, n'ont jamais tant paru que dans cette occasion. Le Roi n'a point voulu que la reine soit allée à Poissy : elle verra peu de monde; mais le Roi en aura soin, et elle saura sans cesse des nouvelles. L'adieu du roi son mari et d'elle faisoit fendre le cœur de tout le monde : ce furent des pleurs, des cris, des sanglots, des évanouissements; cela est aisé à comprendre. Le voilà où il doit être : il a une bonne cause, il protége la bonne religion : il faut vaincre ou mourir, puisqu'il a du courage.

Vous ai-je mandé que M. le président Barentin mourut à sa place du grand conseil, il y a deux jours? Il tomba mort tout d'un coup; sa femme qui rit toujours, rira-t-elle de cette aventure?

Je vous remercie d'avoir pensé à me chercher une robe de chambre des Indes; l'incarnat ne me convient pas; je n'ai nul besoin d'une jupe piquée; j'en ai, gardez votre argent.

Mme de Nesle est accouchée d'un fils; je ne sais si cette *Bécasse* en est bien aise; car elle n'aime plus que le comte de Mailly, qui est allé conduire le roi d'Angleterre jusqu'à Brest : cet emploi auroit honoré un duc et un prince. M. de Duras est passé duc au parlement, et va commander la plus belle armée qu'il y ait jamais eu en France. Le bonhomme la Troche est mort; écrivez à sa femme.

Je reviens de chez Mme de la Fayette; il y avoit

M. de Pompone, M. Courtin, M. de la Trousse, le duc d'Estrées : on a fort politiqué. La commission de M. d'Avaux est : ambassadeur extraordinaire auprès du roi d'Angleterre; il a soin des troupes, des finances, enfin est l'âme et l'homme de confiance.

J'ai dîné avec votre enfant chez Mme de Chaulnes, qui vous fait mille amitiés. Nous ne partirons qu'après Pâques; vous savez, ma chère enfant, que rien ne m'attire en Bretagne que mes affaires uniquement : mon fils ni sa femme ne sont plus aux Rochers; ils sont attachés à Rennes auprès de leur mère. Mon fils sera peut-être avec cette noblesse; il n'y a plus de retraite ni de solitude aimable aux Rochers : ils y seront par complaisance, et je leur rendrai toute leur liberté au mois d'octobre. Je ne doute nullement que vous ne veniez à Paris cet hiver avec M. de Grignan; et enfin je n'aurai plus qu'à être avec vous, en quelque lieu que vous soyez. Je crois la maxime de M. de la Rochefoucauld véritable, *les peines sont jetées assez également dans tous les états des hommes* : cependant il y en a qui paroissent bien pesantes. Adieu, chère enfant : vous me faites rire, quand vous dites que vous n'avez plus d'esprit; mais si vous heurtiez tant soit peu à cette porte, vous trouveriez bientôt qui vous répondroit. Ne dites point de mal de vos lettres : il y a du tour et de l'esprit partout. Je vous embrasse mille fois.

1144. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CORBINELLI AU PRÉSIDENT DE MOULCEAU.

Mercredi 2e mars 1689.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Que de choses à dire, Monsieur! quel endroit dans l'histoire du Roi que la manière dont il a reçu le roi

d'Angleterre; les présents dont il l'a accablé en partant pour aller en Irlande, des vaisseaux à Brest, où il est présentement, des frégates, des troupes, des officiers, et le comte d'Avaux pour ambassadeur extraordinaire et pour conseil, et pour avoir soin des troupes et de l'argent; deux millions en partant, et dans la suite tout ce qu'il demandera! Mais après ces grandes choses, il lui a donné ses armes, son casque, sa cuirasse, qui lui porteront bonheur. Il a donné de quoi armer dix ou douze mille hommes. Mais pour les petites choses et les commodités, elles sont en abondance; des chaises de poste faites en perfection, des calèches, des attelages, des chevaux de main, des services d'or et d'argent, des toilettes, du linge, des lits de camp, des épées riches, des épées de service, des pistolets, et enfin de tout ce qui peut s'imaginer; et en lui disant adieu et en l'embrassant, il lui a dit: « Vous ne sauriez dire que je ne sois touché de vous voir partir; cependant je vous avoue que je souhaite de ne vous revoir jamais; mais si par malheur vous revenez, soyez persuadé que vous me retrouverez tel que vous me voyez. » Rien n'est mieux dit, rien n'est plus juste: jamais la générosité, la magnificence, la magnanimité, n'ont été exercées comme elles l'ont été par Sa Majesté.

Nous espérons que la guerre d'Irlande fera une puissante diversion, et empêchera le prince d'Orange de nous tourmenter par des descentes; ainsi tous nos trois cent mille hommes sur pied, toutes nos armées si bien placées partout, ne serviront qu'à faire craindre et redouter le Roi, sans que personne ose l'attaquer. Voici un temps de raisonnements et de politique: j'aimerois bien à vous entendre parler sur tous ces grands événements.

Voilà le sentiment d'un bon tapissier sur les questions de Madame votre femme; mais quoi qu'il vous dise

d'une crépine d'or à deux taffetas, et qu'il y en ait ici, rien n'est si joli, si bien et si frais pour l'été, que de faire de ces beaux taffetas des meubles tout unis, et la tapisserie aussi. J'en ai vu à deux ou trois personnes, il n'y a rien de mieux : il faut tout retrousser comme il vous a dit, et tout plisser; pour l'autre meuble, il faut du damas ou de la brocatelle.

Pour notre ami, il vous rendra compte lui-même de ce qu'il fait, je ne le sais pas; depuis qu'il est logé ici, je ne le vois plus, et quand on lui en demande la raison, il répond *que je suis trop près :* cette plaisanterie est une vérité. Si quelquefois le matin je ne me trouvois à son passage quand il va à l'un des trois ou quatre dîners où il est tous les jours prié, je ne le reconnoîtrois plus; je suis contrainte de le souhaiter au faubourg Saint-Germain, afin de reprendre le commerce que nous avons depuis plus de trente ans. N'est-il pas vrai, Monsieur, qu'il n'y a point de jalousie qui puisse trouver à mordre sur cette conduite? la vôtre en sera fort contente.

M. de la Trousse a pris du lait tout l'hiver : il est bien mieux; on croit qu'il commandera un corps séparé dans le Poitou. Il y a trois cent mille hommes sur pied, cinq ou six armées; mais personne n'est encore précisément assuré de son poste : celui de ma fille est en Provence, le mien cet été sera en Bretagne.

Le petit marquis a une belle compagnie dans le régiment de son oncle; et partout, Monsieur, je conserverai pour vous une véritable estime, accompagnée d'une amitié qui devroit faire trembler les jaloux.

DE CORBINELLI.

Je demeure à l'hôtel de Carnavalet, rien au monde que pour me venger de vous; mais ce qui vous surprendra, est que je ne la vois plus depuis que je de-

meure avec elle : j'espère que vous n'en croyez rien, parce que c'est une chose incroyable, et que vous mettrez ce point sous le titre d'une méchante finesse. Pour les nouvelles publiques, elles sont grandes et dignes de votre attention ; mais comme je m'accoutume à imputer à Dieu tous les événements, je l'admire uniquement en toutes choses, et ne regarde que lui. Adieu, mon ami : je suis tout à vous, jaloux ou tranquille, n'importe.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Mille baisemains à Madame votre femme : je voudrois lui rendre un plus grand service.

Mme d'Omelas vient-elle ? Ah ! que je désapprouve le procès qu'on veut lui faire !

1145. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce vendredi 4e mars.

Il nous prend une inquiétude à Monsieur le chevalier et à moi, depuis que nous savons l'heure que vous recevez nos lettres : c'est de comprendre, ma chère enfant, que puisque vous les lisez avant votre coucher, nous vous empêchons tendrement de dormir trois fois la semaine. Avouez-nous la vérité : quand vous ne voudriez pas nous la dire, nous n'en croirions pas autre chose ; car il est absolument impossible qu'après avoir lu nos volumes, supposé même qu'il n'y eût rien de fâcheux, ni de désagréable, vous ne trouviez à penser et à rêver dans les nouvelles que l'on vous mande ; il n'en faut pas tant pour ôter le sommeil à une personne aussi éveillée que vous ; joignez à cela la vivacité de votre sang et l'air subtil de Provence : vous trouverez que les personnes du

monde qui vous aiment le plus vous font malade et vous assassinent réglément tous les jours de courrier. Cette pensée n'est que trop bien fondée pour me faire admirer combien on peut faire de mal par l'amitié aux personnes qui sont les plus chères. Voilà un mal sans remède, et qu'il faut mettre entre les mains de Dieu, comme tout le reste.

Cependant la duchesse fait marier demain le petit de Duras à Mlle la Marck, qui seroit bien sa mère. Vous pouvez croire que le bon duc de Charost a le cœur un peu serré, quoiqu'à la rigueur l'intention du Roi est de le faire pair, dès qu'il en passera quelqu'un ; mais *basta la meta*. Il seroit bien content d'être duc comme les autres, et de marier son fils ; mais il faut avoir patience.

M. de Lauzun a refusé, dit-on, d'aller avec le roi d'Angleterre en Irlande, et laissa à entendre que si on vouloit le faire duc, il s'y résoudroit. Il est certain que les Majestés de Saint-Germain en avoient parlé : je ne sais si cette manière de convention ne fera point de mal à M. de Lauzun.

Nous fûmes hier chez Mademoiselle, Mme de C*** et moi : nous revînmes faire collation chez la belle duchesse du Lude, avec M. de Barrillon et Mme de Coulanges. On se souvient de vous, ma chère bonne, comme vous méritez qu'on s'en souvienne et qu'on en parle.

Votre cher enfant donne ordre encore aujourd'hui à toutes ses affaires. Il est fort gai ; il partira demain par le plus beau temps du monde : quoique ce ne soit qu'un voyage, je ne saurois m'empêcher d'avoir le cœur pressé. Je vis hier Jarzé ; il est gai, malgré son malheur : il causa ici deux heures, et me raconta toute sa triste aventure. Le Roi lui en a demandé le détail d'un bout à l'autre ; cela est trop pitoyable : il a beaucoup souffert, il souffre encore à cette main qu'il n'a plus.

Je viens de recevoir vos lettres du 25e. Vous êtes bien fatiguée des sermons; vous avez grande raison, ma chère enfant, c'est un martyre : c'est là où votre grandeur est bien incommode; faut-il tous les jours représenter? cela est cruel : j'en ferai vos plaintes au P. Gaillard. Je vais quelquefois à Saint-Gervais avec Mme de Coulanges, qui n'en perd pas un : c'est le P. Soanen, qui fait fort bien. Le P. Gaillard brille dans Saint-Germain l'Auxerrois; mais vous n'avez pas de tels prédicateurs dans le pays où vous êtes. Il n'y a pas à balancer sur votre retour à la Saint-Martin; car il ne faut point que vous retourniez à Lambesc et à Aix, il faut que vous veniez défendre votre requête civile; vous seule pouvez l'entreprendre : songez à disposer toutes choses pour cela. De vous dire comme vous pourrez faire, c'est ce que je ne sais pas; mais comme il y a longtemps que vous subsistez sur l'impossible, il faut prendre encore sur ce fonds miraculeux; car vous voyez bien qu'il ne faut pas laisser votre ouvrage imparfait. Je m'en irai avec cette douce espérance de vous revoir l'hiver : c'est une perspective agréable, qui me consolera d'un voyage que je ne fais pas assurément pour mon plaisir.

Vous voulez donc que je croie que vous n'avez plus d'esprit, que vous ne savez plus écrire; vos lettres ne me persuadent pas : donnez-m'en d'autres marques, comme disoit Bussy. J'embrasse ma chère fille et sa fille; ah! mon Dieu! voilà qui va bien loin! ne vous faites jamais vieille, ni malade : vous savez où cela me jette. Le chevalier vous envoie *Esther* : dites-en votre avis.

Nous avons transi de l'horrible histoire de ce pendu : quelle affreuse mort! voilà un homme bien appelé dans l'enfer; il faut dire, comme saint Augustin : *s'il avoit été d'avec nous, il seroit demeuré avec nous*. Cependant, je voudrois qu'on lui eût donné quelques jours pour

tâcher de le ramener; car c'est une chose bien terrible que de l'étrangler au milieu des blasphèmes.

1146. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce lundi 7e mars.

Vous auriez pleuré samedi, ma fille, aussi bien que nous, si vous aviez vu partir votre cher enfant : il n'y eut pas moyen de s'en empêcher; cependant il fallut comprendre que c'étoit un voyage, car il n'est question de rien du tout encore. Il étoit joli, gai, se moquant de nous, et tout occupé de son équipage, qui est en fort bon état. M. du Plessis est avec lui; il en aura un soin extrême, jusqu'à ce qu'il l'ait remis entre les mains des officiers du régiment de son oncle, qui de son côté prendra des mesures pour être dans la même armée. Tous les jeunes gens suivent le bon exemple de notre enfant; je vous conseille de vous fortifier comme les autres, et de croire que Dieu vous le conservera : vous aurez besoin de courage pour achever l'affaire de M. d'Aiguebonne; il faut ôter cette épine du pied de votre cher enfant.

Vous pouvez revoir encore une partie des choses que vous regrettez de n'avoir pas vues. Racine commence une nouvelle pièce pour cet hiver : ce sera *Absalon* ou *Jephté*. Vous irez à Saint-Cyr, vous verrez faire M. de Grignan chevalier, et vous retrouverez tout au moins la reine d'Angleterre, qui vous consolera de ne pas voir son mari; ainsi, ma chère enfant, vous n'aurez rien à regretter, et vous nous retrouverez aussi, s'il plaît à Dieu, après que nous aurons fait chacun notre tour. Je comprends que vous sentirez notre éloignement; nous le sentirons bien aussi, je vous en assure. Je regarde cette Bretagne comme

un écart, comme un voyage où je suis forcée par mes affaires. Nous ne partirons qu'après Pâques. Si nous trouvions quelque chose de bon pour votre enfant, nous ne manquerions pas de faire valoir votre marchandise; enfin nous verrons ce que la Providence nous garde.

1147. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce mercredi 9e mars.

Mademoiselle d'Alerac est aux Feuillantines pour quelques jours : il y a souvent de la froideur entre Mme d'Uzès et elle; je crois pourtant qu'elle retournera à Versailles avec cette duchesse. La pauvre fille n'est pas heureuse; son étoile n'est pas si brillante que celle de Mlle de Coislin, qui semble présentement toute tournée du côté de M. d'Enrichemont : les articles furent signés lundi, mais avec protestation que si on ne réformoit un article dans le contrat, le mariage étoit rompu. On ne voulut pas s'en retourner sans signer, de peur de faire rire le monde : on prit ce milieu, qui ne laisse pas d'être plaisant le jour que toute une famille est assemblée, et qu'ordinairement tout est d'accord; mais M. de Coislin a de grandes ressources pour les difficultés ; cependant c'est cette fois que le courrier de Rome est parti.

La lettre de M. de Grignan m'a fait frémir, moi, ma chère enfant, qui ne puis pas souffrir la vue ni l'imagination d'un précipice; quelle horreur de passer pardessus, et d'être toujours à deux doigts de la mort affreuse ! Je ne comprends pas comme M. de Grignan peut aller dans un pays dont les ours ne peuvent souffrir la demeure. Vraiment, Mlles de la Charce sont agréablement établies : voilà un joli château. Ce qui me fâche, c'est que je crains que ces démons, qui disparois-

sent dès qu'ils ont peur et qu'ils voient M. de Grignan, ne reparoissent avec la même facilité dès qu'il n'y sera plus, et ce seroit toujours à recommencer. En vérité, ma fille, le Roi est bien servi : on ne compte guère ni son bien ni sa vie, quand il est question de lui plaire ; si nous étions ainsi pour Dieu, nous serions de grands saints.

Nous avons ri, le chevalier et moi, de la peine que nous eûmes à comprendre qu'à Marseille vous fussiez revenue chez vous pour prier Dieu, nous demandant l'un à l'autre : « Mais qu'a-t-elle voulu dire ? entendez-vous cela ? — Non. — Ni moi non plus ; » comme si vous eussiez été en délire, ou que vous eussiez dit une chose pour une autre ; enfin je n'ai jamais vu un aveuglement pareil ; moi qui sais que vous avez toujours quelque mouvement pour le jour du Seigneur, j'étois tellement dépaysée par Marseille, par l'Opéra, par cette foule de monde dont vous étiez entourée, que jamais je ne pus me remettre dans l'esprit votre régularité. En vérité, ma chère enfant, je pense qu'il faut vous demander pardon de cette injustice.

Je vous plains d'être obligée d'entendre de mauvais sermons ; c'est une véritable peine. J'en entends de fort bons : le P. Soanen à Saint-Gervais, M. Anselme à Saint-Paul, mais non pas tous les jours ; c'est une contrainte que donne la place où vous êtes. J'avoue que quand elle oblige à communier, sans autre raison que cette représentation extérieure, je ne m'y résoudrois pas aisément, et j'aimerois mieux ne pas édifier des sottes et des ignorantes, que de mettre tant au jeu dans une occasion si importante ; car je suis assurée que tous les premiers dimanches du mois, toutes les douze ou treize fêtes de la Vierge, il faut en passer par là. O mon Dieu, dites-leur que saint Louis, qui étoit plus saint que vous n'êtes sainte, ne communioit que cinq fois l'année. Mais

sait-on sa religion? tout est en pèlerins, en pénitents, en ex-voto, en femmes déguisées de différentes couleurs. Que fait votre folle du roi d'Angleterre? L'Irlande ne lui permettra-t-elle pas de jouer un peu? M. du Bois est l'homme du monde qui en sait le plus sur notre sainte religion toute défigurée : il est tout aussi mal content que moi de la furie de votre bourreau qui tourna son exécution en un combat particulier contre son pendu; il falloit bien se garder de le faire mourir dans les reniements; c'est une damnation trop visible et trop scandaleuse; il falloit le remettre en prison, il ajoute lui donner de l'opium, le rapaiser, lui donner du temps, lui faire parler : on auroit eu ensuite la conscience en repos; mais c'en est fait. Vous me parlez de Pauline comme ayant une vocation; vous la croyez du prix de la vôtre, selon l'estimation de feu Monsieur d'Agen : cela pourroit bien être; mais ne laissez pas de m'apprendre ce qu'elle vous en dit, et en quel lieu elle s'imagine qu'elle veut être : le Coadjuteur sera fort propre à l'examiner. Il est vrai que je sens de l'inclination pour elle; seroit-ce parce qu'elle auroit quelque sorte de rapport à vous même par ce que vous avez de moins parfait? Ce seroit la violence de mon étoile qui m'y porteroit; car il est vrai que je vous aime si naturellement, que vous n'avez rien, ni dans votre esprit, ni dans votre cœur (celui-là par éminence), ni dans votre personne, qui ne m'y entraîne fortement; mais je doute qu'on puisse avoir pour deux personnes le même penchant, et je craindrois bien que si Pauline a des humeurs, elle n'ait pas un cœur parfait et une amitié solide et tendre qui fasse qu'on ne voie plus que ce qu'il y a de bon et d'exquis. Enfin, ma très-chère, nous en jugerons quelque jour, s'il plaît à Dieu; en attendant, dites-moi comme elle est; je la croyois la douceur même, et une envie de plaire qui fait qu'on plaît.

La nouvelle de M. de Beauvilliers, de M. de Chevreuse, de M. de Lauzun est une fausseté de cette année. Cela courut deux jours ici : la vraisemblance entraînoit tout le monde ; je la mandai à Mme de Coulanges et à la duchesse du Lude ; l'abbé Bigorre me la manda ; mais M. de Lamoignon ne voulut point la recevoir ; et cela n'étoit point vrai : je ne m'étonne pas qu'elle ait été reçue et crue en Provence. Vous avez *Esther ;* l'impression a fait son effet ordinaire : vous savez que M. de la Feuillade dit que c'est une requête civile contre l'approbation publique ; vous en jugerez. Pour moi, je ne réponds que de l'agrément du spectacle, qui ne peut pas être contesté.

La duchesse de Duras, qui est Mlle de la Marck, alla dès le lendemain de ses noces, qui étoit hier, prendre son tabouret. Après cela, son mari s'en ira à son régiment ; le père, à la tête de la plus belle armée de France, comblé d'honneurs ; la mère à Besançon, avec le poignard dans le sein ; et la nouvelle duchesse chez sa mère, au vieux hôtel de Bouillon. Mme de Noailles vouloit aller en Roussillon avec son mari et la comtesse de Guiche, toutes deux grosses ; mais on les arrête jusqu'après leurs couches. La duchesse de Gramont ira aussi en Béarn. Je vous ai dit la beauté de l'emploi de M. d'Avaux, rien de plus brillant. Nous n'avons point encore de nouvelles des lettres de notre enfant. Je suis à vous, ma chère bonne : je m'acquitte parfaitement du précepte à votre égard d'aimer mon prochain comme moi-même. N'oubliez pas M. Bertaut et l'Archevêque. Je me porte très-bien du carême. Je crois partir après Pâques avec Mme de Chaulnes.

1148. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce vendredi 11e mars,

Monsieur le duc de Chaulnes a fait les honneurs de son gouvernement au roi d'Angleterre en perfection : il avoit fait préparer deux soupers sur la route, l'un à dix heures, l'autre à minuit; il poussa jusqu'au dernier, à la Roche-Bernard au-delà de Nantes; le roi l'embrassa fort; il l'a connu autrefois. M. de Chaulnes, plongé comme vous savez, lui dit qu'il y avoit une chambre préparée pour lui, et voulut l'y mener; le roi lui dit : « Je n'ai besoin de rien que de manger. » Il entra dans une salle où les fées avoient fait trouver un souper tout servi, tout chaud, des plus beaux poissons de la mer et des rivières; tout étoit de la même force, c'est-à-dire beaucoup de commodités, beaucoup de noblesse, bien des dames. M. de Chaulnes lui donna la serviette, voulut le servir à table; il ne le voulut jamais et le fit souper avec lui, et plusieurs personnes de qualité. Le roi mangea comme s'il n'y avoit point de prince d'Orange dans le monde. Il partit le lendemain, et s'embarqua à Brest à peu près le 7e de ce mois. Quel diantre d'homme que ce prince d'Orange, quand on songe que lui seul met toute l'Europe en mouvement! quelle étoile! L'autre jour M. de la Feuillade exaltoit la grandeur de ce génie; M. de Chandenier disoit qu'il eût mieux aimé être le roi d'Angleterre; M. de la Feuillade lui répondit brusquement : « Cela est d'un homme qui a mieux aimé vivre comme M. de Chandenier que comme M. de Noailles. » Cela fit rire.

Je vous renvoie la lettre de M. de Grignan, elle me fait peur seulement de l'avoir dans ma poche : est-il possible qu'il ait passé par les horreurs dont il me parle?

C'est grand dommage qu'il n'avoit *le Superbe*, comme en allant à Monaco. Faites-lui mes compliments sur son retour de deux doigts des abîmes. Comment suis-je avec le Coadjuteur? Notre ménage alloit assez bien à Paris; dites-lui ce que vous voudrez, ma chère enfant, selon que vous êtes ensemble; car vous croyez bien que je ne veux point m'entendre avec vos ennemis.

1149. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME ET A MONSIEUR DE GRIGNAN.

A Paris, ce lundi 14e mars.

A MADAME DE GRIGNAN.

Il est quatre heures, ma chère enfant; j'ai fait ma collation à onze; je souperai ce soir. Je reviens de solliciter Messieurs du grand conseil, où il plaît à M. Gui de nous faire recommencer toutes les raisons invincibles de votre procès. J'avois avec moi l'aimable Rochon, qui prouve, par deux petits mémoires qu'il a faits, qu'il n'y a nulle contrariété d'arrêt. Il a parfaitement instruit mon bon M. Bailly, qui retourne après-demain, pour l'amour de nous, dans ce même tribunal où il fit si bien triompher autrefois la justice de ma cause; il n'en fera pas moins pour vous: cela crie vengeance. Nous nous partageons : Monsieur le chevalier est de son côté avec Vaille; il répète pour les fatigues de la guerre, dont je suis persuadée qu'il se portera fort bien; car il ne fait que rire de celles-ci : il n'y a qu'à rire en effet. Si la justice est écoutée, on rendra la requête comme une pièce folle, téméraire et sans fondement : si elle ne l'est pas, nous lâcherons nos lettres d'État, et vous viendrez cet hiver la remporter. Mais M. Gui court deux lièvres à la fois : le jour qu'il présenta une requête au grand

conseil, il en présenta une autre à la quatrième; cela fait de l'indignation et de la colère. Tous vos grands amis font leur devoir parfaitement, Monsieur le chevalier au delà de tout ce qu'on peut dire.

A MONSIEUR DE GRIGNAN.

Mon cher Comte, je me réjouis de votre retour : vous avez été dans le pays des chèvres; car il n'y a que ces jolies personnes qui puissent gravir dans ces rochers; la pensée m'en fait mal. Je vous prie que ces démons qui paroissent et disparoissent dans un moment, ne vous donnent pas souvent de pareilles peines. Vous en auriez bien moins à vous défendre ici de la furie de M. Gui, toujours soutenu de l'ignorance capable de Mme de B...., que je trouvai l'autre jour tête pour tête, et qui ne se corrige point de dire des sottises : je demande pardon à Monsieur le Coadjuteur de parler ainsi de son ancienne amie; mais elle est si indigne de cette qualité, que je ne m'en contrains plus. Il ne faut point s'inquiéter de cette chicane : de quelque manière qu'elle tourne, elle ne peut vous faire du mal. Je vous embrasse, mon cher Comte.

A MADAME DE GRIGNAN.

Je reviens à vous, ma fille. J'ai été ravie que vous ayez dit *amen* sur toutes les bagatelles que je vous mandois. Vous avez suivi mon conseil : je suis toujours plus aise de la confiance qui vous fait prendre sur moi quelques écritures de moins, que du plaisir de vous entendre, qui est toujours gâté par la pensée que cela vous tue. Je vois que Mme de Chaulnes s'en ira après Pâques, et moi très-commodément avec elle. Ne soyez en peine à mon égard que du redoublement d'absence, et du dérangement du commerce pour quelques jours.

Je vous ai mandé que la reine d'Angleterre alloit à Poissy : elle l'avoit voulu, mais le Roi s'y est opposé. Je voulois courir après ma lettre, car je suis fâchée quand je vous mande des faussetés. Celle de M. de Beauvilliers, de M. de Chevreuse et de M. de Lauzun a couru insolemment dans tout Paris. M. de la Trousse est parti ce matin pour aller commander en Poitou, la Rochelle et le pays d'Aunis, sous les ordres pourtant du maréchal de Lorges Je crois que le chevalier sera dans *une armée de France :* on appelle ainsi celles qui ne sont pas sur le Rhin.

1150. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce mercredi 16e mars.

Nous avons remporté ce matin une jolie victoire : c'est en votre nom, ma chère bonne, que nous avons combattu et battu vos ennemis. Ils avoient lancé deux lièvres : l'un, en contrariété d'arrêt par une requête au grand conseil; l'autre, par une requête civile contre votre dernier arrêt à la quatrième des enquêtes. Nous fûmes avertis de celle du grand conseil; sans cela, les juges eussent mis dessus : *Viennent les parties,* et voilà la guerre allumée. On écrit, on plaide, on retourne sur une affaire depuis le déluge; on la ressasse, il arrive des incidents; et avec ce petit mot, qui ne paroît qu'une envie de connoître et de s'instruire, on fait le plus grand mal du monde à des gens qui ne veulent plus plaider, et qui prétendent être jugés : c'est à un de nos amis que vous devez ce premier avis. Le rapporteur, homme d'esprit, fut interrompu; on lui dit que cette affaire n'étoit pas comme il la croyoit, qu'il n'y avoit nulle contrariété, et qu'il falloit qu'il en fût mieux instruit : sur cela nous allons, Monsieur le chevalier, Rochon et moi;

nous faisons voir, par les pièces mêmes de vos adversaires, que comme les Juifs ils portent leur condamnation. Rochon parla divinement. On sollicite, on va chez les présidents, chez les conseillers : en trois jours on voit vingt-deux juges; on crie, on fait du bruit, on se plaint de cette longue persécution, on réveille le dernier arrêt *tout d'une voix*, que vous obtîntes il y a six mois : tout le monde s'en souvient encore; tout est vif, on a de l'indignation pour cette horrible chicane; on met ses amis en campagne, ou plutôt ils s'y mettent eux-mêmes avec tant d'amitié, tant de chaleur, tant d'envie de vous tirer de cette oppression, que c'est leur propre affaire : ils veulent qu'on mette *néant* sur la requête, qu'on la mette au greffe, et que cela tienne lieu d'un arrêt qui décide tout; car la requête civile tombe quasi toute seule. Après ce jugement, il n'est plus question du conseil, toute chicane est finie; et c'est, du consentement de tout le monde, la plus jolie victoire que l'on pût remporter sous vos enseignes, et la plus utile pour vous. C'est le plaisir sensible que nous avons eu ce matin. Nous étions à l'entrée de nos juges, ayant tout lieu d'espérer que nous confondrions nos vilains ennemis; en effet, une heure après, M. Bailly est sorti, comme la colombe, et m'a dit, avec une mine grave : « Madame, vous avez obtenu ce que vous souhaitiez. » Je n'en ai pas fait de finesse à Monsieur le chevalier, ni à Vaille, ni à Rochon; nos cœurs ont été épanouis; ma joie vouloit briller. Monsieur le chevalier m'a grondée; il m'a dit qu'il ne me mèneroit plus avec lui, si je ne savois me taire : c'est sa menace. J'ai voulu parler un peu haut, d'un air de triomphe; il m'a encore menacée : il m'a dit que qui ne savoit point dissimuler, ne savoit point régner. Il est sorti un autre conseiller, qui a dit à M. d'Aiguebonne qu'il avoit perdu son procès; je l'ai vu se couler doucement sans dire un seul mot : il est accoutumé à ces

succès. Je me suis souvenue d'avoir vu fuir autrefois devant moi Mme d'Ourouer, mère de M. de Richelieu, dans ce même tribunal, où j'avois fait venir encore M. Bailly pour me porter bonheur. M. Gui nous est demeuré; il se consoloit en prenant du tabac. Un autre conseiller nous a dit que nous avions gagné tout d'une voix : *tout d'une voix* est une circonstance qui nous a fait plaisir. M. Gui avoit dit prudemment à Rousseau que l'arrêt que vous aviez obtenu il y a six mois n'avoit pas été digéré, qu'il avoit été donné par des enfants. Rousseau lui a redit fort plaisamment ce matin : « Monsieur, voilà encore vingt-deux enfants qui viennent de vous condamner tout d'une voix. » Cela m'a fait rire; mais la grande âme de Monsieur le chevalier ne vouloit pas se prêter à ces bagatelles. Nous avons remercié tous nos juges quand ils sont sortis, variant, chacun de notre côté, notre reconnoissance en vingt façons. Enfin nous sommes revenus dîner gaiement : il faut avouer la vérité; toute la république s'est assemblée pour nous recevoir; nous vous écrivons chacun de notre côté. Le chevalier m'a chargée du récit de notre victoire, et à cinq heures et demie nous irons remercier ensemble nos présidents, le doyen, et quelques autres qui se sont signalés. Si vous voulez, ma chère enfant, que je vous parle sérieusement du chevalier de Grignan, c'est que de bonne foi vous lui avez des obligations infinies : rien n'est égal à l'étendue de ses soins, de sa vigilance, de ses vues; à la force, à la puissance de ses sollicitations; à la chaleur qu'il inspire à ses amis pour les faire entrer dans nos intérêts; à la considération qu'on a pour lui personnellement; aux peines qu'il prend, dont Dieu le récompense par une bonne santé! Enfin, ma fille, nous nous trouvons si heureux de vous rendre quelque service, que nous voulons faire un livre qui aura pour titre : *les Peines légères et salutaires de l'amitié :* nous le

ferions imprimer, sans que nous craignons de ruiner le libraire par le peu de débit, tant il est vrai que peu de gens sont persuadés de cette vérité. Vous ne pouvez donc trop aimer et remercier le chevalier. Je ne sais comment je pourrai vous parler d'autre chose aujourd'hui que de cet évangile du jour.

Ce qui nous à soutenu le cœur contre la douleur qui nous fit pleurer très-tendrement hier au soir, Monsieur le chevalier et moi, de l'état de Monsieur l'Archevêque, c'est que ne nous ayant point été confirmé ce matin par les lettres d'Arles, qui n'en disent rien du tout, nous avons espéré que ses foiblesses n'auroient pas encore les suites que nous appréhendons, et que la perte si sensible de ce grand et illustre prélat pourroit être retardée au moins de quelques mois. Vous dites fort bien, ma fille : c'est dans ce temps qu'il étoit *uniquement* à propos de demander ce qu'on a voulu demander *hors de propos;* mais il y a des gens qui ne veulent jamais avouer leur tort : Dieu les bénisse!

Mme de Vins nous a donné de bons avis, et nous a fait ce matin ses compliments, quasi sur le champ de bataille. Mme de Lavardin, Mme de la Fayette, Mme de Coulanges, m'ont envoyé prier de vous faire les leurs. Adieu, chère enfant : je suis trop heureuse de m'être donné quelques mouvements pour vous; c'est une joie qui va droit au cœur. Monsieur le Comte, vous y avez votre part : je vous embrasse tous deux de tout mon cœur.

Que dit M. Gaillard de cette victoire? Ah! je vois sa mine et ses yeux. Son frère fait des merveilles à Saint-Germain l'Auxerrois.

1151. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CORBINELLI AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Six semaines après que j'eus écrit cette lettre (n° 1132, p. 290), je reçus celle-ci de Mme de Sévigné.

A Paris, ce 16e mars 1689.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Il y a bien longtemps que je n'ai écrit à mon cher cousin. Ce n'est pas que je l'aie oublié; mais c'est une certaine chaîne de petites occupations, qui font qu'on remet toujours à faire ce qu'on veut pourtant faire une fois. Pendant ce temps-là le roi d'Angleterre est allé en Irlande; et si vous voulez lui rendre la visite à quoi vous vous êtes engagé, il faut que vous passiez un trajet de mer. La lettre que vous lui avez écrite est fort bonne, et j'ai vu avec plaisir sur quoi elle étoit fondée. Je me souviens de cette année où vous serviez avec lui. Benserade écrivoit à la reine d'Angleterre, de la cour qui étoit alors à Compiègne, que si M. le duc d'York continuoit à faire des actions de valeur comme il faisoit, il seroit bientôt maréchal de France. C'est votre pensée, mon cousin, et je ne m'étonne pas que souvent vous et Benserade ayez dit les mêmes choses.

Il est donc vrai que ce prince n'avoit pas oublié votre politesse envers lui, lorsque vous lui cédâtes de si bonne grâce. Avez-vous jamais vu des malheurs comme les siens? Non; mais on en a lu, et rien n'est si extraordinaire que l'histoire d'Angleterre : les changements de rois leur sont familiers. Ce qui est à craindre pour lui, c'est la religion différente de l'anglicane, qui seroit toujours un grand embarras dans les réconciliations fréquentes qui s'y font après les plus grandes ruptures. Il est bien difficile de juger de tout ce que nous voyons.

Nos cousines de Rabutin d'Allemagne m'écrivirent l'autre jour, et à Mme de Montataire, pour nous demander conseil, si elles ne devroient pas quitter leur frère, qui alloit présentement porter les armes contre le Roi, pour le service de l'Empereur. Nous n'avons su bonnement que leur répondre; il est si peu question de ces deux filles qui sont attachées à leur frère, et qui n'ont plus ni père, ni mère, ni établissements, que je suis persuadée qu'il n'y auroit aucun bruit dans le monde, si en arrêtant leur subsistance, elles se tenoient où elles sont; les affaires de Sa Majesté n'en iroient pas moins bien. Cependant on n'aime point à donner de tels conseils; il les faut prendre de soi-même. Je ne sais ce qu'elles auront fait.

Il me semble que votre prélat ne se presse guère de venir en ce pays-ci. Je me suis mis dans la tête qu'il veut laisser juger le procès de Mademoiselle et de Monsieur le Prince contre les testaments et donations de Mlle de Guise, où Son Altesse Royale croit qu'il a eu beaucoup de part. Quoi qu'il en soit, il fait une plus longue résidence que les autres fois, et ses amis de ce pays-ci sentent son absence. Je sens encore plus la vôtre, mon cousin; cependant je ne souhaite point ici un homme comme vous, en l'état où est votre fortune.

M. et Mme de Grignan sont en leur place. M. de Grignan a fait un voyage d'une fatigue épouvantable dans les montagnes de Dauphiné, pour séparer et punir des misérables huguenots, qui sortent de leurs trous pour prier Dieu, et qui disparoissent comme des esprits, dès qu'ils voient qu'on les cherche et qu'on les veut exterminer. Ces sortes d'ennemis volants ou invisibles donnent des peines infinies, et qui, au pied de la lettre, ne sauroient finir; car ils disparoissent en un moment, et dès qu'on a le dos tourné, ils ressortent de leurs tanières. Il me semble qu'il n'y a rien de pareil dans

votre Bourgogne. Pour moi, je crois que je m'en vais en Bretagne avec Mme la duchesse de Chaulnes, qui va y trouver son mari, lequel y fait des merveilles depuis six ou sept mois. Comme notre Bretagne est toute pleine de noblesse qui n'aime pas à sortir de son pays, et de beaucoup d'autres hommes à proportion, il a levé en un moment un régiment de dragons le plus beau du monde. C'est du Cambout qui le commande. Il en a fait encore un de milice de la même beauté. Le corps de la noblesse pour l'arrière-ban est d'une grandeur et d'une magnificence surprenante. Vous m'allez demander quel personnage fait mon fils dans tout cela : celui d'un anachorète au désespoir que la guerre vienne troubler son repos et sa solitude. Il a tout refusé, mais la noblesse de Rennes et de Vitré l'ont élu malgré lui, pour être à leur tête, au nombre de six cents et plus, et il n'a pas été en son pouvoir de refuser un choix si honorable. Voilà, mon cousin, le compte que je vous rends de ma famille et de mes desseins. Je passerai cinq ou six mois en Bretagne, où j'ai beaucoup d'affaires, et je m'en reviendrai avec la même duchesse de Chaulnes, après les états. Je pense que je ne saurois mieux faire que de me servir de cette occasion si commode et si agréable pour moi. Le portrait que vous faites de M. de Lauzun, pris dans un dicton populaire, est tout à fait plaisant et véritable. Ajoutez-y l'ordre de la Jarretière, qui n'empêchera point le cordon bleu, comme le Roi a dit, et vous trouverez qu'il sera également accablé des grâces du Saint-Esprit et de la protection de saint Georges.

Adieu, mon cher cousin : conservez bien précieusement votre philosophie chrétienne, c'est une vraie richesse; et trouvez bon que j'embrasse ma chère nièce et vous, mon cher cousin, de tout mon cœur.

DE CORBINELLI.

J'ai lu, Monsieur, avec plaisir la belle et bonne lettre que vous avez écrite au roi d'Angleterre, et j'ai approuvé les réflexions que vous faites sur les aventures agréables ou fâcheuses qui se sont trouvées dans la vie de M. de Lauzun.

Tout ce que vous écrivez me fait desirer quelque ouvrage historique de vous qui pût apprendre à la postérité tout ce qui s'est passé de notre temps. Faites au moins le récit de ce qui est arrivé en France et en Angleterre depuis l'arrivée du prince d'Orange dans cette île. Rapportez-y tous les raisonnements politiques qui ont été faits dans les manifestes des deux partis. Examinez-y la question si c'est par un motif de religion que tous ces mouvements sont arrivés, et faites le panégyrique des deux rois.

Un Irlandois écrivoit dernièrement à un Anglois, son ami, qui étoit à la cour de France, et le prioit de lui mander comment leur roi y avoit été reçu. L'Anglois ne lui répondit autre chose que ce verset du psaume: *Dixit Dominus Domino meo:* « *Sede a dextris meis, donec ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum.* » Je défie Messieurs de Meaux, d'Autun, Fléchier et Bourdaloue, ces grands panégyristes, de faire un plus bel éloge du Roi que cela. J'eusse été ravi de vous revoir ici, Monsieur, pour rendre votre visite au roi d'Angleterre; mais, comme il est parti, nous en perdons l'espérance. Adieu, Monsieur : conservez-moi l'honneur de vos bonnes grâces, comme à l'homme du monde qui en connoît mieux le prix. Je dis la même chose à Madame la Marquise.

1152. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME ET A MONSIEUR DE GRIGNAN.

A Paris, ce vendredi 18e mars.

Vous avez bien raison, ma chère enfant, de croire que je serai affligée de la perte de Monsieur l'Archevêque. Vous ne sauriez vous représenter combien le vrai mérite, la rare vertu, le grand esprit et le cœur parfait de ce grand prélat, me le font regretter. Je ne puis songer à sa bonté pour sa famille, à sa tendresse pour tous en général, et pour vous et votre fils en particulier, sans qu'il me paroisse un grand vide dans votre maison, qui ne se remplira jamais; non jamais, je ne crains point de le dire : il n'y a point d'esprits, ni de cœurs sur ce moule; ce sont des sortes de métaux qui ont été altérés par la corruption du temps : enfin il n'y en a plus de cette vieille roche. Vous avez compris mes sentiments, vous m'avez fait bien de l'honneur, et je vous le rends en voyant les vôtres tels qu'ils sont. Il faut avoir un peu de ce bon aloi que nous regrettons pour sentir cette perte comme nous la sentons : il faut que cette louange passe; car je suis persuadée qu'on est plus ou moins touché de ces grandes qualités, selon qu'on y a plus ou moins de rapport.

Mon cher Comte, recevez ici mon compliment : vous avez été chèrement aimé de ce grand homme; il aimoit son nom, sa maison; il avoit raison : elle en vaut bien la peine. Je vous plains de n'avoir plus à honorer tant de mérite, tant de qualités si respectables. Voilà cette première race passée; nous irons après, mon cher Comte. En attendant, je vous embrasse en pleurant, comme si j'avois l'honneur d'être de votre nom.

Cette douleur nous rabaisse la joie de notre petite vic-

toire. Le chevalier voudroit bien pousser la requête civile, qui ne toucheroit pas du pied à terre; mais je ne sais s'il en auroit le temps : il ne faudroit pas la laisser à moitié; enfin il ne sauroit mal faire. Il n'est plus question d'arrêt du conseil, point de cassation d'arrêt, ni de contrariété : il n'y a qu'à dormir en repos jusqu'à cet hiver. Je suis ravie que nos lettres reçues le soir ne vous donnent point réglément de méchantes nuits trois fois la semaine : je vous en crois, ma chère enfant, et je chasse ce petit *dragon* qui m'importunoit. Mme de Chaulnes est ravie de m'emmener; j'ai mille affaires au Buron, c'est-à-dire à Nantes : il faut que je fasse encore ce voyage; je ne saurois mieux prendre mon temps; après cela nous verrons ce qu'il plaira à Dieu de faire de moi, et quand il voudra me redonner à vous. Je crois que nous partirons à Pâques tout juste. Le P. Gaillard a prêché ce matin très-parfaitement la Samaritaine; c'est le Bourdaloue de cette année.

1153. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce lundi 21e mars.

Je vous assure, ma fille, que Monsieur de Beauvais, qui étoit ici l'autre jour, parut à Monsieur le chevalier et à moi un vrai parent et ami des Grignans, regrettant et louant feu Monsieur l'Archevêque, et forçant enfin Monsieur le chevalier de lui dire avec sincérité que Monsieur le Coadjuteur n'ayant point ce cordon, il étoit ravi qu'il l'eût. Le P. de la Chaise lui vint dire, de la part du Roi, que Sa Majesté le lui donnoit, et qu'il le prendroit à la Pentecôte. Vous voyez que ce cordon étoit bien destiné.

Au reste, ma chère bonne, je suis bien aise de ne point aller seule sur la Loire, *dans le courant de l'eau*,

sur un petit bateau ; d'autant plus que celui d'un valet de chambre favori du roi d'Angleterre, qui portoit à Nantes toutes les toilettes, services de vaisselle, robes de chambre, et mille commodités que le Roi avoit données à ce roi anglois, a péri au pont de Cé, et ce pauvre homme noyé : cela vous auroit fait peur. Je m'en vais donc en sûreté, peut-être avant Pâques, Mme de Chaulnes ayant envie de passer la fête à Malicorne. Je tâcherai de retarder jusqu'à la semaine de Pâques; mais enfin je n'en suis pas assurée. Elle doit vous écrire aujourd'hui, pour vous faire ses compliments et vous parler de du soin qu'elle aura de moi. Réjouissez-vous avec M. de Chaulnes de ce que nul gouverneur n'est traité comme lui : Revel, lieutenant général, est sous ses ordres; et les troupes mêmes qui sont tout auprès de Brest reçoivent l'ordre de ce gouverneur pour obéir au maréchal d'Estrées, quand il en aura besoin. M. de Louvois a été charmé de sa bonne conduite, de sa vigilance, de son exactitude : il n'y a sorte de bien que ce ministre n'en dise. M. de Chaulnes sera fort aise que vous le sachiez, et que vous lui en écriviez.

M. de Barrillon est riche, gras et vieux, à ce qu'il dit, et regarde sans envie la brillante place de M. d'Avaux. Il aime la paix et la tranquillité au milieu de ses amis et de sa famille, dont il est content. Vous dites des merveilles sur *Esther :* il est fort vrai qu'il falloit des personnes innocentes pour chanter les malheurs de Sion; la Champmêlé vous auroit fait mal au cœur. C'est cette convenance qui charmoit dans cette pièce. Racine aura peine à faire jamais quelque chose d'aussi agréable, car il n'y a plus d'histoire comme celle-là : c'étoit un hasard et un assortiment de toutes choses, qui ne se retrouvera peut-être jamais; car Judith, Booz et Ruth, et les autres dont je ne me souviens pas, ne sauroient rien faire de si beau. Racine a pourtant bien de l'esprit : il faut espérer.

Le marquis de Castries a fait des merveilles dans une occasion où le chevalier de Sourdis a été battu. On en a fait des compliments à Mme de Castries, le Roi ayant dit au cardinal de Bonzi : « Sans la fermeté de votre neveu, l'infanterie étoit perdue ; il a fait des merveilles. » Vous pouvez penser comme on est sensible à ces louanges. Adieu, ma belle. J'ai dit à M. de Pompone que vous étiez jalouse de l'immortelle vie de Monsieur d'Angers : il me conta la vivacité de ce prélat, qui, hormis la vue, est encore tout en vie à quatre-vingt-douze ans passés. Un abbé de la Mothe, archidiacre, celui qui avoit condamné les oraisons de M. le Tourneux, et dit que l'Église avoit toujours en horreur les traductions, est mort tout en vie en deux jours, lorsqu'il se vantoit de sa santé.

Votre enfant est appliqué à son devoir, à son métier : il est tel que vous le pouvez souhaiter ; et par-dessus tout cela des principes de religion dont il faut remercier Dieu. C'est un grand bonheur que d'avoir des sentiments chrétiens.

1154. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 23e mars.

Pour *Esther*, je ne vous reprends point du tout les louanges que je lui ai données : je serai toute ma vie charmée de l'agrément et de la nouveauté du spectacle ; j'en suis ravie : j'y trouve mille choses si justes, si bien placées, si importantes à dire à un roi, que j'entrois, avec un sentiment extraordinaire, dans le plaisir de pouvoir dire, en se divertissant et en chantant, des vérités si solides : j'étois touchée de toutes ces différentes beautés ; ainsi je suis bien loin de changer de sentiment ; mais je vous disois que l'impression a fait son effet or-

dinaire, et s'est fait voir comme une *requête civile* contre les approbations de ceux qui avoient loué dans l'excès et de bonne foi : pour moi je l'ai encore lue avec plaisir, et les critiques sont déboutés, comme le sera M. d'Aiguebonne de la sienne, si Monsieur le chevalier a le loisir de la pousser. La victoire du grand conseil a été brillante et jolie : je crois que vous en serez satisfaite; j'ai de l'impatience de recevoir la lettre où vous m'en parlerez. M. de Lamoignon me disoit encore aujourd'hui que cet avantage remporté à la pointe de l'épée étoit plus considérable que nous ne pensions; je lui ai dit que point du tout, que nous avions senti ce plaisir dans toute son étendue. Il est fort occupé au grand procès de Mademoiselle, de Monsieur le Prince, et de toute la maison de Lorraine, qui sollicitent tout comme nous pourrions faire : c'est jeudi que M. de Lamoignon plaidera et donnera ses conclusions; l'affaire sera jugée à l'audience.

La lettre de votre enfant vous fera plaisir, elle est d'un homme satisfait, et qui a le cœur au métier. Le Roi est si content de M. de Castries, qui l'a fait brigadier seul, sans conséquence; c'est ainsi qu'il faudroit faire : les récompenses toutes chaudes ont un prix merveilleux, cela excite et encourage l'émulation. Sa Majesté dit au cardinal de Bonzi que n'ayant aucune part à cette grâce, il ne devoit point le remercier.

Le roi d'Angleterre est à la voile du 17[e], et arrivé en Irlande le 19[e]. Le petit Mailly, qui l'a conduit jusqu'à Brest, est de retour. Adieu, ma très-aimable : je crains de m'éloigner de vous, cela me fait mal; j'avale ce voyage comme une médecine ; ce qui me fâche, c'est que je n'ai point de temps à jeter; tout de bon, je pense quelquefois bien tristement; et quoique soumise à la Providence qui nous sépare, où en serois-je, si je ne vivois dans l'espérance de nous revoir?

1155. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ ET A CORBINELLI.

Trois jours après que j'eus reçu cette lettre (n° 1151, p. 341), j'y fis cette réponse.

A Chaseu, ce 23e mars 1689.

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Si vous avez trouvé qu'il y avoit longtemps que vous ne m'aviez écrit, Madame, vous jugez bien que le temps m'a dû paroître beaucoup plus long qu'à vous. Vous interrompez des occupations agréables pour m'écrire, et moi je n'ai rien de meilleur à faire qu'à vous entretenir. Puisque le roi d'Angleterre n'a pas voulu m'attendre, je le laisserai courir; mais j'ai grand'peur qu'il ne puisse s'empêcher de s'impatienter de me voir, et qu'il ne me veuille épargner la peine de l'aller chercher en Irlande.

Je ne savois pas que Benserade eût écrit ce que vous me mandez à la feue reine d'Angleterre : ce n'est pas le premier bel esprit dans les pensées duquel je me suis rencontré; notre ami Corbinelli dit que je pense assez comme Horace, que je n'ai jamais lu.

Votre raisonnement est fort juste, Madame, sur les impossibilités vraisemblables que le roi d'Angleterre remonte sur le trône ; cependant il n'y a point de haut et bas qu'on ne doive attendre de sujets qui coupent la tête à leur roi, et qui laissent ensuite régner ses enfants. Il ne faut au roi d'aujourd'hui que gagner deux ou trois batailles, et donner liberté de religion, pour être aussi bien établi que jamais.

Nos cousines de Rabutin ont tort de vous demander conseil sur l'embarras où elles sont, mais elles n'ont pas tort d'être embarrassées; car enfin vous savez la haine des Allemands contre nous; vous savez l'envie que

toute la cour de l'Empereur a eue de la fortune de notre cousin ; on ne manquera jamais de dire que ses sœurs sont des espions qui mandent en France tout ce qu'elles savent de ce pays-là. Vous voyez ce qu'il a coûté à la reine d'Espagne d'avoir été Françoise en un pays étranger. Nos cousines feront donc bien de devenir si bonnes Allemandes, qu'on ne les puisse soupçonner de songer jamais à revenir en leur pays.

Il y a des gens si mystérieux, qu'on ne sauroit rien croire d'eux de ce qu'on voit ; pour moi, je pense que Monsieur d'Autun ne va point à Paris parce qu'il ne se porte pas trop bien, qu'il n'a peut-être guère d'argent, et que le Roi n'aime point trop à voir des évêques hors de leur diocèse. Il y a longtemps que le séjour de la cour m'est insupportable, et d'ailleurs le Roi ne se lasse point de me le rendre odieux ; aussi ne me verra-t-il plus que pour jouer de mon reste sur ce que j'ai à espérer de lui. Paris même a tant de relation avec la cour, que je ne le saurois souffrir. Je voudrois passer le reste de ma vie à la campagne, dans un voisinage de mes bons amis, comme le vôtre, ma chère cousine ; je me moquerois encore plus que je ne fais des offices de la couronne et de l'ordre du Saint-Esprit ; mais cela ne se pouvant pas, j'ai recours aux lettres, qui me tiennent lieu de conversations.

Ce que vous me mandez des huguenots de Dauphiné me fait souvenir des miquelets de Catalogne ; ils m'ont fait enrager vingt fois en une campagne : je les voyois à cent pas de moi, et tout d'un coup je ne les voyois plus ; ils se sauvoient par des rochers inaccessibles qu'aux chèvres et à eux. Nous les tirions en volant, mais sans effet ; et ils étoient plus heureux que nous, car ils nous tuoient toujours des hommes et des chevaux.

Vous faites bien, Madame, de prendre la commodité de la duchesse de Chaulnes pour aller en Bretagne ; on

ne peut faire un voyage plus agréablement que vous ferez celui-là. Notre arrière-ban de Bourgogne ne sera pas si magnifique que celui de Bretagne. M. de Toulongeon ne mènera pas celui de son bailliage : sa santé ne le lui sauroit permettre. Je ne sais, Madame, si M. de Pompone ne vous a point conté qu'en 1674 les arrière-bans ayant été commandés, j'écrivis au Roi que je ne croyois pas que Sa Majesté voulût que je marchasse avec la noblese de mon pays, mais que je lui offrois de le suivre. M. de Pompone, à qui j'avois adressé ma lettre, me manda que le Roi lui avoit dit qu'après les grands postes que j'avois tenus à la guerre, il n'entendoit pas que je grossisse les arrière-bans ; et à ce propos je vous dirai ce qui arriva ici il y a quatre jours.

M. de Toulongeon ayant fait imprimer deux cents lettres, par lesquelles il convoquoit la noblesse de son bailliage, il les signa, en chargea le greffier du bailliage pour y mettre les suscriptions et pour les faire tenir, et s'en retourna chez lui. Ce fat de greffier m'adressa une de ces lettres, et voici ce que je lui écrivis :

« Monsieur le greffier, votre ignorance me fait vous excuser de m'avoir adressé une lettre d'arrière-ban ; mais afin que vous ne fassiez plus à l'avenir de pareilles bévues, il est bon de vous apprendre que les gens comme moi ne vont plus à la guerre que pour commander des armées. Jugez par là combien vous vous êtes équivoqué, et combien mon frère de Toulongeon vous laveroit la tête, s'il savoit votre méprise. »

Cette lettre est devenue publique à Autun, et a fait reparler de la lettre de M. de Roussillon. A propos de lui, son fils vient de mourir : je crois que cela lui fera des affaires avec Mme de la Boulaye, sa belle-mère.

Mais pour revenir aux arrière-bans, Madame, M. de Sévigné a été bien heureux d'avoir été choisi par la no-

blesse de son pays pour la commander ; car il avoit beau vouloir être anachorète, il falloit qu'il marchât à l'arrière-ban comme un gentilhomme qui ne seroit jamais sorti de son pays, et cela lui eût été bien désagréable. Je me réjouis de ce choix, et je ne comprends pas comment il faisoit tant le difficile là-dessus.

La fortune a beau élever Lauzun, elle lui donneroit, avec l'ordre de la Jarretière et celui du Saint-Esprit, encore celui de la Toison, que je n'en penserois jamais que ce que j'en pense. Cette folle ne sait pourquoi elle l'élève, et moi je sais bien pourquoi je le méprise.

Vous avez raison, Madame, de dire que ma philosophie chrétienne est une vraie richesse ; il est certain que je ne saurois être pauvre, ne voulant que ce que Dieu veut : je suis riche de ma modération.

A CORBINELLI.

L'amitié que vous avez pour moi, Monsieur, vous fait trouver ce que je fais meilleur que les autres ne le trouvent. La postérité verra peut-être mes mémoires, mais je ne suis pas assez bien informé pour écrire d'autres histoires, et j'aime trop la vérité pour ne pas craindre de ne la pas apprendre exactement aux siècles à venir. La réponse de l'Anglois à son ami l'Irlandois est un fort bel éloge pour le Roi, et cet Anglois a bien de l'esprit. J'ai grand'peur, pour l'intérêt du roi d'Angleterre, que je lui rende visite à Saint-Germain cette année. Au reste, Monsieur, Mme de Sévigné s'en allant en Bretagne cet été, Mme de Coligny dit que vous devriez bien en venir passer une partie avec nous.

1156. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce vendredi 25e mars, jour de l'Annonciation.

Nous n'avons point reçu vos lettres, et nous ne laissons pas de commencer à vous écrire. Vous avez bien la mine d'avoir donné aujourd'hui un bon exemple; cette fête est grande, et me paroît le fondement de celle de Pâques, et en un mot la fête du christianisme, et le jour de l'incarnation de Notre-Seigneur; la sainte Vierge y fait un grand rôle, mais ce n'est pas le premier. Enfin, M. Nicole, M. le Tourneux, tous nos prédicateurs ont dit tout ce qu'ils savent là-dessus.

Votre enfant m'a écrit une lettre toute pleine d'amitié. Il a bien pleuré son bon oncle l'Archevêque. On croit que son successeur sera bientôt ici; il s'exercera, s'il veut, sur la requête civile : pour nous, nous avons gagné celle du grand conseil à la pointe de l'épée. Je dispute contre Mme de Chaulnes; je voudrois bien ne partir qu'après Pâques. Ma chère enfant, que je suis fâchée de vous quitter encore ! Je sens cet éloignement:

La raison dit Bretagne, et l'amitié Paris.

Il faut quelquefois céder à cette rigoureuse; vous le savez mieux faire que personne : il faut vous imiter.

Écoutez un peu ceci, ma bonne. Connoissez-vous M. de Béthune, le berger extravagant de Fontainebleau, autrement *Cassepot ?* Savez-vous comme il est fait? Grand, maigre, un air de fou, sec, pâle; enfin comme un vrai *stratagème*. Tel que le voilà, il logeoit à l'hôtel de Lyonne, avec le duc, la duchesse d'Estrées, Mme de Vaubrun et Mlle de Vaubrun. Cette dernière alla, il y a deux mois, à Sainte-Marie du faubourg Saint-Germain; on crut que c'étoit le bonheur de sa sœur qui faisoit

cette religieuse, et qu'elle auroit tout le bien. Savez-vous ce que faisoit ce *Cassepot* à l'hôtel de Lyonne ? L'amour, ma bonne, l'amour avec Mlle de Vaubrun : tel que je vous le figure, elle l'aimoit. Benserade diroit là-dessus, comme de Mme de Ventadour qui aimoit son mari : « Tant mieux, si elle aime celui-là, elle en aimera bien un autre. » Cette petite fille de dix-sept ans a donc aimé ce don Quichotte ; et hier il alla, avec cinq ou six gardes de M. de Gêvres, enfoncer la grille du couvent avec une bûche et des coups redoublés : il entra avec un homme à lui dans ce couvent, trouve Mlle de Vaubrun qui l'attendoit, la prend, l'emporte, la met dans un carrosse, la mène chez M. de Gêvres, fait un mariage sur la croix de l'épée, couche avec elle ; et le matin, dès la pointe du jour, ils sont disparus tous deux, et on ne les a pas encore trouvés. En vérité, c'est là qu'on peut dire encore :

Agnès et le corps mort s'en sont allés ensemble.

Le duc d'Estrées crie qu'il a violé les droits de l'hospitalité. Mme de Vaubrun veut lui faire couper la tête, M. de Gêvres dit qu'il ne savoit pas que ce fût Mlle de Vaubrun. Tous les Béthunes font quelque semblant de vouloir empêcher qu'on ne fasse le procès à leur sang. Je ne sais point encore ce qu'on en dit à Versailles. Voilà, ma chère bonne, l'évangile du jour ; vous connoissez cela, on ne parloit d'autre chose. Que dites-vous de l'amour ? Je le méprise quand il s'amuse à de si vilaines gens.

1157. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce lundi 28e mars.

Nous ne partons qu'après Pâques, ma fille, j'en suis

fort aise. Mme de Chaulnes a pris congé pourtant; le Roi lui a dit bien des choses agréables pour M. de Chaulnes. J'attends vos lettres de demain avec une vraie impatience: j'ai envie de voir comme vous aurez reçu la nouvelle de notre petite victoire, que M. de Lamoignon veut qu'on appelle *grande*. Il y a quinze jours que nous sommes sur le rivage, et que nous vous voyons agitée des mêmes pensées et des mêmes craintes que nous avons eues. Nous serons ravis de vous voir aborder comme nous, et tous également sauvés de l'orage. Vous avez bien raison de dire que je ne fus pas si aise de gagner mon procès de quarante-cinq mille écus : je ne le sentis pas, en comparaison de celui-ci; j'étois jeune, je ne sais ce que je pensois en ce temps-là ; toutes mes affaires étoient loin de moi : vous m'êtes bien plus proche, et vos intérêts infiniment plus chers.

M. de Lamoignon a été mêlé de tous les côtés dans l'affaire de M. de Béthune-*Cassepot* et de cette Vaubrun, parent de cette dernière, et de M. de Gêvres, qui a donné du secours à cette horrible action. Il courut à Versailles dire au Roi qu'étant ami de M. de Béthune, il n'avoit pu se dispenser de le servir. Le Roi le gronda, lui dit qu'il ne lui avoit pas donné le gouvernement de Paris pour en faire un tel usage : il demanda pardon; le Roi s'est adouci. Pour M. de Béthune, il peut s'en aller où il voudra, mais si on le prenoit et qu'on lui fît son procès, homme vivant ne le pourroit sauver. Toute la famille des Béthunes tâchera de l'empêcher de se représenter. M. de Lamoignon a remené la fille chez sa mère, qui pensa crever en la revoyant. Elle dit qu'elle n'est point mariée; elle a pourtant passé deux nuits avec ce vilain *Cassepot*. On dit qu'elle est mariée il y a quatre mois, qu'elle l'a écrit au Roi. Rien n'est si extravagant que toute cette affaire. Le duc d'Estrées est outré qu'un homme qu'il logeoit généreusement, ait

ainsi blessé et outragé l'hospitalité. Ils se prirent de paroles, le duc de Charost et lui; c'étoit le jour de Notre-Dame. Le duc d'Estrées poussoit un peu loin les reproches et les menaces, et ne ménageoit point les termes; le duc de Charost petilloit, et lui dit: « Monsieur, si je n'avois point communié aujourd'hui, je vous dirois et cela, et cela, et cela encore; » et finit: « Car enfin, sans la belle Gabrielle, notre ami, vous seriez assez obscur; vous avez eu sept tantes qu'on appeloit les sept péchés mortels; ce sont vos plus belles preuves.» Le duc d'Estrées montoit aux nues, et rien n'étoit si plaisant que de dire tout cela, croyant ne rien dire; et nous disions hier au soir: « Songez que voilà son style le jour de communion: qu'auroit-il fait un autre jour? »

Nous soupions hier chez l'abbé Pelletier, M. et Mme de Lamoignon, M. et Mme de Coulanges, M. Courtin, l'abbé Bigorre, Mlle Langlois et votre maman. Personne n'avoit dîné, nous dévorions tous. C'étoit le plus beau repas de carême qu'il est possible de voir: les plus beaux poissons les mieux apprêtés, les meilleurs ragoûts, le meilleur cuisinier; jamais un souper n'a été si solidement bon. On vous y souhaita bien sincèrement; mais le vin de Saint-Laurent renouvela si bien votre souvenir, que ce fut un chamaillis de petits verres, qui faisoit assez voir que cette liqueur venoit de chez vous. Vous n'avez point de bons poissons, ma chère enfant, dans votre mer: je m'en souviens, je ne reconnoissois pas les soles ni les vives: je ne sais comment vous pouvez faire le carême; pour moi, je ne m'en sens pas. M. de Lamoignon, avec sa néphrétique, n'a pas pensé à manger gras.

Voici un temps, ma chère enfant, où je n'entends plus rien: quand il me déplaît, comme à présent, et que j'en desire un meilleur, et que je l'espère, je le pousse à

l'épaule comme vous ; et puis quand je pense à ce que je pousse, et à ce qu'il m'en coûte quand il passe, et sur quoi cela roule, et où cela me pousse moi-même, je n'en puis plus, et je n'ose plus rien pousser. En effet, laissons tout entre les mains de Dieu : je ne trouve de soutien et d'appui, contre le triste avenir que je regarde, que la volonté de Dieu et sa Providence : on seroit trop malheureux de n'avoir point cette consolation: *Si vous connoissiez le don de Dieu;* je me souviens de la beauté de ce sermon. J'en entendis un beau ce jour-là du P. Soanen : la Samaritaine ne fut point déshonorée; quelle douleur de la voir défigurée par des prédicateurs indignes! Cela m'afflige. Tous ceux de cette année sont écoutés, quand le *grand Pan* ne prêche pas: ce *grand Pan*, c'est le grand Bourdaloue, qui faisoit languir l'année passée le P. de la Tour, le P. de la Roche même, M. Anselme, qui brille à Saint-Paul. Le P. Gaillard fait des merveilles à Saint-Germain l'Auxerrois. Adieu, ma très-chère et très-aimable : ne vous amusez point à répondre à toute cette causerie; songez toujours que je n'ai qu'une lettre à écrire; s'il en falloit écrire encore une, je m'enfuirois.

1158. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce mercredi 30e mars.

Ah! Dieu merci, ma chère enfant, vous voilà arrivée, vous voilà sur le rivage avec nous. Vous n'êtes plus dans l'agitation de l'incertitude; vous en savez autant que nous présentement; mais je vous le dis sérieusement, vous mettez à trop haut prix les peines légères que j'ai prises et les petits services que je vous ai rendus. Vous parlez d'obligations et de reconnoissance, comme si vous

aviez oublié le commerce de l'amitié, et que vous ignorassiez le plaisir de faire des pas pour ceux que l'on aime : les nôtres ont été trop bien payés par le succès. C'étoit à nous à vous remercier de nous avoir donné cette occasion de réveiller notre zèle. Vous mettez par-dessus cela des remerciements, des douceurs charmantes, des agréments qui nous jettent dans la confusion : je ne sais si Monsieur le chevalier en est aussi honteux que moi. Je ne sentois point que ma narration fût vive ; elle l'étoit toujours beaucoup moins assurément que les yeux de M. Gaillard : je vois sa mine admirante et spirituelle, qui ne laisse point croire que son admiration soit fille de l'ignorance, comme aux autres. Enfin, ma chère enfant, vous avez été contente de la peinture que je vous faisois de notre victoire. Au reste, Monsieur le chevalier vient de me conter que Mme de Bury revenant de Paris, Mme la princesse de Conti lui demanda ce qu'elle y avoit fait. « Madame, j'y ai sollicité. — Et quel procès? — Ce procès contre MM. de Grignan. — Quoi! vous poussez cette chicane? Ah fi! peut-on recommencer, quand on a une fois perdu comme vous avez fait? » Ma fille, je demande pardon à la belle âme de Monsieur le chevalier : j'avoue que ce discours fait plaisir à mon âme de boue. Voilà comme cette Bury est à Versailles ; vous savez comme elle est au grand conseil, et à la quatrième des enquêtes : ainsi vous pouvez juger qu'elle mérite l'écriteau que vous avez mis sur son dos, *néant*, comme sur la requête. Elle me surprit en sortant de chez un juge ; elle lui dit, en me voyant : « Monsieur, je vous laisse en bonnes mains, » avec un air qui me donna de l'émotion, et dans cet état j'eus la sagesse de de me taire : j'avois pourtant certaines petites choses à lui dire, mais je ne dis rien. Si vous suivez le conseil de vos amis, vous rangerez vos affaires pour venir cet hiver achever ce qui reste, afin de n'y plus penser ; car avec les

arrêts que vous avez, il n'y a plus rien du tout à craindre ; mais ce qui est fait est fait, et vous ajusterez ce reste avec la chevalerie de M. de Grignan, et un petit brin de cour ; vous verrez votre enfant : tout cela ensemble vous fera prendre une bonne résolution. La comparaison que vous faites de M. Gui, qui a la rage de vouloir être condamné dans tous les tribunaux, avec ce fou qui essayoit toujours de ressusciter un mort, sans pouvoir en venir à bout, m'a bien humiliée. Je vois le bon usage que vous faites de ce conte, où j'ai péri malheureusement un jour, en présence du chevalier, qui ne me l'a pas encore pardonné : ce fut un grand malheur, car il est vrai qu'il périt entièrement entre mes mains. Vous l'avez ressuscité, ma chère belle, et vous l'avez fort bien appliqué.

On jugea hier l'affaire de M. d'Harouys. Le Roi prononça comme Salomon et avec une bonté paternelle. Tous les contrats qui sont dans les procurations seront payés au denier vingt; les excédants, au denier vingt-deux; les billets promettant de passer contrat, au denier vingt-quatre; les billets simples, sur M. d'Harouys ; et ainsi personne ne perdra. Mlle de Méri est au denier vingt-deux : c'est un bonheur ; mais au lieu d'ouvrir son cœur à la reconnoissance envers Dieu, qui l'a tirée d'un abime, elle regrette le denier quatorze et trouve qu'elle est bien malheureuse. Cela nous a tous mis en colère, car il n'y a qu'elle sur ce ton : tous les autres sont contents et remercient Dieu et le Roi. Le pauvre la Silleraye est mal traité : il perd beaucoup de bien de sa mère, parce que M. d'Harouys étoit engagé aux états avant que de l'être avec sa femme. Je plains ce petit ménage. Deux hommes qui étoient à la Bastille pour lui sortent demain.

On a nouvelle que le roi d'Angleterre est arrivé en Irlande, où il a été reçu avec transport. Le prince d'Orange a tellement son asthme, que toutes les troupes

qu'il assemble désertent, croyant qu'il va mourir : il y a sept régiments qui l'ont quitté pour aller en Écosse. Pour moi, je suis persuadée que le Roi, c'est-à-dire, Dieu par lui, surmontera tous ses ennemis, et débrouillera tous ces nuages qui paroissent si noirs et si prêts à fondre sur nous. Les Suisses sont tous radoucis; M. Amelot y fait des merveilles : cette nouvelle est grande. M. de Beauvilliers, M. de Lamoignon, et Pâques, raccommoderont tous ces gens si furieux de cet enlèvement de Mlle de Vaubrun, que je vous ai conté : le public y gagnera de ne plus voir ce grand vilain Béthune.

Vous êtes honnête, vous êtes adorée, respectée; vous ne méprisez point vos courtisans; vous vous conduisez en toute perfection. Ah! que j'aime ces manières! que cela est noble! qu'il seroit bas de mépriser des gens qui ne songent qu'à vous honorer! que j'aime cette conduite, et que je suis assurée qu'elle charme M. de Grignan! Vous avez senti le bonheur d'avoir des amis, et le sentez et le sentirez. Peut-être vous seront-ils utiles aussi en Provence; enfin il n'y a point de petits ennemis. Adieu, très-chère et très-aimable : je vous embrasse de toute la tendresse de mon cœur.

1159. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce vendredi 1er avril.

Nous croyons toujours partir le lendemain des fêtes; j'ai toujours ma petite tristesse de m'éloigner de vous : je ne sais comme se tournera tout ce voyage. Je ne crois pas que je voie mon fils, qui est dans le désespoir de faire une dépense effroyable, pour être à la tête de son arrière-ban dans la basse Bretagne. Il admire ce que lui

fait le prince d'Orange, ce d'Aigpebonne de l'Europe, comme vous dites fort bien; et par quels arrangements ou dérangements il plaît à la Providence de le venir chercher dans ses bois, pour le faire rentrer dans le monde et dans la guerre par ce côté-là.

Voilà vos lettres du 27ᵉ. Vous êtes malade, ma chère enfant; vous dites quelquefois que votre estomac vous parle; vous voyez que votre tête vous parle aussi : on ne peut pas vous dire plus nettement que vous la cassez, que vous la mettez en pièces, qu'en vous faisant une grande douleur toutes les fois que vous voulez lire, et surtout écrire, et qu'en vous laissant en repos dès que vous l'y laissez, et que vous quittez ces exercices violents, car ils le sont. Cette pauvre tête, si bonne, si bien faite, si capable des plus grandes choses, vous demande quartier ; ce n'est point s'expliquer en termes ambigus. Ayez donc pitié d'elle, ma très-chère; ne croyez point que ce soit chose possible que de vaquer à nos deux commerces, et à tous les paris de traverse qui arrivent chaque jour, et à Mme de Vins, et trois fois la semaine: ce n'est pas vivre, c'est mourir pour nous; cela est fort obligeant. Quand je vous vois employer du grand papier en écrivant, il me semble que je vous vois montée sur vos grands chevaux : vous galopez sur le bon pied, je l'avoue; mais vous allez trop loin, et je n'en puis plus souffrir les conséquences. Ayez donc pitié de vous et de nous. Pour moi, s'il falloit, quand je vous ai écrit, récrire une aussi grande lettre, je vous l'ai déjà dit, je m'enfuirois. Si vous trouvez que je pousse un peu loin ce chapitre, c'est qu'il me tient au cœur par-dessus toutes choses.

Je ne réponds rien à ces comptes et à ces calculs que vous avez faits, à ces avances horribles, à cette dépense sans mesure : cent vingt mille livres! Il n'y a plus de bornes ; deux dissipateurs ensemble, l'un voulant tout,

l'autre l'approuvant, c'est pour abîmer le monde. Et n'étoit-ce pas le monde que la grandeur et la puissance de votre maison? Je n'ai point de paroles pour vous dire, ce que je pense, mon cœur est trop plein. Mais qu'allez-vous faire? Je ne le comprends point du tout. Sur quoi vivre? sur quoi fonder le présent et l'avenir? Que fait-on, quand on est à un certain point? Nous comptions l'autre jour vos revenus : ils sont grands; il falloit vivre de la charge et laisser vos terres pour payer vos arrérages. J'ai vu que cela étoit ainsi; ce temps est bien changé, quoique vous ayez reçu bien des petites sommes qui devroient vous avoir soutenue, sans compter Avignon : il est aisé de voir que la dissipation vous a perdue du côté de la Provence. Enfin, cela fait mourir, d'autant plus qu'il n'y a point de remède.

Dieu sait comme les dépenses de Grignan, et de ces compagnies sans compte et sans nombre, qui se faisoient un air d'y aller de toutes les provinces, et tous les enfants de la maison à la table jusqu'au menton, avec tous leurs gens et leur équipage, Dieu sait combien ils ont contribué à cette consomption de toutes choses. Enfin, quand on vous aime, on ne peut pas avoir le cœur content. Je ne sais comme sont faites les autres sortes d'amitiés que l'on a pour vous; on vous étouffe, on vous opprime et on crie à la dépense, et c'est ceux qui la font!

Eh! tournez-vous, de grâce, et l'on vous répondra.

Je me veux détourner de toutes ces pensées; car elles m'empêchent fort bien de dormir. Je viens de faire mille tours par rapport à vous; cela me console de ma peine : Mme d'Acigné, pour lui demander la continuation de la neutralité auprès de M. Talon; Mme et Mlle Rousseau : cela se retrouve pour les requêtes civiles; M. et Mme de Nesmond; M. Bigot, à qui j'ai laissé un billet de vos compliments.

J'espère que le chevalier, par M. de Cavoie, m'empêchera de payer les intérêts des intérêts, en payant dix-sept mille neuf cents livres, que j'ai dans ma poche par le secours de ma belle-fille : si cela est, je vous prierai de le bien remercier; le chemin est un peu long pour une reconnoissance vive comme la mienne; mais c'est le plus digne du bienfait. Je vous prie que M. de Grignan réponde de sa propre main à votre belle-sœur : j'en suis contente; elle m'écrit mille douceurs et mille agaceries, qu'elle a un penchant pour lui qu'elle combat inutilement : enfin il faut un peu badiner avec elle, c'est le tour de son esprit.

Du Laurens n'est point encore parti; j'ai de l'impatience qu'il soit auprès de votre fils. Il n'est point du tout exposé présentement; jouissez, ma chère bonne, de cette paix. Il y a eu, en d'autres endroits, de petites échauffourées : Chamilly a été un peu battu, et Gandelus blessé assez considérablement; mais Toiras a fait une petite équipée toute brillante, où il a battu et tué trois à quatre cents hommes. J'ai fait voir à l'abbé Bigorre votre compliment et celui du cardinal de Bonzi et de Mme de Castries : il les fera valoir. Les affaires d'Angleterre vont bien; le crédit du prince d'Orange devient tous les jours plus petit. Un mauvais plaisant a mis sur la porte de Wital : MAISON A LOUER POUR LA SAINT-JEAN; cette sottise fait plaisir. L'Écosse et l'Irlande sont entièrement contre ce prince. Le roi d'Angleterre a été fort bien reçu en Irlande; il a assuré les protestants d'une entière liberté de conscience, et même de sa protection, pourvu qu'ils lui fussent fidèles. C'est le mari de Mme d'Hamilton qui en est vice-roi. Il faut voir ce que tout deviendra : il me semble que c'étoit un gros nuage épais, noir, qui commence à s'éclaircir. Nous en avons vu de cette manière à Livry, qui se passoient sans orage : Dieu conduira tout. Adieu, ma chère belle : conservez-

vous; faites écrire Pauline, pendant que vous vous reposerez dans votre cabinet.

1160. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce mercredi 6e avril.

Je vous avertis, ma chère enfant, de la part de Mme de la Fayette, et de toute la nombreuse troupe des vaporeux, que les vapeurs d'épuisement sont les plus dangereuses et les plus difficiles à guérir. Après cela, épuisez-vous, jouez-vous à n'oser plus baissèr la tête sans douleur, et forcez-vous, malgré elle, à écrire et à lire, et vous trouverez que vous ne serez plus bonne à rien, car on devient une femme de verre. J'attribue ce mal à l'excès de vos écritures; retranchez-les donc, si vous nous aimez; et quand vous aurez envie de causer, mettez-vous sur votre lit de repos et faites écrire Pauline; elle apprendra à penser et à tourner ses pensées : vous vous conserverez, et nous causerons ainsi avec vous, sans qu'il vous en coûte rien. Je voudrois que vous eussiez été saignée : quel inconvénient y trouviez-vous? cela vous eût débouché les veines, cela eût donné du jeu et de l'espace à votre sang; mais vous ne voulez pas. Cette chère pervenche pouvoit faire des merveilles dans cet état : je suis ravie que vous l'ayez trouvée à votre point; on diroit qu'elle est faite pour vous. Quand vous redevîntes si belle, on disoit : « Mais sur quelle herbe a-t-elle marché? » Je répondois : « Sur de la pervenche. » Je ne sais encore pourquoi vous vous êtes précipitée, ces jours saints, d'aller à Grignan sans votre mari. Rien n'étoit si joli que d'être à Sainte-Marie, et de n'être point sitôt dans cette poudre et ces bâtiments de Grignan. Il semble, à vous entendre, que Monsieur d'Arles y soit :

j'ai trouvé ce nom, pour ne dire ni Monsieur le Coadjuteur, ni Monsieur l'Archevêque ; il y a bien de l'invention à cette découverte. Je reviens à notre victoire du grand conseil, qui nous a donné une bonne opinion de nos conduites. Pour dire le vrai, ma fille, le succès a été joli et galant; tout étoit vif : c'étoit un ouvrage couronné que nous emportions l'épée à la main. Il n'y a que vous qui puissiez emporter la requête civile, quoique plus aisée, parce que nous voilà tous séparés dans un moment, et qu'une personne seule ne doit pas s'en charger : pour moi, je ne l'entreprendrois pas sans mon colonel.

Il fait une pluie continuelle; je tâche à déranger et à retarder Mme de Chaulnes de huit jours. Je donne demain mon argent au syndic de Bretagne; il le reçoit à compte du fond et des intérêts; moi, je fais mes protestations, et je dis que j'ai payé la somme que je dois sur l'inventaire, que je suis quitte, que je ne puis ni ne dois payer les intérêts des intérêts, que cela est usuraire. C'est un procès que je voudrois qui fût jugé aux états; je crains qu'il ne le soit ici par les commissaires ; je reculerai tant que je pourrai ; mais ne parlons plus de cette affaire, elle m'a donné du chagrin : voilà qui est fait.

On ne sait ce qu'est devenu le courrier de M. d'Enrichemont. Mais M. de Brionne signe demain les articles de son mariage avec Mlle d'Espinay, grande héritière et de grande maison. Il me semble que les nouvelles d'Angleterre sont bonnes pour nous : l'Irlande, l'Écosse, les Anglois, rien ne s'attache au prince d'Orange. Il est vrai, ma fille, que votre enfant est trop aimable : c'est un bonheur et un malheur; mais *Dieu le conserve !* de ce ton que je connois qui sort de votre cœur, et qui pénètre le mien; car c'est le propre de la vérité. Adieu, ma chère enfant : je n'ai point de vapeurs, et cependant je ne veux point vous écrire plus longtemps : il est tard, il

pleut, il faut envoyer nos lettres. Je vous demande seulement une chose, répondez-moi sincèrement : n'êtes-vous point chagrine, tout en riant, de votre jalousie? Comment êtes-vous avec Mme de *** ? il me semble que vous n'avez fait aucun usage de son esprit, ni de sa conversation.

1161. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, le vendredi saint 8e avril.

Je n'attendois point vos lettres aujourd'hui, ma chère fille; je veux me retirer ce soir, je fais demain mes pâques : c'est vous précisément que je veux tâcher d'éloigner un peu de mon esprit. J'ai été ce matin à une très-belle passion à Saint Paul; c'étoit l'abbé Anselme; j'étois toute prévenue contre lui, je le trouvois gascon, et c'étoit assez pour m'ôter la foi en ses paroles : il m'a forcée de revenir de cet injuste jugement, et je le trouve un des bons prédicateurs que j'aie jamais entendus : de l'esprit, de la dévotion, de la grâce, de l'éloquence; en un mot, je n'en préfère guère à lui. Je voudrois qu'on ne vous traitât pas comme des chiens dans les provinces, et qu'on vous envoyât à peu près un homme comme celui-là. Le moyen d'écouter ceux que vous avez? cela fait tort à la religion.

Mme de Chaulnes veut s'en aller avant la Quasimodo. Je viens de faire certains petits arrangements qui seront admirables, en cas d'alarme, pour établir votre repos. Ne me reparlez point de ceci, en écrivant; Monsieur le chevalier m'approuve, et c'est assez. Je laisse là ma lettre, j'y ajouterai ce soir quatre lignes; je m'en vais à Ténèbres, et de là à Saint-Paul.

Me voilà revenue, ma chère enfant, et je vous quitte,

en vous priant de vous bien reposer, et de faire jaser Pauline, si vous avez envie de répondre à mes causeries : sans cela, laissez-les tomber; écrivez-moi en petit volume, et portez-vous bien; c'est tout ce que je désire.

1162. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, lundi 11e avril.

Enfin, ma fille, vous avez quitté Aix : vous me paroissez en avoir par-dessus les yeux. Vous êtes à Grignan : vous trouvez-vous mieux de cette solitude, avec tous les désagréments qui y sont survenus? Il me semble que cette envie d'être seule n'est, à la bien prendre, que l'envie d'être fidèle au goût que vous avez pour les désespoirs et pour la tristesse : vous auriez peur qu'une distraction ne prît quelque chose sur les craintes que vous voulez avoir pour votre cher enfant, dès qu'il sera dans le moindre péril; je ne pense peut-être que trop vrai; mais ce seroit être bien cruelle à vous-même, de ne pas profiter au moins du temps que notre petit homme est en repos, pour y être aussi de votre côté, au lieu d'anticiper, comme il paroît que vous faites. Je crois que nous partons après-demain matin : je suis ridiculement triste d'un voyage que je veux faire, que je dois faire, et que je fais avec toute la commodité imaginable. Mme de Kerman vient encore avec nous; c'est une aimable femme; un grand train, deux carrosses à six chevaux, un fourgon, huit cavaliers, enfin à la grande; nous nous reposerons à Malicorne : pouvois-je souhaiter une plus agréable occasion? Vous m'adresserez d'abord vos lettres à Rennes, et je vous manderai quand il faudra les adresser à Vitré. Je serai bientôt lasse de ce tracas de Rennes; c'est pour voir M. de Chaulnes que j'y vais.

Monsieur le chevalier s'en va de ce pas à Versailles; je croyois qu'il ne me quitteroit point qu'il ne m'eût vue pendue; mais il a des affaires. Je suis blessée de le quitter; ce m'est une véritable consolation que de parler avec lui de vous et de toutes vos affaires; cela fait une grande liaison : on se rassemble pour parler de ce qui tient uniquement au cœur; le chevalier est fort; moi, je suis foible; il se passera bien de moi, je ne suis pas de même pour lui; je rentrerai en moi-même, et je vous y retrouverai; mais je n'aurai plus cet appui qui m'étoit si agréable et si nécessaire : il faut s'arracher et se passer de tout. Dites-moi vos desseins sur la requête civile; la confiez-vous à Monsieur d'Arles? ne reviendrez-vous point vous-même la gagner? car pour nous, chacun s'en va de son côté : nous sommes contents d'avoir gagné notre petite bataille. Instruisez-moi de vous, ma très-chère, et de ce qui vous touche; songez que Monsieur le chevalier ne me dira plus rien; mais pour des causeries, c'est Pauline que vous devez charger du soin de me les écrire; vous savez que je ne crains rien tant que de vous accabler.

Les affaires du duc d'Estrées sont accommodées avec M. de Gêvres; son nez s'est aussi rapatrié avec les nez des Béthunes. Cette Mlle de Vaubrun a tant dit qu'elle n'étoit point mariée, et qu'elle vouloit être religieuse, qu'on l'a mise aux Filles bleues de Saint-Denis. Le monde a gagné à tout cela que *Cassepot* n'est plus en France. Je ne sais point de nouvelles. Mlle de Méri a été bien mal d'un vomissement de bile; elle a pris un petit brin de tartre émétique; elle s'en trouve fort bien. Adieu, ma chère enfant : conservez-moi cette chère amitié qui fait la douceur de ma vie; je ne veux point vous dire toutes mes tendresses ni toutes mes foiblesses.

1163. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mardi au soir 12e avril.

Si vos lettres que j'attends arrivent ce soir, j'y ferai réponse en chemin, ou tout au plus tard à Malicorne. Nous partons demain matin, pour aller coucher à Bonnelle; les autres partiroient à huit ou neuf heures: Mme de Chaulnes, qui est la vigilance même, partira à la pointe du jour. Vous savez comme en allant à Bourbon, j'eus plus tôt fait de m'accommoder à ses manières que d'entreprendre de les corriger ; ainsi je m'en vais remonter ma journée, et par la facilité de mon esprit je ne serai blessée de rien. Toute la sûreté, toutes les précautions qu'on peut désirer dans un voyage, je les trouverai dans celui-ci; et même je suis débarrassée du soin d'avoir peur, et de crier et de rougir : notre bonne duchesse se charge de tout, et je demeure avec une apparence de courage et de hardiesse, par comparaison à ce qu'elle fait voir de crainte et de timidité : on trouve ainsi le moyen d'attirer des louanges qu'on ne mérite pas. J'ai donné tous les bons ordres pour recevoir de vos lettres à Malicorne et à Vitré, et puis à Rennes : je vous écrirai dès que je le pourrai; mais ne soyez nullement en peine, si vous êtes quelque temps sans en recevoir : c'est que les postes et les temps ne se seront pas rencontrés juste. Je pars toujours avec la petite tristesse que je vous ai dite : le moyen de songer à l'état de vos affaires sans une vraie douleur? La mort de Monsieur l'Archevêque vous fait encore un accablement. Je crains, sans savoir pourquoi, que l'empressement d'être à Grignan ne vous ait fait un mal solide. Le chevalier étoit un peu fâché que vous fussiez partie d'Aix sans conclure votre emprunt; il y a des affaires qu'il ne faut pas quit-

ter : elles échappent des mains dès qu'on s'en éloigne. Dieu nous fasse la grâce de nous revoir dans quelque temps ! Dieu vous conserve ! ayez soin de votre santé ; la mienne m'est considérable par l'intérêt que vous y prenez. J'ai fait ce matin encore certains adieux par rapport à vous : c'est le sel qui donne du goût à ce que je fais. Adieu, ma très-aimable Comtesse : je pleure ; quelle folie ! c'est que ce redoublement d'absence et d'éloignement me fait mal. Voyez M. de la Garde, soutenez-vous, ne vous laissez point accabler, servez-vous de votre courage, et mettez en œuvre les décrets de la Providence.

1164. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce mercredi, un peu tard, 13e avril.

Non-seulement, ma chère fille, nous ne sommes point parties ce matin, mais nous ne partons pour Bretagne que dans douze jours, à cause d'un voyage de Nantes que fait M. de Chaulnes. Madame sa femme est donc venue ce matin me demander si je veux bien aller passer dix jours à Chaulnes avec elle, ou bien qu'à jour nommé nous nous trouvions à Rouen, pour aller en Bretagne par Caen ; je n'ai pas balancé : je suis tellement en l'air, et tellement partie de Paris, que je m'en vais me reposer à Chaulnes ; Mme de Kerman prend le même parti. Ainsi voilà qui est fait, et nous partons demain ; mais vous, ma chère Comtesse, vous voilà à Grignan. J'entre dans vos inquiétudes et je les sens. Vous aviez grande peur qu'il n'y eût point de guerre, et vous songiez dans quel endroit de l'Europe vous seriez obligée d'envoyer votre enfant. La Providence s'est bien moquée de vos pensées ; toute l'Europe est en feu : vous n'aviez pas songé au prince d'Orange, qui est l'Attila de ce temps.

On dit aujourd'hui une grande nouvelle, et qui feroit une grande diversion : le roi de Pologne déclarant la guerre à l'Empereur par vingt sujets de plainte, et le Turc n'ayant point fait la paix, les bords du Rhin ne seroient pas fort à craindre. Enfin, ma fille, tout est en l'air, tout est entre les mains de Dieu. Ce petit garçon, déjà tout accoutumé au métier, tout instruit, tout capable, ayant vu trois siéges avant dix-sept ans : voilà ce que vous ne pensiez pas, mais ce que Dieu voyoit de toute éternité. Dites-moi ce que c'est que la vocation de Pauline. Adieu, ma très-aimable : songez que vous êtes une femme forte, que si vous n'aviez la guerre vous l'iriez chercher, que Dieu conserve votre fils, qu'il est entre ses mains, et que vous devez espérer de le revoir en bonne santé ; songez de combien de périls il a tiré le chevalier, et que votre enfant marchera sur les traces de son oncle.

1165. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CORBINELLI AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Trois semaines après que j'eus écrit cette lettre (n° 1155, p. 544), je reçus celle-ci de Mme de Sévigné.

A Paris, ce 13e avril 1689.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je pars pour aller en Bretagne étrangler Pindref, s'il ne vous rend justice, mon cher cousin ; sérieusement, je le ferai gouverner par quelques-uns de ses amis, car je suis fort loin de lui, et la Bretagne, comme vous savez, est fort grande, et quand on demeure à soixante lieues les uns des autres chacun chez soi, cela s'appelle à l'égard des étrangers être en Bretagne tous ensemble, comme dans une communauté : enfin je vous en rendrai compte. Cependant j'emporte votre mémoire sur cette affaire.

Vous avez fort bien répondu au greffier d'Autun; mais pour moi, qui ne puis pas dire les mêmes choses que vous, vous m'obligeriez fort de me faire une réponse au lieutenant général d'Auxois, qui me demande un homme pour l'arrière-ban. Je dis que j'ai donné le fonds de la terre de Bourbilly à ma fille en la mariant. Si on me tourmente pour l'usufruit, je vous demande pardon, mon cher cousin, mais je me jetterai sans balancer dans la bourgeoisie de Paris : je montrerai les baux de mes maisons; je produirai mes quittances des boues et des lanternes; je ferai même voir que j'ai rendu le pain bénit; enfin, mon cher cousin, je tâcherai de me sauver par les marais comme je pourrai, plutôt que de payer cinq ou six cents livres pour un homme d'arrière-ban. Au reste, voici un étrange commencement de guerre, où d'abord nous faisons paroître notre dernière ressource.

Mon fils, comme je vous ai déjà mandé, a été choisi par cinq ou six cents gentilshommes de son canton, pour être à leur tête quand il faudra marcher. C'est un honneur, je l'avoue; mais cette dépense, quand on a été dix ans à la guerre d'une autre manière, est fort désagréable.

J'ai vu ici M. Jeannin, mon ancien ami, et Mme de Montjeu, que je trouve fort aimable. Mme de Toulongeon vaut son prix aussi. Amusez-vous avec ces jolies femmes, et conservez toujours une santé qui réjouit et donne l'espérance à tout notre sang.

Je ne sais ce que nos cousines allemandes auront résolu. On dit que la paix du Turc avec l'Empereur n'est pas faite, et que le roi de Pologne veut faire la guerre à celui-ci; si cela est, les bords du Rhin seront libres. Dieu nous préserve! voilà bien des guerres en l'air.

J'embrasse ma chère nièce, et vous recommande toujours l'un à l'autre. Je vous conjure de faire mes adieux à Monsieur d'Autun, je n'ai pas l'esprit de lui écrire;

je l'honore et je l'estime toujours; répondez pour moi, mon cher cousin.

DE CORBINELLI.

Je suis si chagrin, Monsieur, de voir partir Madame votre cousine, que si je voulois vous écrire une longue lettre, ni vous ni moi n'y comprendrions rien. Il vaut mieux que je coupe court, et que je me contente de vous dire que l'amitié a ses peines aussi bien que l'amour, et que sur ce chapitre je voudrois dire comme Mlle de Scudéry a dit sur celui-ci :

Vivre avec son Iris dans une paix profonde,
Et ne compter pour rien tout le reste du monde.

Je vous dirai seulement que j'ai reçu et admiré vos épigrammes de Martial, et qu'il me paroît que vous reprenez un nouveau feu. Sans vous flatter, vous lui faites beaucoup d'honneur de l'avoir choisi pour lui prêter votre style, qu'Horace et Pétrone méritoient mieux que lui, et qu'ils préféreroient assurément à tout autre traducteur.

Je vous envoie les nouvelles du jour; elles sont assez curieuses; c'est sans tirer à conséquence, car je n'en écris jamais, mais c'est pour étourdir mon chagrin sur le départ de Mme de Sévigné. On vient d'apprendre que les Liégeois, qui avoient accepté la neutralité, se sont déclarés contre nous, et voici à quelle occasion. Le chevalier de Tessé, qui conduisoit à Bonn un grand convoi de poudres, bombes, carcasses, et cent mille écus, ayant eu avis que quelques troupes hollandoises l'avoient coupé, retourna sur ses pas; et croyant être en sûreté à Liége, il s'y retira avec son convoi, comme dans une de nos places. Cependant les Hollandois ont si bien fait, qu'ils ont persuadé aux Liégeois de leur livrer ce dépôt,

et par là ils se sont déclarés contre nous de la manière du monde la plus infâme.

Le cardinal de Furstenberg vient ici; il est à Metz. Le maréchal d'Humières est à Philippeville, où il assemble toutes les troupes en corps d'armée. La paix du Turc n'est point faite, et Tékeli vient d'avoir un grand avantage sur les Impériaux. Enfin le pape a donné la dispense pour le mariage de Mlle de Coislin et du prince d'Enrichemont. Ce mariage se fait lundi 18[e] du mois. Le traité des Suisses est fait; ils promettent au Roi et à l'Empereur de ne donner ni à l'un ni à l'autre passage sur leurs terres, moyennant que le Roi et l'Empereur leur entretiennent chacun quinze cents hommes pour garder leurs frontières.

Gabaret retourne en Irlande avec vingt vaisseaux, cinq mille hommes et douze cent mille francs. Le prince d'Orange a obtenu six cent mille livres sterling pour rembourser les Hollandois de leurs avances, et il a envoyé cinq mille hommes en Flandre. Le jour de son couronnement est pris au 25[e] avril.

Le comte de Brionne a épousé Mlle d'Espinay. M. de Duras visite tous les postes que nous avons sur le Rhin. On fortifie diligemment Mayence, et l'on ruine tout le pays qu'on ne peut pas garder aux environs du Rhin.

1166. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Chaulnes, ce dimanche 17[e] avril.

Me voici à Chaulnes, ma chère fille, et toujours triste de m'éloigner encore de vous. J'attends votre lettre vendredi : quelle tristesse de ne pouvoir plus recevoir réglément de vos nouvelles trois fois la semaine! c'est justement cela que j'ai sur le cœur, et que j'appelois *ma*

petite tristesse; vraiment elle n'est pas petite, et je sentirai cette privation. Monsieur le chevalier m'écrivit de Versailles un petit adieu tout plein de tendresse; j'en fus touchée, car il laisse ignorer assez cruellement la part qu'on a dans son estime; et comme on la souhaite extrêmement, c'est une véritable joie dont il prive ses amis. Je le remerciai de son billet par un autre que je lui écrivis en partant : il me mandoit que votre enfant ne seroit pas d'un certain détachement, parce qu'il n'étoit plus question de la chose qu'on avoit dite : cela me soulagea fort le cœur; et comme il vous l'aura mandé, vous aurez respiré comme moi. Je ne comprends que trop toutes vos peines; elles retournent sur moi, de sorte que je les sens des deux côtés.

Je partis donc jeudi, ma chère Comtesse, avec Mme de Chaulnes et Mme de Kerman. Nous étions dans le meilleur carrosse, avec les meilleurs chevaux, la plus grande quantité d'équipages, de fourgons, de cavaliers, de commodités, de précautions que l'on puisse imaginer. Nous vînmes coucher à Pont dans une jolie petite hôtellerie, et le lendemain ici. Les chemins sont fort vilains; mais cette maison est très-belle et d'un grand air, quoique démeublée, et les jardins négligés. A peine le vert veut-il montrer le nez; pas un rossignol encore : enfin l'hiver le 17ᵉ d'avril. Mais il est aisé d'imaginer les beautés de ces promenades : tout est régulier et magnifique; un grand parterre en face, des boulingrins vis-à-vis des ailes, un grand jet d'eau dans le parterre, deux dans les boulingrins, et un autre tout égaré dans le milieu d'un pré, qui est admirablement bien nommé *le Solitaire;* un beau pays, de beaux appartements, une vue agréable, quoique plate; de beaux meubles que je n'ai point vus; toutes sortes d'agréments et de commodités : enfin une maison digne de tout ce que vous en avez ouï dire en vers et en prose. Mais une duchesse si bonne et si

aimable, et si obligeante pour moi, que si vous m'aimez, chose dont je ne doute nullement, il faut nécessairement que vous lui soyez fort obligée de toutes les amitiés que j'en reçois. Nous serons dans cette aimable maison encore six ou sept jours; et puis, par la Normandie, nous gagnerons Rennes vers le deux ou trois du mois prochain. Je vous ai mandé comme un voyage de M. de Chaulnes avoit dérangé le nôtre. Voilà, ma chère bonne, tout ce que je puis vous dire de moi, et que je suis dans la meilleure santé du monde; mais vous, mon enfant, comment êtes-vous? que je suis loin de vous! et que votre souvenir en est près! et le moyen de n'être pas triste?

Je reçois votre lettre du samedi saint, 9e avril. Ma fille, vous prenez trop sur vous, vous abusez de votre jeunesse; vous voyez que votre tête ne veut plus que vous l'épuisiez par des écritures infinies : si vous ne l'écoutez pas, elle vous fera un mauvais tour. Vous lui refusez une saignée : pourquoi ne la pas faire à Aix pendant que vous mangiez gras? enfin je suis malcontente de vous et de votre santé. Vos raisons d'épargner le séjour d'Avignon sont bonnes; sans cela, comme vous dites, il étoit trop matin pour Grignan; le cruel hiver et les vents terribles y sont encore à redouter. Pour votre requête civile, nous voilà, Monsieur le chevalier et moi, hors d'état de vous y servir : il croit s'en aller dans un moment; me voilà partie : ce n'est pas une affaire d'un jour; Hercule ne sauroit se défaire d'Antée, ni le déraciner de sa chicane en trois mois : c'est donc Monsieur d'Arles qui sera chargé de cette affaire. C'est tout cela qui me faisoit dire que si vous eussiez pu venir cet hiver avec M. de Grignan, c'étoit bien le droit du jeu que vous eussiez fini entièrement cette affaire : votre présence y auroit fait des merveilles. Vous me parlez des esprits de Provence; ceux de ce pays-ci ne sont point si difficiles à comprendre : cela est vu en un moment; mais vous,

ma très-chère, vous êtes trop aimable, trop reconnoissante : vraiment c'est bien de la reconnoissance que tout ce que vous me dites; je m'y connois : c'est de la plus tendre et de la plus noble qu'il y ait dans le monde. Conservez bien vos sentiments, vos pensées, la droiture de votre esprit; repassez quelquefois sur tout cela, comme on sent de l'eau de la reine d'Hongrie quand on est dans le mauvais air; ne prenez rien du pays où vous êtes, conservez ce que vous y avez porté; et surtout, ma chère enfant, ménagez votre santé, si vous m'aimez, et si vous voulez que je revienne.

1167. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Chaulnes, ce mardi 19e avril.

J'attends vos lettres : la poste arrive ici trois fois la semaine, j'ai envie d'y demeurer. Je commence donc à vous écrire, pour vous rendre compte de mes pensées; car je n'ai plus d'autres nouvelles à vous mander : cela ne composera pas des lettres bien divertissantes, et même vous n'y verrez rien de nouveau, puisque vous savez depuis longtemps que je vous aime et comme je vous aime. Vous feriez donc bien, au lieu de lire mes lettres, de les laisser là, et de dire : « Je sais bien ce que me mande ma mère; » mais, persuadée que vous n'aurez pas la force d'en user ainsi, je vous dirai que je suis en peine de vous, de votre santé, de votre mal de tête. L'air de Grignan me fait peur : un vent qui *déracine ceux dont la tête étoit voisine du ciel,*

Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts,

me fait trembler. Je crains qu'il n'emporte ma chère enfant, qu'il ne l'épuise, qu'il ne la dessèche, qu'il ne lui

ôte le sommeil, son embonpoint, sa beauté : toutes ces craintes me font transir, je vous l'avoue, et troublent mon repos. Je fus l'autre jour me promener seule dans ces belles allées : Mme de Chaulnes étoit enfermée avec notre Rochon, Mme de Kerman est délicate : je répétois donc pour les Rochers ; je portai toutes ces pensées, elles sont tristes : je sentois pourtant quelque plaisir d'être seule. Je relus trois ou quatre de vos lettres : vous parlez de bien écrire ; personne n'écrit mieux que vous : quelle facilité de vous expliquer en peu de mots, et comme vous les placez ! cette lecture me toucha le cœur et me contenta l'esprit. Voici une maison fort agréable ; on y a beaucoup de liberté. Vous connoissez les bonnes et solides qualités de cette duchesse. Mme de Kerman est une fort aimable personne, j'en ai tâté ; elle a bien plus de mérite et d'esprit qu'elle n'en laisse paroître ; elle est fort loin de l'ignorance des femmes, elle a bien des lumières, et les augmente tous les jours par les bonnes lectures : c'est dommage que son établissement soit au fond de la basse Bretagne. Quand vous pourrez écrire à M. et à Mme de Chaulnes, je leur donne ma part ; vous me ferez écrire par Pauline : je connois votre style, c'est assez. Je vous souhaite M. de Grignan ; je n'aime point que vous soyez seule dans ce château, pauvre petite Orithye ! mais Borée n'est point doux ni galant pour vous, c'est ce qui m'afflige. Adieu, ma très-chère : je vous embrasse tendrement. Respectez votre côté, respectez votre tête, on ne sait où courir. Je comprends vos peines pour votre fils, je les sens, et par lui que j'aime, et par vous que j'aime encore plus : cette inquiétude tire deux coups sur moi.

Corbinelli est toujours chez nous, toujours le meilleur homme du monde, et toujours abîmé dans sa philosophie christianisée ; car il ne lit que des livres saints.

1168. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Chaulnes, ce vendredi 22e avril.

J'attends vos lettres, ma chère fille : on les reçoit ici trois fois la semaine. C'est dommage de partir d'un lieu si beau et si charmant, et où l'on trouve cette consolation ; mais vous savez que l'on souffre tout, hors le bien-être ; il s'en faut pourtant beaucoup que je croie le trouver où vous n'êtes pas. Nous partons d'ici dimanche avec un temps admirable, qui nous a donné ici en trois jours toutes les beautés du printemps. Nous irons coucher à Amiens, et de là, par Rouen et la Normandie, nous gagnerons la Bretagne. Je vous écrirai de tous les lieux que je pourrai. Je serai quelques jours seulement à Rennes, pour voir M. de Chaulnes, et puis je m'en irai aux Rochers ; je mourrois de faire longtemps la vie de Rennes. Mais comprenez-vous bien l'impatience que j'ai de recevoir vos lettres, et de savoir si vous avez été saignée, et comment cette bonne tête, qui ne vous avoit jamais fait aucun mal, et dont vous vous louiez tant au milieu de vos autres maux, se trouve de l'air de Grignan ? Que je hais ces sortes de vapeurs d'épuisement ! qu'elles sont difficiles à guérir, quand le remède est de s'hébéter, de ne point penser, d'être dans l'inaction ! c'est un martyre pour une personne aussi vive et aussi active que vous . hélas ! comme vous dites, compter les solives, ou vous faire malade, est une étrange extrémité. Je rêve souvent à tout cela, je relis vos lettres à loisir ; et comme je n'ai rien du tout à faire, je cause avec vous, ma chère enfant, et je commence ma lettre avant que la vôtre soit arrivée ; mais que ce loisir ne vous donne pas la pensée d'en faire autant : conservez-vous et faites écrire Pauline. Je regardois l'autre jour son écriture,

elle ressemble tout à fait à la vôtre; son orthographe est parfaite : cela n'est-il pas joli? enfin, ma chère Comtesse, servez-vous, je vous prie, de ce petit secrétaire, qui me plaît fort. Pauline se façonnera fort en écrivant ce que vous pensez; rien ne sauroit être si bon pour elle, ni pour vous.

Nous avons vu les machines de M. de Chaulnes : elles sont admirables, et d'une simplicité sublime. On voit cinq gros jets d'eau dans ce parterre et ces boulingrins, un abreuvoir qui est un petit canal, des fontaines à l'office, à la cuisine, à la lessive, et autrefois il n'y avoit pas de quoi boire. Louez-le un peu de son courage, car tout ce pays se moquoit de lui; il a fait vingt allées tout au travers des choux dans un jeune bois qu'on ne regardoit pas, qui font une beauté achevée; et tout cela pour être en Bretagne ou à Versailles. Mon Dieu, ma chère enfant, que mon loisir est dangereux pour vous! je crains qu'il ne vous fasse mal; il se sent de la tristesse de mes rêveries. Je sens vivement de ne plus causer avec le chevalier; cette liaison si naturelle m'étoit d'une extrême consolation. Je m'ennuie fort aussi de ne point savoir des nouvelles de mon marquis : que de sacrifices à faire à Dieu! Je le regarde souvent dans tout ce qui arrive, et nous sommes tous bien foibles et bien tremblants sous la main toute-puissante qui remue l'Europe d'une telle manière présentement, qu'on seroit bien empêché de dire ce qui arrivera de ce nuage répandu partout.

Voilà votre lettre du 14ᵉ, qui me donne de la joie. Vous n'avez plus si mal à la tête, vous ne voulez donc pas qu'on dise *vapeurs;* mais que ferons-nous, si vous nous ôtez ce mot? car on le met à tout : en attendant que vous autres cartésiens en ayez trouvé un autre, je vous demande permission de m'en servir. Tâchez donc de vous guérir de ces maux, de ces étourdissements qui

rendent incapable de tout. Ce mal de côté me donnoit bien du chagrin aussi; nous ne le connoissions plus depuis longtemps : reprenez votre aimable pervenche, mettez-la à votre point, et parlez-moi toujours de votre santé; la mienne est toute parfaite, malgré quelques chagrins qu'on ne sauroit éviter. J'ai admiré les bornes que vous voulez donner à ma vie; ce tour et cette expression sont dignes de votre tendresse : j'en sens tout le prix. Nous laissons ici le printemps dans ses charmants commencements : ce château est fort beau, mais l'élévation du vôtre le fait bien plus ressembler à un palais d'Apollidon.

1169. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Chaulnes, ce dimanche 24e avril.

Nous pensions partir aujourd'hui, ma chère fille, mais ce ne sera que demain. Mme de Chaulnes eut avant-hier au soir un si grand mal de gorge, tant de peine à avaler, une si grosse enflure à l'oreille, que Mme de Kerman et moi nous ne savions que faire. A Paris, on auroit saigné d'abord; mais ici elle fut frottée à loisir avec du baume tranquille, bien bouchonnée, du papier brouillard par-dessus; elle se coucha bien chaudement, avec même un peu de fièvre : en vérité, ma fille, il y a du miracle à ce que nous avons vu de nos yeux. Ce précieux baume la guérit pendant la nuit si parfaitement, et de l'enflure, et du mal de gorge, et des amygdales, que le lendemain elle *alla jouer à la fossette*, et ce n'est que par façon qu'elle a pris un jour de repos. En vérité, ce remède est divin; conservez bien ce que vous en avez, il ne faut jamais être sans ce secours. Mais, ma chère enfant, que je suis fâchée de votre mal de tête! que pensez-vous me dire, de ressembler à M. Pascal? Vous me

faites mourir. Il est vrai que c'est une belle chose que d'écrire comme lui : rien n'est si divin ; mais la cruelle chose que d'avoir une tête aussi délicate et aussi épuisée que la sienne, qui a fait le tourment de sa vie, et l'a coupée enfin au milieu de sa course ! Il n'est pas toujours question des propositions d'Euclide pour se casser la tête : un certain point d'épuisement fait le même effet. Je crains aussi que l'air de Grignan ne vous gourmande et ne vous tourbillonne : ah ! que cela est fâcheux ! Je crains déjà que vous ne soyez emmaigrie et dévorée : ah ! plût à Dieu que votre air fût comme celui-ci, qui est parfait ! Il me semble que vous regrettez bien sincèrement celui de Livry, tout maudit qu'il étoit quelquefois de certaines personnes mal disposées pour lui. Que nous le trouvions aimable ! que ces pluies étoient charmantes ! nous n'oublierons jamais ce charmant petit endroit. Ma fille, il n'y a que Pauline qui gagne à votre mal de tête, car elle est trop heureuse d'écrire tout ce que vous pensez, et d'apprendre à haïr sa mère, comme vous haïssez la vôtre. Elle voit que vous me déclarez que pour vous bien porter, il faut nécessairement que vous ne m'aimiez plus ; que n'entend-elle point de bon et d'agréable depuis qu'elle écrit pour vous ? Ce que vous dites sur la pluie est trop plaisant ; qu'est-ce que c'est que de la pluie ? comment est-elle faite ? est-ce qu'il y a de la pluie ? et comparer celle de Provence aux larmes des petits enfants qui pleurent de colère et point de bon naturel, je vous assure que rien n'est si plaisamment pensé ; est-ce que Pauline n'en rioit point de tout son cœur ? Que je la trouve heureuse, encore une fois ! Vous n'avez point été saignée, ma chère enfant ; je n'ose vous conseiller de si loin ; la saignée peut n'être pas bonne aux épuisements. Vous êtes trop aimable d'aimer à parler de moi ; je vaux bien mieux quand vous me contez, que je ne vaux en personne. Adieu, ma très-chère en-

fant : je me suis fort reposée ici ; plût à Dieu que votre santé fût aussi bonne que la mienne ! Mais qu'il est douloureux d'être si loin l'une de l'autre ! il n'y a plus moyen de s'embrasser : à Paris ce n'étoit pas une affaire. Je voudrois que vos bâtiments se fissent comme les murailles de Thèbes, par Amphion ; vous faites l'ignorante : je suis assurée que Pauline même n'ignore point cet endroit de la Fable.

1170. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Péquigny, ce mercredi 27e avril.

Nous partîmes de Chaulnes lundi, et nous vînmes coucher à Amiens, où Mme de Chaulnes est honorée et révérée comme vous l'êtes en Provence ; je n'ai jamais vu que cela de pareil. L'Intendant nous y donna un grand et bon souper maigre, à cause de saint Marc ; hier à dîner en gras en perfection. L'après-dînée nous vînmes ici, dans un château où tout l'orgueil de l'héritière de Péquigny est étalé. C'est un vieux bâtiment élevé au-dessus de la ville, comme Grignan ; un parfaitement beau chapitre, comme à Grignan ; un doyen, douze chanoines ; je ne sais si la fondation est aussi belle, mais ce sont des terrasses sur la rivière de Somme, qui fait cent tours dans les prairies : voilà ce qui n'est point à Grignan. Il y a un camp de César à un quart de lieue d'ici, dont on respecte encore les tranchées : cela figure avec le pont du Gard. Vous me demandez : « Ma mère, que faites-vous donc ? est-ce que vous n'allez point en Bretagne ? » Je vous répondrai : « Ma fille, nous irons ; mais comme M. de Chaulnes ne sera que le 9e du mois prochain à Rennes, nous avons du temps, et nous ne partirons d'ici que dans deux jours. » Ce retardement ne

me fait point de mal ; je prends d'ici mes mesures pour aller à Nantes au mois de juin ou de juillet. Je n'espère aucune véritable joie dans tout ce temps, puisque je ne vous verrai point ; ainsi je vis au jour la journée, attendant et regardant un autre temps du coin de l'œil, dont Dieu est le maître, comme de toutes les choses de ce monde. Mais je pense fort souvent à votre santé, à votre tête, à cet air impétueux qui vous mange : vous admirez la bonté des murailles de votre château, et moi j'admire la vôtre de vouloir bien vous exposer à cette violence. Adieu, ma très-chère. Mme de Chaulnes et Mme de Kerman vous font mille compliments. Nous lisons ; j'ai la *Vie du duc d'Épernon*, qui tient presque un siècle ; elle est fort amusante. Je vous aime, je vous embrasse, il ne m'est pas possible de vous dire avec quel sentiment de tendresse et de sensibilité.

1171. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Péquigny, ce samedi 30e avril.

Si j'en crois le vent, ma chère fille, je suis à Grignan ; la bise en campagne n'y sauroit mieux faire. Pour moi, je crois que nous allons entrer dans les rigueurs du mois de mai, que nous avons vu si souvent à Livry. Il y a trois jours que nous sommes dans cette belle maison, où la vue est agréable au dernier point ; nous en partons dans une heure, pour aller à Rouen, où nous arriverons demain, et j'y trouverai vos lettres. C'est une grande tristesse pour moi de n'en avoir point reçu depuis six jours : c'est tellement la subsistance nécessaire de mon cœur et de mon esprit, que je languis quand elle me manque. Nous serions à Rouen il y a trois jours, si des affaires survenues à Mme de Chaulnes et une envie de

n'arriver que le 9e de mai à Rennes, parce que M. de Chaulnes n'y arrive que ce jour-là de Nantes, ne l'eussent fait demeurer ici. Pour moi, je m'embarrasse peu d'être un mois en chemin : le seul dérangement de vos lettres me donne du chagrin; car j'ai passé dix jours à Chaulnes fort doucement, ayant vos lettres trois fois la semaine. J'ai été à Amiens, j'ai vu ce château, j'écris en Bretagne, j'y donne mes ordres; je ne serai pas mieux à Rennes : il n'y a qu'aux Rochers où je serai dans une aimable solitude; mais cette douceur ne me sauroit manquer. Je ne sais présentement aucune nouvelle; j'ignore comment vous vous portez, si vous avez été saignée, si votre bise vous étonne toujours : je la crains infiniment pour vous, je vous l'avoue. Je ne sais point quelle part vous aurez prise au mariage de Mlle d'Alerac; je ne sais rien de Monsieur le chevalier, ni de mon marquis; toutes ces choses me tiennent fort au cœur. J'espère que je serai savante demain à Rouen, d'où je vous écrirai encore; je ne vous écris aujourd'hui qu'afin que cette misérable lettre puisse partir lundi, et que vous n'ajoutiez point à vos inquiétudes celle de douter de ma santé, qui est dans la perfection. Je vous en souhaite une pareille : je me ménage pour l'amour de vous; je ne mange que ce qu'il me faut, que ce qui est bon, point deux repas égaux; Mme de Chaulnes et Mme de Kerman sont dans ce régime. Voyez, ma fille, si je suis persuadée de votre amitié, puisque je ne rabats rien de cet aimable ton qui me fait entendre que vous desirez ma conservation; ayez donc les mêmes égards pour moi, ma fille, ne pouvant douter que mes tons ne soient pour le moins aussi bons que les vôtres, et avec bien plus de raison. Adieu, ma chère enfant. J'aime en vérité Pauline, je me sens portée pour elle; il me semble que dans plusieurs petits procès qu'elle a contre vous, je lui serois favorable. Mme de Chaulnes et Mme de Kerman

vous disent bien des choses obligeantes. C'est une liseuse que cette dernière; elle sait un peu de tout; j'ai aussi une petite teinture : de sorte que nos superficies s'accommodent fort bien ensemble.

1172. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Au Pontaudemer, ce lundi 2e mai.

Je couchai hier à Rouen, ma chère fille, d'où je vous écrivis un mot pour vous dire seulement que j'avois reçu deux de vos lettres avec bien de la tendresse. Je n'écoute plus tout ce qu'elle voudroit me faire sentir; je me dissipe, je serois trop souvent hors de combat, c'est-à-dire hors de la société; c'est assez que je la sente, je ne m'amuse point à l'examiner de si près. Il y a onze lieues de Rouen à Pontaudemer; nous y sommes venues coucher. J'ai vu le plus beau pays du monde; j'ai vu toutes les beautés et les tours de cette belle Seine pendant quatre ou cinq lieues, et les plus agréables prairies du monde; ses bords n'en doivent rien à ceux de la Loire : ils sont gracieux, ils sont ornés de maisons, d'arbres, de petits saules, de petits canaux qu'on fait sortir de cette grande rivière : en vérité, cela est beau, je ne connoissois point la Normandie, je l'avois vue trop jeune; hélas! il n'y a peut-être plus personne de tous ceux que j'y voyois autrefois : cela est triste. J'espère trouver à Caen, où nous serons mercredi, votre lettre du 21e et celle de M. de Chaulnes. Je n'avois point cessé de manger avec le chevalier avant que de partir; le carême ne nous séparoit point du tout; j'étois ravie de causer avec lui de toutes vos affaires; je sens infiniment cette privation : il me semble que je suis dans un pays perdu, de ne plus traiter tous ces chapitres. Corbinelli ne vouloit point de

nous les soirs, sa philosophie s'alloit coucher : je le voyois le matin, et souvent l'abbé Bigorre nous venoit conter des nouvelles.

Je vous observerai pour votre retour, qui réglera le mien : je vis au jour la journée. Quand je partis, M. de Lamoignon étoit à Bâville avec Coulanges. Mme de Lude, Mme de Verneuil et Mme de Coulanges sortirent de leurs couvents pour venir me dire adieu ; tout cela se trouva chez moi avec Mme de Vins, qui revenoit de Savigny. Mme de Lavardin vint aussi, avec la marquise d'Uxelles, Mme de Mouci, Mlle de la Rochefoucauld et M. du Bois : j'avois le cœur assez triste de tous ces adieux. J'avois embrassé la veille Mme de la Fayette, c'étoit le lendemain des fêtes, j'étois tout étonnée de m'en aller : mais, ma chère enfant, c'est proprement le printemps que j'ai été voir venir dans tous les pays où j'ai passé ; il est d'une beauté, et d'une jeunesse, et d'une douceur que je vous souhaite à tout moment, au lieu de cette cruelle bise qui vous renverse, et qui me fait mourir quand j'y pense.

J'embrasse Pauline, et je la plains de n'aimer point à lire des histoires : c'est un grand amusement; aime-t-elle au moins les *Essais de morale* et l'Abbadie, comme sa chère maman ? Mme de Chaulnes vous fait mille amitiés; elle a des soins de moi, en vérité, trop grands. On ne peut voyager, ni dans un plus beau vert, ni plus agréablement, ni plus à la grande, ni plus librement. Adieu, ma très-chère belle : en voilà assez pour le Pont-audemer, je vous écrirai de Caen.

1173. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Caen, ce jeudi 5e mai.

Je me doutois bien, ma chère enfant, que je recevrois ici cette lettre du 21e avril que je n'avois point reçue à Rouen; c'eût été dommage qu'elle eût été perdue : bon Dieu ! de quel ton, de quel cœur (car les tons viennent du cœur), de quelle manière m'y parlez-vous de votre tendresse? Il est vrai, ma chère Comtesse, que l'affaire d'Avignon est très-consolante : si; comme vous dites, elle venoit à des gens dans le courant de leurs revenus, quelle facilité cela donneroit pour venir à Paris! Vos dépenses ont été extrêmes, et l'on ne fait que réparer; mais aussi, comme je disois l'autre jour, c'est pour avoir vécu qu'on reçoit ces faveurs de la Providence; cependant, ma fille, cette même Providence vous redonnera peut-être, d'une autre manière, les moyens de venir à Paris : il faut voir ses desseins.

Il n'est pas aisé de comprendre que Monsieur le chevalier, avec tant d'incommodités, puisse faire une campagne; mais il me paroît qu'il a dessein au moins de faire voir qu'il le veut et qu'il le desire bien sincèrement; je crois que personne n'en doute. Il a une véritable envie d'aller aux eaux de Balaruc; j'ai vu l'approbation naturelle que nos capucins donnèrent à ces eaux, et comme ils le confirmèrent dans l'estime qu'il en avoit déjà; il faut lui laisser placer ce voyage comme il l'entendra; il a un bon esprit, et sait bien ce qu'il fait. Mais notre marquis, mon Dieu, quel homme! nous croirez-vous une autre fois? Quand vous vouliez tirer des conséquences de toutes ses frayeurs enfantines, nous vous disions que ce seroit un foudre de guerre, et c'en est un, et c'est vous qui l'avez fait : en vérité, c'est un aimable

enfant, et un mérite naissant qui prend le chemin d'aller bien loin; *Dieu le conserve!* vous ne doutez pas du ton, ma chère enfant.

Je ne pense pas que vous ayez le courage d'obéir à votre père *Lanterne :* voudriez-vous ne pas donner le plaisir à Pauline, qui a bien de l'esprit, d'en faire quelque usage, en lisant les belles comédies de Corneille, et *Polyeucte*, et *Cinna*, et les autres? N'avoir de la dévotion que ce retranchement, sans y être portée par la grâce de Dieu, me paroît être bottée à cru : il n'y a point de liaison ni de conformité avec tout le reste. Je ne vois point que M. et Mme de Pompone en usent ainsi avec Félicité, à qui ils font apprendre l'italien et tout ce qui sert à former l'esprit : je suis assurée qu'elle étudiera et expliquera ces belles pièces dont je viens de vous parler. Ils ont élevé Mme de Vins de la même manière, et ils ne laisseront pas d'apprendre parfaitement bien à leur fille comme il faut être chrétienne, ce que c'est que d'être chrétienne, et toute la beauté et solide sainteté de notre religion : voilà tout ce que je vous en dirai. Pour moi, je crois que c'est votre exemple qui fait haïr les histoires à Pauline; car elles sont bien amusantes : je me trouve fort bien de la *Vie du duc d'Épernon* par un nommé Girard; elle n'est pas nouvelle; mais elle m'a été recommandée par mes amies et par Croisilles, qui l'ont lue avec plaisir.

Un mot de notre voyage, ma chère enfant. Nous sommes venues en trois jours de Rouen ici, sans aventures, avec un temps et un printemps charmants, ne mangeant que les meilleures choses du monde, nous couchant de bonne heure, et n'ayant aucune sorte d'incommodité. Nous sommes arrivées ici ce matin, nous n'en partirons que demain, pour être dans trois jours à Dol, et puis à Rennes. M. de Chaulnes nous attend avec des impatiences amoureuses. Nous avons été sur les

bords de la mer à Dive, où nous avons couché : ce pays est très-beau, et Caen la plus jolie ville, la plus avenante, la plus gaie, la mieux située, les plus belles rues, les plus beaux bâtiments, les plus belles églises; des prairies, des promenades, et enfin la source de tous nos plus beaux esprits : j'en suis charmée. Mon ami Segrais est allé chez MM. de Matignon : cela m'afflige. Adieu, ma très-aimable : je vous embrasse mille fois. Vous voilà donc dans la poussière de vos bâtiments.

1174. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Dol, ce lundi 9e mai.

Nous arrivâmes hier ici, ma chère Comtesse, assez fatiguées, et les équipages encore plus. C'est ce même lieu où je vins voir M et Mme de Chaulnes, il y a quatre ans. Nous sommes venues de Caen en deux jours à Avranches; nous avons trouvé le bon évêque de cette ville mort et enterré depuis huit jours; c'étoit l'oncle de Tessé, un saint évêque, qui avoit si peur de mourir hors de son diocèse, que pour éviter ce malheur, il n'en sortoit point du tout : il y en a d'autres qu'il faudroit que la mort tirât bien juste pour les y attraper. Nous avons trouvé tous ses gens en pleurs. L'ombre de ce bon évêque n'a pas laissé de nous donner un très-bon souper et de nous loger. Je voyois de ma chambre la mer et le mont Saint-Michel, ce mont si orgueilleux, que vous avez vu si fier, et qui vous a vue si belle : je me suis souvenue avec tendresse de ce voyage. Nous dînâmes à Pontorson, vous en souvient-il? Nous avons été sur le rivage longtemps, à toujours voir ce mont, et moi à songer toujours à ma chère fille. Enfin nous arrivâmes ici, où je défie la mort d'attraper l'évêque. Nous y avons

trouvé un garde de M. de Chaulnes, qui est occupé à recevoir toutes ces troupes qui viennent de tous côtés. C'est une chose pitoyable que l'étonnement et la douleur des Bretons, qui n'en avoient point vu depuis les guerres du comte de Montfort et du comte de Blois : ce sont des larmes et des désolations. Nous nous reposons aujourd'hui. Mon fils est à Rennes avec sa femme : je logerai chez la bonne Marbeuf, quoiqu'elle ne soit pas trop bien avec ce duc et cette duchesse, parce qu'elle est toute dévouée à M. de Pontchartrain; mais il faut souffrir ce petit chagrin; j'irai toujours mon chemin; je ne suis mal avec personne. C'est pour causer, ma chère enfant, que je vous écris; car je n'ai ni réponse à vous faire, ni nouvelles à vous mander : je vous en écrirai de Rennes. Adieu : je me porte fort bien, je ne suis plus lasse; on voyage bien commodément avec cette bonne duchesse, qui vous aime et vous embrasse de tout son cœur.

1175. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Rennes, ce mercredi 11e mai.

Nous arrivâmes enfin hier au soir, ma chère enfant; nous étions parties de Dol : il y a dix lieues; c'est justement cent bonnes lieues que nous avons faites en huit jours et demi de marche. La poussière fait mal aux yeux; mais trente femmes qui vinrent au-devant de Mme la duchesse de Chaulnes, et qu'il fallut baiser au milieu de la poussière et du soleil, et trente ou quarante messieurs, me fatiguèrent beaucoup plus que le voyage n'avoit fait. Mme de Kerman en tomboit, car elle est délicate; pour moi, je soutiens tout sans incommodité. M. de Chaulnes étoit venu à la dînée, il me fit des amitiés bien sincères. Je démêlai mon fils dans le

tourbillon, nous nous embrassâmes de bon cœur; sa petite femme étoit ravie de me voir. Je laissai ma place dans le carrosse de Mme de Chaulnes à Monsieur de Rennes; j'allai avec M. de Chaulnes, Mme de Kerman et ma belle-fille, dans le carrosse de l'évêque; il n'y avoit qu'une lieue à faire. Je vins chez mon fils changer de chemise et me rafraîchir, et de là souper à l'hôtel de Chaulnes, où le souper étoit trop grand. J'y trouvai la bonne marquise de Marbeuf, chez qui je revins coucher, et où je suis logée, comme une vraie princesse de Tarente, dans une belle chambre meublée d'un beau velours rouge cramoisi, ornée comme à Paris, un bon lit où j'ai dormi admirablement, une bonne femme qui est ravie de m'avoir, une bonne amie qui a des sentiments dont vous seriez contente. Me voilà plantée pour quelques jours; car ma belle-fille regarde les Rochers du coin de l'œil, comme moi, mourant d'envie d'aller s'y reposer; elle ne peut soutenir longtemps l'agitation que donne l'arrivée de Mme de Chaulnes. Nous prendrons notre temps; je l'ai trouvée toujours fort vive, fort jolie, m'aimant beaucoup, fort charmée de vous et de M. de Grignan : elle a un goût pour lui qui nous fait rire. Mon fils est toujours aimable, et me paroît fort aise de me voir; il est fort joli de sa personne : une santé parfaite, vif et de l'esprit; il m'a fort parlé de vous, et de votre enfant, qu'il aime; il a trouvé des gens qui lui en ont dit des biens dont il a été touché et surpris; car il a comme nous l'idée d'un petit marmot, et tout ce qu'on en dit est solide et sérieux. Un mot de votre santé, ma chère enfant; la mienne est toute parfaite, j'en suis surprise; vous avez des étourdissements, comment avez-vous résolu de les nommer, puisque vous ne voulez plus dire des *vapeurs?* Votre mal aux jambes me fait de la peine : nous n'avons plus ici notre capucin, il est retourné travailler avec ce cher camarade, dont les yeux

vous donnent de si mauvaises pensées; ainsi je ne puis rien consulter, ni pour vous, ni pour Pauline. Je vous exhorte toujours à bien ménager le desir qu'a cette enfant de vous plaire; vous en ferez une personne accomplie. Je vous recommande aussi d'user de la facilité que vous trouvez en elle à vous servir de petit secrétaire, avec une main toute rompue, une orthographe correcte; aidez-vous de cette petite personne.

1176. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Un mois après que j'eus reçu cette lettre (n° 1165, p. 372), j'y fis cette réponse.

A Chaseu, ce 13e mai 1689.

Il y a un mois aujourd'hui que vous m'avez écrit, Madame; mais je vous ai voulu laisser arriver aux Rochers avant que de vous répondre. Je vous dirai donc que je m'attendois bien à votre secours contre Pindref, quand je vous écrivis, mais que votre lettre m'y fait encore bien mieux attendre : sur cela je suis en repos.

Vous ferez fort bien de vous exempter de donner six ou sept cents livres pour le service du Roi, si vous le pouvez. Vous en avez autrefois assez donné à Monsieur votre fils pour ce sujet. Essayez à passer pour bourgeoise de Paris, j'y consens, et à tout ce qui pourra vous empêcher de donner de l'argent, hormis à ne vous plus reconnoître pour ma chère cousine, car pour cela je payerois plutôt pour vous. Voici le troisième arrière-ban que j'ai vu en ma vie, mais les deux premiers furent convoqués à la fin des campagnes, après quelques méchants succès. Cet arrière-ban-ci est fort extraordinaire : c'est en déclarant la guerre qu'on le convoque; cela marque un excès de précaution.

Mme de Montjeu est une bonne femme et très-aisée : j'aime fort à la voir souvent à Montjeu ou à Dracy ; mais elle a bien la mine de me donner rarement ce plaisir. Ma sœur de Toulongeon est plus jolie qu'elle de corps et d'esprit, et vraisemblablement sera ma voisine toute ma vie.

Le fort de la guerre sera en Flandre, parce que l'Empereur sera occupé par le Turc et par Tékeli. Les Liégeois ont fait une perfidie au Roi qui n'a point d'exemple dans notre siècle ; il en faut faire un exemple aux siècles à venir. Le Roi ne se relâche point sur les secours qu'il a commencé de donner au roi d'Angleterre. Rien au monde n'est plus glorieux et plus estimable que la chaleur avec laquelle il l'assiste.

Il y a huit jours que nous en passâmes deux à Toulongeon avec Monsieur d'Autun ; je lui fis vos adieux et vos excuses, qu'il reçut avec ses façons ordinaires ; je vous assure, ma chère cousine, que ces manières-là sont fort incommodes. Il faut dire la vérité, Monsieur d'Autun a bien conduit sa fortune, et la fortune l'a bien conduit aussi ; il a eu l'amitié et la confiance de beaucoup de gens illustres ; il a grand honneur à la réforme de son diocèse ; il conte agréablement, il fait bonne chère ; mais il n'est point naturel, il est faux presque partout. Il n'a nulle conversation, nulle aisance dans le commerce ; il contraint les autres parce qu'il est contraint ; il est sur la régularité de ses devoirs comme étoit M. de Turenne sur sa principauté, toujours en brassières.

Adieu, ma chère cousine ; je vous laisse avec *le Gentilhomme de l'arrière-ban ;* c'est une pièce nouvelle de M. Pavillon, qui vous fera plaisir : elle est de saison.

LE GENTILHOMME DE L'ARRIÈRE-BAN.

Dans ma maison des champs, sans chagrin, sans envie,
Je passois doucement la vie

Avec quelques voisins heureux,
Peu guerrier et fort amoureux.
Ma bergère, mes prés, mes bois et mes fontaines,
Ou faisoient mes plaisirs, ou soulageoient mes peines.
J'allois à Paris rarement;
Mais Paris quelquefois venoit dans mon village,
J'entends quelques amis, qui venoient bonnement
Me voir et manger mon potage.
Je les traitois fort sobrement;
Mes pigeons, mes poulets, tout leur sembloit charmant.
On parloit de l'amour, et jamais de la guerre.
Je plaignois le roi d'Angleterre,
Sans dessein de le soulager;
Je laissois aux héros le soin de le venger.
La gloire et les honneurs n'étoient pas ma foiblesse ;
Et je me piquois de noblesse,
Seulement pour ne pas payer
La taille et les impôts que paye un roturier.
Aujourd'hui j'ai regret d'être né gentilhomme ;
Ce titre glorieux m'assomme :
Hélas! il me contraint, en ce malheureux an,
De paroître à l'arrière-ban.
O vous, mon bisaïeul, de tranquille mémoire,
Dont les armes n'étoient que l'aune et l'écritoire,
Qui viviez en bourgeois et poltron et prudent,
Reconnoissez en moi votre vrai descendant.
Pourquoi de votre argent votre fils et mon père
Ont-ils acquis pour moi ce qui me désespère ?
Cette noblesse enfin, qui, par nécessité,
Me fait être guerrier contre ma volonté ?
Adieu mon cher jardin qui fîtes mes délices;
Adieu de mes jets d'eau les charmants artifices;
Adieu fraises, adieu melons,
Adieu coteaux, adieu vallons.
Afin de soulager le chagrin qui me presse,
Que vos échos disent sans cesse :
« Notre maître, qui fut si doux,
Qui fuyoit la fatigue et qui craignoit les coups,
Est allé s'exposer à la fureur des armes :
Ciel, par un prompt retour finissez ses alarmes! »

1177. — DE BUSSY RABUTIN A CORBINELLI.

Le même jour que j'écrivis à Mme de Sévigné, j'écrivis cette lettre à Corbinelli.

A Chaseu, ce 13e mai 1689.

Vous avez grande raison, Monsieur, d'être affligé du départ de ma cousine de Sévigné : personne ne vous aime plus qu'elle fait, et personne n'est plus agréable amie qu'elle. Je ne suis pas contre une absence de huit jours, de mon amie ou de ma maîtresse; mais une absence de six mois est trop longue pour tout le monde, et surtout pour les sexagénaires qui n'ont point de temps à perdre.

Voilà bien de la guerre, cela amuse les guerriers et divertit les spectateurs; mais ceux-ci n'y veulent pas tant de finesse : la brutalité et l'emportement des acteurs leur feroit bien plus de plaisir.

Adieu, Monsieur : venez nous voir. La marquise et moi soupirons après vous.

1178. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Rennes, ce dimanche 15e mai.

M. et Mme de Chaulnes nous retiennent ici par tant d'amitiés, qu'il est difficile de leur refuser encore quelques jours. Je crois qu'ils iront bientôt courir à Saint-Malo, où le Roi fait travailler : ainsi nous leur témoignerons bien de la complaisance, sans qu'il nous en coûte beaucoup. Cette bonne duchesse a quitté son cercle infini pour me venir voir, si fort comme une amie, que vous l'en aimeriez : elle m'a trouvée comme j'allois vous écrire, et m'a bien priée de vous mander à

quel point elle est glorieuse de m'avoir amenée en si bonne santé. M. de Chaulnes me parle souvent de vous; il est occupé des milices : c'est une chose étrange que de voir mettre le chapeau à des gens qui n'ont jamais eu que des bonnets bleus sur la tête ; ils ne peuvent comprendre l'exercice, ni ce qu'on leur défend. Quand ils avoient leurs mousquets sur l'épaule, et que M. de Chaulnes paroissoit, ils vouloient le saluer, l'arme tomboit d'un côté, et le chapeau de l'autre : on leur a dit qu'il ne faut point saluer, et quand ils sont désarmés, ils voient passer M. de Chaulnes, ils enfoncent leurs chapeaux avec les deux mains, et se gardent bien de le saluer. On leur a dit qu'il ne faut pas branler ni aller et venir quand ils sont dans leurs rangs : ils se laissoient rouer l'autre jour par le carrosse de Mme de Chaulnes, sans vouloir se retirer d'un seul pas, quoi qu'on pût leur dire. Enfin, ma fille, nos bas Bretons sont étranges : je ne sais comme faisoit Bertrand du Guesclin pour les avoir rendus en son temps les meilleurs soldats de France. Expédions la Bretagne : j'aime passionnément Mlle Descartes; elle vous adore; vous ne l'avez point assez vue à Paris. Elle m'a conté qu'elle vous avoit écrit qu'avec le respect qu'elle devoit à son oncle, *le bleu* étoit une couleur, et mille choses encore sur votre fils : cela n'est-il point joli? Elle me doit montrer votre réponse. Voilà une manière d'impromptu qu'elle fit l'autre jour, mandez-moi si vous ne le trouvez point joli; pour moi, il me plaît fort, il est naturel et point commun.

Votre marquis est tout aimable, tout parfait, tout appliqué à ses devoirs : c'est un homme. Je trouve ici sa réputation tout établie, j'en suis surprise : enfin, *Dieu le conserve!* vous ne doutez pas de mon ton. Ah! que vous êtes plaisante de l'imagination que Mme de Rochebonne ne peut être toujours dans l'état où elle est qu'à *coups de pierre!* Quelle jolie folie! j'en suis très-

persuadée, et c'est ainsi que Deucalion et Pyrrha raccommodèrent si bien l'univers; ceux-ci en feroient bien autant en cas de besoin : voilà une vision trop plaisante.

1179. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Rennes, mercredi 18e mai.

Vous voilà donc saignée ; j'en loue Dieu, ma chère enfant, et j'avoue que j'en suis soulagée ; j'ai grande envie de savoir si votre tête en aura été débarrassée. Mme de Chaulnes, après avoir embrassé la belle Comtesse, lui mande qu'elle a des inquiétudes aux jambes tout comme elle, et que cela ne convient guère à la gravité des places où Dieu vous a mises toutes deux, et que si vous vous trouvez bien de la saignée, elle vous prie de me le mander; mandez-le-moi donc, ma fille ; car je serai bien aise que mon sang ne soit pas répandu inutilement.

Nous avons fort ri de ce que vous me priez, à la fin de votre lettre, de me purger : et justement, sans aucun besoin, seulement par les probabilités du carême et du long temps que je n'y avois pensé, je me disposois à prendre ma poudre et ma manne des capucins. Je suis donc purgée, comme vous êtes saignée; je m'en trouve fort bien. J'eus une grande et bonne compagnie sur le soir : M. et Mme de Chaulnes, Mme de Kerman, Monsieur de Rennes, Monsieur de Saint-Malo, M. de Revel, Tonquedec, et plusieurs illustres Bretons et Bretonnes. Il me semble que je vous vois, quand je regarde Mme de Chaulnes, faisant des merveilles à tous, les proportions gardées ; car tout est mesuré, et pourtant dans la familiarité.

Je dîne dans un camp,
Et je soupe dans l'autre,

c'est-à-dire avec ma chère hôtesse, Mme de Marbeuf, et je soupe à l'hôtel de Chaulnes. Le duc est continuellement occupé : toujours des troupes à envoyer, à loger; toujours des revues, toujours des tambours, toujours des soldats, des régiments, des officiers, avec une table de dix-huit couverts, et une autre de dix; tout est splendide, comme dit le chevalier,

Et tout va comme un bac dont la corde est rompue.

Mme de Chaulnes m'a remerciée de cette comparaison, et m'a dit tout bas : « Si j'avois des enfants, je ne ferois pas ainsi. » Nous allons lundi aux Rochers pour nous reposer un peu; mon fils en a une vraie envie, sa femme en a besoin, et moi je ne respire que les bois des Rochers. Nous disons que nous en reviendrons à tout moment; Dieu conduira nos pensées et nos projets. Je viens de lire une jolie lettre que m'envoie Mlle Descartes; faites-y répondre par Pauline, et faites honneur à M. Descartes et à la religion : comme il faut nécessairement un miracle, il est aisé de le placer selon les besoins que vous en aurez. Je ris quelquefois de l'amitié que j'ai pour cette fille, je me tourne naturellement de son côté, j'ai toujours des affaires à elle : il me semble qu'elle vous est de quelque chose, du côté paternel de M. Descartes ; et dès là je tiens un petit morceau de ma chère fille.

Adieu, ma très-chère et très-aimable : portez-vous bien, et songez que je suis en parfaite santé. L'écriture de Pauline visoit sans vous aux pieds de mouche; ce ne sera pas le seul bien que vous lui ferez. Je suis affligée de n'avoir pas gardé Monsieur le chevalier dans ses derniers maux. Il me paroît qu'il va suivre vos conseils et ceux de M. de Louvois; il ira aux eaux, et il fera fort bien. Notre marquis est toujours trop aimable.

M. de Lavardin est parti de Rome pour revenir : vous aurez longtemps Avignon.

1180. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Rennes, ce mercredi 25e mai.

Je pars, ma chère enfant, avec mon fils et sa femme pour aller aux Rochers. M. le duc de Chaulnes est parti pour aller courir dans cette basse Bretagne ; et Mme de Chanlnes s'en va dans une heure pour aller l'attendre à Saint-Malo : ils n'ont pas voulu que nous soyons partis plus tôt. Nous avons été quinze jours ici par pure complaisance ; pour moi, je suis tellement accablée de visites et de devoirs, que de bonne foi, je n'en puis plus. J'ai un véritable besoin de me reposer et de me taire dans ces aimables bois des Rochers ; j'y serai ce soir, et n'en abuserai point, car je songe toujours à vous plaire. Nous soupâmes tous hier chez Monsieur de Rennes ; ce sont des festins ; c'est ici le pays de la bonne chère et de la bonne viande bien piquée, comme le pays du beurre de la Prévalaie. Je suis chargée de mille et cent mille amitiés de M. et de Mme de Chaulnes ; ils vous auroient écrit tous deux, sans qu'ils sont accablés. Mme de Chaulnes avoit les grosses larmes aux yeux, en me disant adieu avec un gosier serré : « Au moins, mandez à la belle Comtesse que je vous laisse en bonne santé. » C'est en vérité une très-aimable amie, et qui s'acquitte divinement de tous les personnages que la Providence lui fait faire. Il y a six semaines que je suis avec elle, il y a six semaines qu'elle ne songe qu'à me conserver, à me ménager, et à me donner des marques de son amitié, sans aucune contrainte. Mme de Kerman est partie pour sa basse Bretagne ; c'est une des personnes du monde qui

a le plus de bonnes qualités : vous l'aimeriez si vous la connoissiez. Mme de Marbeuf est fâchée de me quitter, quoique je sois une partie du jour sur ses bras; mais elle ne veut point me mettre à terre; elle comprend cependant le besoin que j'ai d'être aux Rochers. Je vous manderai quand j'irai à Nantes, et mon fils à la tête de sa noblesse. Toute mon attention est de me ranger promptement contre la muraille pour laisser passer quelques lettres de change à Beaulieu, qui aura soin de contenter les plus altérés : j'ai besoin en petit volume de ce rafraîchissement, comme les grands vaisseaux. Vous voulez que je vous parle de mes affaires, ma chère enfant : voilà où j'en suis, voilà mes desseins, je n'ai encore rien fait; je prendrai des mesures avec l'abbé Charrier pour Nantes.

Monsieur le chevalier donnera ordre à toutes vos affaires les plus pressantes avant que de partir. Je prends part à la joie que vous aurez de le voir, et au soulagement que je suis sûre qu'il recevra des eaux de Balaruc. M. de Grignan reviendra triomphant, et ne méritera pas d'être jeté par ces balustres emportés, qui font des brèches si propres au dessein que vous aviez. Mais voulez-vous toujours être la dupe de cette dépense? c'est la trois ou quatrième fois que la bise vous fait de ces méchants tours. Vous m'aviez fait peur : je croyois qu'elle vous avoit emporté tous les arbres, et par conséquent tous les rossignols; mais je vois avec plaisir qu'il en reste encore pour les faire chanter, et pour vous laisser voir et sentir le printemps avec son vert naissant, et même des pluies douces qui vous font souvenir de notre pauvre Livry. Votre couplet est fort joli; c'est un trésor que cet air que nous a donné Arcabonne; on y travaille avec une facilité et un succès qui fait plaisir : je chante le vôtre, mais c'est intérieurement. Votre frère est tout dissipé : à peine puis-je lui parler et lui faire vos ami-

tiés; il sera plus traitable aux Rochers. Mme de la Fayette me mande qu'elle a vu Monsieur d'Aix, qui ne se peut taire sur votre mérite; elle croit que vous êtes le vrai lien de cet archevêque avec tous les Grignans. Adieu, chère belle: il faut entrer dans nos bois par cette porte de Vitré: il y a dix allées que vous ne connoissez pas, et mon fils me doit surprendre d'un parterre et de deux places nouvelles. Il faudra quitter cette solitude pour aller à Nantes : c'est une fâcheuse nécessité.

Voici les nouvelles de Brest : M. de Château-Regnault a débarqué heureusement en Irlande ses troupes, ses armes et son argent. Mylord Herbert a attaqué M. de Gabaret, qui tenoit la haute mer avec une partie de notre flotte. M. de Château-Regnault, après avoir mis à couvert le convoi dont il étoit chargé, est venu au secours de M. de Gabaret; ils se sont battus sept heures; les Anglois ont quitté la partie, et se sont retirés fort délabrés et maltraités dans leurs ports. Les François les ont suivis, et au retour ils ont rencontré sept vaisseaux marchands hollandois, qu'ils ont ramenés à Brest: cette prise est estimée un million d'écus.

1181. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, ce mercredi 1er juin.

Pauline est trop heureuse, ma chère enfant, d'être votre secrétaire : elle apprend à penser, à tourner ses pensées, en voyant comme vous lui faites tourner les vôtres; elle apprend la langue françoise, que la plupart des femmes ne savent pas; vous prenez la peine de lui expliquer des mots qu'elle n'entendroit jamais; et en l'instruisant de tant de choses vous faites si bien, qu'elle soulage votre tête et la mienne; car mon esprit est en

repos quand vous y êtes; l'ennui de dicter n'est point comparable à la contrainte d'écrire. Continuez donc une si bonne instruction pour votre fille, et un si grand soulagement pour nous.

Vous me parlez de ma santé, elle est dans la perfection, et vous en faites tout ce qu'on en peut faire, qui est de craindre qu'elle ne puisse devenir mauvaise. J'y pense quelquefois, et ne me trouvant plus aucune des petites incommodités que vous connoissez, je dis avec étonnement, il faut pourtant s'attendre qu'un état si heureux doit changer; et sur cela je comprends qu'il faudra se résoudre, comme en toutes choses, à ce que Dieu voudra; qu'en me donnant des maux, il me donnera de la patience, et cependant je jouis de ce qu'il me donne présentement.

Le Coadjuteur a eu la colique, il a fait encore deux pierres. Je lui écris des bagatelles, je lui mande que ce n'est point pour accoucher que je lui prête mon appartement, qu'il devoit bien se contenter des deux enfants douloureux qu'il fit l'année passée, et dont je fus témoin et marraine; ce qu'il veut faire de cette cruelle fécondité, de cette race maudite qui étranglera peut-être son père, si on ne l'adoucit, si on ne la ménage. Je plains infiniment Monsieur le chevalier; je suis ravie qu'il soit persuadé des soins que j'aurois eus de lui dans ses maux. Je ne comprends pas qu'on puisse balancer à choisir les eaux de Balaruc; j'étois présente quand on lui conseilla d'y aller, après lui en avoir dit les perfections : cela doit être décidé. De là, ma très-chère, il vous ira voir, et je comprends que ce sera une grande joie pour vous et pour toute sa famille : vous parlerez de bien des choses, vous ne manquerez pas de sujets.

Je trouve fort plaisante la vision de comparer le bruit de votre bise à celui de vos dames d'Aix. Je connois votre attention pour ces sortes de compagnies. Je crois

que vous en avez encore plus pour la bise, et de la façon dont vous me la représentez, vous en souhaitez encore plus la fin que de la cour de vos dames : n'en doutez nullement, ma fille, cet excès de terreur que vous sentez plus qu'à l'ordinaire, vient de cette tour abattue mal à propos ; elle n'étoit point mise là pour rien : c'étoit un paravent, et elle rompoit, comme vous dites, la première impétuosité. Vous êtes à découvert, je suis en peine de vous ; et en vérité Monsieur d'Arles pouvoit bien se passer d'abattre les tours de ses pères. Je ne savois point qu'il eût eu tant d'agréments à Versailles : vous m'apprenez mille choses. Il veut donc avoir l'honneur de la requête civile. Rochon est revenu, c'est un bonheur. Le sentiment de Mme de Buri n'étoit pas trop mauvais sur l'affaire du grand conseil ; elle croyoit bien nous jeter dans le labyrinthe des semestres, pour n'en jamais sortir : c'étoit un très-bon retranchement pour la quintessence de la chicane ; nous fûmes avertis par miracle, tout a été heureux dans cette affaire.

A propos de labyrinthe, celui-ci est fort joli ; nos promenades sont assez aimables ; la folie de mon fils, c'est d'y souhaiter M. de Grignan, et de croire qu'il ne s'y ennuieroit pas. Nous lisons les *Variations* de Monsieur de Meaux ; ah, le beau livre à mon gré ! Le temps passe comme un éclair, quoique sans plaisirs, et même avec des chagrins il nous emporte.

Il y a six semaines qu'il n'a plu ; nous avons eu de grandes chaleurs, et tout d'un coup sans pluie il fait froid, et nous avons du feu. Je vous ai dit que toute la noblesse de ces cantons, au nombre de cinq ou six cents gentilshommes, avoient choisi votre frère pour être à leur tête : cela passe pour un grand honneur ; mais ce sera une sotte dépense. Il n'a point encore d'ordre de partir ; nous souhaitons qu'on ne fasse point une sorte de campement si inutile.

1182. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, ce dimanche 5e juin.

J'ai reçu vos deux lettres à la fois, ma chère Comtesse; je suis bien aise d'avoir résisté à l'envie que j'avois de m'inquiéter. Martillac m'assure que vous êtes en parfaite santé, et que jamais des remèdes n'ont été faits plus à propos : ils vous ont guérie enfin de vos incommodités; il n'en faudroit pas davantage pour les remettre en honneur. J'ai perdu de vue les inquiétudes des belles jambes de cette duchesse de Chaulnes; elle m'écrit souvent et ne m'en parle plus. Pour moi, ma chère enfant, je vous ai dit la perfection de l'état où je suis : cette médecine ne me fit ni bien, ni mal; je n'ai plus de vapeurs, je ne prends point d'essence de Jacob, car il ne faut rien faire quand on est bien; plus de sursaut la nuit; rien du tout à mes mains : enfin il y a de l'ingratitude, vous intéressant à ma santé comme vous faites, de ne pas remercier Dieu, et de croire que je vous trompe, quand je dis l'exacte vérité. Je suis étonnée de l'état où je suis; et à votre exemple, je m'en fais quasi un *dragon :* je songe qu'il n'est pas possible que cet état puisse durer longtemps, et qu'il faut s'attendre aux incommodités ordinaires de l'humanité : Dieu est le maître, je suis soumise à ses volontés. Il ordonne à Monsieur le chevalier d'aller chercher des forces à Balaruc; je suis persuadée qu'il ne sauroit mieux faire : vous serez fort aise de le voir à Grignan, et cette pause lui fera autant de bien que les eaux : voilà une bonne et aimable compagnie que vous aurez. Quand il plaira à la Providence que vous ayez encore votre mère et votre fils, je l'en remercierai comme d'une grâce précieuse, mais que je n'ose envisager de si loin. Je trouve

plaisant que Mme de Bagnols, qui a laissé ce petit garçon enfant, le retrouve un homme de guerre, tout accoutumé, tout délibéré, tout hardi, qui se jette à son cou et qui l'embrasse : le voilà donc parfait; il ne lui falloit que ce degré de liberté et de familiarité; il étoit timide, il ne l'est plus : qu'il est aimable! qu'il prend un bon chemin! *Dieu le conserve!* il faut toujours en revenir là. Mme de la Fayette écrira à M. de Boufflers : il ne trouve partout que des amis; d'abord ce sont les vôtres, et puis ce seront les siens. On me mande que Monsieur le chevalier part aujourd'hui, j'en suis ravie.

Je demande pardon à Dieu, mais le retour de M. de Lavardin me donne une grande joie : je comprends tout le plaisir que vous fait Avignon, c'est la Providence qui vous donne un tel secours. Je suis tout occupée de vous et de vos affaires; je ne laisse pas de songer aux miennes, et d'y donner les ordres nécessaires; mais le principal, c'est d'être ici, et de laisser passer quelque argent; c'est avec peine qu'on en touche en ce pays : les troupes ruinent tout. On prend toutes les précautions possibles, comme si le prince d'Orange ne songeoit qu'à nous; et apparemment il n'y aura rien de vrai que la désolation de cette province. Mon fils est encore avec nous; nous tremblons que l'ordre de M. de Chaulnes ne le fasse partir incessamment à la tête de sa noblesse : cela s'appelle *colonel d'un régiment de noblesse;* c'est toute celle de Rennes et de Vitré, qui est de cinq ou six cents gentilshommes. Au reste, nos soldats commencent à faire l'exercice de bonne grâce, et deviendront bientôt comme les autres : ce sont les commencements qui sont ridicules; je vous assure qu'il y en a à Vitré qui ont un fort bon air.

Ne croyez pas, ma fille, que je me sois brouillée avec M. et Mme de Chaulnes pour loger chez Mme de Marbeuf; je leur en parlai, ils le voulurent fort bien : outre

que Mme de Kerman étoit chez eux, c'est que je n'eusse pas eu un moment de repos dans cet appartement. J'étois à merveilles chez cette bonne marquise; et j'ai si bien fait que je l'ai remise comme elle doit être avec M. et Mme de Chaulnes, c'est-à-dire allant les voir; ils ont même oublié le passé pour l'amour de moi, et l'ont priée à manger. Son crime étoit d'avoir reçu M. de Pontchartrain chez elle, de lui avoir donné un souper magnifique, et d'avoir dit qu'on le regardoit comme le sauveur et le restaurateur de la province. Vous savez ce que c'étoit qu'un tel discours; elle le nie, et voilà qui est fini. Je suis fâchée que le rhume de Pauline l'empêche d'écrire pour vous : je suis accoutumée à voir son écriture, et à penser qu'elle vous soulage. Je ne vous ai point affligée de la lettre de Mlle Descartes : elle voulut vous l'envoyer; vous vous acquitterez galamment de cette réponse; c'est une jolie petite question à traiter; vous donnerez un air de superficie qui vous tirera aisément d'affaire.

Si le frère de Mme du Bois de la Roche avoit joint à sa langue parisienne les éclats de rire de sa sœur, vous n'y auriez pas résisté. Vous aurez Larrei; c'est, je crois, un fils de feu Lenet, qui étoit attaché à feu Monsieur le Prince, et qui avoit de l'esprit comme douze : j'étois bien jeune quand je riois avec lui. Vous dites des merveilles, ma fille, en parlant de la fierté et de la confiance de la jeunesse; il est vrai qu'on ne relève que de Dieu et de son épée : on ne trouve rien d'impossible, tout cède, tout fléchit, tout est aisé. Dans un autre caractère, avec bien moins de beauté, j'ai senti cet état et ses prospérités; mais, comme vous dites, il vient un temps où il faut changer de style : on trouve qu'on a besoin de tout le monde; on a un procès, il faut solliciter, il faut se familiariser, il faut vivre avec les vivants, il faut rétrécir son esprit d'un côté, et l'ouvrir de l'autre : pour

moi, je trouve que l'esprit des affaires que vous avez est une sorte d'intelligence qui est cent piques au-dessus de ma tête, et je l'admire.

Il fait un temps affreux, une pluie, un vent, un froid : plus de promenades; envoyez-nous de votre chaud, de votre soleil; nous vous remercions de votre bise, c'est une trop grande compagnie.

1183. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN ET AU CHEVALIER DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 8e juin.

A MADAME DE GRIGNAN.

Je reçus lundi 6e, à dix heures du matin, ma chère bonne, votre lettre du 28e; c'est le huitième jour, cela est honnête. Je trouve le temps long depuis ce lundi jusqu'au vendredi. Cela fait souhaiter des postes trois fois la semaine; et ce qui me fait prendre patience, c'est que vous en êtes moins fatiguée.

Vous prenez, ma bonne, une fort honnête résolution d'aller à votre *terre* d'Avignon, voir des gens qui vous donnent de si bon cœur ce qu'ils donnent au vice-légat; il est juste qu'ils aient le plaisir et l'honneur de vous voir : vous ne pouviez pas mieux prendre votre temps; après cela vous serez libre, et vous ne sortirez plus de votre château que quand vous voudrez. Vous y aurez une assez bonne compagnie; mais, ma chère bonne, vous l'aurez quand vous recevrez cette lettre : quoi? il est possible que vous ayez avec vous Monsieur le chevalier! que vous êtes heureuse, et que je le trouve heureux aussi! mon tour ne viendra-t-il jamais? Après lui avoir demandé comme il se porte d'un si long voyage, je veux avec votre permission lui dire un petit mot.

AU CHEVALIER DE GRIGNAN.

J'ai reçu vos deux lettres, Monsieur. Je vous ai déjà dit que votre nom n'a jamais été nommé sur le sujet de M. de Coetlogon; mais n'étoit-il pas bien naturel d'écouter ce qu'on me disoit d'original sur le sujet de cette pension, et encore plus naturel de vous le mander pour vous faire voir qu'un homme qui dit : « Monsieur, si je me suis trompé, cela est aisé à réparer, » ne peut jamais avoir tort; et si j'avois pu vous le persuader et vous ôter l'horrible opinion que vous aviez, n'aurois-je point fait une chose chrétienne et honnête; et si vous aviez cru aussi facilement cette vérité que vous avez cru des visions, ne m'auriez-vous pas donné une véritable joie? mais vous ne m'avez dit un seul mot là-dessus : j'en suis tout affligée.

L'autre chapitre, c'est sur notre maison : vous êtes toujours fâché quand on paye; vous avez raison, parce qu'on ne fait aucune réparation; mais vous voyez bien, Monsieur, que c'est un chagrin attaché à cette maison. Si vous ne l'obtenez pas de M. de Gilliers, les belles dames l'obtiennent encore moins; il faut donc souffrir ce chagrin, ou renoncer à cette maison. Ce n'est plus à lui que nous payons, c'est à des créanciers qui après six mois ne me donneront pas de patience; et puis en serions-nous mieux quand nous laisserions accumuler de grosses sommes? Voilà ce que j'avois à vous répondre : sur quoi je suis persuadée que ma fille et vous donnerez vos ordres pour le commencement du mois qui vient.

Vous me demandez à la fin de votre lettre un peu d'amitié : j'en ai beaucoup, Monsieur, avec une très-parfaite estime, comme vous le méritez; mais voyez à quoi cela vous oblige. Quand je songe que vous êtes à Grignan, que vous voyez ma fille, ah! que je vous

envie, et que je voudrois bien être avec vous! que j'aurois de choses à vous mander de sa santé, de sa beauté, de ses chagrins, de ses affaires! mais il ne faut point troubler votre joie.

A MADAME DE GRIGNAN.

Je reviens à vous, ma chère bonne, et pour expédier le chapitre de la santé, je vous assure que j'ai pris ces deux médecines, dont vous fûtes si étonnée, sans aucune sorte d'incommodité, et seulement pour les avoir prises et satisfaire aux auteurs qui disent qu'il se faut purger de temps en temps; je vous dis la pure vérité, et ma santé est si parfaite que j'en suis effrayée : il n'est pas naturel de n'avoir aucune des incommodités que j'avois; je ne sais ce que la Providence me garde; en attendant, je ne prodigue point ma santé, je mange sagement, je n'ai plus la fantaisie du serein ni de la lune; je commence à me corriger de ces folies, et je trouve plaisant qu'à Livry, j'en étois encore toute pleine, comme à vingt ans; cela n'est plus. Après avoir bien lu, bien causé, on se sépare : je vais me promener seule dans ces beaux bois avec Louison; je relis vos aimables lettres avec un plaisir, une tendresse si vive et si sensible, que votre amitié, ma chère bonne, en seroit contente. Je trouve plaisant ce que Bagnols vous mandoit de ce jeune homme si emporté : voilà bien son style. A propos, Laurens m'a écrit de ses nouvelles; il m'a fait plaisir; j'écrirai au marquis et à lui. Monsieur le chevalier me fait grand'-peur de l'état de M. de la Trousse; mais Baréges n'est point bon pour son mal; je ne comprends rien à ce voyage, je vous prie de m'en mander ce que vous en saurez. Vous serez tous revenus, ma chère bonne, quand vous recevrez cette lettre. Je ne pense pas que vous ayez laissé Pauline à Aubenas; je suis fort aise de lui attirer

vos bontés et de vous adoucir pour elle : je vous assure que vous n'y réussirez que par la raison ; elle en a ; vous saurez faire valoir celles que vous lui direz. Quelle autre manière pourroit être bonne à quelqu'un qui a de l'esprit, et qui ne songe qu'à se corriger et à vous plaire? Cela parle tout seul. Nous avons ordres pour aller en basse Bretagne faire uniquement de la dépense, sans autre profit, et nous ôter notre compagnie, notre liseur infatigable : cela nous met en colère.

Voilà un mémoire que Mme de Marbeuf me prie très-instamment de vous envoyer, pour mander s'il est vrai que le fils de M. Marignanes soit si riche et si bien établi. Pour moi, je suis témoin de la beauté de son château, de ses meubles d'argent, et des belles soles que l'on pêche dans ses étangs : elle me demande la grandeur de sa maison, je dis qu'elle est fort grande ; et j'entends son château. Je pleurerois encore, si je voulois, de l'état où je le vis une fois contre M. Rouillé ; il faudra passer cet endroit du mieux que l'on pourra, et dire tout le reste, qui est fort bon. Je serois ravie de servir ce bon et honnête homme, qui me paroît de vos amis. Il semble qu'il veuille se dépayser, et marier son fils dans notre Bretagne. J'y ferois de mon mieux, et mon fils aussi, dès que vous m'aurez répondu sur ce mémoire, et que je croirai vous faire plaisir. En voilà assez pour aujourd'hui, vous avez trop bonne compagnie pour lire et pour écrire de si grandes lettres. Aimez-moi toujours : voilà de quoi je ne vous dispense pas, non plus que je ne prétends cesser de vous aimer, ma chère Comtesse, tant que je vivrai. Mille baisemains à ce cher Comte ; recevez les amitiés de mon fils et de son épouse.

1184. — DE CHARLES DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 12e juin.

J'aimerois bien mieux avoir fait votre lettre à Mlle Descartes, je ne dis pas qu'un poëme épique, mais que la moitié des œuvres de son oncle : j'en suis enchanté, et jamais Rohault que vous citez, n'a parlé si clairement. En mon particulier, je vous assure que si l'inquisiteur d'Avignon vous laisse la liberté, après que vous lui aurez expliqué votre doctrine, je la tiendrai pour orthodoxe, et pour la seule raisonnable qu'on puisse avoir dans un mystère de foi : ne croyez pourtant pas que cette lettre, que je loue de si bon cœur, et même que j'admire, soit sans défaut : elle en a un que j'ai eu bien de la peine à corriger ; c'est une écriture aussi difficile à déchiffrer, que le sujet sur lequel vous raisonnez est difficile à comprendre ; ce n'est plus de l'écriture, ce sont des figures, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre ; ce sont des hiéroglyphes d'une si grande et si belle variété, qu'ils ne laisseront pas de plaire aux yeux quand vous les aurez amenés au point de n'être plus intelligibles à l'esprit. Ma mère se porte parfaitement bien, ayez-en l'esprit en repos : elle mène une vie douce, et si douce qu'elle pourroit être ennuyeuse ; mais c'est à quoi il ne faut pas penser. Je vous embrasse mille fois, ma très-belle petite sœur ; faites-en autant de ma part à votre illustre et aimable époux, et bien des amitiés à Pauline.


TAYLOR INST. OXFORD

1185. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 12[e] juin.

Mon fils est ravi de votre lettre : savez-vous bien que je me mêle de l'admirer aussi? Je l'entends, je vous assure que je l'entends, et que je ne crois pas qu'on puisse mieux dire sur ce terrible sujet. Il y a longtemps que dans mon ignorance je dis : Mais ne faut-il point de miracle pour expliquer ce mystère, selon la philosophie d'Aristote? S'il en faut un, il en faut un aussi à M. Descartes; et il y a plus de sens à ce qu'il dit, jusqu'à ce qu'on en vienne à cet endroit qui finit tout. La bonne Descartes sera ravie; elle gardera le silence, je vous en réponds; et tout au plus, elle vous admirera avec un fort aimable cartésien, ami de mon fils, qui est fort digne de cette confidence. Soyez en repos, ma chère enfant : cette lettre vous fera bien de l'honneur, sans aucun chagrin. Nous sommes ici dans un parfait et profond repos, une paix, un silence tout contraire au séjour que vous faites à Avignon : vous y êtes peut-être encore aujourd'hui. Cette ville est belle; elle est, ce me semble, toute brillante; vous y aurez été reçue avec des acclamations : je vous ai toujours accompagnée dans cette fête; car de la façon dont vous y avez été, c'est une fête perpétuelle. Je serai bien aise de recevoir votre première lettre d'Avignon; je crois que vous avez bien fait d'avoir cette complaisance pour M. de Grignan : quand il a raison, il ne faut point lui donner de chagrin; vous avez fort bien pris toutes vos mesures. Je plains fort M. de la Trousse: on me mande qu'il quitte tout pour penser à sa santé; il va à Bourbon, c'est bien loin de Baréges.

Nous attendons avec chagrin qu'on nous enlève notre pauvre Sévigné pour aller commander ce régiment de

noblesse, car nous ne parlons point d'arrière-ban. M. et Mme de Chaulnes sont à Rennes; ils s'en vont bientôt à Saint-Malo; nous les irons voir à leur retour. M. de Chaulnes fit l'autre jour un mariage qui me plut, du petit du Guesclin avec une fort jolie fille et fort riche. Quand il eut réglé les articles avec beaucoup de peine, il dit : « Faisons le contrat. » On y consentit; et puis il dit : « Mais qui nous empêche de les marier demain ? » Chacun dit : « Mais des habits, mais une toilette, mais du linge. » Il se moqua de ces sottises. Monsieur de Rennes donna deux bans; le lendemain il étoit dimanche, on en jeta un le matin; à midi, ils furent mariés; l'après-dînée, la petite fille dansa comme un ange; elle a appris à Paris, du maître et de l'air de Madame la Duchesse : le lendemain c'étoit Mme du Guesclin, ayant épargné vingt mille francs de frais de noces. C'est à M. de Grignan que j'apprends cette manière, quand il voudra marier quelqu'un dans son gouvernement : toutes les deux familles ont été ravies de cette épargne. Vous ne vous souciez point du tout de cette noce ; mais comme j'y étois, je songeai : « Je la conterai quelque jour à ma fille. » Il y a du bon sens à se mettre quelquefois au-dessus des bagatelles et des coutumes. Adieu, ma chère enfant : je me promène tous les jours avec vous; vous ne m'avez point vue, on faisoit trop de bruit à Avignon.

1186. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, ce mercredi 15e juin.

Quelle différence, ma chère Comtesse, de la vie que vous faites à Avignon, toute à la grande, toute brillante, toute dissipée, avec celle que nous faisons ici, toute médiocre, toute simple, toute solitaire ! Cela est dans l'ordre,

et dans l'ordre de Dieu, et je ne saurois croire que quelque coin d'anachorète que vous ayez, ces honneurs et ces respects sincères, par des gens de qualité et de mérite, puissent vous déplaire; j'aurois peine à le croire, quand vous le diriez: en vérité, il n'est pas naturel de ne point aimer quelquefois des places qui sont au-dessus des autres. Quand je lis, dans la vie de ce vieux duc d'Épernon, quelles douleurs il eut d'être forcé à quitter son beau gouvernement de Provence, toutes ces belles villes, dit l'historien, si grandes, si considérables; combien M. de Guise s'en trouva respecté et content; quelle marque ce fut de sa paix sincère avec le Roi; quelle joie il avoit d'y être aimé et respecté: je comprends que Dieu vous ayant donné la même place, avec tous les agréments, toutes les distinctions, et les marques de confiance que vous avez encore, en vérité il n'y auroit pas de raison ni de sincérité à trouver que c'est la plus ridicule et la plus désagréable chose du monde. Je pense que tout ce qui doit donner du chagrin, ce sont les affaires domestiques et les dissipations cruelles; car du reste, si on peut conserver un tel morceau à ce joli petit capitaine, c'est le mettre dans une belle place. Je vous vois dans une dépense si violente, que si c'étoit pour plus longtemps, je vous dirois, comme à Mme de Chaulnes: « Vous me paroissez dans *un grand bac dont la corde est rompue.* » Mais voilà qui est fait; vous êtes présentement dans votre château, où vous n'aurez guère plus de temps à vous; cependant vous ne serez pas dans un si terrible tourbillon; à la longue on n'y dureroit pas: il faut se reposer de toutes manières; mais si on pouvoit régler sa dépense dans cette aimable ville, et que vous eussiez un hiver à passer en Provence, il seroit bien doux de le passer sous un si beau soleil. M. de Caderousse en fait l'éloge par la vie qu'il y retrouve. La fille de Mme de Castries est tout à fait jolie, et Mme de ***

très-aimable, et chantant comme un ange ; M. de Grignan devroit en être amoureux. La bassette me fait peur : c'est un jeu traître et empêtrant; cent pistoles y sont bientôt perdues, et votre voyage doit vous coûter assez sans cette augmentation. Mais voyez, je vous prie, ma chère enfant, quelle rage de n'avoir jamais pu me taire sur Avignon et sur vos grandeurs.

Mon fils doit aller à Rennes prendre les ordres de M. de Chaulnes, pour assembler et faire marcher ces nobles régiments. Il viendra passer encore quelques jours avec nous; et puis, sans aucun péril, à douze ou quinze lieues d'ici, il s'en ira tenir une grande table : voilà le malheur. M. et Mme de Chaulnes s'en vont à Saint-Malo. Corbinelli m'a fait rire des raisons qu'il vous a données de ne vous avoir point écrit : un desir extrême de vous écrire, joint à mille occasions, et une persuasion très-forte qu'il le devoit; vous seriez bien dificile si vous ne vous rendiez à de si bonnes raisons. Il me mande que M. Huet, Monsieur de Soissons autrement, attaque vivement M. Descartes sans autre raison que de plaire à M. de Montausier, car on prétend qu'il n'entend pas ce qu'il improuve. Mlle Descartes en est fort indignée, après les louanges infinies qu'elle a reçues de lui à Paris, sur les éloges dus à son oncle et l'immortalité de son nom; il y aura des gens qui répondront. Comment! dit Corbinelli, un homme qui attaque le jugement de Monsieur le Prince, de Mme de Grignan et de M. de Vardes!

Adieu, ma très-aimable bonne : voilà trop de paroles inutiles; venons à celles qui sont solides, qui sont de vous assurer que je vous aime toujours très-parfaitement; tout m'y convie; votre amitié premièrement, vos soins, mon loisir, mes promenades, ma solitude. Dieu conserve votre santé! vous avez bien veillé; vous avez été dans un grand mouvement ; tranquillisez-vous, je

vous prie, dormez, dormez, prenez des bouillons; pour moi, je suis dans une telle règle, dans une si parfaite santé, que je ne comprends pas ce que Dieu veut faire de moi. Je lis le *Traité de la soumission à sa volonté*, qui m'est toujours nouveau, qui est toujours admirable, qu'on est heureux d'aimer à lire. J'ai écrit au marquis, et fait réponse à du Laurens. Je suis toujours ravie qu'il soit avec lui. Il n'y a point de bien qu'on ne dise de ce petit compère. Mille amitiés à tout ce qui vous environne. Êtes-vous là, Monsieur le chevalier? N'êtes-vous point fatigué du voyage?

1187. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 19e juin.

J'aime passionnément vos lettres d'Avignon, ma chère fille : je les lis et les relis; elles réjouissent mon imagination et le silence de nos bois. Il me semble que j'y suis, je prends part à votre triomphe, je cause, j'entretiens votre compagnie, que je trouve d'un mérite et d'une noblesse que j'honore; je jouis enfin de votre beau soleil, des rivages charmants de votre beau Rhône, de la douceur de votre air; mais je ne joue point à la bassette, parce que je la crains. Cependant je comprends que cette vie si agitée vous peut fatiguer : vous avez veillé, et en vérité je meurs de peur que vous n'en soyez malade. Vous serez arrivée à Grignan, selon mes supputations, un jour plus tôt que Monsieur le chevalier, qui étoit le 11e à Lyon, et en partit le dimanche 12e; vous y serez le lundi, et lui le mardi : non vraiment; vous arriverez le même jour, chacun de votre côté; vous me manderez si je devine juste.

Mme de Vins a fait mes compliments à M. de Pom-

pone sur le régiment de son fils, et M. de Pompone m'a écrit une lettre très-aimable; tellement que c'est lui qui m'écrit sur la joie que j'ai de ce régiment. Mon fils vient de partir pour Rennes; il reviendra demain; mais dans huit jours il s'en ira s'y établir avec toute cette noblesse, pour leur apprendre à escadronner, et à prendre un air de guerre. Il est enragé de ce retour à une profession qu'il avoit si sincèrement quittée; il tiendra une table enragée : c'est le *tu autem;* et *cui bono?* enfin Dieu le veut. Nous serons seules; mais le beau temps revient à notre secours, et de bons livres, et de l'ouvrage, et de belles promenades. Ne vous amusez point, ma fille, à répondre à mes vieilles lettres, on ne s'en souvient plus : parlez-moi de vous et de tout ce qui est à Grignan. Je souhaite au chevalier une bonne santé et un parfait repos; je lui conseille de se consoler de ses malheurs dans la douceur de votre aimable société et de celle de toute sa famille. Dites-moi ce qu'il aura pensé des bâtiments, et si celui du *Carcassonne* aura toujours les pattes croisées. J'embrasse le Comte, et Pauline, et tous ceux qui veulent de mon souvenir.

1188. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 22e juin.

Ah! la belle procession! qu'elle est sainte! qu'elle est noble! qu'elle est magnifique! que les démonstrations de respect sont convenables! que tout l'extérieur y est bien mesuré en comparaison de vos profanations d'Aix, avec son *prince d'amour* et ses *chevaux frust!* Quelle différence! et que je comprends la beauté de cette marche, mêlée d'une musique et d'un bruit militaire qui n'auroit jamais manqué de me faire venir les larmes aux yeux,

car mon cœur se dilate en certaines occasions; ces parfums jetés si à propos; cette manière de vous saluer si belle et si respectueuse; la bonne mine de M. de Grignan, qui ne me surprend pas, mais qui est si à propos dans ces sortes d'occasions! enfin tout me plaît et tout me charme dans cette cérémonie. Voilà justement la place des cordons bleus: c'est pour cela qu'ils sont faits; mais je ne sais pas pourquoi vous pensiez en avoir autant que M. de Mesmes. On met présentement le manteau sur le justaucorps. Il y en a un sur le justaucorps et un plus grand sur le manteau, jamais cela n'est autrement. Ce n'est point vous qui vous en êtes avisée, c'est Henri III[e]. Pour le cordon, si vous ne l'avez mis sur le justaucorps, on l'aura peu vu, et le manteau en doit cacher le nœud d'en bas; ainsi je ne comprends pas que vous ayez cru imiter M. de Mesmes. Quoi qu'il en soit, ces sortes de parures sont justement faites pour les gens de la naissance et de la dignité de M. de Grignan; et vous dites une vraie sentence, en disant que l'ostentation des personnes modestes n'offense point l'orgueil des autres: c'est que ce n'est point de l'ostentation, ni de l'orgueil, et qu'on fait justice au vrai mérite. J'avoue, ma chère enfant, qu'au milieu de tout ce grand bruit, la communion m'a surprise: il y a si peu que la Pentecôte est passée! Il faut croire que la place que vous tenez demande ces démonstrations; car sans cela je ne vous croirois pas plus dévote que saint Louis, qui ne communioit que cinq fois l'année. On demanda aigrement à la Chaise où il avoit pris cela: il fit voir un manuscrit d'un des aumôniers de ce roi, qui est dans la bibliothèque de Sa Majesté. Enfin, ma fille, vous savez mieux que personne votre religion et vos devoirs: c'est une grande science.

Vous êtes à Grignan; je souhaite que vous y dormiez mieux qu'à Avignon, où vous n'aviez pas ce loisir. Je

crains, en vérité, que vous n'en soyez malade; parlez-moi toujours beaucoup de vous. J'ai bien envie de savoir comme se porte Monsieur le chevalier, et en quel temps il ira à Balaruc. Monsieur d'Arles veut aller à Forges; est-il toujours résolu de gagner la requête civile? M. Baron, un de vos juges, est mort. C'est une de vos raisons pour ne point laisser languir cette requête; car en vérité la mort se mêle si inconsidérément partout, qu'il ne faut compter sur rien. Vous disiez fort bien : ne se désaccoutumera-t-on point de s'attacher à ces vilains mortels? ah ! que c'est une grande imprudence! et cependant de quelles chaînes n'y sommes-nous pas attachés! Vous m'avez fait rire, en me parlant, avec ce ton que je connois, de suivre pas à pas Mme Cornuel; car je vous vois et je vous entends : vous étiez trop aimable et trop plaisante. Si la santé peut donner de telles espérances, je puis les avoir; mais Dieu sait si je veux autre chose que sa volonté; l'inutilité des souhaits nous devroit toujours ramener à cette soumission. Je fais toujours ici la vie douce et tranquille que vous savez : une entière liberté, une bonne société, bien de la lecture, encore plus de promenades solitaires; et ainsi les jours se passent fort différemment d'Avignon, mais convenablement, selon la différence de nos destinées. Mon fils s'en ira dimanche à Rennes, où il tiendra une bonne table, et ce sera peut-être toute la guerre. M. et Mme de Chaulnes sont à Saint-Malo : ils ont fort envie de me voir. Il semble que nous n'ayons plus tant de peur du prince d'Orange; peut-être même que ces régiments de noblesse, car il faut parler correct, n'iront pas plus loin que Rennes : ainsi toute la guerre tombera sur votre pauvre frère. J'embrasse tendrement ma très-chère Comtesse, et je dis, ce me semble, bien des choses à Monsieur le chevalier. Quoi? il est à Grignan! quoi ? il n'est plus dans cette petite chambre! quoi ? il vous voit,

il cause avec vous ! que je le trouve heureux, malgré ses malheurs ! J'avois écrit à Mlle de Méri sur la maladie de son frère : elle me mande que depuis l'arrivée du frère de la Charité, il est bien mieux; que les esprits courent, et le sentiment est revenu à ses cuisses et à ses jambes, et qu'il vient à Paris en brancard.

Mlle Descartes est dans une profonde admiration de la beauté et de la bonté de votre esprit; elle trouve toute la Bretagne indigne de voir votre lettre, à la réserve d'un homme fort aimable, qu'elle appelle son maître, et qui vous admire au delà de tout ce qu'il a jamais admiré. Il est vrai que votre lettre étoit parfaite, et d'un air qui ne sentoit point la crasse de la philosophie.

1189. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 26e juin.

Enfin, ma chère enfant, vous avez quitté votre aimable Avignon : si le séjour que vous y avez fait ne vous a pas plus ennuyée que le récit que vous m'en faites m'a donné de chagrin, vous en conserverez une agréable idée et une grande envie d'y retourner. Toutes vos descriptions nous ont divertis au dernier point, surtout votre frère, qui fut autrefois charmé de cette situation, de la douceur de l'air, de la fraîcheur de ces deux belles rivières : comme elles tempèrent le chaud que le soleil pourroit causer ! Enfin il s'écrioit à tout moment : « Eh! oui ; eh ! voilà justement ce que c'est ! » Mais ce que vous avez vu avec plus d'application que lui, c'est la noble ancienneté des églises, honorées, comme vous dites, de la présence et de la résidence de tant de papes ; la beauté du chapitre, qui représente autant de cardinaux dont l'habit est magnifique : c'est une si grande singularité,

que rien n'y peut ressembler en France. Pour les pénitents, je connois cette sainte mascarade, qui ne laisse pas d'être singulière. Mais vous triomphez en parlant des juifs : je sens de la pitié et de l'horreur pour eux, et je prie Dieu avec l'Église qu'il leur ôte le voile qui les empêche de voir que Jésus-Christ est venu. Puisqu'ils n'ont pas été persuadés de cette vérité par la Reine et par Mme de Béthune, ils ne devoient pas l'être par vous. Quelle misérable et ridicule représentation de ce temple admirable, de cette arche si précieuse, de ces lois si respectées ! Encore est-ce quelque chose que ces rouleaux ressemblent à notre arrêt de Toulouse, car je vous assure que je ne l'ai jamais regardé qu'avec respect ; mais d'où vient cette puanteur qui confond tous les parfums ? C'est sans doute que l'incrédulité et l'ingratitude sentent mauvais, comme les vertus sentent bon. Cette haine qu'on a pour eux est une chose extraordinaire. *Esther* nous a pourtant donné une jolie idée des jeunes juives : nos chevaliers n'auroient point eu d'horreur pour elles. Enfin, ma fille, je me trouve poussée très-inutilement à vous reparler de ce que vous m'avez conté, et peut-être très-ennuyeusement pour vous ; mais je me suis laissé emporter au plaisir de me renouveler à moi-même toutes ces aimables idées et qui vous font comme un remerciement du soin et de l'amitié qui vous a obligée de m'en faire part.

Mais ne pourriez-vous jamais faire quelque autre voyage où vous ne fussiez point dans cet horrible tourbillon, où vous puissiez jouir du repos qu'on trouve dans un si beau pays, et de la société des personnes raisonnables que vous y avez ? N'y pourriez-vous point un peu mieux dormir, c'est-à-dire simplement dormir ? car vous n'en avez pas le temps. Faut-il avoir toujours occupation, et ruineuse et continuelle bassette ? Si tout cela se pouvoit changer, et la grandeur de votre table, ce seroit

une chose charmante; et même Monsieur le chevalier s'en trouveroit tout à fait bien; car l'air de Grignan est bien différent de celui-là : vous en avez emporté tous les cœurs; je n'ai point de peine à le croire. Je me suis souvenue de ce que me disoit à Paris M. de Grignan en confidence : « Madame, elle ne daignera pas regarder toutes ces pauvres femmes de Provence. — Monsieur, laissez-la faire, je vous réponds qu'elle fera des merveilles. » Vous dégagez ma parole et vous lui donnez sans doute un sensible plaisir. Pour moi, ma belle, je ne songe point encore au voyage de Nantes; j'y fais exécuter des gens qui me doivent : je serois peu propre à ces sortes de choses. J'ai un grand compte à faire avec le nouveau fermier, et c'est à quoi l'abbé Charrier me sera très-bon. Je vous remercie mille fois de tout ce que votre bonté vous oblige de lui dire pour l'amour de moi. Vous voyez bien, ma très-chère, que ce que je dis de mon *moi* est aussi ennuyeux que le récit que vous me faites du vôtre est divertissant depuis quelque temps. Mon fils est à Rennes d'hier avec sa noblesse; mais quand il seroit ici, il ne voit jamais que les endroits de vos lettres que je lui montre; cela est sur ce pied-là : ainsi contez-moi un peu vos dépenses et vos pertes d'Avignon; dites-moi si Mlle de Grignan est pour quelque sorte de temps à Gif, et si le Coadjuteur aura l'honneur de la requête civile. Je l'avertis que Mme de la Faluère est à Paris; c'est à lui à la gouverner, et à l'empêcher de servir sa sotte amie. Tous vos intérêts me sont si chers, et j'en suis tellement occupée, que je ne pense à tout le reste que superficiellement; mais je n'en suis pas moins parfaitement soumise aux ordres de la Providence, sans laquelle je ne compte jamais sur rien. Adieu, ma chère fille, la plus digne d'être aimée qui fut jamais. J'embrasse M. de Grignan, Monsieur le chevalier et Pauline. Ma belle-fille vous fait ses compliments : elle a bien

du soin de moi, sans contrainte, et toujours *sainte liberté*. Voilà un billet de Mme de la Fayette, vous verrez ce que dit Boufflers de notre enfant : je suis assurée que Barbantane ne lui jettera jamais un cornet à la tête, en jouant au trictrac, comme au P. d'E***, qui lui riposta du chandelier : l'épée à la main, grand désordre, et le chevalier de Vassé tué en les séparant.

1190. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A DU PLESSIS.

Aux Rochers, dimanche 26e juin.

Je me trouve dans toutes les dispositions nécessaires, selon les maximes de notre cher Corbinelli, pour mériter que vous m'ayez écrit, et que vous m'écriviez quelquefois : j'ai senti l'apparence de votre oubli, et je n'ai point fait aller mes plaintes jusqu'à vous ; car si c'étoit mes reproches qui m'eussent attiré votre lettre, elle me seroit aussi odieuse qu'elle m'a été agréable. Vous voyez, mon cher Monsieur, que je n'ai pas encore oublié les leçons de mon maître : je n'oublierai jamais non plus tous vos soins, toute votre amitié, et tout le bon usage que j'ai fait de votre esprit, de votre capacité et de votre complaisance. Si j'en ai abusé, je vous en fais mille excuses ; mais il est difficile de se retenir dans un chemin si doux et si agréable.

Vous menez donc la vie des sages ; vous vous retirez du monde : vous êtes bien jeune, mon ami, pour le prendre d'un ton si haut. Vous vous occupez à élever votre petit garçon, c'est la plus honnête occupation que vous puissiez avoir en attendant que la chimère vous en détourne. Je vous prie, mon cher Plessis, de me mander aussitôt qu'elle montrera le nez. Il me paroît que Mme de Vins, qui sait qu'elle n'a le pas qu'après cette personne, attend avec patience et impatience que vous ayez réglé

sa destinée et celle de son fils. Votre pupille est fort joli ; M. de Boufflers m'en mande des merveilles. C'est une chose étrange comme vous avez rendu ce petit garçon hardi et propre à la guerre ; il semble que ce soit sa pente naturelle. Vous me confirmez dans la bonne opinion que j'en ai, en me disant qu'il vous aime toujours et qu'il vous écrit. Ce sont des pierres de touche que ces endroits-là. Ma fille fait fort bien aussi d'avoir du commerce avec vous. Vous ne sauriez douter de son estime ; vous avez eu plus de peine à vous en défendre qu'à la mériter.

Je suis assez seule présentement. Mon fils est à Rennes avec toute cette noblesse, à qui il faut donner l'air des régiments. Il y tient une grande table : voilà ce qui s'appelle la guerre et ce qui l'afflige. Il vous aime toujours; cette passion lui dure plus qu'une autre. Ma belle-fille est ici. Nous lisons; nous nous promenons; nous prions Dieu; nous travaillons; nous recevons des lettres; nous écrivons. Hélas! mon cher Monsieur, en voilà plus qu'il n'en faut pour faire passer les jours trop vite. J'envoie quand je puis de petites lettres de change à Beaulieu, mais pas tant que je le voudrois. Je n'ai point encore été à Nantes. J'y fais exécuter ceux qui me doivent; je ferois mal ces expéditions. Nous avons lu *les Variations* de Monsieur de Meaux avec délices; ce livre seroit digne de vous. Adieu, mon cher Monsieur : à la mort et à la vie, je vous aimerai et vous estimerai très-indépendamment de la qualité de gouverneur du marquis de Grignan. C'est à vous que vous devez ces sentiments. Je me moquerois bien de vous, si vous m'écriviez plus sérieusement. Quelle folie! mais je vous prie que je sois la première avertie de l'aimable chimère.

Suscription : Pour Monsieur du Plessis.

1191. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE LA JEUNE MARQUISE DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 29e juin.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je ne vous puis dire, ma chère enfant, à quel point je plains Monsieur le chevalier : il y a peu d'exemples d'un pareil malheur; sa santé est tellement déplorée depuis quelque temps, qu'il n'y a ni maux passés, ni régime, ni saison, sur quoi il puisse compter. Je sens cet état, et par rapport à lui, qu'on ne peut connoître sans s'y attacher et sans l'estimer infiniment, et par rapport à votre enfant, qui y perd tout ce qu'on y peut perdre ; tout cela se voit d'un coup d'œil, le détail importuneroit sa modestie : je suis remplie de ces vérités, et je regarde toujours Dieu, qui redonne à ce marquis un M. de Montégut, la sagesse même, et tous les autres de ce régiment, qui pour plaire à Monsieur le chevalier font des merveilles à ce petit capitaine. N'est-ce pas une espèce de consolation qui ne se trouve point dans d'autres régiments moins attachés à leur colonel? Ce marquis m'a écrit une si bonne lettre, que j'en eus le cœur sensiblement touché : il ne cesse de se louer de ce M. de Montégut; il badine et me fait compliment sur la belle pièce que j'ai faite sur Monsieur d'Arles : vous êtes bien plaisante de la lui avoir envoyée. Il dit qu'il a renoncé à la poésie, qu'à peine ils ont le temps de respirer; toujours en l'air, jamais deux jours en repos : ils ont affaire à un homme bien vigilant. Mandez-moi bien des nouvelles de Monsieur le chevalier; j'espère au changement de climat, à la vertu des eaux, et plus encore à la douceur consolante d'être avec vous et avec sa famille. Je le crois un fleuve bienfaisant, avec plus de justice que vous ne le croyez de moi : il me semble qu'il donnera un bon

tour, un bon ordre à toute chose. Il est vrai que le Comtat d'Avignon est une Providence qu'il n'étoit pas aisé de deviner. Détournons nos tristes pensées ; vous n'en êtes que trop remplie, sans en recevoir encore le contre-coup dans mes lettres. Il faut conserver la santé, dont la ruine seroit encore un plus grand mal ; la mienne est toujours toute parfaite. Cette purgation des capucins, où il n'y a point de séné, me paroît comme un verre de limonade, et c'en est en effet : je la pris pour n'y plus penser, parce qu'il y avoit longtemps que je n'avois été purgée ; je ne m'en sentis pas. Vous faites trop d'honneur à ce remède ; mon fils n'en sort pas moins le matin ; c'est un remède pour ôter le superflu bien superflu, qui ne va point chercher midi à quatorze heures, ni réveiller tous les chats qui dorment. Nous faisons une vie si réglée, qu'il n'est pas quasi possible de se mal porter. On se lève à huit heures ; très-souvent je vais, jusqu'à neuf heures que la messe sonne, prendre la fraîcheur de ces bois ; après la messe, on s'habille, on se dit bonjour, on retourne cueillir des fleurs d'orange, on dîne, jusqu'à cinq heures on travaille ou on lit : depuis que nous n'avons plus mon fils, je lis pour épargner la petite poitrine de sa femme. A cinq heures je la quitte, je m'en vais dans ces aimables allées ; j'ai un laquais qui me suit, j'ai des livres, je change de place, et je varie les tours de mes promenades ; un livre de dévotion et un autre d'histoire : on change, cela fait du divertissement ; un peu rêver à Dieu, à sa providence, posséder son âme, songer à l'avenir ; enfin, sur les huit heures, j'entends une cloche, c'est le souper ; je suis quelquefois un peu loin ; je retrouve la marquise dans son beau parterre ; nous nous sommes une compagnie ; on soupe pendant le chien et le loup, nos gens soupent ; je retourne avec elle à la place *Coulanges*, au milieu de ces orangers ; je regarde d'un œil d'envie *la sainte horreur* au

travers de la belle porte de fer que vous ne connoissez point; je voudrois y être; mais il n'y a plus de raison. J'aime cette vie mille fois plus que celle de Rennes: cette solitude n'est-elle pas bien convenable à une personne qui doit songer à soi, et qui est ou veut être chrétienne? Enfin, ma chère enfant, il n'y a que vous que je préfère au triste et tranquille repos dont je jouis ici; car j'avoue que j'envisage avec un trop sensible plaisir que je pourrai, si Dieu le veut, passer encore quelques jours avec vous. Il faut être bien persuadée de votre amitié, pour avoir laissé courir ma plume dans le récit d'une si triste vie. J'ai envoyé un morceau de votre lettre à mon fils, elle lui appartient :

Quand c'est pour Jupiter qu'on change.....

cet endroit est fort joli; votre esprit paroît vif et libre. Vous êtes adorable, ma chère fille, et vous avez un courage et une force et un mérite au-dessus des autres; vous êtes bien aimée aussi au-dessus des autres. Adieu, ma très-chère et très-aimable : j'espère que vous me parlerez de Pauline et de Monsieur le chevalier. J'embrasse ce Comte qu'on *aime trop*.

DE LA JEUNE MARQUISE DE SÉVIGNÉ.

Vraiment, ma chère sœur, je sais bien qu'en dire, oui, assurément, *on l'aime trop*. Je n'oserois vous dire que j'aime aussi beaucoup son fils : cette confusion seroit trop grande; je veux seulement le prier de ne me plus appeler sa tante; je suis *si petite* et *si délicate*, que je ne suis tout au plus que sa cousine. La santé de Mme de Sévigné n'est point du tout comme moi, elle est *grande et forte*; j'en prends un soin qui vous feroit jalouse. Je vous avoue pourtant que c'est sans aucune contrainte : je la laisse aller dans les bois avec elle-même et

des livres ; elle s'y jette naturellement, comme la belette dans la gueule du crapaud. Pour moi, avec le même goût et la même liberté, je demeure dans le parterre, *al dispetto* de la complaisance, que nous ôtons du nombre des vertus dès qu'on la peut nommer par son nom et que ce n'est pas notre choix. Vous me ravissez, ma chère sœur, de me dire que Mme de Sévigné m'aime ; j'ai le goût assez bon pour connoître le prix de son amitié, et pour l'aimer aussi de tout mon cœur. Nous avons pris part à votre triomphe et à vos grandeurs, mais je ne voudrois pas que M. de Sévigné les vît : cela le dégoûteroit de sa vie tranquille, dont il n'est tiré que par un mauvais tourbillon de province qui nous coûtera cinq cents pistoles. Pour m'en consoler, souffrez que je vous embrasse de tout mon cœur, je n'oserois dire M. de Grignan, car je n'ai pas encore mis tout à fait l'honneur sous les pieds.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je voulois vous dire que je trouve fort bon ce que vous écrit ma belle-fille ; mais, ma chère enfant, je reçois présentement votre lettre du 18e, qui étoit demeurée à Vitré, quoique arrivée sans doute avec celle du 16e. Cette lettre m'apprend l'arrivée de Monsieur le chevalier avec un mauvais visage, ne se soutenant point du tout, une poitrine malade ; et savez-vous ce que j'ai fait en lisant cette lettre? J'ai pleuré comme vous tous ; car je ne soutiens pas une telle idée, et j'y prends un intérêt sensible, comme si j'étois de la vraie famille. J'espère que l'air et le repos le remettront en meilleur état ; vos soins ont accoutumé d'avoir du succès ; je le souhaite de tout mon cœur, et je vous conjure de l'en assurer. Dites-moi dans quelle chambre vous l'avez mis, afin que je lui fasse des visites. Que je plains Pauline et Mme de Rochebonne d'avoir été à Aubenas pendant que vous

étiez à Avignon! quelle horrible différence! Ne partagez point votre reconnoissance sur la victoire du grand conseil : en vérité, Monsieur le chevalier et la considération qu'on a pour lui et vos amis ont tout fait; vous êtes trop bonne de vouloir me donner la joie d'y avoir fait mon personnage. Je souhaite un pareil succès à Monsieur d'Arles. J'embrasse et j'aime passionnément ma chère Comtesse.

1192. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 3e juillet.

Il y a aujourd'hui neuf mois, jour pour jour, dimanche pour dimanche, que je vous quittai à Charenton avec bien des larmes, et plus que vous n'en vîtes. Ces adieux sont amers et sensibles, surtout quand on n'a pas beaucoup de temps à perdre; mais pour en faire un bon usage, il en faudroit faire un temps de privation et de pénitence; ce seroit le moyen de ne le pas perdre, et de le rendre au contraire fort utile : il est vrai que cette sainte économie est une grâce de Dieu, comme toutes les autres, et qu'on ne mérite pas de l'obtenir. Il y a donc neuf mois que je ne vous ai ni vue, ni embrassée, et que je n'ai entendu le son de votre voix; je n'ai point été malade, je n'ai point eu d'ennui marqué; j'ai vu de belles maisons, de beaux pays, de belles villes; cependant je vous avoue qu'il me semble qu'il y a neuf ans je vous ai quittée. Je n'ai point eu de vos nouvelles cet ordinaire, cela me donne toujours du chagrin. Mme de Lavardin me mande qu'elle dit à Mme de Bury, au sujet du procès de Chabrilland, que cette dernière compte gagner : « Vous avez toujours de grandes espérances; mais un de vos amis, très-habile, n'en juge pas ainsi. — Ah! dit-elle, c'est M. de Fieubet, mais je ne l'en crois

pas. » Et puis Mme de Lavardin me dit que c'est Monsieur d'Arles qui aura l'honneur de la requête civile : il sollicite donc; mais je ne voudrois pas, ce me semble, solliciter tambour battant, dans une chambre où l'on est persuadé que vous n'avez que trop de crédit. Nous faisons ici, ma chère Comtesse, la vie que je vous ai représentée : il fait un temps charmant; nous sommes tellement parfumés les soirs de jasmins et de fleurs d'orange, que par cet endroit je crois être en Provence. M. et Mme de Chaulnes m'écrivent de Saint-Malo, et me parlent toujours de vous. Écrivez à la Troche; elle ne se console point de votre oubli : je ne comprends point comment cela s'est passé, car vous êtes ponctuelle; il ne seroit pas possible que je ne vous eusse point mandé la mort de son mari; ainsi j'attends votre réponse.

1193. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN ET AU CHEVALIER DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 6e juillet.

A MADAME DE GRIGNAN.

Je les ai reçus tout à la fois ces aimables paquets, si nécessaires à mon repos. Vous m'affligez de me représenter Monsieur le chevalier comme vous faites : je ne l'ai jamais vu avec de telles vapeurs, ni une poitrine si malade. Comment ne seriez-vous point touchée de le voir porter dans ces appartements? Vous m'en faites venir les larmes aux yeux : il y a longtemps que je fais de tristes réflexions là-dessus. Quel homme! à quel âge! Où est-il? où devroit-il être? Quelle réputation! quelle fortune étranglée, suffoquée! quelle perte pour votre fils! Voilà de grands sujets de méditation, mais il faut y ajouter : C'est que Dieu le veut ainsi; à cela l'on n'a

rien à dire; il faut baisser la tête et souffrir; nous ne sommes pas les plus forts. Vous me paroissez raccommodée avec le mot de *vapeurs*, que vous ne vouliez plus prononcer qu'on ne vous l'eût expliqué. Vous vous êtes relâchée en faveur du commerce, qui seroit entièrement rompu si vous en aviez banni ce mot; c'est un secours pour expliquer mille choses qui n'ont point de nom : notre ignorance s'en accommode, comme d'un *quinola* à *prime*. Ménageons donc ses vapeurs; ne lui dites rien qui le puisse fâcher, point de contestation, point de dispute, son sang est trop aisé à émouvoir, il s'allume et circule violemment : c'est le fondement de tous ses maux.

Je suis trop obligée à toute votre bonne compagnie de se souvenir de moi et de me souhaiter. Je vous avoue que je me souhaite souvent aussi dans cette belle et grande maison, dont je connois si bien tous les habitants. Je fais mille compliments au nouveau venu : vous m'avez fait rire de l'équipage avec quoi il passa dans votre antichambre, fuyant la bise, et comme poursuivi par elle. Je crois que vous n'avez besoin que du secours de cette bise pour faire achever le bâtiment; quelle commodité! elle ne vous manquera pas dans le besoin; il ne faut pas des persuasions moins fortes. Mandez-moi bien la suite de tout ce qui se passe à Grignan : c'est le théâtre où j'ai le plus d'attention, quoiqu'il ne soit pas le plus important de l'Europe; mais c'est tout pour moi. Quand je me représente la quantité de monde que vous êtes à Grignan, que c'est cela qui s'appelle être dans son château, à se reposer un peu des autres dépenses, je voudrois en rire, si je pouvois, et je dis : « Elle est emportée par un tourbillon violent, qu'elle ne peut éviter, qui la suit partout; c'est sa destinée; » et en même temps je comprends que Dieu y proportionne votre courage, et cette conduite miraculeuse qui fait que vous êtes toujours en l'air et que vous volez sans ailes.

Pour moi, ma chère enfant, je tombe toute plate, et quand je n'ai rien, je n'ai rien. Mes affaires de Nantes vont pitoyablement : tout s'est tourné en chicanes, en saisies dont on se défend vingt ans durant. L'abbé Charrier m'offre tous les jours ses soins et ses services, et de venir de cinquante lieues d'ici pour faire un compte où il m'est nécessaire : c'est assez vous dire combien je dois lui être obligée. Nous sommes ici, comme je vous l'ai mandé, avec un temps charmant; le chaud est agréable ici; et je vous avoue que les trois heures que je suis dans ces bois toute seule avec Dieu, moi, vous, vos lettres et mon livre, ne me durent pas un moment : il y a quelque chose de doux et d'aimable à cette solitude, à ce profond silence, à cette liberté; il n'y a que vous que j'aime beaucoup davantage : voilà comme je suis présentement. Vous ne me dites rien de Pauline; et comment la trouve Monsieur le chevalier? Répondez-moi, est-ce Mme de Simiane de Vauréas, ou la présidente que vous avez avec vous? Parlez-moi sans cesse de tout cela, et des faits et gestes de Monsieur d'Arles dans la quatrième des enquêtes, sans préjudice de ce que Rochon m'en dira; toutes ces choses composent mon vrai *moi*. J'ai été encore ravie d'entendre parler d'Avignon par Martillac, et de vos réponses aux harangues. Mon Dieu, ma fille, que dites-vous? Vous croyez donc que le Roi ou la province donne quelque chose à mon fils pour nourrir et instruire cette noblesse? Rien du tout, je vous assure : encore trop d'honneur.

Ne soyez point en peine de la lettre que vous avez écrite à Mlle Descartes : elle l'admire et la cache comme une personne qui a bon esprit, et qui sait les conséquences d'une telle confidence; je vous réponds qu'elle n'en parlera jamais qu'à un fort honnête homme, qu'elle appelle son maître, et qui est aussi discret qu'elle.

AU CHEVALIER DE GRIGNAN.

J'ai eu une sensible joie, Monsieur, au milieu du chagrin que me donne votre mauvaise santé, de voir de votre écriture : je vous remercie de cette complaisance, et je vous trouve bien mieux par ce que vous me mandez, que par les relations de ma fille. J'avois encore cette ressource, comme vous dites : c'est qu'elle est si troublée des maux de ceux qu'elle aime, qu'elle n'en peut parler qu'avec des sentiments qui font une tristesse incroyable. Je veux donc espérer que l'air natal, une si bonne compagnie, et Balaruc, vous remettront en meilleur état; je vous assure qu'il y a peu de choses que je souhaite davantage. Vous me donnez une vraie joie en me parlant, comme vous faites, de la belle et bonne santé de Mme de Grignan : je me fie fort à ce que m'en dit Martillac; mais j'aime encore mieux ce que vous m'en dites. Dieu la conserve cette femme si aimable et si digne d'être aimée, et lui donne un courage capable de soutenir sa destinée et tous les maux que sa tendresse lui fait souffrir!

1194. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 10e juillet.

Je n'ai point reçu de vos lettres aujourd'hui, et je m'en vais donc causer avec vous tout en l'air. M. de Seignelai est à Brest présentement : je suis un peu fâchée de n'en pouvoir dire la raison, car il faut qu'il y en ait une. Je vous conseille fort de vous en tenir à tout ce que vous dit Monsieur le chevalier sur les grands préparatifs de nos ennemis sur le Rhin. L'abbé Bigorre ne les craint point, ni pour lui qui est fort en sûreté, ni

pour ses amis; ainsi, ma chère enfant, soyez en repos pour ce joli petit *colonel;* car vous y touchez du bout du doigt. Je crois que Monsieur le chevalier, après ce que lui mande M. de Montégut, n'oseroit plus dire cette folie qui nous faisoit rire, *je connois un sot :* en vérité, ce n'est ni un sot, ni un enfant; et s'il a pris de la hardiesse dans ses manières ordinaires, que nous trouvions trop modestes, et qu'il se soit mis dans le train de parler, il ne lui manque plus rien; enfin, *Dieu le conserve!* voilà ma chanson ordinaire. Il me paroît, par un billet que Rochon vient de m'écrire, que Monsieur d'Arles ne manque pas d'affaires. Les ennemis qu'il est obligé de combattre sont de ses amis : c'est Mme Talon qui fait que M. Talon nous traîne en longueur, à la prière de Mme de Bury; mais si cela va plus loin, Monsieur d'Arles s'en plaindra au Roi; l'autre est Mme de la Faluère : au cas que transportée de l'amour de Mme de Bury, elle se relâchât, en faveur de son amie, du personnage qu'elle doit faire, ce prélat démêlera bien tout cela. Le bon Rochon me prie fort de croire que tout ira bien. Je conviens que M. Gui ne parla point mal au grand conseil; mais aussi je trouvai, sans prévention, que la vérité toute pure paroissoit bien plus dans le discours de Rochon; et cela est si vrai, que si Monsieur le chevalier s'en souvient, il vous pourra dire que nous fûmes au désespoir de n'être pas jugés sur-le-champ et tout chaudement : c'étoit signe que nous étions persuadés qu'il avoit laissé les juges dans de bonnes dispositions, et que nous avions peur qu'elles ne fussent refroidies le lendemain; mais Dieu voulut nous donner le plaisir de cette victoire : je ne l'oublierai jamais; je la souhaite aussi complète à Monsieur d'Arles.

Nous faisons toujours la même vie, et je m'accommode mieux que je n'eusse jamais cru d'être trois

et quatre heures toute seule. J'étois si agréablement accoutumée avec vous, ma très-aimable, et avec mes anciennes amies, que j'avois oublié que je susse faire de la prose; je suis ravie de m'apercevoir que j'en fais fort bien. J'ai commencé un livre de piété, que je trouve qui en fait encore mieux que moi; il est d'un M. Hamon, de Port-Royal, qui étoit un vrai saint, et qui a puisé dans les plus pures sources tout ce qu'il nous donne : c'est un *Traité de la prière perpétuelle*, joint à quelques autres traités. Ce que j'en ai lu m'a paru admirable; la préface est de bon lieu, et l'approbation des trois docteurs est un éloge : quand ce livre vous viendra, recevez-le bien; Monsieur de Grignan en sera content au dernier point. Je conjure Monsieur le chevalier de me dire un mot de Pauline; je souhaite qu'elle lui plaise. Comment Monsieur de Carcassonne s'accommode-t-il de ce frère dont il écrivoit des choses si plaisantes? Qu'a-t-il résolu sur son bâtiment? Pourvu qu'il mette la bise de son conseil, je suis très-assurée qu'il y aura bientôt un troisième étage. J'ai ri encore de la vision de cet équipage que le chevalier emporte avec lui, pour gagner les anciens appartements de ses pères. Le parterre des vôtres est devenu si beau, si bien planté, si fort à la mode, si plein de fleurs et d'orangers, cette place *Coulanges* le rend si agréable, que vous ne le reconnoîtriez pas. Votre pauvre frère est toujours tristement et ruineusement à Rennes; M. et Mme de Chaulnes à Saint-Malo. Je ne finirois point, ma chère fille, si je voulois vous dire à quel point je suis tendrement occupée de vous, de vos affaires, de votre amitié pour moi, de l'envie qu'il me semble que vous avez de me ravoir avec vous, et de la consolation que cette pensée me donne : elle m'adoucit la fin de ma vie; mais tout beau, revenons un peu à la volonté de Dieu, dont il ne faut jamais s'éloigner. Vous me fîtes l'autre jour

un grand plaisir en me disant que vous n'étiez pas à portée d'être jalouse : que cette confiance est juste, et qu'elle est digne de la parfaite amitié que j'ai pour vous! Je vous conjure de faire tous mes compliments. Votre belle-sœur est si loin de se lasser des relations d'Avignon, qu'elle me fit relire il y a trois jours *la Procession et les Juifs;* elle aime tout cela, et moi tout ce que vous contez. Je vous embrasse tendrement, et ma chère Pauline. Mon goût s'est trouvé bien juste avec le vôtre sur le sujet d'*Esther;* ce fut un jour agréable pour moi.

1195. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, ce mercredi 13e juillet.

Je n'ai point reçu deux paquets ensemble, comme je l'espérois. Je suis bien assurée qu'il y en a un d'égaré du 28e ou du 30e juin : je serois fâchée s'il étoit perdu, et surtout si dans ce paquet j'avois perdu aussi la réponse que j'attends de vous sur le mémoire qui regarde M. de M***; car on l'attend à Rennes avec impatience; je répondrois bien que vous ne contesterez point toutes les belles terres de ce mémoire; il me semble que ce M*** est fort riche, qu'il a de beaux meubles, qu'il est un fort bon et honnête homme : son fils est joli et bien fait, n'est-ce pas? Ce n'est point tout cela qui lui manque; si on me presse sur sa bonne maison, *je mangerai des pois chauds,* comme M. de la Rochefoucauld. Si votre réponse est dans le paquet perdu, redites-moi à peu près ce que je dois dire, de peur que votre silence ne donne du soupçon, comme à *Marie-Jeanne de Flandre* : je suppose que vous n'avez pas oublié ce conte de du Bellay.

Nous avons un temps de pluie et de vent qui me fait

un peu triste, il dérange mes jolies promenades; mais je vois que M. Nicole ne veut point qu'on se plaigne du temps. Pour ma Providence, je ne pourrois pas vivre en paix, si je ne la regardois souvent : elle est la consolation des tristes états de la vie, elle abrége toutes les plaintes, elle calme toutes les douleurs, elle fixe toutes les pensées ; c'est-à-dire elle devroit faire tout cela; mais il s'en faut bien que nous ne soyons assez sages pour nous servir si salutairement de cette vue : nous ne sommes encore que trop agités et trop sensibles. Ce que je crois, c'est que ceux qui ne la regardent jamais sont encore bien plus malheureux que ceux qui tâchent de s'en faire une habitude. Cette chère Providence va donc juger notre requête civile, comme il lui plaira : ce qu'elle a voulu sur l'arrêt me répond quasi de la suite. Ma fille, j'y prends un intérêt aussi vif que la tendresse que j'ai pour vous est vive : c'est la même étoffe, et c'est cela sur quoi la résignation n'a pas assez de prise : tout le reste ne va pas trop mal; mais, mon Dieu, que cet endroit est sensible !

Quand je regarde en gros la longue absence où il me paroît que nous sommes condamnées, j'avoue que j'en frémis; mais, en détail, et jour à jour, il faudra la souffrir pour le bien de nos affaires; car mon voyage seroit quasi inutile pour le sujet qui me l'a fait faire, si je ne passois l'hiver en ce pays : je suis très-persuadée que Mme de Chaulnes l'y passera aussi, et je suivrai sa destinée. Pour vous, ma fille, vous comptez que vous pourrez vivre six mois hors de Grignan, et six mois *cachée* à Grignan : pouvez-vous appeler le séjour que vous y faites, avec toute la splendeur qui en est inséparable, *être cachée?* Je veux que votre enfant vous aille voir, et je crois que je veux aussi que Monsieur le chevalier joigne les deux saisons des eaux par un hiver en Provence : trouvez-vous que je dise mal ? Un retour dans

l'automne ne gâteroit-il point tout ce qu'il auroit fait? Ne doit-il point abandonner une année entière à l'espérance de sa guérison, pendant qu'il y est? Enfin, ma belle, je parle en l'air selon mes petites lumières; mais je ne saurois avoir mauvaise opinion de Balaruc, après ce que j'en ai ouï dire à nos capucins. Il est vrai que le voyage est long, c'est un malheur, mais combien de malades vont encore plus loin! Vous me faites peur de l'esquinancie de votre fille aînée; c'est le mal du monde que je crains le plus : vous me dites qu'elle a de qui tenir; j'y songe souvent. Vous avez été bien échauffée à Avignon, vous n'avez point dormi : cette vie est admirable pour enflammer la gorge. Gardez bien votre baume tranquille, c'est un remède infaillible : je vous ai conté l'effet qu'il fit à Mme de Chaulnes, elle n'avaloit rien du tout; ne soyez jamais sans ce baume précieux, je vous en conjure. C'est un étrange mal que celui de Pauline; elle doit être bien pâle, la pauvre enfant! il faut tâcher de la guérir. Je trouve du prodige dans vos eaux de Vals, qui sont également bonnes pour les maux contraires : si l'expérience n'étoit pour ces eaux, je croirois cet endroit digne d'être dans la comédie des *Médecins* de Molière.

Vous me donnez une aimable idée de vos journées : quelle bonne compagnie! Il est même agréable de n'être point tentée de quitter vos belles terrasses; c'est un bonheur pour les goutteux : ils ne se reprochent point de vous détourner de vos promenades; ils voient qu'on ne sauroit être mieux qu'avec eux de toutes manières. Comment vos jours dureroient-ils plus d'un moment, puisque dans notre Thébaïde, ils ne laissent pas de courir? Comment va le silence de notre Carcassonne? Qu'a-t-il enfin produit? Qu'a-t-il prononcé? S'il a écouté la bise, il aura décidé : elle ne se sera pas expliquée en termes ambigus, et sa voix doit emporter toutes les autres.

Je ne connois point cette terrasse où vous êtes toujours ; elle est d'un grand usage, puisqu'elle est à couvert de la bise. Toutes vos vues sont admirables ; je connois celle du mont Ventoux : j'aime fort tous ces amphithéâtres, et je suis persuadée comme vous, que si jamais le ciel a quelque curiosité pour nos spectacles, ses habitants ne choisiront point d'autre lieu que celui-là pour les voir commodément; et en même temps vous en aurez un le plus magnifique du monde, sans contredit.

Mon fils est allé à Saint-Malo voir un moment M. et Mme de Chaulnes; il est avec M. de Pommereuil; il reviendra à Rennes. Nous espérons que toute cette noblesse pourra bientôt être renvoyée : on la rassembleroit dans l'occasion avec un coup de sifflet. Mon fils me prioit l'autre jour de vous dire mille amitiés ; je lui fais les vôtres. Sa femme est bien fâchée que vous laissiez vos beaux orangers d'Avignon à la merci de votre bise, et que vous disiez que vous ne vous en souciez pas ; quelle parole ! elle vous demande leur vie, et d'en avoir soin, ou bien de les lui envoyer, elle les mettra bien à couvert du mauvais vent. Je vous apprends que nous sommes ici toutes entourées de fleurs d'orange et de jasmins, et que nous en sommes tellement parfumées les soirs que par cet endroit je crois être en Provence. Je vous demande pardon, ma chère belle, de tant de discours inutiles : mon loisir est bien dangereux. Monsieur le chevalier se moquera de moi, et il aura raison.

1196. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, ce dimanche 17e juillet.

J'ai reçu enfin la réponse sur le bien de M*** ! elle est en vérité un peu trop sincère. Si on avoit toujours donné

de pareils mémoires, quand il a été question de mariages, il y en a bien au monde qui ne seroient pas faits. Des dettes en quantité, des terres sujettes à la taille, de la vaisselle d'argent en gage : bon Dieu ! quels endroits ! Mais que sont devenus tous ces beaux meubles, ces grands brasiers, ces plaques, ce beau buffet, et tout ce que nous vîmes à M*** ? Je crus que c'étoit une illusion, et je vois que je ne me trompois pas : il faut que les affaires de M*** se sentent du temps, comme celles de tout le monde.

Votre vie me fait plaisir à imaginer, ma chère Comtesse, j'en réjouis mes bois. Quelle bonne compagnie ! quel beau soleil ! et qu'avec une si bonne société il est aisé de chanter :

On entend souffler la bise :
Eh bien ! laissons-la souffler !

Vous souffririez plus impatiemment la continuation de nos pluies ; mais elles ont cessé, et j'ai repris mes tristes et aimables promenades. Que dites-vous, mon enfant ? Quoi ? vous voudriez qu'ayant été à la messe, ensuite au dîner, et jusqu'à cinq heures à travailler, ou à causer avec ma belle-fille, nous n'eussions point deux ou trois heures à nous ! Elle en seroit, je crois, aussi fâchée que moi : elle est fort jolie femme, nous sommes fort bien ensemble, mais nous avons un grand goût pour cette liberté, et pour nous retrouver ensuite. Quand je suis avec vous, ma fille, je vous avoue que je ne vous quitte jamais qu'avec chagrin, et par considération pour vous ; avec toute autre, c'est par considération pour moi. Rien n'est plus juste, ni plus naturel, et il n'y a point deux personnes pour qui l'on soit comme je suis pour vous : ainsi laissez-nous un peu dans notre *sainte liberté ;* je m'en accommode, et avec des livres le temps passe, en sa manière, aussi vite que dans votre brillant château.

Je plains ceux qui n'aiment point à lire. Votre enfant est de ce nombre jusqu'ici; mais j'espère, comme vous, que quand il verra ce que c'est que l'ignorance à un homme de guerre, qui a tant à lire des grandes actions des autres, il voudra les connoître, et ne laissera pas cet endroit imparfait. La lecture apprend aussi, ce me semble, à écrire. Je connois des lieutenants généraux dont le style est populaire; c'est pourtant une jolie chose que de savoir écrire ce que l'on pense; mais c'est quelquefois aussi que ces gens-là écrivent comme ils pensent et comme ils parlent, tout est complet. Je crois que le marquis écrira bien : il y a longtemps que je veux qu'il vous aille voir au mois de novembre; et comme il aura dix-huit ans, il faudroit tout d'un train songer à le marier, en avoir des petits, et puis le renvoyer; mais ne vous amusez point à Mlle d'Or*** : c'est un lanternier que son père, dont le style et la mauvaise volonté me mettent en colère.

Il semble que l'air et la vie de Grignan devroient redonner la santé à Monsieur le chevalier : il est entouré de la meilleure compagnie qu'il puisse souhaiter, sans être interrompu de ces cruelles visites, *de ces paquets de chenilles*, qui lui donnoient la goutte; point de froid, une bise qui prend le nom d'*air natal* pour ne le point effrayer : enfin je ne comprends pas l'opiniâtreté et la noirceur de ses vapeurs, de tenir contre tant de bonnes choses; cependant il les a, cela n'est que trop vrai. Je suis ravie que Pauline lui plaise : je suis bien assurée qu'elle me plaira aussi; il y a de l'assaisonnement dans son visage et dans ses jolis yeux : ah! qu'ils sont jolis! je les vois. Et son humeur? Je parie qu'elle est corrigée; il a suffi pour cela de votre douceur pour elle, et de l'envie qu'elle a de vous plaire; mais de prétendre que cet enfant fût parfaite au sortir d'Aubenas, cela faisoit rire; je l'embrasse tendrement.

Je pleure que les pattes de Monsieur de Carcassonne soient recroisées : « Eh! mon cher beau seigneur, encore un petit effort, ne les recroisez pas sitôt, achevez votre ouvrage. Voyez Monsieur d'Arles, comme il est grand, comme il est haut, comme il est achevé : voudriez-vous lui céder cet honneur, et laisser cet endroit de la maison de vos illustres pères (car il faut le flatter), laisser, dis-je, cet endroit de ce magnifique château tout imparfait, tout délabré, tout livré et abandonné à la bise, inhabitable, et très-incommode à votre frère aîné, lui ôtant les logements des étrangers et des domestiques? (Dis-je bien?) Ah! mon cher seigneur, prenez courage, ne laissez point cette tache à votre réputation, ni cet avantage à Monsieur d'Arles, qui dans le milieu de ses petites dettes, a pourtant voulu couronner son entreprise. » Si M. de la Garde vouloit me soutenir et m'aider à *tourner* cette affaire, je crois que je n'en aurois pas l'affront; mais je ne sais même comme je suis avec ce prélat, et je me tais. Vous me faites un vrai plaisir de me dire que je suis quelquefois souhaitée de vos Grignans : cet aîné, qui écrit si bien, ne dira-t-il pas un mot à la petite belle-sœur?

1197. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Aux Rochers, ce 17e juillet 1689.

Nous avons ici un grand corps de noblesse de beaucoup de provinces. Je vous ai déjà mandé, mon cher cousin, que mon fils, à son grand regret, avoit été choisi par celle de tout ce canton. Comme ce chagrin est une espèce d'honneur à l'égard des particuliers, il n'a pu le refuser. Il est donc à Rennes tenant une grande table, dont il se passeroit fort bien, car cette dépense ne mène

à rien. M. de Seignelai est à Brest pour hâter notre armement, qui sera prêt dans quatre ou cinq jours. Je suis persuadée qu'on congédiera toute cette noblesse, lorsque M. de Tourville aura notre flotte : nous aurons alors de quoi faire baisser le pavillon à ces prétendus maîtres de la mer.

Je suis ici dans une vraie solitude ; je pourrai faire quelque petit voyage à Rennes pour voir la duchesse de Chaulnes, avec qui je suis venue en ce pays-ci : j'en repartirai avec elle. Si j'y pouvois avoir notre cher Corbinelli, je ne serois pas à plaindre : vous savez le goût que j'ai pour son mérite et pour son esprit, vous l'avez aussi; mais comme ses autres amis l'ont aussi, ils le retiennent à Paris. Adieu, mon cher cousin, et ma chère nièce : il n'y a point de bonheur que je ne vous souhaite à tous deux.

1198. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Rennes, ce mercredi 20e juillet.

Cette date vous surprend, ma chère enfant, et moi aussi ; car je ne m'attendois point à sortir sitôt des Rochers, où je me trouvois fort bien ; il est vrai que ce n'est que pour peu de jours ; mais M. et Mme de Chaulnes m'ont priée si instamment, si bonnement de les venir voir ici, où ils viennent voir mon fils à la tête de cette noblesse, que Madame la colonelle en étant priée aussi, comme vous pouvez penser, nous y vînmes dès le lendemain, qui fut hier : nous y avons trouvé mon fils. Je suis chez la marquise de Marbeuf en perfection ; nous attendons ce soir ces bons gouverneurs, et demain j'achèverai ma lettre, et vous dirai des nouvelles de Brest. Je veux, ma chère fille, vous parler présentement de la jolie peinture de l'Albane, que vous me faites de ce petit

Rochebonne; car c'est précisément cela : il me semble que je le vois, et je remercie Mme de Rochebonne de vous avoir obligée à me faire ce portrait; il est charmant, mon imagination en a été toute rafraîchie; il me semble qu'il y en a un échantillon à l'un de ces trois garçons qui sont à Paris : enfin voilà de fort jolis ouvrages; cela console d'en faire une douzaine, quand on en fait seulement un ou deux sur ce moule. Si c'étoit une fille, *elle brûleroit le monde*, comme dit Tréville en parlant de votre beauté; mais l'esprit de ce petit garçon est trop joli, toutes ses petites pensées, tous ses petits raisonnements, ses finesses, sa petite rhétorique naturelle, c'est bien celle-là; je ne m'étonne pas si, après l'avoir grondé, vous vous êtes mise à l'aimer, à le manger; car il n'y a que cela à faire à un petit ange comme celui-là.

Mais parlons de cette *sagesse*, qui me paroît une folie mue, comme une rage mue; c'est un fond de rage muette. un chien ne paroît point enragé, il semble qu'il soit sage, et cependant il est profondément dévoré de cette rage; ma chère enfant, c'est tout de même. Qui ne croiroit que tout est bien réglé dans cet intérieur? Qui ne croiroit qu'il est ravi de suivre ses premières pensées, qu'il y est tous les jours confirmé par le mérite, et même par la suite de ce qui peut arriver? Quelle perspective, quelle consolation de laisser ainsi son bien (je demande pardon à la modestie, mais voici deux vers de *Polyeucte* qui veulent que je les écrive) :

Aux mains du plus vaillant et du plus honnête homme
Qu'ait vu briller la terre et qu'ait vu naître Rome!

Quelle joie d'avoir un tel ou de tels héritiers! quelle justice même! et dans quelle maison rejette-t-il ce qui en vient! Enfin, ma fille, je m'y perds; qu'est-ce donc que la sagesse? qu'est-ce que l'amitié? Les a-t-on jamais vues sous de pareilles figures? Vous dites qu'il aime son

château : je n'en crois rien ; qu'il aime le chevalier : je n'en crois rien, si ce n'est, comme vous dites, qu'il aime le chevalier comme son château et qu'il ne les aime point tous deux; mais qu'aime-t-il donc? Voilà une si monstrueuse pensée, que je suis à mille lieues de la concevoir : dites-m'en la suite ; mais ne s'évanouira-t-elle point, comme celle du mariage? Pour moi, je ne pense point qu'il y ait un homme assez hardi pour songer à acheter cette terre; mais je ne finirois point; je veux seulement vous dire encore un mot de la dispute qui est entre vous. Il me paroît que vous êtes avec une douzaine de comtesses de Fiesque : vous savez qu'elle ne comptoit pour rien les petites terres où il ne vient que du blé, et croyoit avoir fait une affaire admirable de l'avoir vitement donnée, pour avoir des miroirs d'argent et autres marchandises. Messieurs de la Balustrade, voilà comme vous êtes; cette comparaison décide, et je n'emploierai pas ma raison simple et droite à vous persuader que l'or vaut mieux que du vif-argent, et que Mme Sarson, bonne fermière, est plus solide qu'un papillon. Je ne puis laisser ma lettre à un plus bel endroit. Je vais voir les bons Chaulnes.

M. de Pommereuil sort d'ici : il m'a si bien instruite sur Brest, qu'encore que vous en sachiez peut-être autant que moi, je veux vous le redire. M. le maréchal d'Estrées étoit embarqué dans son vaisseau, tous ses ordres donnés, plus rien sur terre : il a reçu un ordre du Roi de revenir à Brest, et d'y demeurer à cause de l'importance de la place, et du besoin de sa présence. M. de Seignelai est embarqué; il est chargé de l'exécution de toute cette grande affaire; Château-Regnault est avec lui; ils attendent le chevalier de Tourville, qui doit se joindre à eux, et qui doit composer les soixante vaisseaux qui font notre puissance; mais il y a plus de soixante vaisseaux anglois et hollandois dans une île

nommée Ouessant, à huit lieues de Belle-Ile, qui veulent empêcher la jonction. Vous jugez bien, ma fille, de quelle importance est cette affaire. M. de Seignelai me paroît comme Bacchus jeune et heureux qui va conquérir les Indes. On dit que le pape est bien malade. M. de Lavardin est arrivé à Paris; il craint de s'en retourner; et moi je crains autre chose : ma chère enfant, il faut être préparé à tout; Dieu donne et ôte comme il lui plaît.

Jeudi.

Ces bons gouverneurs m'ont reçue à bras ouverts : nous avons soupé hier chez M. de Pommereuil, avec quelques femmes, et Revel, et d'autres; nous y dînons encore aujourd'hui; ainsi l'a ordonné Monsieur le commissaire du Roi : Mme de Chaulnes a appelé cela un arrêt du conseil d'en haut. Elle m'a parlé de vous, et dit aussi que vous ne voulez pas que je sois aux Rochers : croyez qu'hormis l'hiver, rien ne m'est si agréable, ni si bon pour ma santé : c'est ici un dérangement, un bruit, un tracas qui m'importune. Je suis bien aise de les venir voir pour quelques jours; j'y viendrai toujours avec joie; mais il faut que l'espérance de retourner dans mon repos me soutienne. Ce n'est pas ce bruit-ci qui me plaît : c'est un bruit qui est à moi, comme celui de l'hôtel de Carnavalet, ou celui de Grignan; si je suis jamais assez heureuse pour l'entendre, j'avoue que je m'en accommoderai parfaitement. Cette duchesse vous dit mille douceurs; M. de Chaulnes m'a conté mille bonnes ou mauvaises plaisanteries : telles qu'elles sont, je vous conjure d'y répondre; vous m'aimez trop pour ne me pas aider à payer des gens qui ont tant d'amitié pour moi. M. de Chaulnes aime bien aussi ce qu'il vous a mandé : *c'est un voyage à Rome, c'est aller à Grignan, c'est le roi d'Espagne....* j'avois si chaud, que je n'entendois pas à

demi. Il ne séparera pas encore sitôt cette noblesse : il a reçu des ordres de la laisser encore sur pied, sans aucun besoin ; je la vis hier en escadron ; elle a assez bonne mine. Mon fils en est bien fatigué : il n'a pas le temps de vous écrire ; il vous fait mille sortes d'amitiés de tous vos souvenirs. Ne changez point votre adresse, j'ai donné ordre qu'on m'apporte ici vos lettres. Je ne quitte point de vue ma chère Comtesse, ni son château, ni tous ses habitants ; faites-leur bien tous mes compliments, à chacun selon l'amitié qu'il a pour moi : vous saurez varier les phrases ; mais je vous conjure d'embrasser ma chère Pauline ; je lui attire souvent de ces sortes de grâces ; aimez-la sur ma parole. Je suis toute à vous, mon aimable enfant ; voilà un compliment où il n'y a point d'exagération, non plus qu'à tout ce que je pourrois vous dire de ma tendresse. Vous me rendez trop savante sur ce sujet, pour croire que de certaines gens en aiment d'autres, quand je vois des effets qui ressemblent à la haine.

J'ai parlé confidemment à Mme de Marbeuf de ce mémoire ; elle ne laisse pas de trouver le parti fort bon ; elle a raison.

1199. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Rennes, ce dimanche 24e juillet.

On nous disoit ici que le pape étoit mort, et que M. de Lavardin ne faisoit que changer de chemise, et s'en retournoit ; mais l'abbé Bigorre ne souffre pas cette nouvelle de travers : il assure qu'il n'est point mort. Ce bienheureux Comtat est une douceur et une grâce de la Providence sur vous, qui me jette dans la reconnoissance pour elle. Vous en faites un fort bon usage ; mais enfin vous bâtissez, cela se gagne. Pour mes affaires de Nan-

tes, j'y donne de bons ordres, elles vont leur chemin, et je mettrai l'abbé Charrier en œuvre, quand il sera temps: le principal, c'est que je dépense très-peu, et que j'envoie de petites lettres de change à Paris, qui sont tout aussitôt dévorées. Si je suis un peu de temps dans ce pays, je serai en état de respirer, car je ne respirois pas. Je serois bien fâchée, ma chère enfant, d'être capable de faire ce que je fais pour avoir de l'argent de reste : je craindrois l'avarice, qui est ma bête; mais je suis bien en sûreté de cette vilaine passion ; je ne saurois douter au contraire que je ne sois dévorée de l'amour de la justice : ainsi je vais sans crainte et sans honte dans le chemin de cette sainte économie que vous approuvez. Elle ne m'a point encore mise en état de douter si c'est elle qui me fait agir : il y a trop peu que je suis dans un pays où je ne dépense rien.

Je ne vous dis point avec quelle joie, ni avec quelle amitié ces bons gouverneurs m'ont reçue, et quelle reconnoissance d'être venue des Rochers ici pour les voir. Ils ont vu faire la revue de cette noblesse; ce régiment est fort beau et assez bien instruit. Mon fils recevoit toutes ces louanges avec un cœur qui me faisoit plaisir; et moi, je songeois que ce n'étoit pas pour être là que je l'avois élevé, et que j'avois commencé sa vie et sa fortune; et puis cette Providence me revient, car sans cela on n'auroit jamais fait à retourner sur le passé; c'est un écheveau qui ne finiroit point : voilà où l'on trouve de la force; Dieu me garde de tout ce qui pourroit renverser une si bonne philosophie! A propos, il me vint l'autre jour trois jolies femmes : ce sont les petites-nièces de M. Descartes; leur tante ne leur a pas dit un mot de votre lettre, cela vous doit assurer de sa discrétion. Elles me contèrent mille choses qu'elles ont entendu dire de leur oncle, qui vous divertiront; mais je garde cela pour les Rochers. Il y a ici un M. de Ganges

qui adore M. de Grignan, de sorte que c'est mon ami; son régiment est en ce pays : tout de bon, je voudrois que vous sussiez ce que c'est ici qu'un homme de Languedoc qui connoît tous les Grignans, et qui est ami particulier de *Monsieur le Comte*.

Nous fîmes danser l'autre jour le fils de ce sénéchal de Rennes qui étoit si fou, qui a eu tant d'aventures. Le fils est fait à peindre : il a vingt ans; il a épousé à la hâte la fille d'un président à mortier de ce pays, parce que la première chose qu'elle fit, après l'avoir envisagé, ce fut d'être grosse : de sorte qu'elle fut mariée, et accoucha six semaines après. Elle est ici, et croit que pourvu que l'on voie son mari on ne peut la blâmer : il est vrai qu'en le voyant danser, il faut être de l'avis de sa femme. Imaginez-vous un homme d'une taille toute parfaite, d'un visage romanesque, qui danse d'un air fort noble, comme Pécour, comme Favier, comme Saint-André, tous ces maîtres lui ayant dit : « Monsieur, nous n'avons rien à vous montrer, vous en savez plus que nous. » Il dansa ces belles chaconnes, les folies d'Espagne, mais surtout les passe-pieds avec sa femme, d'une perfection, d'un agrément qui ne se peut représenter : point de pas réglés, rien qu'une cadence juste, des fantaisies de figures, tantôt en branle comme les autres, et puis à deux seulement comme des menuets, tantôt en se reposant, tantôt ne mettant pas les pieds à terre. Je vous assure, ma fille, que vous, qui êtes connoisseuse, vous auriez été fort divertie de l'agrément de cette sorte de bal. Mme de Chaulnes, qui a bien dansé dans son temps, en étoit hors d'elle, et disoit n'avoir rien vu qui ressemblât à cela. J'avois auprès de moi un homme qui a bien de l'esprit : que ne dîmes-nous pas pour justifier cette fille, et sur la perfection de ce ménage du côté de la danse?

Avez-vous bien compris, ma chère enfant, le dégoût

du maréchal d'Estrées, qui étoit allé jusqu'à Conquêt, et qui est revenu à Brest? Il y a soixante-huit vaisseaux des ennemis à une île appelée Ouessant. Nous attendons le chevalier de Tourville, qui doit se joindre à M. de Seignelai : nous ferons en tout soixante-huit vaisseaux. On croit que le vent qui amènera les vaisseaux du Levant, sera contraire à ceux qui sont à Ouessant : ainsi nous espérons toujours au bonheur de celui que l'on sert. M. et Mme de Chaulnes vous font mille et mille amitiés. Je crois être quelquefois avec vous à Avignon : deux grandes tables deux fois le jour, et une bassette dont on ne sauroit se passer. Le pays est un peu différent. Mme de Chaulnes a vu Avignon; elle en étoit entêtée comme vous : elle n'en vouloit point partir; elle y fut reçue en ambassadrice; elle comprend les charmes de cette demeure. Dieu vous la conserve!

Nous nous quitterons tous dans trois ou quatre jours, ma chère enfant, soyez-en bien aise : cette vie me tourmente trop, il est trop question de moi, on ne se peut cacher, cela tue; tout ce qui va chez Mme de Chaulnes vient ici; on n'a pas un moment, cela m'échauffe; ne les priez point de me tirer de ma solitude; je serois malade de faire longtemps cette vie. Les Rochers sont tranquilles et tout propres à vous conserver votre chère mère pour vous revoir : on est accablé ici. On n'a point encore séparé ce régiment de noblesse, de sorte que mon fils ne reviendra point avec nous. Je songeai, en le voyant assez joli à la tête de ces escadrons, comme Baptiste disoit d'un air qu'il avoit fait pour un opéra et qu'on chantoit à la messe : « Seigneur, je vous demande pardon, je ne l'avois pas fait pour vous. » — Messieurs de l'arrière-ban, je ne l'avois pas fait pour vous. Vous ne m'avez rien dit de la santé de Monsieur le chevalier; c'est lui qui m'a fait ce petit conte de Baptiste. Adieu, mon enfant, vous savez combien je vous aime : mon

Dieu, que voilà qui est simple et ordinaire, pour expliquer quelque chose de si peu commun et de si rare!

1200. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CHARLES DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Rennes, ce lundi 25e juillet.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je pars demain à la pointe du jour, avec M. et Mme de Chaulnes, pour un voyage de quinze jours : voici, ma chère enfant, comme cela s'est fait. M. de Chaulnes me dit : « Madame, vous devriez venir avec nous à Vannes, voir le premier président; il vous a fait des civilités depuis que vous êtes dans la province : c'est une espèce de devoir à une femme de qualité. » Je n'entendis point cela, je lui dis : « Monsieur, je meurs d'envie de m'en aller à mes Rochers, dans un repos dont on a besoin quand on sort d'ici, et que vous seul pouvez me faire quitter. » Cela demeure. Le lendemain, Mme de Chaulnes me dit tout bas à table : « Ma chère gouvernante, vous devriez venir avec nous; il n'y a qu'une couchée d'ici à Vannes; on a quelquefois besoin de ce parlement. Nous irons ensuite à Auray, qui n'est qu'à trois lieues de là; nous n'y serons point accablés; nous reviendrons dans quinze jours. » Je lui répondis encore un peu trop simplement : « Madame, vous n'avez point besoin de moi, c'est une bonté; je ne vois rien qui m'oblige à ménager ces Messieurs; je m'en vais dans ma solitude, dont j'ai un véritable besoin. » Mme de Chaulnes se retire assez froidement; tout d'un coup mon imagination fait un tour, et je songe : « Qu'est-ce que je refuse à des gens à qui je dois mille amitiés et mille complaisances? Je me sers de leur car-

rosse et d'eux quand cela m'est commode, et je leur refuse un petit voyage où peut-être ils seroient bien aises de m'avoir. Ils pourroient choisir; ils me demandent cette complaisance avec timidité, avec honnêteté; et moi, avec beaucoup de santé, sans aucune bonne raison, je les refuse, et c'est dans le temps que nous voulons la députation pour mon fils, dont apparemment M. de Chaulnes sera le maître cette année. » Tout cela passa vite dans ma tête; je vis que je ne faisois pas bien. Je me rapproche, je lui dis : « Madame, je n'ai pensé d'abord qu'à moi, et j'étois peu touchée d'aller voir M. de la Faluère; mais seroit-il possible que vous le souhaitassiez pour vous, et que cela vous fît le moindre plaisir? » Elle rougit, et me dit avec un air de vérité : « Ah! vous pouvez penser. — C'est assez, Madame, il ne m'en faut pas davantage, je vous assure que j'irai avec vous. » Elle me fit voir une joie très-sensible, et m'embrassa, et sortit de table, et dit à M. de Chaulnes : « Elle vient avec nous. » Il dit : « Elle m'avoit refusé; mais j'ai espéré qu'elle ne vous refuseroit pas. » Enfin, ma chère fille, je pars, et je suis persuadée que je fais bien, et selon la reconnoissance que je leur dois de leur continuelle amitié, et selon la politique, et que vous-même vous me l'auriez conseillé. Mon fils en est ravi, et m'en remercie : le voilà qui entre.

DE CHARLES DE SÉVIGNÉ.

Rien n'est si vrai, ma très-belle petite sœur : Mme de Chaulnes fut saisie du refus de ma mère; elle se tut, elle rougit, elle s'appuya; et quand ma mère eut fait sa réflexion, et lui eut dit qu'elle étoit toute prête d'aller si cela lui étoit bon, ce fut une joie si vraie et si naturelle que vous en auriez été touchée. Je ne savois ce qui se passoit; je le sus peu de temps après; et indépendam-

ment de ce qu'ils veulent faire tomber sur moi cette année, s'ils en sont les maîtres, il étoit impossible de manquer à cette complaisance, sans manquer en même temps à tous les devoirs de l'amitié et de l'honnêteté : de sorte que je vous prie de l'en bien remercier, ainsi que j'ai fait. Mme de Chaulnes a des soins de sa santé qui nous doivent mettre en repos.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je reçois votre lettre du 16e; elle est trop aimable, et trop jolie, et trop plaisante. J'ai ri toute seule de l'embarras de vos maçons et de vos ouvriers. J'aime fort la liberté et le libertinage de votre vie et de vos repas, et qu'un coup de marteau ne soit pas votre maître. Mon Dieu! que je serois heureuse de tâter un peu de cette sorte de vie avec une telle compagnie! rien ne peut m'ôter au moins l'espérance de m'y trouver quelque jour. Comme cette partie dépend de Dieu, je le prie de le vouloir bien, et je l'espère. Je n'eusse jamais cru que le beurre dût être compté dans l'agrément de vos repas; je pensois que vous fussiez en Bretagne. Mais je ne veux jamais oublier la raison qui fait que vous mangez tant que l'on veut, c'est que vous n'avez point de faim : *Je mangerai tant que l'on voudra, car je n'ai plus de faim;* je vous remercie de cette phrase. Je vous assure que je suis bien lasse des grands repas : *Je mangerois tant que l'on voudroit, s'il n'y avoit rien à manger :* voilà celle que je vous rends. Hélas! je suis bien loin de la tristesse de la solitude de l'entre chien et le loup; je ne souhaite que de m'y retrouver; je ne fais rien que par raison et par politique. Voici une invention de me faire passer les jours avec une langueur qui me fera vivre plus longtemps qu'à l'ordinaire : Dieu le veut. Je conserverai ma santé autant que je le pour-

rai; je suis ravie de la perfection de la vôtre, et du meilleur état de Monsieur le chevalier. Ma chère enfant, je vous embrasse, et vous dis adieu. Nous n'étions pas encore assez loin : voyez Auray sur la carte

---

1201. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Auray, ce samedi 30e juillet.

Regardez un peu où je suis, ma chère enfant : me voilà sur la côte du midi, sur le bord de la mer. Où est le temps que nous étions dans ce petit cabinet à Paris, à deux pas l'une de l'autre? Il faut espérer que nous nous y retrouverons. Cependant voici où la Providence me jette : je vous écrivis lundi de Rennes tout ce que je pensois sur ce voyage; nous en partîmes mardi. Rien ne peut égaler les soins et l'amitié de Mme de Chaulnes : son attention principale est que je n'aie aucune incommodité, elle vient voir elle-même comme je suis logée; et pour M. de Chaulnes, il est souvent à table auprès de moi, et je l'entends qui dit entre bas et haut : « Non, Madame, cela ne lui fera point de mal, voyez comme elle se porte; voilà un fort bon melon, ne croyez pas que notre Bretagne en soit dépourvue; il faut qu'elle en mange une petite côte; » enfin, quand je lui demande ce qu'il marmotte, il se trouve que c'est qu'il vous répond, et qu'il vous a toujours présente pour la conservation de ma santé. Cette folie n'est point encore usée, et nous a fait rire deux ou trois fois. Nous sommes venus en trois jours de Rennes à Vannes, c'est six ou sept lieues par jour; cela fait une facilité et une manière de voyager fort commode, trouvant toujours des dîners et des soupers tout prêts et très-bons. Nous trouvons partout les communautés, les compliments, et le tinta-

marre qui accompagne vos grandeurs; et de plus, des troupes, des officiers et des revues de régiments, qui font un air de guerre admirable. Le régiment de Kerman est fort beau; ce sont tous bas Bretons, grands et bien faits au-dessus des autres, qui n'entendent pas un mot de françois, si ce n'est quand on leur fait faire l'exercice, qu'ils font d'aussi bonne grâce que s'ils dansoient des passe-pieds : c'est un plaisir que de les voir. Je crois que c'étoit de ceux de cette espèce que Bertrand du Guesclin disoit qu'il étoit invincible à la tête de ses Bretons. Nous sommes en carrosse, M. et Mme de Chaulnes, M. de Revel et moi. Un jour je fais épuiser à Revel la Savoie, où il y a beaucoup à dire; un autre la R***, dont les folies et les fureurs sont inconcevables; une autre fois le passage du Rhin : nous appelons cela *dévider* tantôt une chose, tantôt une autre. Nous arrivâmes jeudi au soir à Vannes; nous logeâmes chez l'évêque, fils de M. d'Argouves; c'est la plus belle et agréable maison, et la mieux meublée qu'on puisse voir. Il y eut un souper d'une magnificence à mourir de faim; je disois à Revel : « Ah! que j'ai faim! » On me donnoit un perdreau : j'eusse voulu du veau; une tourterelle : je voulois une aile de ces bonnes poulardes de Rennes : enfin je ne m'en dédis point; si vous dites : *Je mangerai tant que l'on voudra, parce que je n'ai point de faim*, je dirai : *Je mangerois le mieux du monde, s'il n'y avoit rien sur la table;* il faut pourtant s'accoutumer à cette fatigue.

M. de la Faluère me fit des honnêtetés au delà de ce que je puis dire; il me regardoit, et ne me parloit qu'avec des exclamations : « Quoi? c'est là Mme de Sévigné! quoi? c'est elle-même! » Hier, vendredi, il nous donna à dîner en poisson; ainsi nous vîmes ce que la terre et la mer savoient faire : c'est ici le pays des festins. Je causai avec ce premier président; il me dit tout naïve-

ment qu'il improuvoit infiniment la requête civile, parce qu'ayant su par M. Ferrand, son beau-frère, comme l'affaire avoit été gagnée tout d'une voix, il étoit convaincu que la justice et la raison étoient de votre côté. Je lui dis un mot de notre petite bataille du grand conseil : il admira notre bonheur, et détesta cet excès de chicane. Je discourus un peu sur les manières de Mme de Bury, sur cette inscription de faux contre une pièce qu'elle savoit véritable, sur l'argent que cette chicane avoit coûté, sur la plainte qu'elle faisoit qu'on avoit étranglé son affaire après vingt-deux vacations, sur la délicatesse de cette conscience, sur cette opiniâtreté contre l'avis de ses meilleurs amis. M. de la Faluère m'écoutoit avec attention et sans ennui : je vous en réponds. Sa femme est à Paris. Ensuite on dîna, on fit briller le vin de Saint-Laurent, et en basse note entre M. et Mme de Chaulnes, l'évêque de Vannes et moi, votre santé fut bue, et celle de M. de Grignan, gouverneur de ce nectar admirable : enfin, ma fille, il est question de vous à l'autre bout du monde. Nous vîmes une fort jolie fille qui feroit de l'honneur à Versailles; mais elle épouse M. *de Querignisignidi*, fort proche voisin du Conquêt, et fort loin de Trianon. M. de Revel est parti ce matin pour aller voir Brest, qui est présentement la plus belle place qu'on puisse voir. Il verra M. de Seignelai dans son bord, M. le maréchal d'Estrées sur le pavé des vaches à Brest; il admirera l'armée navale, la plus belle qu'il est possible; il partagera l'impatience de l'arrivée du chevalier de Tourville; il apprendra au juste le nombre des vaisseaux de nos ennemis à l'île d'Ouessant, et reviendra dans quatre jours, content de sa curiosité, et nous disant tout ce qu'il aura vu; ce sera de quoi dévider.

Mme de Chaulnes sort d'ici; elle va vous écrire. Outre le plaisir que je lui fais, elle a celui de croire qu'elle

vous en fait un très-sensible de m'ôter des Rochers, que vous lui avez représentés tout autrement qu'ils ne sont; car l'air, que vous voulez croire mauvais, est très-bon : c'est un lieu qui me plaît, dont les promenades sont agréables, et dont la vie me convient et me charme. Il est vrai que j'y ai souffert quelques maux; mais j'aurois été encore plus malade ailleurs. Cette duchesse ne cesse de me dire que la belle Comtesse sera ravie qu'elle m'ait tirée de ce mauvais air des Rochers : quand cela est dit une fois, c'est pour toujours. Enfin, ma chère fille, c'est vous qui me faites faire cette campagne, la Providence le veut ainsi; je m'en accommode, parce que j'ai l'esprit aisé, et que j'aime et dois aimer M. et Mme de Chaulnes; mais quand Dieu voudra que je retourne à ces Rochers, que vous décriez injustement, je vous assure que j'en serai parfaitement contente.

Mandez-moi si en Provence le parlement ne fait pas à l'égard du lieutenant général comme au gouverneur, et si deux présidents avec six conseillers ne vont pas en députation au-devant de M. de Grignan à une lieue d'Aix, quand il y arrive. Ici le premier président va chez le gouverneur, dès que celui-ci est arrivé, avec un autre président et six conseillers; et puis le gouverneur rend la visite. J'ai trouvé à Vannes plusieurs de mes anciens amis du parlement. On ne peut recevoir plus de politesses qu'on m'en fait partout; je trouve partout aussi des neveux de votre *père* Descartes. Je reçois votre lettre du 19ᵉ. Les gouverneurs sont commodes : ils envoient des gardes, ils ont leurs lettres plus tôt que les autres. Je suis ravie d'avoir la vôtre; elle est très-bonne, et toute pleine du souvenir et de l'écriture de tous vos Grignans, que j'aime et honore comme vous savez.

1202. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Auray, ce mardi 2e août.

En attendant votre lettre, je commence toujours à causer avec vous. M. de Chaulnes se repent fort de vous avoir parlé du voyage de Rome, et de faire la paix avec le pape : il ne savoit point ce qui vous revient de cette querelle avec le saint-siége. Il en est ravi, il entre dans vos sentiments, et ne dit plus d'autre oraison que la vôtre : *Dieu conserve le pape!* Il assure que vous êtes son bon génie; qu'il vous parle toujours, et vous entend. L'autre jour il me dit : « Pourquoi touchez-vous à votre tête, ma mère? Vous y avez mal? » Je l'entends, et je lui réponds : « Non, ma fille, point du tout. » Cela nous fait un jeu, et un souvenir continuel de l'amitié que vous avez pour moi. Je suis d'avis, ma chère enfant, qu'en badinant avec ce duc sur ce génie qui lui parle toujours, vous lui demandiez s'il ne lui a pas dit un mot sur la députation de votre frère, que vous souhaitez et que vous espérez, parce que voici précisément l'année où il peut lui faire ce plaisir. Vous tournerez cela, ma belle, beaucoup mieux que moi, et je suis persuadée que cette sollicitation fera un grand effet. Pour vous dire le vrai, c'est son affaire : s'il est le maître, et que ce soit la fête de la noblesse de Bretagne, comme il semble que cela doit être, et non pas d'un courtisan, cela tombe droit sur mon fils.

Rien ne peut égaler les soins que ces gouverneurs ont de ma santé, et les marques d'estime et de distinction; j'en suis quelquefois embarrassée. Cette heureuse arrivée du chevalier de Tourville à Brest nous fera retourner tout droit à Rennes, et puis aux Rochers; je vous avoue que je le souhaite avec passion, et que si ma santé

n'étoit pas à l'épreuve, elle seroit fort ébranlée par cette sorte d'agitation. J'espère qu'après avoir eu peur de la solitude des Rochers, et avoir été cause qu'on m'en a tirée, vous ferez qu'on m'y remette pour passer le reste de l'été, qui est la belle saison de ces bois, où selon les apparences je ne passerai jamais que celle-ci. Tout cela doit être dit en badinant; mais appuyez sur la reconnoissance des attentions qu'ils ont pour moi. J'admire, ma fille, que de deux cents lieues loin, c'est vous qui me gouvernez.

Quittons la Bretagne, et parlons de Grignan, parlons de ces frères qui reviennent toujours au gîte. Ce qui m'étonnoit, c'est que le *Carcassonne* en fût sorti : toute cette colère étoit enfantine, et lui faisoit dire des choses que le marquis ne diroit pas. Monsieur le chevalier les écoutoit, et les lisoit bien plaisamment aussi; cela s'appelle donc, comment dites-vous, ma fille? des *effervescences* d'humeur. Voilà un mot dont je n'avois jamais entendu parler; mais il est de votre *père* Descartes, je l'honore à cause de vous. On trouve ici à tout moment de ses neveux, de ses nièces, tous fort honnêtes et fort aimables. Cette humeur n'est donc point tenace, elle laisse revenir à la raison; et le même cœur qui traitoit d'ennemi son propre frère, le veut mener présentement à Balaruc, avec une dépense qui feroit assurément l'étage qui manque à son bâtiment; mais le voilà bien; qu'il y demeure, qu'il l'aime, qu'il l'estime toujours, et surtout qu'il suive ses conseils, voilà le *tu autem :* je croirai que le cœur est revenu, accompagné de la raison; tout en ira mieux; sans cela, je me moque de ces moments d'amitié, qui ne laissent aucun crédit à ceux que l'on aime. J'ai été ravie de voir le souvenir de Monsieur de Carcassonne : je n'ai jamais douté qu'un peu de réflexion ne me remît bien avec lui; ce sera bien autre chose quand nous nous reverrons.

Pour M. de Grignan, je le défie de ne me pas aimer, et sa chère femme aussi. Toutes ces choses qui occupent son esprit, ne me font nulle peur; et puisqu'il tient encore à nous, comme il l'avoue, par ma belle-fille, et qu'il aime mon fils comme s'il ne lui faisoit aucun tort, je l'assure aussi que je l'aime comme s'il m'aimoit beaucoup, et que je souhaite d'aller quelque jour à Grignan, comme s'il m'y souhaitoit passionnément. Que dit-il du bonheur de son maître? Cette grande affaire qui donnoit de l'attention à toute l'Europe, ces vingt-deux vaisseaux du chevalier de Tourville qui devoient être attaqués en venant joindre notre flotte, entrent samedi 30ᵉ de juillet, à quatre heures du soir, dans Brest, sans avoir vu un seul vaisseau des Hollandois. Cette grande armée qui devoit empêcher cette jonction, et qui étoit à une île très-proche de Belle-Ile, est disparue; on ne sait où elle est allée. Pour moi, je crois qu'elle est devenue un de ces gros nuages qu'on voit souvent formés dans le ciel.

Je suis très-inquiète du voyage de M. de Grignan : quelle bombe jetée au milieu de vous tous et de votre tranquillité! Je le plains par le chaud qu'il a fait : c'est voyager dans le soleil; quand je songe aux incommodités que nous avons eues en ce pays froid auprès du vôtre, je sue de penser aux îles d'Or. En vérité le Roi mérite tout ce qu'on fait pour lui; mais il faut avouer aussi qu'il est bien servi : c'est l'idée que nous devrions avoir du service de Dieu, ou plutôt c'est ainsi que nous le devrions servir. Je n'aurai point de repos que vous ne me mandiez l'heureux retour de M. de Grignan. Hélas! vous dites bien vrai, ma fille : cette Providence dont nous savons si bien parler, ne nous sert guère dans les choses qui nous tiennent sensiblement au cœur; nous avons tort; mais nous n'éprouvons que trop notre foiblesse dans toutes les occasions.

Mme de la Fayette m'écrit qu'elle vous a demandé de vos nouvelles, de celles du chevalier et de Pauline. Son fils est fort bien à Brest. Il y a eu une sotte occasion dans l'armée du maréchal d'Humières, où Nogaret a été dangereusement blessé : s'il mouroit, je voudrois reprendre l'ancienne alliance par ce côté-là, et que le marquis épousât cette héritière si jolie. Monsieur d'Arles est à Forges; je crois, comme vous, qu'il n'a été occupé que de vos affaires : voudroit-il bien nous le dire sans rire?

Vous ne m'avez rien dit cette fois de Monsieur le chevalier; je croyois qu'il voulût prendre les eaux dans l'automne et dans le printemps, et passer l'hiver dans votre doux climat; mais s'il ne le fait pas, je croirai toujours qu'il fait bien. Pour moi, ma fille, je ne sais si l'envie de vous voir cet hiver à Paris ne m'auroit pas fait surmonter des impossibilités; car je vous assure que c'est cela que j'aurois eu précisément à combattre : point d'argent qu'à la pointe de l'épée, de petits créanciers dont je suis encore étranglée, des chevaux de carrosse à racheter; en sorte que j'ignore comme j'aurois pu faire sans m'exposer à me sentir toute ma vie de ce dérangement; au lieu qu'en suivant votre exemple, et passant l'hiver en ce pays, comme vous en Provence, j'aurai le temps de respirer : je crois ce régime aussi bon pour vous que pour moi. Cette lettre va partir : il n'est point arrivé de courrier de Brest; mais la nouvelle se confirme par des gens qui en sont venus; vous l'apprendrez de Paris. Adieu, ma chère Comtesse : je vous embrasse mille fois.

1203. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Auray, samedi 6e août.

Tout brille de joie dans cette province de l'arrivée du chevalier de Tourville à Brest; M. de Revel a vu ce moment heureux. On l'attendoit si peu, ce Tourville, qu'on crut d'abord que c'étoient des ennemis; et quand il se fit connoître, ce fut une joie et une surprise agréable. Il avoit pris son parti avec jugement et hardiesse : il présuma avec capacité que le vent qui le mèneroit à Brest obligeroit les vaisseaux qui étoient à cette île d'Ouessant, de sortir de ce poste, parce qu'il les repoussoit et les rompoit contre l'île. Cela fut si vrai, qu'ils en sortirent pour se mettre au large derrière, et si loin de nous incommoder, que le chevalier de Tourville passa au même endroit d'où ils avoient été contraints de sortir, et ne savoit point ce qu'ils étoient devenus : il arriva à pleines voiles à la chambre de Brest, où il a reçu mille louanges d'avoir si bien jugé et profité du vent. M. de Seignelai est dans son bord, faisant grande chère. Le comte d'Estrées est son ami, et lui donne souvent à manger. Pour le maréchal, il le voit peu; il est à terre, recevant les secondes visites, et tenant une table qui souvent n'est pas remplie : il n'y a rien à dire sur un état si violent. Les régiments de la Fère et d'Antin ont ordre d'aller en Normandie; celui de Kerman et deux autres de cette province s'en vont à Brest, deux régiments de dragons s'en retournent en Poitou On va séparer la noblesse : voilà un air un peu plus tranquille. Nous allons un jour au Port-Louis, et puis à Vannes, parce que le premier président sera bien aise de voir M. de Chaulnes au parlement; il sera à une audience, et de là nous retournerons à Rennes vers

le 20 ou le 22e, et puis à ces tranquilles Rochers : voilà notre plan, ma chère enfant. Je suis ravie d'avoir donné cette marque d'amitié et de complaisance à nos gouverneurs : je la leur devois bien, ils me la rendent au double. M. et Mme de Soubise sont allés trouver leur fils, à qui on dit qu'il faudra couper la jambe; vous savez dans quelle sotte occasion. On ne dit rien encore du camp de Boufflers; je ne songe qu'à celui-là : *Dieu conserve notre cher enfant!* Le bon succès de Brest fait bien juger de tout le reste. Adieu, ma chère Comtesse : je vous embrasse tendrement. Vous prenez du café et du chocolat dans un pays bien brûlant, dans une canicule bien chaude; ayez soin de vous et de moi; car en vérité, il faut de si loin ménager nos inquiétudes et se conserver.

1204. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Auray, mardi 9e août.

Nous croyons aisément, ma fille, que les chaleurs que souffre M. de Grignan sont extrêmes, puisque nous en avons ici, quasi sur les bords de la mer, de très-violentes. Vraiment, ce n'est pas ici de ces canicules de Livry, que nous trouvions si ridicules : celle-ci est sans aucune pluie; nous suons tous les jours, et nous croyons que cela est admirable pour la santé. Nous allons demain au Port-Louis. Je donnerai votre lettre à M. de Chaulnes; mais ce ne sera que demain, car il est aujourd'hui entièrement accablé. La plaisanterie de ce génie qui le pousse pour prendre soin de ma santé, nous fait encore rire : il a si bien retenu vos soins et votre attention pour la conservation de ma personne, que cela fait un discours continuel avec vous, et le souvenir nous en fait plaisir. Il dit qu'il est combattu, quand je

mange sagement, entre le plaisir d'être assuré de ma santé, et le déplaisir que vous n'ayez rien à lui dire; un ragoût, une salade de concombre, des cerneaux, et autres sortes de viandes, lui font un commerce avec vous, qui tout superficiel qu'il est, lui est fort agréable. Il vous consulte sur le Port-Louis. Il crut l'autre jour que vous vouliez qu'il retournât à Rennes : je lui donnai congé de votre part pour n'y être que le 18ᵉ. Enfin je vous assure que toute cette badinerie n'est encore ni fade, ni usée.

Vous savez tous nos succès de Brest, et que nous n'avons plus que trois régiments de Bretons, pour servir de contenance au maréchal d'Estrées à Brest, quand notre flotte sera partie. Le soin qu'on veut qu'il prenne de cette place quand il n'y aura plus de vaisseaux, ressemble assez à ce petit papier de *Trivelin*, où il y avoit eu cent pistoles. Le prodige de toute cette affaire, c'est le silence et la sagesse de la maréchale d'Estrées; le Roi même en est si surpris qu'il lui en a fait compliment, et l'a louée d'une manière à l'obliger de continuer. M. de Seignelai se divertissoit fort à Brest quand Revel y étoit. Il aime le comte d'Estrées, et dit qu'il a bien voulu être son ami, mais que le maréchal a refusé d'en être. On n'a point encore eu d'ordre de mettre la flotte en mer. On nous mande que le siége de Mayence est levé; on espère des prospérités de tous côtés. On fait un petit quatrain pour le pape, qui finit par souhaiter de ses reliques; pour moi, ma chère enfant, vous savez ce que je lui souhaite.

Nogaret et le fils de M. de Soubise sont mieux de leurs blessures : vous savez tout cela, ma chère bonne, et nous souhaitons également que Dieu conserve notre cher enfant. Je ferai vos compliments à Mme de Lavardin; mais un petit mot de vous à cette bonne mère seroit bien à propos : elle a cru perdre sa belle-fille, qui a été

à l'extrémité, et sa petite-fille et son petit-fils, de la rougeole la plus violente qui fut jamais. Je suis fort contente du mémoire sur le bien de M***; je ne voulois point que vous ne fussiez point sincère : je voulois qu'il n'eût pas de si grandes dettes, et que tous ces beaux meubles que j'avois vus ne fussent pas si souvent en gage; mais l'amie à qui j'ai confié toutes ces vérités, n'en est point effrayée, et le croit toujours le meilleur parti que sa parente puisse avoir : en sorte que cette sincérité ne gâtera rien. Je souhaite fort des nouvelles de la santé de M. de Grignan. Monsieur le chevalier n'est-il point à Balaruc?

Vous me faites une jolie peinture de l'économie de Pauline, pour ne pas dire autre chose : il est plaisant de la voir agir naturellement sur la conservation de ses menus plaisirs; il n'y a rien à craindre du nom qu'elle porte. Je voudrois pourtant sauver la conservation de cette fiche tenace, qui fait un air de devoir partout, qui peint l'avarice sans aucun profit; car il en faut toujours venir à décréter cette fiche; et vous n'y gagnez rien que l'air d'être une petite vilaine : il y a longtemps que je gronde ces gardeuses. Ils ne font autre vie en ce pays-ci. J'aime Pauline; tout ce que vous m'en dites me fait plaisir; je veux qu'elle se porte bien, et que ces eaux soient le remède universel à son mal, et à celui de Martillac. Adieu, mon enfant : je suis fort loin et fort près de vous; je n'entreprends point de vous dire avec quelle tendresse je vous aime : vous le devinez bien à peu près, non-seulement par le goût naturel que vous me connoissez pour votre esprit et pour votre personne, mais par l'estime et l'admiration que j'ai pour votre cœur, où vous me donnez une si bonne place.

1205. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 9e août 1689.

Monsieur de Sévigné a raison de regretter la dépense qu'il fait à la tête de sa noblesse; c'est la plus inutile qu'il fera de sa vie. M. de Tourville a enfin joint notre flotte à Brest : voilà nos côtes en sûreté et notre noblesse désormais inutile.

Le siége de Mayence est formé par M. de Lorraine avec cinquante mille hommes. Il peut prendre cette place, il peut la manquer; mais qu'il la prenne par un long siége, ou par des attaques vives, comme il a attaqué Bude, il ruinera son armée, parce que nous avons dans cette place près de dix mille hommes, et le marquis d'Uxelles, qui la défendra bien. Bonn est bombardé par l'électeur de Brandebourg. On me mande qu'il n'y a plus que douze maisons entières dans cette ville, et qu'on y a jeté seize mille bombes à deux louis chacune : voilà faire du mal bien chèrement.

Le marquis de Bussy est en Alsace, dans le corps que commande M. de Choiseul, entre Strasbourg et Philisbourg. Je crois que ce corps-là joindra bientôt M. de Duras. Nous partons demain pour la Franche-Comté, votre nièce et moi; elle ne fait que d'arriver d'Auvergne, où elle a été reçue du bonhomme comte de Dalet et de sa parenté, comme elle le pouvoit souhaiter. Ils ont trouvé le petit de Coligny fort joli, et sont pleinement persuadés qu'il n'est pas mort. Je comprends bien que notre cher Corbinelli nous accommoderoit fort à nos campagnes : il y seroit admirable, puisqu'il l'est à Paris.

1206. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Auray, ce vendredi 12e août.

Il est revenu au gîte, ma chère enfant, ce paquet égaré; j'avois grande raison de le regretter : il est rempli de tout ce que j'aime à savoir; je serois bien fâchée de n'être pas instruite de tous les hôtels que vous bâtissez, et des noms qui leur conviennent si fort.

Nous serons mardi à Rennes. Notre retour est avancé de deux ou trois jours, à cause d'un courrier qui fait partir M. le duc de Chaulnes pour Paris; on dit que c'est pour les affaires des états, nous le verrons, mais enfin il partira incessamment. Je vous manderai ma destinée, et le jour que je retournerai dans ma tranquillité des Rochers. Mon fils et sa femme sont à Rennes. Nous avons fait depuis trois jours le plus joli voyage du monde au Port-Louis, qui est une très-belle place située comme vous savez : toujours cette belle pleine mer devant les yeux; si on les détournoit, on verroit le visage effroyable de M. de Mazarin : de tant d'autres lieux où il pouvoit commander, il a choisi celui où il n'est pas le maître, car c'est son fils, et ce lieu se trouve dans le gouvernement de M. de Chaulnes. On ne sauroit faire un bon compte de toute l'extravagance de cet homme : c'est un fou; il est habillé comme un gueux; la dévotion est tout de travers dans sa tête. Nous voulûmes lui persuader de tirer sa femme d'Angleterre, où elle est en danger d'être chassée, et peut-être pervertie, et où elle est avec les ennemis du Roi. Il en revient toujours à dire qu'elle vienne avec lui : avec lui, bon Dieu! et il en faut revenir à ce que dit Saint-Évremont, elle est dispensée des règles ordinaires, et l'on voit sa justification en voyant M. de Mazarin.

Nous allâmes le lendemain, qui étoit jeudi, dans un lieu qu'on appelle l'Orient, à une lieue dans la mer; c'est là qu'on reçoit les marchands et les marchandises qui viennent d'Orient. Un M. le Bret, qui arrive de Siam, et qui a soin de ce commerce, et sa femme qui arrive de Paris, et qui est plus magnifique qu'à Versailles, nous y donnèrent à dîner; nous fîmes bien conter au mari son voyage, qui est fort divertissant. Nous vîmes bien des marchandises, des porcelaines et des étoffes : cela plaît assez. Si vous n'étiez point la reine de la Méditerranée, je vous aurois cherché une jolie étoffe pour une robe de chambre; mais j'eusse cru vous faire tort. Nous revînmes le soir avec le flux de la mer, coucher à Hennebon, par un temps délicieux; votre carte vous fera voir ces situations. Ce fut hier en sortant de cette ville que vint le courrier, *dont vous entendrez parler*. Au reste, ma très-aimable, je comprends les douceurs que vous procure ce Comtat, et avec quel plaisir vous envoyez de l'argent à Paris : cette justice devroit conserver la santé du pape; je tremble à tous les courriers : si Dieu vouloit que cette bonté de sa Providence durât quelques années, ce seroit la grâce entière. Adieu, mon enfant : je suis pressée, on me fait du bruit, je vous écrirai de Rennes, et ferai réponse à deux de vos lettres.

1207. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Rennes, ce mercredi 17e août.

En vérité, ma chère fille, j'ai bien des choses à vous dire et à vous répondre. Je reprends à ce courrier qui vint trouver M. de Chaulnes à Hennebon : il portoit une lettre du Roi, que j'ai vue, toute remplie de ce qui fait obéir, et courir, et faire l'impossible. Nous reconnûmes

le style et l'esprit décisif de M. de Louvois, qui ne demande point : « Pouvez-vous faire un voyage à Rome? » Il ne veut ni retardements, ni excuses, il prévient tout. Le Roi mande : « Qu'il a résolu de l'envoyer à Rome, parce qu'il n'a jugé que lui seul capable de faire la plus grande chose qui soit dans l'Europe, en donnant à l'Église un chef qui puisse également gouverner l'Église, et contenter tout le monde, et la France en particulier; qu'il a appris que le pape ne peut pas vivre longtemps; que la satisfaction que Sa Majesté a eue des deux autres exaltations qu'il a faites, lui fait croire qu'il n'en aura pas moins de celle-ci, qui est la plus importante; qu'ainsi il parte incessamment pour venir recevoir ses ordres; que les cardinaux françois se tiendront prêts; qu'il laisse le commandement de la Bretagne au maréchal d'Estrées en son absence; que son voyage ne sera point long; qu'il le fera revenir dès qu'il y aura un nouveau pape, etc. » M. de Croissi ajoute à tout cela : « Que le Roi ne peut douter du succès d'une affaire dont M. de Chaulnes sera le négociateur; que Sa Majesté sait que ses affaires ne sont pas en bon état, mais qu'elle donnera ce qui sera nécessaire pour un voyage si précipité et si important, et qu'il vienne, et que le voyage sera court et si glorieux pour lui, qu'on ne sauroit douter qu'il n'obéisse avec joie; et que cependant il n'en parle point encore. »

Voilà donc un assez grand mouvement dans notre petite troupe : M. de Revel et moi dans la confidence, nos bouches cousues; M. de Chaulnes, partagé entre le goût que son amour-propre trouvoit à ce choix, qui le fait venir chercher dans le fond de la Bretagne pour lui donner l'honneur d'une si belle ambassade, et le regret de quitter les états, où il y aura de grandes affaires, et où il pourroit également servir le Roi et la province. Pour Mme de Chaulnes, à bride abattue, elle pleure,

elle soupire : une absence, un grand voyage, un âge assez avancé; elle comptoit pour rien de n'avoir pas un sou; elle ne chantoit que sur le ton douloureux des fatigues de ce voyage. On avance le retour à Rennes de deux ou trois jours; on dit que le Roi sera bien aise que M. de Chaulnes fasse un tour à la cour avant les états : ceux qui ont bon nez devinent le voyage de Rome. On va coucher à Auray, le lendemain dîner à Vannes. M de Chaulnes entre au parlement pour faire, comme je vous l'ai mandé, une honnêteté au premier président. A peine est-il descendu de sa chaise chez l'évêque, que ce prélat lui dit : « Monsieur, je vous demande mes bulles. » Les autres : « Monsieur, nous nous réjouissons et nous nous affligeons. » Il ne répond rien; il s'habille de noir, il entre au parlement : le premier président, dans son compliment, lui glisse la beauté de la négociation qu'il va faire; le duc est embarrassé, et répond en l'air; enfin il sort de sa réponse, et revient se déshabiller et dîner. Mme de Chaulnes est accablée de compliments; elle répond encore qu'elle ne sait ce que c'est, que le Roi est le maître; enfin nous trouvons notre pauvre secret éparpillé partout. Nous dînons chez l'évêque : le plus grand et le meilleur repas du monde; nous en partons l'après-dînée qui étoit samedi; le dimanche nous couchons à six lieues d'ici; et le lundi 15e (bon jour, bonne œuvre) nous arrivons à Rennes. J'ai entrepris dans le carrosse de ne faire voir à Mme de Chaulnes que la beauté et la distinction de ce choix : j'ai arrêté ou voulu arrêter toutes les autres vues; il me semble que j'y ai réussi. Nous avons fait conter à M. de Chaulnes tous ses voyages de Rome; nous lui avons trouvé un si bon esprit, et tellement propre aux négociations de ce pays-là, où il est encore adoré, que nous avons approuvé l'ordre de Sa Majesté. Il m'a dit que si c'étoit pour faire la paix avec le pape, il auroit refusé, sachant combien il

vous auroit offensée; mais qu'il vous supplieroit de considérer qu'il ne travailleroit contre vous que quand la mort auroit travaillé sur le pape; qu'ainsi ce seroit elle, et non pas lui, qui feroit tout le mal; qu'il vous verroit; qu'il étoit ravi de penser qu'après toutes les folies qu'il vous avoit mandées sur le voyage de Rome, il étoit devenu vrai : ce chapitre fut long et gai. Mme de Chaulnes s'en va deux jours après lui; je crois qu'il part demain. Cette duchesse veut m'emmener; elle dit que vous le voulez, elle est véritablement fâchée de me quitter : nous faisons des réflexions sur les dérangements que fait la Providence. Nous devions passer l'hiver en ce pays : je retournois un mois aux Rochers, je promettois d'aller au commencement d'octobre à Saint-Malo, puis aux états, puis un peu aux Rochers, puis à Rennes depuis le carême jusqu'après Pâques; et de tout cela il arrive que dans quatre jours M. et Mme de Chaulnes ne seront plus dans cette province; que je m'en vais aux Rochers avec votre frère et sa femme, et que j'y passerai l'hiver plus agréablement qu'en nul autre endroit, n'ayant plus ces bons gouverneurs. J'envoie et j'enverrai un peu d'argent à Paris; cette retraite des Rochers est mon Comtat, et cette justice fera ma joie. J'aurai en perspective de vous retrouver l'année qui vient à Paris : c'est là mon espérance; et il en sera tout ce qu'il plaira à Dieu; car je suis désabusée des projets des hommes. Je suis très-persuadée que M. de Chaulnes, en parlant de la Bretagne au Roi, proposera mon fils pour la députation, et je ne crois pas qu'on le refuse : je sais qu'il souhaite de nous faire ce plaisir, il aime à surprendre agréablement; Mme de Chaulnes en a autant d'envie que moi. Je vous conterai quelque jour de quelle manière honnête et tendre elle m'a toujours traitée : voilà qui est fini, et je suis bien heureuse d'aimer les Rochers, et ceux qui en sont les maitres, et la vie qu'on y mène. Me revoilà

dans mon état naturel, dont je ne sortirai que pour vous.

J'avois donné à M. de Chaulnes votre réponse; il nous la montra; elle est fort jolie, et je ne comprends pas qu'une personne qui me loue de répondre si bien à des bagatelles, puisse croire que sa réponse à celles de ce duc puisse être triste et fade : vous ne sauriez en juger ainsi, puisqu'on ne peut pas répondre d'une autre manière à ces sortes de choses, et que vous le faites avec toute la vivacité imaginable. Revel étoit bien étonné de ce style.

Si vous êtes en peine de la contenance de M. de Lavardin, vous n'êtes pas seule. Il ne retourne point à Rome, comme vous voyez; il ne tiendroit point les états, parce qu'il ne voudroit pas être sous les ordres de M. le maréchal d'Estrées; il ne reconnoît que le gouverneur : de sorte que ce sera apparemment M. de Revel qui tiendra sa place sous le maréchal.

Si vous voyez M. de Chaulnes, ou à Grignan, ou à Avignon, je vous demande, ma chère belle, un peu de témoignage d'amitié et de reconnoissance de tout ce qu'il a fait pour moi : c'est de cette façon que je vous prie de payer mes dettes. M. de Grignan sera ravi de lui faire l'honneur de son gouvernement, et je sais ce que vous savez faire et dire, quand vous voulez : ainsi, en y ajoutant ma prière, j'ai l'esprit en repos.

1208. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 21e août.

Me voilà dans ces Rochers que vous craignez si fort, et qui n'ont pourtant rien de si affreux. Il n'y a plus en ce pays ni duc, ni duchesse de Chaulnes; ils m'ont lais-

sée avec bien du chagrin : ils ont voulu me remettre où ils m'avoient prise, et je me suis fait une grande violence pour les refuser; mais mon voyage ne me servoit de rien s'il avoit été si court, et j'ai pris sur moi de le rendre utile, puisque j'y suis : en ces occasions

Le cœur voudroit Paris, et la raison Bretagne.

Enfin, ma fille, voilà qui est fait. Il m'en a coûté des larmes en voyant partir cette bonne duchesse; elle ne voulut pourtant pas me dire adieu; mais j'étois éveillée, et je fus touchée de l'état où je la laissois; car vous saurez que toute la beauté de ce choix et de cette ambassade, qu'elle connoît parfaitement, ne lui ôte rien de l'inquiétude qu'elle a que ce grand voyage ne soit funeste à son mari. Il a été deux fois à Rome; mais il a vingt-trois ans plus que la dernière fois qu'il en est revenu : c'est la femme du monde la plus sensible avec cet air que vous connoissez. Ainsi, ma très-chère, je n'ai vu que des larmes et des soupirs en partant de Rennes vendredi, et tout le soir qu'elle fut ici, où M. de Revel la vint conduire : elle en partit hier bien matin; elle va à grandes journées, parce qu'elle veut trouver encore M. de Chaulnes, qui est aujourd'hui à Versailles : en sorte que ce voyage sera fatigant de toutes les façons. Quand elle sera à Paris, les objets, ses affaires, ses amies, pourront la consoler; mais elle étoit bien accablée ici. Je vous dirai en passant que Revel, qui est un connoisseur, est tout à fait content de ce désert, et de la diversité de toutes ces allées; il est parti ce matin. M. de Chaulnes a dit à mon fils que la députation seroit peut-être plus assurée par l'audience que le Roi lui donneroit sur la Bretagne, que s'il y étoit demeuré pour tenir les états. Ainsi nous attendons de ses nouvelles : si elles sont bonnes, comme il le souhaite autant que nous, ce sera mon fils qui me ramènera ce

printemps à Paris ; je vous jette les pensées qu'on nous a données ; et Dieu sur tout. Quand on revient au maréchal d'Estrées, qu'on a laissé à Brest, et qu'on a fait sortir de son bord, où il étoit établi, pour lui faire voir partir la flotte sous la conduite de M. de Seignelai, j'avoue que la plus fine politique ne pourra jamais donner d'autre nom à l'état violent de ce maréchal que le plus grand dégoût qu'un homme de cette dignité puisse avoir. Mais le Roi, qui savoit bien ce qu'il vouloit faire de M. de Chaulnes, pouvoit penser qu'il donneroit au maréchal la consolation de commander à la place du gouverneur. Cependant, comme il étoit impossible qu'en même temps M. de Chaulnes commandât à Brest et dans le reste de la Bretagne, M. le maréchal d'Estrées étoit fort naturellement à ses vaisseaux et au commandement des deux évêchés, où il avoit mis les deux régiments qu'il commandoit : cela n'avoit point l'air de prendre sur le gouverneur. Il falloit en user, comme on faisoit, pour le service ; car on n'a jamais eu dessein de fâcher M. de Chaulnes depuis qu'il est en Bretagne ; et si M. le maréchal d'Estrées s'étoit embarqué, on auroit laissé un officier général à Brest pour la garde des vaisseaux qui sont toujours à la rade et de ceux qui peuvent y revenir, ainsi qu'on doit l'y laisser pendant que le maréchal commandera en Bretagne et tiendra les états, et M. de Revel sous lui. Je vous ai déjà dit que M. de Lavardin ne connoîtroit point d'autre place présentement que celle de commander à la place de M. de Chaulnes. Il a paru ici que l'humeur difficile du maréchal, dont on a instruit le Roi, et qui fait que tous ceux qui lui sont subordonnés sont brouillés avec lui, avoit été la véritable cause de l'ordre qu'il reçut de la propre main du Roi de se tenir à Brest. M. de Pommereuil, sans le vouloir, y a peut-être contribué en rendant un compte exact de ce qu'il voyoit. Il est au désespoir du départ de nos gou-

verneurs : il les aimoit; et s'accommodoit fort bien avec eux. Ce n'est pas de même avec le maréchal : ils ne connoissent point, tous tant qu'ils sont, la manœuvre des états; c'est ce qui fait espérer que M. de Chaulnes les fera à Versailles avec le Roi et ses ministres, et les enverra tout réglés. Voilà nos raisonnements de province. M. de Pommereuil, qui est intendant de justice maintenant à cause des troupes, aura une commission particulière pour les états; son gendre est second commissaire : il y en a toujours deux de cette manière pendant les états. Je pense, ma chère enfant, qu'en voilà sur ce sujet plus qu'il ne vous en faut et que vous n'en desireriez : cette abondance est fondée sur ce que je n'ai point reçu votre lettre. Ne craignez point que je devienne anachorète : mon fils m'en empêchera bien, et mille gens qui doivent le venir voir, peut-être trop. Il fait le plus beau temps du monde; je m'en vais reprendre ma vie, mes lectures, mes promenades; point de serein : soyez en repos de votre chère maman, qui se conserve pour vous; conservez-vous pour elle. Je fais mes compliments à Monsieur le chevalier sur la nouvelle dignité de M. de Beauvilliers : le Roi est bien entré dans le goût du chevalier dans cette occasion : Sa Majesté fait ainsi trois M. de Beauvilliers d'un seul; c'est justement ce qu'il y avoit à faire : saint Louis n'auroit pas mieux choisi. Cet abbé de Fénelon est encore un sujet du plus rare mérite pour l'esprit, pour le savoir et pour la piété : je m'en réjouis bien sincèrement avec Monsieur le chevalier, que je crois à Balaruc. Les eaux font-elles toujours bien aux maux contraires de Pauline et de Martillac? Et *la Compagnie des Indes*, qui joue et qui gagne, est-elle toujours en fortune?

1209. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, ce mercredi 24e août.

On me mande de Paris qu'on attendoit M. de Chaulnes avec impatience; il y doit être arrivé le dimanche 21e de ce mois. Le pape, notre cher Saint-Père, qui nous laissoit ce bienheureux Comtat, étoit, par les dernières nouvelles, à la dernière extrémité; ainsi il aura fallu partir, et vous aurez bientôt M. de Chaulnes. Mme de Chaulnes, qui court, par le temps brûlant qu'il fait, à grandes journées, aura beau se presser, elle arrivera trop tard. On avoit dit que les cardinaux de Bouillon et le Camus ne seroient pas du voyage; mais cette nouvelle ne me paroît pas fondée.

On dit que M. de Lavardin vient tenir nos états; j'en suis ravie pour l'amour de sa mère, qui étoit plus touchée qu'il ne paroissoit de ne lui voir aucune contenance : en voilà une, Dieu merci, toute naturelle, et dont la Bretagne sera fort aise. Si cela est vrai, M. le maréchal d'Estrées commandera, à la réserve seulement des états, et je ne vois plus de place pour M. de Revel. J'avoue, ma fille, que nous avons été bien exposées au mérite de ce dernier; mais nous avons soutenu sa figure : tout ce que nous avons fait en sa faveur, c'est de comprendre qu'il a été fort aimé de plusieurs sortes de femmes, et nous nous sommes contentées d'en être les confidentes : son éloquence ne nous a point séduites, elle nous a diverties; nous admirions quelquefois comme en ânonnant il ne laissoit pas de sortir heureusement de toutes ses périodes : les fureurs de la R***, pareilles à celles de Médée, sont admirables; les manœuvres de la Champmêlé pour conserver tous ses amants, sans préjudice des rôles d'Atalide, de Bérénice et de Phèdre,

font passer cinq lieues de pays fort aisément; la guerre a eu son temps, le passage du Rhin, la bataille de Senef, des campagnes avec M. de Turenne, sans compter toute la Savoie : vous voyez bien que voilà de grandes provisions; mais je m'en vais le louer, c'est que dans tous ses discours nous l'avons trouvé *vrai et exempt de toute vanité*, de sorte que nous en sommes encore à demander s'il n'a pas une bonne réputation sur le courage, car il ne nous l'a point dit; et si M. le chevalier de Grignan vouloit me dire ce qu'il en pense, je suis encore toute prête à prendre l'impression qu'il voudra me donner. Nous nous faisions confidence, le marquis et moi, que nous écoutions le chevalier sur la réputation des courtisans comme un oracle, et que nous portions notre estime, ou le contraire, suivant ce que nous lui entendions décider. J'en suis encore là, je crois que le marquis y est aussi; en sorte que je le prie de me mander l'estime que je dois avoir de M. de Revel. Il me semble que je suis fort décidée sur celle du marquis : il a une application et une envie de bien faire qui nous en répondent; il n'y eut jamais de plus heureux commencements : *Dieu le conserve! Dieu le conserve!*

Je serois transportée d'avoir un portrait de Pauline; apportez-en un avec vous, ma fille, je suis assurée qu'elle me plaira; je me la représente assez bien : j'y mets un peu du comte des Chapelles, un peu de Grignan en beau, et je fais de tout cela une fort jolie fille, qui a l'air noble, qui a de l'esprit, et son esprit lui sied bien; et je la caresse et l'embrasse de tout mon cœur.

Conservez-vous, ma chère Comtesse, pour votre maison, pour votre fils, pour votre mère. Je ne vous défends point les melons, puisque vous avez de si bon vin pour les cuire. M. de Chaulnes me les défendoit de votre part, et j'y consentois, parce qu'ils n'étoient pas bons; mais il me falloit permettre de suer; je revenois le soir à

Auray, après une légère promenade, comme si je fusse revenue de jouer une partie de longue paume; je me faisois essuyer, je me déshabillois, j'arrivois pour souper toute fraîche; je me moquois de moi la première, afin que les autres ne s'en moquassent pas; et de tout cela, je m'en porte tout à fait bien. Il faisoit fort chaud; j'ai toujours été sujette à suer : je pense qu'il vaut mieux ne point changer de tempérament que d'en changer; je ne crois point que cela se doive appeler *effervescence :* il me semble que mon pot n'en bouilloit pas plus fort, et qu'il n'étoit pas besoin de l'écumer plus qu'à l'ordinaire.

Je crois vous avoir dit comme M. de Chaulnes nous a parlé plusieurs fois tout bonnement de cette députation, disant que c'est son affaire, et j'en attends des nouvelles sur ce pied-là. Mon fils est allé faire une visite de plaisir à quatre lieues de Rennes. Il lut l'autre jour l'endroit de votre lettre où vous disiez que vous vouliez m'avoir : « Oui, sans doute, je le veux, je prétends vous avoir *comme les autres. Adieu les autres.* » Cela lui parut si plaisant qu'il en rit de tout son cœur. *Comme les autres* paroît sec! et puis tout d'un coup, *adieu les autres.*

Je souhaite bien passionnément que le mal de M. de Grignan soit passé; je vois vos inquiétudes, qui ne sont pas médiocres, et c'est un miracle que votre santé puisse y résister. Le mariage de Mlle le Camus avec le fils de Mme de Maisons me paroît bon. Monsieur d'Arles sera de cette noce, à son retour des eaux. J'embrasse bien tendrement ma chère Comtesse.

1210. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 28[e] août.

Je n'ai point reçu votre lettre, et j'en recevrai demain deux à la fois; je ne sais que faire à ce mécompte, qui arrive souvent : c'est une chose bien triste que cela se rencontre précisément lorsque j'attendois avec tant d'impatience des nouvelles de cette incommodité de M. de Grignan, que j'espère qui n'aura point de suite fâcheuse, mais dont je ne laisse pas d'être fort en peine; le temps paroît long depuis vendredi à midi jusqu'au lundi à la même heure. Je reçois une lettre de notre marquis : c'est pied ou aile de vous, cela me fait plaisir. Ce joli petit capitaine me dit que c'est du plus loin qu'il lui souvienne de m'avoir écrit; il me conte ses raisons pour ne pas écrire si souvent qu'il le voudroit; il me parle de l'amitié de M. de Boufflers pour lui, et prétend que c'est à moi qu'il la doit; il me dit des nouvelles de son camp, de leurs espérances pour finir la campagne, en se joignant à quelque armée; mille douceurs à son oncle, à sa tante; un air dans son style qui se forme, un si bon sens partout, que je dis plus que jamais qu'il n'y a qu'à heurter à la porte sur tout ce qu'on veut, il y répond parfaitement. Et voyez un peu ce qu'il a répondu à cette porte de la guerre où l'on a heurté de si bonne heure : l'eussions-nous jamais cru, que ce métier si pénible fût dans son goût? Une application, une vigilance, un desir de bien faire, une hardiesse, enfin tout : il semble que cela soit fait pour lui, c'est un aimable et joli enfant, *Dieu le conserve!* car je ne saurois jamais finir autrement.

Mais, ma chère fille, le bon Dieu n'a pas conservé ce pape si nécessaire à votre vie et à votre satisfaction : ce-

Comtat, qui s'est fait sentir dans toute sa bonté et son utilité, va disparoître. Je ne regarde en ceci que vos intérêts; car je laisse l'Europe et la politique, et je songeois que si Dieu eût voulu qu'il eût été par exemple aussi loin que Monsieur d'Arles, voyez quelle bénédiction! mais nous ne sommes pas les maîtres, nous le sentons à tout moment; il faut se soumettre à cette main toute-puissante, et baisser la tête.

M. de Chaulnes arriva dimanche 21e à Versailles, où l'on me mande qu'il fut très-bien reçu de tout le monde, le Roi ayant donné l'exemple; même Monsieur de Reims ne fut pas indifférent à faire des honnêtetés à un homme qui s'en va à Rome. Je ne sais point s'il aura eu le temps de parler des affaires de Bretagne et de la députation; c'étoit son dessein, et c'est son affaire, car si c'est mon fils, on verra bien qu'il en a été le maître; si ce ne l'est pas, on verra le contraire, et ce n'est pas une chose indifférente pour lui : il nous en a toujours parlé tout bonnement de cette façon, et n'a point avec nous la bouffe de gouverneur ni d'ambassadeur. Il n'y avoit même point de compétiteur qui lui fît de l'embarras. Enfin nous en attendons des nouvelles avec moins d'impatience que de la santé de M. de Grignan. Mme de Chaulnes doit être arrivée hier à Paris; et c'est justement aujourd'hui, ou hier samedi, qu'ils doivent être partis; cela sera bien juste. Le Roi a donné à ce duc cinquante mille francs pour faire son voyage; cela est honnête, nous n'en espérions pas tant. Coulanges va à Rome avec lui. La mort de la reine de Suède et d'Azolin lui en donnent la liberté; il m'écrit un grand adieu; il dit que vous devriez bien les venir voir à Robinet, comme en passant par Essonne, mais que pour le retour c'est tout de bon qu'il fera M. de Grignan chevalier dans son chapitre. Enfin il est fort question de vous dans sa lettre. Ce voyage est agréable et dans une

bonne saison. Ce bon pape est mort le 13e; on a donné avis au Roi : la question, c'est qu'on attende l'ambassadeur et les cardinaux. Voilà l'époque, ce me semble, qui finira les malheurs du cardinal de Bouillon; mais le cardinal le Camus n'est point du voyage; ma fille, d'où vient cela? J'en suis fâchée pour ses frères, que nous aimons et qui nous aiment. M. de Lavardin tient nos états; il ne seroit pas fâché de nous donner cette députation. Je ne sais ce que fera le maréchal d'Estrées pendant les états; c'est le plus bel endroit de son commandement. Mme de Lavardin m'a mandé qu'elle avoit reçu de vous une lettre toute charmante; qu'elle vous aimoit et vous estimoit toujours au delà de ce qu'elle pouvoit dire. Mme de la Fayette me dit, au lieu d'une lettre charmante, « une charmante lettre et si honnête, que j'en suis honteuse, dit-elle, et j'y ferai réponse; voilà notre commerce lié. » Voilà ses propres paroles que je copie, et en vous parlant de ces deux personnes, je leur fais honneur du goût qu'elles ont pour vous, à vous de celui que vous avez pour leurs anciens mérites, et à moi qui les aime depuis si longtemps.

Adieu, ma très-aimable : je ne prétends pas vous apprendre des nouvelles, mais je cause sur ce qui se présente. M. de la Garde est toujours si bien instruit par la marquise d'Uxelles, que vous en savez plus que ceux qui sont à Paris. Le marquis d'Uxelles tient un grand poste à Mayence. Nous attendons ici des nouvelles de notre flotte; elle est en mer il y a longtemps.

Je ne sais plus où j'en suis à Grignan; je ne pourrois pas y jouer à colin-maillard : je ne sais plus à qui j'ai affaire. Monsieur de Carcassonne a-t-il mené Monsieur le chevalier à Balaruc? M. de la Garde est-il chez lui? Vous y ferez tous mes compliments comme vous trouverez à propos. J'embrasse toujours sûrement M. de Grignan, et lui souhaite une parfaite santé. Je ne vous

dis point, ma fille, tout ce que je vous souhaite, je me perdrois dans ces différents souhaits : je ne suis pas moins effrayée que vous de notre longue séparation; mais, ma chère enfant, Dieu le veut, et nos affaires. Mon fils, sa femme, cette maison agréable, du monde quelquefois, des livres, des conversations, des promenades, et le carême à Rennes, tout cela se trouvera passé, et en même temps une partie de la vie : c'est ce qui est fâcheux à ceux qui ont déjà beaucoup vécu; mais il faut avoir du courage, quand il est impossible de faire mieux.

1211. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, ce mercredi 31e août.

Je trouve le meilleur air du monde à votre château. Ces deux tables servies en même temps à point nommé me donnent une grande opinion de Flame; c'est pour le moins un autre Honoré. Ces capacités soulagent fort l'esprit de la maîtresse de la maison; mais cette magnificence est bien ruineuse : ce n'est pas une chose indifférente pour la dépense que le bel air et le bon air dans une maison comme la vôtre; je viens d'en voir la représentation; car c'est où Honoré triomphe que dans l'air du coup de baguette qui fait sortir de terre tout ce qu'il veut : je sais la beauté et même la nécessité de ces manières, mais j'en vois les conséquences, et vous aussi. Vous me faites souvenir de notre pauvre abbé de Pontcarré, en me parlant de ce Champigny : c'étoit son parent, ce me semble, hormis qu'il ne mangeoit pas tant, car le Troyen et le Papoul n'en savent pas davantage, et notre Pontcarré n'avoit que l'air de la table. Je disois autrefois de feu Monsieur de Rennes qu'il marquoit les

feuillets de son bréviaire avec des tranches de jambon : votre Valence ne mépriseroit pas cette manière de signet; aussi son visage étoit une vraie lumière de l'Église, et dès que midi étoit sonné, Monseigneur ne faisoit plus aucune affaire. M. de Grignan a été bien aise de voir dans son château son ancien ami Canaples, il va à Vals, parce qu'il est à Paris; et Monsieur d'Arles va à Forges: tant il est vrai que, jusqu'à ces pauvres fontaines, nul n'est prophète en son pays; je le mande à Monsieur d'Arles. J'aime fort ce que vous dites d'abord à Larrei : « Est-ce vous? » Et sa réponse tout de suite : « Non, Madame, ce n'est pas moi, » promettroit une vivacité qui me le rendroit fils de son père, qui avoit bien de l'esprit, un peu grossier, mais vif et plaisant.

Revenons à ces bons Chaulnes. Je vous ai conté la suite de ce courrier qui vint à Hennebon, et comme le Roi ne vouloit pas qu'on en parlât encore, et comme à Vannes tout le monde fit des compliments. Comme il étoit question de Rome, nous fîmes conter à ce duc en carrosse tout le manége de ses autres voyages ; cela vous auroit divertie. On ne peut pas avoir plus cette sorte d'esprit de négociation, les *mezzo termine* ne lui manquent jamais. Je le priai d'écrire tous ces détails, et je lui disois : « Ah! que c'est bien fait de vous envoyer là! » Nous revînmes le 15e à Rennes; il en partit le 18e en chaise, il fut le dimanche 21e à Versailles : le Roi le fit venir tout poudreux, et lui parla une demi-heure dans son cabinet. Dieu sait comme tous les courtisans l'embrassèrent. Il est parti samedi 27e; il va par votre beau Rhône; avec une bonne lunette vous le verriez. Les cardinaux le joindront à Lyon : il y a vingt-huit galères à Toulon pour les porter jusqu'à Livourne; Coulanges est du voyage. Vous avez bien fait d'écrire à ces bons gouverneurs : je suis ravie que vous les ménagiez, je vous en remercie; c'est ainsi que je paye toutes leurs

amitiés. Ils vouloient m'emmener à toute force : Mme de Chaulnes m'en prioit d'une manière à m'embarrasser; mais Chaulnes n'est pas comme les Rochers, d'où je donne ordre à bien des affaires ; de plus, elle y sera peu : il faudra bien qu'elle jouisse du plaisir d'être très-bien reçue à Versailles. Le Roi, les ministres voient agréablement la femme d'un homme qui négocie la plus importante affaire qu'on puisse avoir, et qui n'est plus jeune, et qui court comme il y a vingt-trois ans. On fait un bon personnage à Versailles dans ces occasions; M. de Chaulnes l'a fort priée de ne s'en point éloigner. Cette bonne duchesse a été en six jours à Paris; elle et son équipage ont pensé crever des chaleurs ; je n'en trouve qu'en ce pays-ci; votre bise vous ôte la canicule; Mme de Chaulnes arriva deux jours avant le départ de son mari. Elle m'écrit avec une amitié extrême; elle me mandera ce qu'aura fait M. de Chaulnes pour cette députation; je suis fort assurée qu'ils en ont tous deux plus d'envie que moi : c'est leur affaire, ils le sentent bien. Je vous dirai un de ces jours une amitié de cette duchesse, qui vous fera plaisir. Vous êtes un trop bon et trop aimable génie d'avoir écrit à M. de Chaulnes sur la députation : votre frère vous en rend mille grâces et vous embrasse mille fois. Voilà bien parlé sur un même sujet, je vous en fais mille excuses, ma fille : c'est que dans une solitude, ces sortes de choses font de l'impression.

Nous eûmes pourtant lundi M. de la Faluère, et sa femme, et sa fille, et son fils; ils soupèrent et couchèrent ici, et furent contents de nos allées. Je ne sais que vous dire de notre flotte : depuis le secours que vous nous avez envoyé, et que cette puissance est en mer, nous n'en savons rien ici. Un homme qui a de l'esprit disoit l'autre jour à Rennes qu'il n'avoit jamais vu ni entendu parler d'une pleine victoire sur la mer depuis la bataille

d'Actium; et que tous les combats s'y passent en coups de canon, en dissipation de vaisseaux que l'on croit avoir coulés à fond et qui se retrouvent au bout d'un mois : cela nous parut assez vrai. Mais que dites-vous de ce commandement de Bretagne qui doit contenter le maréchal d'Estrées, et dont on ôte la petite circonstance de tenir lesétats, qui sont réservés pour M. de Lavardin? Il falloit bien lui donner cette contenance, parce qu'il est juste que tout le monde vive. Vous croyez bien que M. de Lavardin ne nous sera point contraire, si nous avons la députation. Je comprends que Madame la maréchale se soucie peu de toutes ces bagatelles, pourvu qu'elle soit à Marly et à Trianon. Adieu donc, ma très-aimable : je suis persuadée que vous régalerez fort bien notre bon duc à son retour. Je pleure le pape, je pleure le Comtat d'Avignon : *Dieu l'a donné, Dieu l'a ôté.* Mille amitiés à ce qui est auprès de vous : je crois deux Grignans à Balaruc. Bon Dieu! quelle translation de Mme de Noailles à Perpignan! le moyen de la représenter hors de Versailles, et sans être grosse?

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

7861. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
rue de Fleurus, 9, à Paris.

72731193





